This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AZ 4582/2

BCU - Lausanne

1094800980

RELATIONS

DE

VOYAGES EN ORIENT

DE 1830 A 1838.

SECONDE PARTIE.

PARIS. IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

RELATIONS

DE

VOYAGES EN ORIENT

DE 1830 A 1838,

PAR AUCHER-ÉLOY,

REVUES ET ANNOTÉES

Par M. le Comte JAUBERT,

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS,

accompagnées d'une carte géographique où sont tracés tous les itinéraires suivis par AUCHER-ÉLOY.

SECONDE PARTIE.

AZ 458/2

PARIS.

LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, N 10 BIS.

1843

BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

où ils mettent leurs outres, les kapi-palasses ou rideaux devant les portes; les franges et cordes pour attacher les tentes sont toujours en laine.

Les chevaux ont de doubles, et quelquefois de triples couvertures; celles de dessous sont d'une seule couleur, ou rayées, ou travaillées à fleurs, avec le revers doublé de feutre; la couverture de dessus, qui enveloppe même le col du cheval et descend en bas, est ordinairement de feutre et d'une couleur foncée ou noire, avec des dessins. Les keinketchis sont des couvertures de parade pour les chevaux; elles sont bordées de franges. Ces articles à l'usage des chevaux, forment un objet très-considérable d'échange entre les Turcomans et les Persans : Astérabad en est l'entrepôt.

Les Turcomans fabriquent aussi, avec le poil du chameau, des étoffes nommées djoubès-khorassanis ou espèce de cafetans à larges manches; cette étoffe est fine, très-solide et imperméable; elle est répandue dans toutes les parties orientales de la Perse. On emploie, pour la plupart, le poil le plus fin, celui qui croît à la partie supérieure du col, près du garrot, et à la poitrine; le reste sert à la confection des kislar-palas ou tapis grossiers, en y mêlant de la laine.

Depuis les temps les plus reculés, le Giourjan est renommé pour les soies. Suivant les historiens persans, du temps du Chah-Ismaël, le quart de l'impôt du Giourjan se payait en soie, et était de 10,000 toumans. Les malheurs des temps ont détruit les mûriers dans une grande partie du pays, où il n'en reste plus que quelques témoins isolés ; aujourd'hui, c'est vers les sources du Gourghan, chez les Goklans, que cette culture et la fabrication des tissus de soie sont concentrées.

Parmi les Yamouths, les Imirs, près de Isibi-Schirvan, s'occupent seuls de vers à soie et de la préparation des soieries.

Voici les noms des étoffes de soie : Le katane sert aux femmes pour chemises et mouchoirs. — Alataou ressemble au katane. — Aladjé ou Pattamber pour les robes flottantes ; la pièce se compose de huit archines (1) persans, et ne coûte pas plus de 15 à 16 sahebcorans. — Meishki, dont les femmes se font des arhalouks.

Les Goklans font aussi, avec le coton, une étoffe très-ressemblante au bèze de Perse, et un autre tissu rayé qu'ils nomment sarendi, qu'on pourrait comparer au zatrapèze russe.

---

(1) Archine ou pick, mesure de longueur équivalente à 75 centimètres.

Les Yamouths et les Goklans font, avec Khiva et Astérabad, un commerce étendu qui consiste, pour l'exportation, en brebis, chevaux, couvertures de toute espèce pour chevaux, robes en poil de chameaux, djoubès-khorassanis, sel gemme, naphte; ces deux derniers articles s'exploitent dans l'île de Tékéréken par la tribu Ogourdjalis, division des Djasfars-Beys; cette même tribu fait la pêche à l'embouchure des rivières et vend son poisson aux Russes; ils tuent aussi les oiseaux aquatiques, pour en vendre le duvet aux marchands russes.

Ils prennent en échange, à Astérabad, du fer, du cuivre, des drogues pour la teinture, du sucre, des ustensiles en fer, en cuivre et en fonte, du riz, du calicot, de la toile du Mazendéran, des étoffes de soie telles que le kassabi, etc., et du drap, mais très-peu, Astérabad n'en étant que mal fourni; ils achètent aussi, à Astérabad, de la poudre, des fusils, des arcs.

A Khiva, ils s'approvisionnent de djoghène et de froment qui sont de meilleure qualité que chez eux, de chevaux des Kaisaks pour les revendre à Astérabad, de peaux de moutons noirs pour les bonnets, de cuirs entiers de bœufs, en partie pour leur usage et en partie pour revendre, d'habits de soie tout prêts, de poudre et d'armes blanches; ils y exportent aussi des trou-

peaux de moutons, des esclaves et des objets manufacturés chez eux. Ce n'est qu'au printemps qu'ils peuvent conduire leurs troupeaux à Khiva, car tout le reste de l'année, il y a une marche de trente jours sans eau.

Les négociants persans d'Astérabad se hasardent quelquefois à faire des voyages à Khiva dans la société de marchands indigènes ; ils ont toutefois soin de se faire accompagner par des Turcomans puissants qui, moyennant certaine rétribution, se chargent de les conduire et de les ramener sains et saufs; dix-huit à vingt jours suffisent à la caravane pour aller à Khiva.

Guerre, Mœurs (1).—Les traits distinctifs des Turcomans sont un amour excessif de l'indépendance, et un goût effréné pour le brigandage; celui qui montre le plus d'adresse et de courage à piller, ne manque pas d'acquérir une grande réputation parmi les siens. C'est particulièrement le vol honteux des hommes pour les réduire en esclavage, qui rend les Turcomans l'effroi des Persans.

Quand ils veulent faire une expédition ou tchapaoul, ils choisissent pour chef un homme connu par sa bravoure et son expérience; on lui donne le

(1) Consultez sur le même sujet le voyage d'Alex. Burnes.

titre de serdar, et on marche à petites journées, cachant sur la route des provisions pour le retour des hommes et de leurs chevaux. Arrivés à l'endroit où ils espèrent surprendre leur butin, ils se cachent et attendent une occasion favorable pour fondre à l'improviste sur une caravane ou un village, et quelquefois même sur des paysans occupés dans les champs; ils enlèvent alors tout ce qu'ils peuvent emporter, placent leurs prisonniers sur des chevaux frais, amenés en laisse, et retournent chez eux avec précipitation, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour leur nourriture et celle de leurs chevaux; quand ils sont pressés, et qu'ils craignent d'être surpris, ou que les chevaux ne suffisent pas pour le transport des prisonniers, ils attachent ces malheureux aux queues des chevaux.

Celui qui a fait un prisonnier de sa propre main, n'a de droit que sur les habits, les armes et l'argent trouvé sur ce prisonnier; le produit de la vente des esclaves est partagé également, à l'exception du serdar qui a deux parts. Dans les distributions, le cheval turcoman figure à l'égal du cavalier, car si le Turcoman qui fait partie d'un tchapaoul est monté sur un cheval qu'il a emprunté, le propriétaire du cheval a droit à la moitié de la prise; si le cheval meurt, on en rembourse la valeur; si le copartageant lui-même

est tué, on remet sa part à sa veuve, à ses enfants.

Les esclaves sont garottés pendant qu'ils remplissent les occupations qui leur sont assignées; si on ne les rachète pas, ils sont vendus à Khiva, ou gardés pour le service de leurs maîtres. Le prix de la rançon varie suivant l'importance du prisonnier, son âge, sa force et son adresse. Quant aux femmes, les Turcomans les épousent souvent, si elles sont jeunes, autrement ils les font travailler; mais en général elles sont traitées avec humanité; ils marient quelquefois les esclaves entre eux, et les enfants qui naissent de ces unions deviennent libres.

Non-seulement les Turcomans font la guerre aux Persans, mais encore ils guerroient continuellement entre eux. Il existe toujours des haines entre familles, et c'est en excitant ces haines que le gouvernement persan obtenait quelquefois des avantages sur eux.

Ils marient leurs enfants très-jeunes: les garçons à quatorze ans, et les filles de dix à onze ans, mais après la célébration du mariage la femme ne reste que deux ou trois jours avec son mari, puis elle retourne chez ses parents pendant deux ans; c'est dans cet intervalle qu'elle s'occupe dans sa famille à préparer sa dot, qui consiste dans ses propres parures et dans tout ce qui

tient à l'ornement de l'intérieur de la tente. Les deux années révolues, elle revient sous le toit de son beau-père, où elle vit avec son mari pendant une année; à l'expiration de ce terme, s'il naît un enfant, le père leur permet de tenir un ménage séparé. A cet effet, il fournit à son fils des tentes, lui donne une partie de ses troupeaux en tout genre, et pendant une demi-année il fournit encore à l'entretien du jeune couple; c'est alors que le jeune homme sort entièrement de la tutelle de son père, qui jusque-là avait un pouvoir illimité, même de vie et de mort sur ses enfants.

Les mariages sont l'époque de réjouissances dans la famille. On s'exerce à la course des chevaux et au tir. Ces peuples sont très-habiles à tirer de l'arc et à manier la lance, leur arme favorite; ils préparent chez eux les flèches, mais achètent des Persans les arcs, dont les meilleurs viennent d'Ispahan. Ils emploient peu le fusil, parce qu'il est souvent difficile de s'en procurer. Ils se servent également peu du sabre, qu'ils achètent à Khiva, ou bien qu'ils confectionnent chez eux.

Ils croient honorer davantage les morts en les enterrant aussitôt qu'ils ont fermé l'œil. Les amis qui arrivent pour offrir leurs condoléances aux proches parents du défunt, ap-

portent avec eux leurs propres tentes qu'ils placent autour de celles de la famille, et y restent pendant quelques semaines, jusqu'à ce que leurs hôtes leur fassent des excuses pour la peine qu'ils se sont donnée; le but véritable de cette démonstration est d'abréger les visites qui deviennent très-coûteuses, parce que le maître de la maison est chargé de régaler tout le monde. Il y a de riches Turcomans qui, par ostentation, retiennent leur société pendant un mois tout entier. Parmi les Yamouths, il y a des individus qui possèdent jusqu'à mille cinq cents brebis, deux cents chevaux, et de dix à trente juments.

Ils aiment aussi à enterrer leurs morts auprès des grands chemins pour attirer sur eux les prières des passants. On élève sur la tombe du défunt un petit tertre qu'on entoure d'un fossé peu profond. En parcourant les plaines de la Turcomanie, on rencontre fréquemment ces simples mausolées érigés par la piété, et qui sont là pour prélever sur le voyageur le tribut d'une courte prière.

Religion. — Ils se partagent à cet égard en Sunnites et en Schyytes. Les premiers se distinguent des autres par une plus grande hospitalité, ainsi que par une plus grande simplicité de mœurs; ils ont aussi quelques coutumes et usages qui leur sont particuliers.

Justice, Éducation, Gouvernement. — Ils ne connaissent que la peine du talion; si les parents de celui qui a été tué y consentent, le coupable rachète sa vie par une somme débattue entre eux. Lorsque le prix du sang a été compté, la réconciliation a lieu; les transactions à ce sujet se font par l'office d'un cazi, auquel on a recours également dans les cas civils litigieux. La dignité de cazi est héréditaire dans quelques tribus; chez d'autres, elle est éligible et à vie, et alors le cazi, avant de mourir, désigne ordinairement son successeur; après sa mort, on tient conseil; si son choix est approuvé par la majorité, on salue le nouveau cazi, on le met à la place d'honneur et on lui rend les hommages qui lui sont dus; mais sa nomination doit être approuvée par le premier cazi qui siége à Khiva. Lorsque la place de cazi est héréditaire, si le successeur est en bas âge, on lui donne, parmi les nobles, un tuteur qui remplit ses fonctions jusqu'à sa majorité; en attendant, le jeune cazi doit aller faire ses études dans les médressés de Khiva.

Quelques pères de famille envoient aussi leurs enfants étudier à Khiva. Ces jeunes gens reçoivent en partant des certificats qui attestent leurs progrès, et la considération dont ils jouissent parmi leurs compatriotes est proportionnée à leur talent.

Excepté l'obéissance tacite qu'ils doivent à leurs serdars pendant le tchapaoul, ou leur déférence aux décisions du cazi, quand ils consentent à le consulter, ils ne demandent conseil de personne dans le reste de leurs actions, et ne sont astreints à aucune observance ; ils sont fiers de l'indépendance et de l'égalité qui règnent parmi eux; ils font gloire de ce que personne n'est obligé de se tenir debout dans leurs assemblées ; il y a bien des places d'honneur, mais tout le monde a le droit de s'asseoir.

Le manque d'unité gouvernementale chez les Turcomans, leur désunion continuelle, les rendent beaucoup moins redoutables aux Persans, leurs voisins, qu'ils ne le seraient s'ils avaient à leur tête un homme capable de les diriger; ils seraient alors très-dangereux pour la Perse, dans l'état de désorganisation où elle se trouve en ce moment. Si jamais le Khan de Khiva voulait guerroyer sérieusement avec la Perse, il n'y a aucun doute que les Turcomans ne prissent son parti, non-seulement parce qu'ils sont toujours prêts au brigandage, mais encore parce qu'ils regardent le Khan de Khiva comme leur souverain, qu'ils lui donnent le titre de Padrihah, et le regardent comme le chef de leur religion. Beaucoup de Turcomans se sont établis dans son Kanat. En 1836, lorsqu'ils voulurent résister aux

Persans à Korré-Kalé, ils avaient appelé à leur secours le frère d'Allah-Kouli-Khan et Rahim-Khan, mais n'ayant pu garder ce fort, plusieurs familles se retirèrent à Khiva.

Autrefois, quand il surgissait parmi eux un homme extraordinaire, tel que Gengis-Khan et Tamerlan, qui avaient réuni toutes les tribus, ces peuples tombaient à l'improviste sur le monde qui ignorait presque leur existence, et portaient le ravage en Asie et même en Europe. Les perfectionnements apportés à l'art de la guerre et la haute civilisation des peuples occidentaux, qui n'est point une civilisation molle et efféminée, mais capable d'inspirer le courage et le patriotisme, mettent désormais l'Europe à l'abri de pareilles invasions.

Tribut à la Perse. — On peut dire que les Goklans vivent complétement sous la dépendance de la Perse; ils payent régulièrement un tribut par famille, et en outre une taxe levée sur les champs cultivés; ainsi, sur dix kamiches carrés de terre labourée, ils payent 1 sahebcoran. Le percepteur d'impôt en tournée reçoit, pour sa part, jusqu'à 5 sahebcorans par famille. Pour obtenir une licence de mariage, les Goklans ont également besoin de payer une redevance au ketkhouda (1), délégué

(1) Chef de village, espèce de maire; ces fonctions, d'ailleurs semblables à celles de l'aga, en Turquie, sont souvent électives.

par le chef d'Astérabad pour les gouverner. Du temps de Feth-Ali-Chah, le tribut montait en tout à 12,000 toumans.

L'autorité persanne ne pèse pas autant sur les Yamouth. Ceux qui habitent les environs d'Astérabad s'acquittent exactement de leurs contributions, et ne manquent pas de faire au Roi des présents de chevaux, et d'offrir au gouverneur d'Astérabad, des bestiaux; c'est ordinairement au printemps, époque de leurs semailles, ou en automne à la moisson, lorsqu'ils viennent sur les bords de l'Attreck, que le gouverneur d'Astérabad, avec un détachement de troupes persanes, vient les obliger à payer leur tribut, et extorquer d'eux ce qu'il peut.

Depuis le temps d'Aga-Mohamed-Khan, le gouvernement garde toujours des otages; mais jusqu'ici, cette mesure n'a pas été assez efficace pour arrêter leurs brigandages.

VOYAGE DE 1836.

LETTRE A M. NAUDIN, A BLOIS (1).

Yeni-keui (2), 20 septembre 1836.

. . . . . .

. . . J'ai passé toute la belle saison en Grèce et en Turquie d'Europe. J'ai d'abord exploré Smyrne l'infidèle, comme l'appellent les Turcs, à cause du grand nombre d'Européens qui y demeurent, Chio si belle, quoique encore ensevelie sous les ruines, et Syra qui n'est qu'un rocher, mais dont le commerce est très-considérable, et la ville la plus grande et la plus peuplée de toute la Grèce. J'étais curieux de voir chez eux les Grecs depuis leur émancipation, et de juger par moi-même s'il n'y avait rien d'exagéré

(1) Extraite des Mémoires de la Société des Sciences et des Lettres de la ville de Blois, t. III, 1840.

(2) Village du Bosphore.

dans les outrages dont on les accable aujourd'hui, car la fièvre du philhellénisme s'est bien calmée depuis quelques années. Je suis arrivé en Grèce avec des préventions, et j'en suis parti plus satisfait que je ne l'avais espéré; moi qui connaissais si bien les Grecs rayas de la Porte, avides, voleurs, faux, et tour à tour insolents et vils, j'ai été étonné des progrès que les Hellènes ont faits en quelques années d'indépendance. La jeunesse y est surtout remarquable par son amour de l'instruction, par la politesse de ses manières et son patriotisme. Certes avec son territoire borné, son manque de population, et surtout son gouvernement étranger et sans aucune sympathie avec le pays, il est difficile que la Grèce puisse jamais prendre rang parmi les puissances; mais, comme hommes, les Grecs ont repris leur rang et leur nationalité, et quel que soit le sort de leur nouvelle patrie, ils ne retomberont plus ni dans l'oubli ni dans l'avilissement. Au reste, les causes qui ont rendu la Grèce si puissante autrefois, malgré son défaut d'unité, n'existent plus. Placée entre l'Europe et l'Asie, si riche et si peuplée en ce temps-là, elle était la factrice de ces deux mondes, ses vaisseaux couvraient les mers d'Orient; que peut-elle faire aujourd'hui contre les grandes puissances maritimes de l'Europe?

Je suis resté quinze jours à Athènes, ville qui s'élève comme par enchantement, et qui sera infailliblement une des plus belles et des plus régulières de l'Europe. Je ne vous parlerai point de ses monuments antiques; qui n'a entendu parler du Parthenon, du temple de Thésée, etc.? Le gouvernement emploie des sommes considérables à la restauration de ces monuments; déjà quelques temples ont été rétablis, et grâce à ses soins éclairés, on peut espérer que la faux du temps les respectera encore pendant des siècles. On découvre tous les jours des restes précieux d'antiquités, et, pendant mon séjour, on a déterré de magnifiques tombeaux qui ont été placés dans le temple de Thésée, dont on a fait un muséum. Athènes possède déjà, comme les grandes villes de l'Europe, de grands hôtels, de beaux cafés, des établissements d'instruction publique, un musée d'histoire naturelle, un jardin des plantes, des sociétés savantes, entre autres une d'histoire naturelle, dont on m'a fait l'honneur de me nommer membre. Enfin, j'en suis parti ne partageant point le désappointement de quelques voyageurs, et en particulier celui de M. de Lamartine, qui s'étant fait, on ne sait pourquoi, une idée tout à fait merveilleuse de l'Attique, se plaint de n'y point trouver ce que son imagination de poëte s'était plu à enfanter :

des bosquets délicieux, des campagnes fertiles et riantes, un véritable Éden. Quel auteur ancien a jamais fait un pareil tableau de l'Attique? qui a jamais dit que l'Ilissus fût autre chose qu'un ruisseau? et faut-il s'étonner qu'il manque d'eau les trois quarts de l'année? Pourquoi demander à un pays ce qui n'a jamais été, et ce qui n'était pas indispensable à son existence? La puissance d'Athènes, c'était la mer, c'étaient ses murailles de bois. Cependant, il y a de jolis endroits autour d'Athènes, et le pied du mont Hymette est frais et ombragé. J'ai fait une très-bonne herborisation sur cette montagne, et, comme le souhaitait notre Béranger : j'y ai éveillé l'abeille (1). Traversant le mont Parnès, aux sombres forêts de cèdres, je suis descendu dans la fertile, mais inutile Béotie; j'ai visité le village de Thiva, patrie d'Épaminondas, et le mont Parnasse, de mille toises de hauteur (2), où j'ai fait une riche herborisation. J'ai gagné l'Eubée, île qui, comme vous le savez, est jointe au continent par un pont

---

(1) De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai, sur l'Hymette, éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.
Béranger, *le Voyage Imaginaire*, 2e couplet.

(2) 2459 mètres, d'après les indications fournies par M. le colonel Lapie.

sur l'Euripe, bras de mer qui présente toujours le singulier phénomène du flux et du reflux. J'ai parcouru une grande partie de cette belle île, et surtout le mont Delphi, remarquable par ses belles plantes.

J'ai quitté la Grèce à Koumi, port de l'île d'Eubée, pour me rendre à Volo, en Thessalie. J'ai visité le mont Pélion; mais cette montagne est trop basse pour être riche en plantes, et j'en suis revenu regrettant que les Titans, ces philosophes qui voulaient aussi détrôner l'erreur en éclairant les hommes, n'eussent pu réussir à entasser Ossa sur Pélion. De Volo je me suis rendu à Larisse, d'où j'ai été visiter le Pinde. Là, au lieu du dieu des vers et des neuf sœurs, j'ai rencontré, non des Klephtes, on venait de les chasser, mais bien les Dervans, espèce de gendarmes Albanais qui m'ont fait une fort mauvaise réception, et m'ont mis dans la nécessité d'envoyer un exprès à Larisse, pour implorer l'autorité du pacha contre les insolences de ces misérables.

De retour à Larisse, je me suis rendu dans l'Olympe, en passant par la célèbre et poétique vallée de Tempé. L'Olympe, la plus haute vallée de la Grèce, n'avait encore été visitée que par le botaniste Sibthorp, et encore j'ai tout lieu de croire qu'il n'a point atteint la région alpine. Il

était donc important pour moi de le visiter avec soin ; malheureusement, cette montagne est presque toujours dangereuse, parce qu'elle sert de refuge aux Klephtes lorsqu'ils sont inquiétés par l'autorité. Il serait trop long de vous raconter mes tribulations dans l'Olympe; j'en suis sorti heureusement, emportant dans mes cartons une centaine d'excellentes plantes, et laissant environ 1000 piastres (250 f.) pour quatre jours de jeûne et de fatigue.

Je redescendis dans la vallée de Tempé, où je côtoyai le Pénée, et, après avoir suivi les côtes du golfe Salonique pendant plusieurs jours, j'arrivai dans la ville de ce nom. La peste y faisait d'assez grands ravages, ce qui me détermina à gagner au plus vite la presqu'île du mont Athos, dans l'isthme de laquelle je remarquai très-bien les traces du canal que fit creuser Xercès. La presqu'île du mont Athos, aujourd'hui Agion-Ogros ou Monte-Santo, est couverte de monastères grecs, qui ressemblent plutôt à des forteresses qu'à des couvents. Il est défendu, non-seulement aux femmes de pénétrer dans la presqu'île, mais encore à tout être femelle ; de sorte qu'on n'y voit ni vaches, ni juments, ni mules, ni chèvres, ni poules, etc. ; singulière manière d'honorer Dieu que de proscrire ce qu'il a fait de plus utile. Quoique le mont Athos

ait au plus quatre mille pieds anglais (1), c'est toutefois une montagne fort riche en plantes, et à recommander aux botanistes; j'y ai découvert plusieurs espèces nouvelles, entre autres un *Dianthus* que j'ai nommé *integer*, et une magnifique *Centaurea* que j'ai nommée *candidissima*. Je me suis ensuite confié à une simple barque, et après avoir touché à Scyros, patrie d'Achille, à Lemnos et à Imbros, je suis arrivé aux Dardanelles pour y rejoindre le bateau à vapeur qui fait le service entre Smyrne et Constantinople. J'étais à quelques milles en mer, du principal château qui occupe la place de l'ancien Abydos, si célèbre par les amours de Héro et Léandre, lorsque je m'aperçus qu'un incendie venait d'y éclater. Comme le vent du nord soufflait avec violence, en un instant tout devint la proie des flammes; toutes les maisons des consuls européens, le bazar, etc. périrent en quelques heures; ce qui ajoutait encore à l'horreur de ce spectacle, c'était l'explosion des canons du fort, qui lui-même n'avait pu être garanti de l'incendie. Le lendemain, je montai sur le bateau à vapeur, et je fus bientôt de retour à Constantinople.

Comme nous n'étions encore qu'à la mi-août, je repartis quelques jours après pour Brousse, afin

(1) 1935 mètres, d'après M. le colonel Lapie.

de visiter pour la quatrième fois l'Olympe de Bithynie, qui était encore couvert de neige. Je passai cinq à six jours dans la région la plus alpine, et j'en revins chargé de quantité de plantes qui avaient échappé à mes trois premières visites. Me voilà enfin de retour; je me propose cet hiver de mettre mes collections en ordre, et de commencer la rédaction de mes voyages, pour entreprendre d'autres courses au printemps prochain.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai éprouvé de grands malheurs; je suis revenu de Perse avec des fièvres opiniâtres, qui m'ont duré une partie de l'hiver, et à la suite desquelles j'ai été affecté d'une amaurose qui, pendant près d'un mois, laissait peu d'espérance que je recouvrasse la vue. Je commençais à me rétablir lorsque la maison où je demeurais a été incendiée. J'ai perdu toute ma collection d'insectes, composée de plus de 50,000 individus d'Égypte, d'Asie Mineure et de Perse; mes livres, une grande partie de mes notes, et une superbe collection de manuscrits arabes, persans et turcs. Enfin, pour mettre le comble à ces infortunes, je viens de perdre le meilleur de mes amis, mon compagnon de voyage en Égypte et en Arménie, G. Coquebert de Montbret, mort à Paris, le 8 juillet dernier, au moment où il allait publier une partie de nos travaux communs.

AUTRE LETTRE A M. NAUDIN, A BLOIS.

Constantinople, 18 janvier 1837.

Mon cher monsieur Naudin,

Je ne saurais assez vous témoigner toute ma reconnaissance pour les peines infinies que vous avez prises pour faire réussir mon affaire. Je vois avec bien du regret que mon absence l'a fait échouer et qu'il est peut-être impossible de la reprendre avec quelque avantage. Toutefois je me décide de nouveau à adresser une seconde demande au ministère, et vous avez tant de bonne volonté pour moi, que je prends la liberté de vous envoyer ma pétition en vous priant de me continuer vos bons offices. Cette fois-ci, je fixe la somme que je crois nécessaire, peut-être la trouvera-t-on un peu élevée, mais j'ai arrangé ma demande de manière que si le ministère a quelque bonne volonté pour moi, il trouvera moyen de me secourir. En attendant cette décision, comme je ne veux point perdre cette année dans l'inaction, je vais me rendre sur les côtes méridionales de la Caspienne, d'où je remonterai à temps sur le plateau de la Perse,

pour en explorer les hautes montagnes. J'attendrai à Téhéran la décision du ministre; si elle n'est pas favorable, je continuerai mon voyage sur le golfe Persique; dans le cas contraire, je reviendrai à Constantinople pour me préparer à mon grand voyage, si cela est nécessaire.

Je n'ai point oublié le bon curé de Cour-Cheverny, je vous prie de lui dire que je suis sensible à son bon souvenir; enfin, mon cher Monsieur, obligez-moi de distribuer mes amitiés à tous ceux qui ont bien voulu ne point m'oublier entièrement.

Je partirai au plus tard dans le mois de mars; si cependant vous aviez quelque chose à me communiquer, votre lettre pourrait m'être envoyée en Perse, par la voie de l'ambassade anglaise à Constantinople.

Adieu, mon cher monsieur Naudin, croyez à mon inviolable attachement.

JOURNAL DE 1837 ET DE 1838.

15 *mars* 1837. Je partis de **Constantinople** avec M. Dufaud, Français, mon aide pour l'histoire naturelle, un drogman grec et un domestique franc. N'ayant pu nous procurer de muletier, nous prîmes le parti de voyager avec nos propres chevaux, sans trop peser les inconvénients de ce mode. Après avoir échappé à grand peine aux importunités des demandeurs de bakchich, nous traversâmes le détroit et nous trouvâmes enfin un peu plus tranquilles à *Scutari*; nous chargeâmes nos effets tant bien que mal, mais nous nous aperçûmes bientôt qu'il nous était impossible de marcher ainsi; nos chevaux n'étaient point accoutumés à porter la charge, et notre domestique ne connaissant rien à la manière de charger, deux fois notre bagage fut renversé, nos chevaux s'échappèrent, et pour

comble d'infortune la pluie s'en mêla. Nous rencontrâmes, par bonheur, un brave musulman qui nous aida à recharger, et clopin clopant, nous arrivâmes le soir à *Kartal*, assez gros village, à quatre heures de Scutari. La route dernièrement faite par les ordres d'Ahmet-Pacha, est très-bonne et carrossable, jusqu'à Nicomédie (1); des poteaux à la russe, bariolés de blanc et de noir, placés tous les quarts de lieue, indiquent les distances. Entre Scutari et Kartal, se trouve le village de Maltéjé, sur la droite, au bord de la mer. Le pays est très-fertile et assez bien cultivé.

16 *mars*. Nous cheminâmes à peu près avec les mêmes tablatures que la veille. A une demi-heure de Kartal, *Pandiki*, village grec sur la côte; deux heures et demie plus loin, *Touzla*, village. Une heure plus loin, *Aretchou*; couché à *Guebizé*, gros bourg, avec une belle mosquée. — Six heures de Kartal.

17 *mars*. Nous prîmes un guide, non pour la route qui est facile et excellente, mais pour nous aider à conduire nos chevaux que les voitures effrayaient, et pour relever notre charge. Nous ne fîmes que quatre heures et vînmes coucher à *Uraki*, où il n'y a que deux ou trois mau-

(1) En turc, Ismid.

vais cafés. Une heure auparavant, sur un promontoire qui avance dans le golfe de Nicomédie, nous remarquâmes un village dans une position charmante, c'est *Taou-chandeil* (1).

18 *mars*. Notre route est sur la côte, à une demi-lieue à peu près du golfe; les haies sont garnies de la *Clematis cirrhosa* (2), dont les beaux festons en fleurs et en fruits font un effet admirable. La montagne est couverte de l'*Arbutus andrachne* en fleurs, et les bords du chemin de l'*Anemone formosa* (3). Grâce au guide que nous avions pris, notre route se fit bien, et nous arrivâmes sans encombre à Nicomédie.—Cinq heures d'Uraki.

Nicomédie. Ville dans une position admirable, sur le golfe de ce nom, avec un chantier pour la construction des vaisseaux de guerre; nous y vîmes une frégate qui venait d'être lancée à la mer. On évalue le nombre des maisons à quatorze cents, sans compter les bazars, les cafés et les khans qui sont très-nombreux à cause du passage fréquent des caravanes. La ville est construite

---

(1) Ce mot signifie : langue de lièvre.

(2) N° 4.

(3) Il n'existe pas de plantes sous ce nom dans les collections d'Aucher; il a voulu sans doute parler des *Anémone coronaria* ou *stellata*, espèces assez communes en Orient.

sur le penchant de la montagne, les maisons sont petites et entourées de jardins, il n'y en a qu'une centaine de grecques; les Arméniens quatre fois plus nombreux, ont le droit d'habiter dans la partie élevée de la ville, près des Turcs, tandis que le quartier grec est sur la route, c'est-à-dire dans la partie basse. Il y a aussi des Juifs. Je ne pense pas que la population de Nicomédie excède 15,000 habitants.

19, 20 et 21 *mars*. Dans l'espérance de trouver une caravane avec laquelle nous pussions voyager de concert, nous restâmes le 19 et le 20 à Nicomédie; n'ayant rien pu trouver, nous prîmes un guide le 21, et, après avoir parcouru la belle et fertile plaine de Nicomédie, puis une vaste forêt, nous arrivâmes, après une route évaluée à six heures, mais qui nous parut beaucoup plus longue, à *Sabandia*, petit village situé près du lac de ce nom.

22 *mars*. Nous entrâmes dans des montagnes de médiocre hauteur (première ceinture du plateau de l'Asie Mineure), et nous trouvâmes bientôt dans une belle vallée où coule le *Sakaria* (1). Environ à moitié chemin, la vallée se rétrécit beaucoup. Nous y remarquâmes des ruines de portes et de tours, probablement éle-

(1) Le Sangarius des anciens.

vées par les Grecs du moyen âge, afin d'arrêter la marche des Turcs, qui étaient maîtres d'Angora, longtemps avant d'arriver à Nicée et à Nicomédie. Au sortir de la vallée, nous passons le Sakaria sur un pont, et arrivons une demi-heure après à *Gueivé*, village situé dans une belle plaine bien cultivée en mûriers et encéréales.

23, 24, 25 *mars*. La pluie n'ayant cessé de tomber, nous fûmes obligés de rester à Gueivé, gros village peuplé en grande partie par des Turcs; mais la contrée est habitée par des Grecs qui ne parlent que l'arménien; on ne sait pourquoi, puisqu'il n'y a point d'Arméniens dans le pays.

26 *mars*. Nous traversâmes la seconde ceinture des montagnes qui soutiennent le plateau de l'Asie Mineure, et après six heures d'une route affreuse, nous arrivâmes à *Teraklou*, gros bourg où se fabriquent des peignes, des cuillers en bois et autres instruments de ce genre; les habitants en font un assez grand commerce; Teraklou vient de Terak, qui signifie en turc, peigne.

27 *mars*. Notre route fut belle, et nous n'eûmes à monter et à descendre qu'en approchant de Torbali, notre konak (1), à cinq heures de ce

(1) Le gîte.

point. *Torbali*, du turc Torba, sac en crin, parce qu'on y fabrique particulièrement cet article, est une petite ville située dans un site très-sauvage et entourée de précipices de tous côtés. Une rivière qui va se jeter dans le Sakaria, traverse la ville. Un auteur anonyme d'un Itinéraire de Constantinople à Téhéran, imprimé à la suite de la traduction française du Voyage de l'Inde à Chyraz, par Scott Waring (1), se loue beaucoup de la réception amicale des habitants de Torbali; nous pouvons en dire autant, chacun fut honnête et prévenant à notre égard; le maître du café dans lequel nous étions descendus partagea son souper avec nous, et chercha à nous divertir en nous faisant de la musique.

28 *mars*. Ce jour-là, par un temps magnifique, nous traversâmes la troisième et dernière ceinture de montagnes avant d'arriver au plateau. La montée est très-rapide en sortant de Torbali; mais ensuite la route est beaucoup plus facile. Nous voyageâmes huit heures et arrivâmes à *Keustebek*, mauvais village dans une position très-élevée.

29 *mars*. La pluie nous ayant surpris, nous résolûmes d'attendre le retour du beau temps; nous nous occupâmes de chasser aux oiseaux,

(1) Voyage en Perse, par Scott Waring, t. III, p. 275.

qui sont très-nombreux et très-variés. Nous cherchâmes aussi des insectes et en trouvâmes d'intéressants sur les écorces des pins.

30 *mars*. Le mauvais temps continuant, nous sommes forcés d'attendre encore. La neige tombe une partie de la journée.

31 *mars*. De Keustebek à *Nalikhan*, cinq heures; la route suit une vallée au milieu d'une belle forêt; plus on approche du plateau, plus les arbres deviennent rares, et enfin, sur le plateau, à Nalikhan, ils disparaissent tout à fait. Nalikhan est un gros bourg habité par des Grecs et des Arméniens; on y trouve quantité d'arbres fruitiers.

1er *avril*. De Nalikhan à *Sarilar* (les jaunes), cinq heures. Singulier aspect de montagnes schisteuses en décomposition, image du plus affreux désert; chaleur étouffante produite par la réverbération du soleil sur les terres blanches. Sarilar, petit village assez misérable, où nous trouvâmes cependant un logement très-propre.

2 *avril*. Belle route, à six heures, *Bey-Bazar* (bazar du prince), gros bourg. Même aspect singulier du pays; constamment des minarets à la chinoise; habitants turcs.

3 *avril*. *Aïass*, six heures. Presque toujours en plaine. *Arenaria umbellata*, *Cytisus ponticus*,

Alyssum strigosum (1), *minutum* (2), et quelques autres bonnes plantes. Aïass, gros bourg turc, dans une jolie vallée bien plantée d'arbres fruitiers. Maisons bâties en argile. Effet très-pittoresque.

4 *avril. Emiraïnlar*, cinq heures. En sortant d'Aïass nous gravîmes une basse montagne, au bas de laquelle nous trouvâmes, de l'autre côté, un petit village, à l'entrée de la vaste plaine où est bâtie Angora. Cette ville étant éloignée de neuf heures d'Aïass, nous résolûmes de nous arrêter dans un petit village turc nommé Emiraïnlar.

5 *avril.* **Angora**, quatre heures et demie. Dans la même plaine, belle et fertile, mais qui est loin d'être entièrement cultivée. Angora est bâtie sur une montagne volcanique ; la citadelle est sur le sommet. Les habitants disent qu'il y a 30,000 maisons, ce qui est exagéré. Turcs, Juifs, Arméniens, Catholiques, nombreux ; Schismatiques moins nombreux, Grecs. Commerce : poils de chèvre, tissus de la même matière, peaux de lapin, coton, graine jaune de Perse, branche de commerce qui, depuis quelques années, s'est beaucoup accrue, la qualité

(1) N° 4096, *Al. dasycarpum*, Boiss., 317.
(2) N° 4099, Boiss., 313.

de cette graine surpassant celle de Césarée; maroquins, pommes et poires, qui y sont très-grosses et très-bonnes; bon vin spiritueux et agréable au goût.

Du 6 au 9 *avril*. Séjour. Désespérant d'arriver à temps sur la mer Caspienne, nous avions décidé de visiter Diarbekir, Mardin, Amadieh, Gioulamerk, Van, Ouroumiah. La soumission récente des Kurdes nous faisait espérer que nous pourrions faire ce voyage sans grande difficulté; mais comme notre firman et notre teskéré (1) ne nous autorisaient qu'à aller de Constantinople à Erzeroum, pour entrer en Perse nous fîmes demander un bouyourdi au pacha d'Angora, pour nous rendre à Kesarieh (Césarée), etc.; mais, à notre grande surprise, il nous refusa, en nous priant de suivre directement l'itinéraire tracé par notre firman. Force nous fut donc de prendre la route de Tokat et de Sivas, dans l'espérance d'être plus heureux auprès du pacha de Sivas.

10 *avril*. *Hassan-Oglou*, petit village turc; six heures. Nous suivons pendant quelque temps la petite rivière d'Angora, dont les bords sont

(1) Le firman, passeport donné au nom du Sultan, par la Porte.—Le teskéré, laissez-passer pour les effets à la douane. —Le bouyourdi, feuille de route donnée par un gouverneur de ville ou de province.

plantés de *Saules*, de *Frênes*, d'*Eleagnus angustifolia*, que l'auteur de l'itinéraire précité prend pour des oliviers. Nous parcourûmes d'abord un pays très-sec, où nous ne vîmes de culture que de loin en loin; cependant la vallée où est Hassan-Oglou, est belle et bien cultivée.

11 *avril. Galaidjilar* ou *Galatjik*, gros bourg bâti autour d'un cône, au sommet duquel est construite une citadelle qui tombe en ruines; six heures. Nous traversâmes une basse montagne et ensuite nous gravîmes l'Eliz-Dagh, montagne de moyenne hauteur, qui, dans cette saison, ne conservait plus qu'un peu de neige sur les plus hauts sommets. Galatjik est situé au pied de belles montagnes.

12 *avril. Kotchubaba*, neuf heures. Cette localité tire son nom d'un saint des Kizilbachs, secte de musulmans très-distincte; on m'a assuré qu'ils se rapprochent par leurs dogmes des Persans, c'est-à-dire des Schyytes : ils sont très-respectueux, mais passent pour voleurs. Nous traversons le Kizil-Irmak (1) à une demi-heure du konak, sur un mauvais pont en bois. Nous suivons quelque temps les bords du fleuve, puis nous entrons dans une vallée étroite et sauvage, et enfin dans une belle plaine, bien cultivée; nous trouvons

(1) Le fleuve Halys de la Géographie ancienne.

plusieurs villages. Vent sud-ouest, qui effraye nos chevaux et nous force à nous jeter par terre avec précipitation, pour ne pas être renversés. Arbres couverts de lambeaux d'habits de malades (1).

13 *avril. Songourlou*, neuf heures. Nous voyageons presque toujours en plaine; passage d'une rivière; vallée bien cultivée; *Chêne vélanède* (2), que l'on cultive dans quelques cantons. Songourlou, bourg avec de magnifiques vergers qui s'étendent assez loin le long d'une petite rivière.

14 *avril. Aladja*, huit heures, village misérable; hospitalité très-intéressée. Beau pays, assez bien cultivé.

15 *avril. Kempensik*, quatre heures. Mauvais village; le pays est moins beau et moins cultivé. Importunité des gens du village, qui viennent se planter dans notre chambre, et dont nous pouvons à peine nous débarrasser pour nous coucher. Les Turcs sont presque toujours oisifs; à quelque heure que nous arrivassions dans un village, nous étions toujours sûrs de les voir la pipe à la main.

16 *avril. Karatchik*, huit heures. Nous voyageons dans une belle vallée, au fond de laquelle coule une rivière. Après six heures, nous arri-

(1) *Voy.* page 146, note 1.
(2) *Quercus ægylops*, L.

vons à *Baslameg*, où nous ne trouvons personne, tous les habitants s'étant rendus dans une plaine, à quelque distance; nous ne sûmes dans quelle intention. Nous ne rencontrâmes qu'une jeune fille qui, effrayée à notre vue, courut se cacher, et ne sut répondre à nos questions que kimché-yok (il n'y a personne)! Nous fûmes donc obligés de continuer et de choisir au hasard, entre trois ou quatre routes, qui toutes semblaient être dans notre direction; nous eûmes recours au sort, et le hasard voulut que nous eussions rencontré juste. Au sortir de Baslameg, nous passâmes une basse montagne, et nous trouvâmes, dans une petite vallée, arrosée par la même rivière que nous avions rencontrée dans la matinée. Enfin nous arrivâmes à *Karatchik*, petit village à une demi-heure de la route. On y cultive des arbres fruitiers et la vigne. Nous y fûmes très-bien reçus.

17 *avril*. *Diles* ou *Zill*, six heures. Campagne en général bien cultivée. Avant d'arriver à Diles, nous descendons dans une belle vallée, en forme d'entonnoir, où est bâtie Zill, au pied d'un cône couronné par une petite forteresse. Pays couvert d'arbres fruitiers et bien cultivé en céréales.

18 *avril*. *Bazar-keui*, huit heures. Nous continuâmes la vallée qui est toujours bien cultivée.

Bazar-keui, situé au pied d'une montagne, est assis sur la route et possède quelques maisons. Nous allons loger dans le village.

Nous suivons toujours la vallée; deux heures avant d'arriver à Tokat, la route est à mi-côte. Beau et bon pays.

19 *avril. Tokat*, quatre heures. Arrosé par le *Tozanlu;* dans une gorge profonde. Les maisons sont presque toutes à deux étages et bâties en amphithéâtre, sur un plan de rochers sauvages qui s'élèvent en aiguilles ; au sommet des deux plus grands, sont deux châteaux tombant en ruines, et où furent détenus plusieurs Français pendant la guerre d'Égypte. Les mines célèbres du cuivre que l'on fond à Tokat sont situées fort loin dans l'intérieur (à quatre-vingt-dix heures), où le combustible manque entièrement; Tokat est l'endroit le plus rapproché des mines où il soit plus abondant. Les habitants sont exempts de tout impôt, à condition qu'ils iront chercher le minerai : ils emploient, à cet effet, un grand nombre de chameaux.

20 *avril.* Nous suivons les rives du Tozanlu, bordées de beaux saules. Nous arrivons, après dix heures de marche, devant le village d'*Almons;* mais nous nous décidons à gagner *Octak*, village situé à quelque distance, bâti au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers.

21 *avril.* Nous descendîmes dans une gorge étroite, couverte de grands arbres ; nous y fîmes une bonne herborisation. Au bas de la vallée, qui peut avoir deux lieues de longueur, nous trouvâmes un village. La route était droite, mais une mauvaise indication nous fit prendre la route du pont, qui nous aurait forcés à faire un grand détour. On nous remit dans le bon chemin, et après avoir traversé des marais où nos chevaux enfonçaient, nous arrivâmes à un bac, et peu de temps après à *Niksar*, gros bourg placé sur le penchant d'une montagne. Les environs du bourg sont couverts de magnifiques arbres fruitiers.

21 *avril.* En quittant Niksar, nous gravîmes une montagne très-escarpée ; deux heures après nous arrivâmes au village de *Zeret.* Là, nous nous écartâmes de la route, et après avoir suivi une route qui nous conduisit, à travers les sommets neigeux, à un Yaïlak (village d'été) (1) alors inhabité : nous fûmes tout à fait égarés. Nous errâmes assez longtemps, par une neige épaisse, mais enfin nous eûmes le bonheur d'arriver à un village sur notre route, *Bech-Tchiflik* (les cinq fermes).

22 *avril.* Ce village est fort élevé ; nous y pas-

(1) Campement d'été dans des lieux élevés et frais.

sâmes la journée du 22, pour faire reposer nos chevaux.— Six heures.

23 *avril. Kisilgram*, huit heures. Nous montâmes toujours, en suivant une vallée. La base de la montagne est garnie de nombreux villages, bâtis avec des troncs de pins non équarris. Nous approchions du konak, lorsque nous fûmes assaillis par une bande de vigoureux chiens de berger. Notre domestique, serré de près par ces animaux, voulut leur tirer un coup de fusil; mais, par maladresse, il se blessa lui-même grièvement à la main gauche, et se fit même sauter le petit doigt. Nous arrivâmes péniblement à un village voisin, mais tous les habitants étant occupés à labourer leurs champs, nous fûmes obligés d'aller plus loin, au village de Kisilgram, où nous nous hâtâmes de nous informer s'il se trouvait un chirurgien. A force d'argent, nous décidons un homme à aller chercher un Turc qui avait quelque pratique de la chirurgie, et demeurait à deux lieues. Il vint le soir, et, tant bien que mal, posa à notre blessé un appareil composé de sel et de miel. L'hospitalité qu'on nous donna dans ce pays fut assez intéressée, et nous eûmes en général à nous plaindre de l'importunité et de l'avidité des habitants, qui, nous voyant dans l'embarras, voulurent nous exploiter.

24 *avril. Ofan.* Village, quatre heures, dans les

montagnes, où nous eûmes continuellement de la pluie, ce qui ne nous permit pas de faire une plus longue journée. Bonne réception.

25 *avril*. *Kulei-Hissar* (le château de la tour), six heures. Montagnes bien boisées ; après une descente rapide nous nous retrouvâmes sur le plateau (que nous avions quitté en laissant Angora, pour aller à Tokat), dans une vallée profonde où roule le Kelki. Le pays a la même physionomie que celui de Sarilar (1); ce sont des montagnes nues et argileuses, où croît seulement le *Juniperus hispanica*. Kulei-Hissar est un faible village composé de maisons éparses; elles ne sont plus construites en bois, qui est devenu rare.

26 *avril*. *Arpaghri*, village, six heures. Nous suivîmes les rives du Kelki, dans une vallée étroite et sauvage; la route passe au milieu des rochers, et nous étions souvent suspendus au-dessus du fleuve.

27 *avril*. *Chaboun-Kara-Hissar*, sept heures (l'autre Kara-Hissar, sur la route de Constantinople à Konieh, s'appelle Aphioum-Kara-Hissar). Nous suivons la même vallée; à deux heures de là nous laissons la vallée et le fleuve, et après une montée et une descente au milieu des bois, nous arrivons à Chaboun-Kara-Hissar, petite

(1) *Voy*. 1er avril, page 381.

ville où il y a quelques Grecs et quelques Arméniens. Mines d'alun situées à huit heures.

28 et 29 *avril.* Séjour. Château de Kara-Hissar, abandonné. Nous y fîmes une course. La vallée où coule le Kelki est fertile et bien cultivée.

30 *avril.* A une heure environ de la ville, nous passâmes, sur un pont couvert, près d'un village et de nombreux vergers, un affluent du Kelki. Nous traversâmes ensuite ce fleuve qui ne paraît pas éloigné de sa source, et nous nous élevâmes toujours. Après huit heures de marche dans des chemins affreux et à travers un pays de loin en loin cultivé, nous arrivâmes à *Karabourſk*, petit village turc à une demi-heure hors de la route.

1er *mai.* A une heure de Karabourſk, le village de *Tekkek*, couvent sur la route d'Erzeroum à Trébizonde. Ce village est célèbre pour avoir conservé quelque ressemblance de nom avac le mont Tecchès, mentionné par Xénophon, dans sa reretraite des Dix mille (1). Nous nous élevâmes ensuite et nous trouvâmes encore de la neige sur notre route. De tous côtés nous voyions les hautes montagnes neigeuses du Laristan et de l'Armé-

(1) Ce Tekkek n'est pas celui de la route d'Erzéroum à Trébisonde et auquel s'applique ce qui concerne les Dix mille. (*Note de M. Lapie.*)

nie; après huit heures de marche, nous entrons au petit village d'*Oulo-Cheher* (grande ville), où nous passons la nuit. La route que nous suivons est plus courte que celle qui passe par Zul, Lorg, etc.; elle n'est point indiquée sur les cartes.

2 *mai*. *Keusé*, 10 heures; village à demi-heure environ de la route.—Petite rivière, grand nombre d'arbres.

3 *mai*. **Baïbout**, dix heures. Appelée par les Arméniens Païpert et par les Turcs Baitbourd, on la retrouve dans Procope sous le nom de Baïberdon et dans Cedrenus sous le nom de Païperte. Païperte est composé de deux mots arméniens, *pert*, forteresse, et *pai*, prince, dont les Turcs ont fait bey. Les princes Pogratides en firent une place de guerre dès le premier siècle de l'ère chrétienne; les Romains l'occupèrent ensuite et Justinien augmenta beaucoup ses fortifications. Elle est couverte de ruines, depuis la guerre avec les Russes. Il paraît toutefois qu'avant cette guerre elle était déjà en fort mauvais état : il n'y a presque plus que des Turcs; les Arméniens s'en sont peu à peu éloignés.

4 *mai*. *Khan-Massat*, six heures. A trois heures, à droite, mines de cuivre, dites de Tokat; à peu de distance de la route sur la montagne; ponts nombreux sur la rivière de Baïbout, que

l'on suit dans la vallée. Cette rivière est nommée aussi Tchorok; c'est l'Acampsis des anciens. Elle a sa source dans le Koschapoun-dagh, passe à Baïbout après avoir reçu une autre rivière, à Ipsera après s'être grossi de beaucoup d'autres affluents, et va se jeter à la mer, assez près de Gounieh. Khan-Massat est composé de trois ou quatre maisons sans habitants. Nous y trouvâmes des paysans qui labouraient la terre et qui allèrent nous chercher des vivres à un village éloigné d'une demi-heure.

5 *mai*. Continuation de la route, près d'un pont sur un affluent de la rivière de Baïbout; on aperçoit un village sur la montagne; la vallée s'élargit, nous arrivons à la montagne de Koschapoun. Koschapoun-dagh (Seydisses des anciens), l'une des quatre montagnes principales de l'Arménie. De l'autre côté, nous déjeunons au village de *Koschapounar*, à huit heures. Trois heures plus bas, au village de *Malmansour*, nous traversons au gué une rivière assez profonde. Nous avions donné là rendez-vous à l'homme qui conduisait nos bagages : une mauvaise indication nous fit penser qu'il avait continué sa route; nous allâmes à sa recherche au village de *Pitchouk;* n'y trouvant point nos bagages, nous nous dirigeâmes vers *Kaïapa*, village sur la route, mais nous nous égarâmes pendant la nuit;

nous fûmes trop heureux, enfin, de trouver, conduits par l'odeur de la fumée de tesek (1), le village de *Terkit*, où nous passâmes la nuit : ce jour-là nous fîmes quatorze heures.

6 *mai*. De Kaïapa à **Erzeroum** (2). Quatre heures.

15 *mai*. Départ d'Erzeroum. En sortant de la ville, basse montagne, puis plaine jusqu'à *Hassan-Kalek*, six heures. Pont sur l'*Araxes*, presque en ruine. La citadelle, sur un rocher escarpé, est en ruine, ainsi que la ville.

16 *mai*. *Tuzeren*, six heures ou plutôt huit heures. Nous suivons à quelque distance les rives de l'Araxes. A trois heures *Keuprii-keui*, village où il y a les ruines d'un khan fortifié ; puis, en bas d'une colline, beau pont arménien, ce que constate une inscription placée au milieu. Collines pierreuses, très-riches en plantes, *Allium* (*species nova*), *Cicer songaricum* (3), *Campanula argentea*, etc. Le pays est passablement cultivé mais toujours froid ; il tombe de la neige.

---

(1) Fiente de vache.

(2) *Voy*. pour des détails sur cette ville, le Journal de 1834, page 97.

(3) N° 1742. Il y a aussi un *Cicer songaricum*, Elwend, n° 1127.

17 *mai. Delibaba*, village arménien. Le temps, la température, changent sensiblement, et la végétation est en activité. Delibaba est situé au pied d'une montagne argileuse. Nous faisons une bonne herborisation.

18 *mai.* Nous remontâmes le cours de la petite rivière qui passe à Delibaba, puis nous entrâmes dans une montagne assez élevée, et nous arrivâmes à *Dahiz*, village kurde. Le chef chercha à nous effrayer sur le danger des voleurs pendant la route; il voulut d'abord nous donner plusieurs hommes d'escorte; mais comme nous lui fîmes voir que nous n'avions pas peur, et que nous étions décidés à partir sur-le-champ, il nous offrit seulement un guide pour la montagne; nous l'acceptâmes. Nous montons toujours et passons dans des routes affreuses, presque dans les neiges. Nous y cueillîmes une espèce de *Talinum*. Au bas de la montagne, dans la plaine, nous trouvâmes le village arménien de *Tchir-Khan;* nous allâmes coucher à *Kollah-Soleiman*, village arménien, en briques, à une heure de *Topra-Kalé*; nous logeâmes chez le prêtre de la montagne. Nous avions commencé à apercevoir l'Ararat.

19 *mai.* Toujours en plaine. Nous traversons un grand nombre d'affluents de l'Euphrate, et arrivons près du lit principal de ce fleuve, au bourg arménien de *Karakilessi.*

20 *mai*. Nous remontons le cours de l'*Euphrate*, et, après une journée de neuf heures, nous arrivons au monastère arménien de *Vanga*, ancienne Soliva, à laquelle les Arméniens donnent une haute antiquité (quinze cent trente-cinq ans), ce qui est démenti par l'architecture de ce couvent, qui n'est point du même temps. Il est habité par quatre ou cinq Arméniens qui passent pour pauvres parce qu'ils sont exposés au pillage des Kurdes. Vanga s'appelle aussi en turc Alagon.

22 *mai*. Nous continuons à remonter le cours de l'Euphrate, que nous quittons à *Diadin*, village à gauche de la route, avec une forteresse. A deux heures environ de Vanga, nous aperçûmes au pied de la montagne, sur la rive gauche du fleuve, une autre forteresse. Nous entrons dans des collines, et puis nous redescendons dans un pays horrible et bouleversé par d'anciens volcans qui l'ont couvert de leurs déjections. Nous jouissons de l'admirable vue du grand et du petit Ararat. Enfin, après une journée de six grandes heures de marche, nous gravîmes le rocher sur lequel est construit *Bayazid*, qui se confond dans le lontain avec les rochers de toutes couleurs qui l'environnent. La citadelle est construite dans un lieu très-escarpé. Le palais du pacha, bâti en belles pierres de taille, avec une porte ornée d'arabesques et de beaux astragales,

tout incrustée d'or et embellie de peintures dans le genre persan. Une mosquée ancienne, le seul édifice remarquable de la ville, est presque ruinée, ainsi que les anciennes tours et les autres travaux de défense qui couronnent les hauteurs; il existe peu de positions aussi sauvages.

23 *mai*. Quelques petites affaires nous empêchant de partir, comme je l'avais espéré, mon compagnon de voyage en profita pour faire une excursion dans les rochers voisins de la ville. Il en était à peine à deux cents pas, qu'il fut assailli par cinq ou six individus accompagnés d'une bande d'enfants. Ils commencèrent à l'appeler Orous (Russe)! en y ajoutant mille grossières injures. Un deux, plus hardi, tira son yatagan et fit mine de l'en frapper; un autre lui assena un violent coup de bâton sur le bras et le blessa assez grièvement. Les enfants lui jetaient une grêle de pierres, et cherchaient à le pousser dans un précipice. Il fut assez heureux pour échapper à cette bande de misérables. Je me rendis aussitôt chez le pacha pour demander justice; celui-ci donna des ordres en conséquence : le procès fut bientôt instruit; les plus coupables reçurent un déluge de coups de bâton, et furent, de plus, condamnés à payer 500 piastres. Cette petite aventure servira à montrer aux Français quelle haine

on porte, en Turquie, à tous les Russes. Cette affaire nous ayant retenu très-tard, nous remîmes notre départ au lendemain.

24 *mai*. La route passe à travers un terrain fortement accidenté, et au milieu des rochers et des précipices; elle s'améliore ensuite jusqu'au pied de la montagne qui sert de limite entre la Turquie et la Perse. Comme les Kurdes avaient pillé quelques voyageurs, le pacha nous donna un homme pour nous accompagner. Nous ne rencontrâmes personne et arrivâmes sans accident au delà de la montagne (1), à *Kilissé*, autrement *Oradjik*, premier village persan, près d'une petite rivière qui va se jeter dans l'Araxes. Peu après nous éprouvâmes le contraste qu'il y a entre l'indolence, l'apathie des Turcs, et la prévenance des Persans; ceux-ci vinrent au-devant de nous pour nous offrir un logement et des vivres, bien entendu dans le but de faire un bon profit avec nous. Nous ne fîmes, ce jour-là, que six heures.

25 *mai*. Route en plaine. Après huit heures, nous arrivâmes au village de *Karainé*; une heure

(1) Dans ces lieux mêmes, venait d'être assassiné un négociant russe, dans la compagnie duquel Aucher Éloy était parti d'Erzeroum. *Voy*. plus bas lettre du 27 septembre 1837, datée de Téhéran.

après, celui de *Zeidé* : même activité pour nous servir ; mais aussi, grande avidité.

26 *mai.* Dix heures jusqu'au village de *Zerova*, près d'une rivière.

27 *mai.* Nous fîmes onze heures, et après avoir descendu le plateau sur lequel nous nous trouvions, nous arrivâmes dans la belle plaine de Khoï, bien arrosée, couverte de maisons et de beaux vergers.

Khoï, sur les bords d'une rivière qui va se jeter dans l'Araxes ; population de 15 à 20,000 habitans, tous Persans, à l'exception de quelques Arméniens ; grande activité dans les bazars.

27, 28 *mai.* Séjour.

29 *mai.* Nous traversâmes la plaine pour nous rendre à Sud-Kadji ; nous passâmes par une allée d'arbres à l'extrémité de laquelle est un pont en pierre. Le pays devient ensuite très-sec ; nous passâmes encore la rivière sur un pont. *Sud-kadji*, au pied des montagnes ; joli village bien arrosé.

30 *mai.* Nous fîmes une excursion sur la montagne, et nous recueillîmes quantité de bonnes plantes ; de la cime nous voyions le lac d'*Ouroumiah* (1), qui offre de là un beau spectacle.

---

(1) On trouve dans un des catalogues la note suivante d'Aucher Éloy— : N° 909, Lichen, *Ouroumiah*. « En 1829, pendant la guerre entre les Persans et les Russes la disette

31 *mai.* Nous essayons de dessécher nos plantes; mais la pluie qui tombe à tous moments ne nous le permet pas. Nous campons près d'une fontaine excellente. Querelle d'intérêt avec les gens du village; je les menace, mon fusil à la main; ils se sauvent tout effrayés, et je finis ainsi la discussion.

1er *juin.* Nous allons coucher à une heure du village, dans la gorge de la montagne; la pluie nous y surprend la nuit.

2 *juin.* Nous descendons par une route difficile sur les bords du lac, et nous campons près du village de *Selmas*.

3 *juin.* Campement près du village de *Kizildja*.

» étant très-grande à Ouroumiah, un jour, pendant un vent » violent, le pays se trouva couvert de ce lichen qui tom- » bait comme du ciel. Les brebis se jetèrent dessus et le dé- » vorèrent avec avidité, ce qui donna l'idée aux habitants de » le réduire en farine et d'en faire du pain qui se trouva assez » bon et très-nourrissant. Les paysans crièrent au miracle et » ne manquèrent pas de l'attribuer à Ali. Les gens du pays as- » surent n'avoir vu ce lichen ni avant cette époque, ni après; » il est probable qu'il a été enlevé des hautes montagnes et » précipité par la tempête dans la plaine. »

Ce lichen singulier, déjà mentionné par Pallas, est décrit par M. Léveillé sous le nom de *Lecanora esculenta* d'Eversman, dans la partie botanique du voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, exécuté en 1837 sous la direction de M. Anatole de Démidoff, pag. 139 et suivantes.

Les échantillons recueillis par Aucher Éloy existent au Muséum d'Histoire naturelle.

4 *juin*. Autre campement non loin du lac, dans une prairie.

5 *juin*. La route passant près du lac, nous nous détournons pour le visiter. Les eaux ont une grande amertume (1). Aucune plante marine, à l'exception d'une *Ulva*, qui forme sur les bords une croûte fort épaisse. Point de coquilles, point de poissons suivant les habitants.

6 *juin*. Campement près d'un village.

7 *juin*. Nous logeons dans un caravansérail, à trois heures de Tabriz.

8 *juin*. Notre route se fit à travers une vaste plaine stérile et salée, dans laquelle nous eûmes de beaux effets de mirage. Des chevaux qui paissaient à quelque distance de nous, dans des endroits un peu herbeux, nous paraissaient gigantesques, et les cavaliers, sur la route, prenaient à chaque instant des formes nouvelles et extraordinaires; ils semblaient quelquefois avoir plus de quatre-vingts pieds de haut.

Tabriz. Je cherchai vainement à me loger dans un caravansérail; comme je n'étais pas marchand, il me fut impossible d'y trouver le plus

(1) Il en est de même de tous les grands lacs d'Asie, tels que le lac d'Aral, véritable mer intérieure, le lac de Van, situé au pachalik de ce nom. *Voy*. page 412, note, extrait relatif aux eaux de la mer Caspienne.

petit coin. J'eus recours à un Anglais de mes amis, qui me logea chez lui. Tabriz est une ville assez considérable, bâtie en boue, comme toutes les villes de Perse; j'y restai quelques jours pour mettre mes collections en ordre. Je dînai plusieurs fois chez le major Camorin et le capitaine Wadfort, officier anglais au service de la Perse.

Depuis qu'Ispahan est ruiné, Tabriz est peut-être la première ville de Perse : elle est certainement mieux bâtie et plus agréable que Téhéran; le commerce en est plus grand, car c'est l'entrepôt de toutes les marchandises européennes; la population ne me paraît pas moindre. La pureté de l'air y est plus grande, le séjour beaucoup plus agréable pour un Européen. Les vivres y sont en abondance et à bon marché; il y a d'excellents fruits. Elle est traversée par deux rivières, l'une (Spintcha), qui est petite, et une autre nommée Adja (amère), qui est très-forte depuis le printemps jusqu'en automne; l'hiver y est rigoureux. Souvent ravagée par les Turcs et les tremblements de terre, elle a été comme la province voisine de l'Aderbidjan, beaucoup améliorée par Abbas-Mirza, prince remarquable, mort devant Hérat, dont il allait s'emparer. Les habitants de Tabriz passent pour être moins mauvais que les autres Persans : le concours des étrangers contribue sans doute à les civiliser.

10 *juin*. Nous quittâmes Tabriz pour nous rendre, par Ardebil, sur la mer Caspienne. Nous suivîmes pendant près de deux jours la route de Téhéran. Le pays s'élève toujours, et, après cinq farsangs, nous vînmes camper près du village de *Seid Abad*.

11 *juin*. Nous gravîmes une basse montagne auprès de laquelle était un camp. Nous trouvons sur la route une grande quantité de ruches cylindriques posées à terre, et gardées jour et nuit. Vers la cime de la montagne, nous fûmes surpris par un orage accompagné de pluie violente, ce qui ne nous permit pas d'aller au delà du village d'*Erichtenaf*, deux farsangs : tous les arbres à fruits ont disparu. Au delà de la montagne, la route se bifurque; celle de gauche, que nous prîmes, conduit à Ardebil, et l'autre à Téhéran : à la bifurcation, se trouve un caravansérail.

12 *juin*. Nous continuâmes notre route sur un plateau beaucoup plus élevé que la plaine de Tabriz, et qui s'étend jusqu'au pied des montagnes de la mer Caspienne. Les cultures s'y font sans irrigations. Après quatre farsangs, nous faisons halte à un grand village nommé *Turkende* (village turc). Nous faisons encore deux farsangs, et nous campons dans un endroit très-herbeux, près d'un village et d'un campement

d'Yailak. Depuis le matin, nous avons en vue les cimes neigeuses du *Sevellan*. Nuits très-froides.

13 *juin*. Route dans une plaine déserte et sans eau. Nous trouvâmes une rivière qui coule du mont Sevellan, et après une journée de six farsangs, nous vînmes coucher près du gros bourg de *Sarab*. On n'y cultive pas d'autres arbres que le peuplier; la montagne paraît voisine de Sarab.

14 *juin*. Nous prenons un guide pour nous conduire au Sevellan; nous nous rendons d'abord au village de *Kerdemir*, où l'on cultive quelques arbres fruitiers. Nous trouvant encore trop loin de la montagne, nous continuons notre route et venons nous établir près d'un campement de Kurdes, dont l'importunité nous vexa beaucoup.

On nous assura qu'il n'y avait que trois farsangs pour gagner le Sevellan, et nous nous mîmes en route; mais, après avoir marché une grande partie de la journée, nous nous en trouvâmes encore à une distance énorme. Du reste, il était beaucoup trop tôt pour visiter cette montagne; nous étions parvenus dans la région des neiges. La végétation était encore engourdie. Nous revînmes harassés de fatigues, rapportant seulement une dizaine de plantes. Nous trouvâmes un magnifique Lamie (1) sur les ombellifères.

(1) Insecte coléoptère.

15 *juin*. Nous descendons de la montagne pour reprendre la route d'Ardebil, et venons coucher au-dessus d'un village, dans une jolie position, qui domine une vallée arrosée par une rivière qui coule du Sevellan.

16 *juin*. Nous remontâmes la rivière dans une gorge, et tournâmes autour du Sevellan, dont nous n'étions plus qu'à une légère distance. C'est de là qu'il faut visiter cette montagne. Nous commencions déjà à ressentir les effets du voisinage de la mer Caspienne; des brouillards épais suivent les montagnes et viennent se résoudre en pluie dans les plaines. Nous étions à trois heures d'Ardebil. Près du village d'*Alghir*, les habitants ne se contentèrent pas de nous importuner comme à l'ordinaire, ils volèrent nos assiettes et plusieurs autres objets. Je me rendis chez le Ketkhouda, et lui dis que j'allais à Ardebil, et que si l'on ne me remettait point à l'instant les objets volés, je m'y plaindrais au Chah Zadé. Ma menace produisit son effet : en quelques instants, tout me fut restitué avec instance de n'en point parler au Chah Zadé; c'est, me dirent-ils, un homme cruel qui a fait pendre des hommes de leur village pour une peccadille.

Nous ne nous arrêtâmes guère à **Ardebil**; cette ville, d'une antiquité reculée, mérite, toute ruinée qu'elle est cependant, d'être visitée à cause

de sa mosquée qui renferme une collection remarquable de vases anciens en porcelaine de la Chine, et le tombeau du Cheïkh-Sefi-eddin, fondateur de la dynastie des Sefi (et non Sophi) (1), de Chah-Ismaël le Séfi, fils à la cinquième génération du précédent.

Nous passâmes la rivière sur un pont et allâmes camper deux heures plus loin, dans une prairie salée, près d'un village où je cueillis le *Nitraria schoberi* (2). Nous eûmes la pluie toute la nuit, et l'humidité était tellement grande, qu'il

(1) Cet Imam est enterré dans la mosquée attenant à la grande place ou meidan. L'édifice est précédé par une grande cour quadrangulaire au devant de laquelle sont placées des boutiques. Le tombeau est dans une cour intérieure autour de laquelle sont les appartements des gardiens. On y voit aussi les sépultures de quelques princes Persans, fils des différents Chahs. Le sépulcre de Cheïkh-Sefi est sous un petit dôme octogone dont les portes sont couvertes de lames d'argent. Il est construit en bois orné de marqueteries du plus beau travail. La voûte est éclairée par des lampes qui sont toutes d'argent et d'or. C'est dans la pièce voisine qui sert de bibliothèque, que sont placés ces vases de porcelaine dont quelques-uns sont d'une dimension considérable. Ils sont destinés aux usages de la mosquée, parce qu'il est défendu de se servir de vases d'argent ou d'or.

La ville d'Ardébil est située au milieu d'une grande plaine entourée de montagnes du côté du Nord, qui rendent la température extrêmement chaude en été, au point que presque tous les habitants se retirent dans les montagnes.

(*Note de M. Texier.*)

(2) N° 4535.

nous fut impossible de donner de l'air à nos plantes. Pietro della Valle nous apprend qu'Ardebil n'est qu'à cinq petites lieues de Tabriz; il voulait sans doute dire cinq petites journées. Quant à la ressemblance qu'il a trouvée entre Ardebil et Venise, je doute qu'elle ait jamais existé; ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai rien découvert.

17 *juin*. Nous traversâmes plusieurs villages dans la plaine, et arrivâmes, après cinq heures de marche, au village de *Hiz*, tout à fait au pied des montagnes de la mer Caspienne.

18 *juin*. Nous prîmes un guide pour nous conduire à *Mecké*, c'est-à-dire à l'endroit où commencent les forêts. La route était roide, nous fîmes une magnifique herborisation; mais, dès que nous eûmes atteint les hauteurs, nous fûmes assaillis par un orage violent accompagné de pluie et de grêle énorme. Nous descendîmes sur les bords d'un lac dont les rives sont occupées par d'innombrables tentes d'Iliates (1). Nous fûmes obligés de camper dans la boue et de faire un peu de feu avec des *astragales* que nous arrachâmes.

19 *juin*. Nous partîmes de grand matin. Après une heure de route nous trouvâmes un caravansérail, et, deux heures ensuite, nous arrivâmes

(1) *Voy*. page 248, note 1.

au pays boisé. Là, une pluie violente nous assaillit encore. Nous nous mîmes en vain à l'abri sous les arbres, gens et effets tout fut trempé; nous nous hâtâmes de descendre et arrivâmes dans une petite plaine où il n'avait point plu.

En arrivant au premier village, qui appartient à Bala-Khan, le fils de ce seigneur vint au-devant de nous, nous accabla de questions, et nous demanda notre teskéré; je lui en montrai un qui m'avait été donné à Khoï, il parut s'en contenter; toutefois il hésitait à me laisser passer, disant qu'il voulait me questionner et savoir qui j'étais; je le satisfis du mieux que je pus. Il voulut ensuite que je campasse dans le village. Je lui répondis que les Persans étant très-curieux et très-importuns, j'avais toujours pour usage de camper loin des villages, et que dans cette occasion-ci j'en agirais de même; il me laissa partir en murmurant. Je fis encore une heure, et descendis par une vallée basse jusqu'à un pont près duquel je campai, sur un tapis de fraisiers. Je me hâtai de donner de l'air à mes pauvres plantes qui, depuis plusieurs jours, avaient été mouillées. Tous les passants, et il y en avait beaucoup, venaient, sous ma tente, m'accabler de toutes sortes de questions qui finirent par m'irriter tellement que je leur répondis des injures en les chassant à coups de bâton. Bala-Khan lui-même, qui passait

par là en revenant de la plaine, vint aussi se planter devant ma tente, sans rien dire ni sans se faire connaître. Je lui demandai ce qu'il voulait, et lui fis observer qu'ayant beaucoup d'ouvrage, je ne voulais pas être importuné. Il répondit que j'étais fou, demanda ensuite à voir le teskéré et partit.

Nous étions bien tranquilles la nuit, lorsque le domestique vint nous éveiller pour nous dire qu'on venait d'enlever deux chevaux à l'instant même. Je sautai sur mes armes, nous allumâmes le fanal, et au milieu de la nuit nous cherchâmes à suivre les traces des chevaux. Nous ne les reconnûmes que jusqu'au village du khan. Je me doutai que le coup avait été fait par le khan lui-même. Le matin, j'envoyai vers lui mon drogman. Bala-Khan lui rit au nez et se plaignit beaucoup de la manière dont je l'avais reçu. Mon drogman lui dit que si nos chevaux ne nous étaient pas rendus, nous nous plaindrions au Chah lui-même, pour qui nous avions des lettres. Il promit de faire des recherches, et cependant le soir était arrivé que nous n'avions aucune nouvelle. Je me disposai à aller moi-même le voir et à tenter un dernier effort; j'étais en route, lorsque nous rencontrâmes un de ses domestiques ramenant un cheval qu'il prétendait avoir trouvé dans la montagne; il nous dit qu'il allait faire des recherches pour retrouver l'autre. Je

lui promis un beau bakchich si le cheval était retrouvé le soir même : il retourna sur ses pas, et cinq minutes après il le ramena ; ce qui me prouva très-clairement que les deux chevaux avaient été emmenés ensemble dans l'écurie du khan (1).

21 *juin*. Nous descendîmes la montagne au milieu de sombres forêts de *Gleditsia* (2), de *Fraxinus pendula* (3), de *Mimosa julibrissin* (4), de *Chênes*, de *Tilleuls* (5), de *Charmes* (6), de *Grenadiers*, de *Mespilus* (7), en suivant toujours le cours d'une rivière que nous passâmes près d'un village, composé de quelques maisons disséminées au milieu de la forêt et construites en roseaux. Nous campâmes près d'un petit village. Aussitôt que le soleil eut disparu de l'horizon, la rosée tomba avec une telle abondance, que

---

(1) « La province de Bala-Khan s'appelle Kerganaroud, sa plus belle montagne Aga-Evlère. » (Note trouvée dans le cahier d'Aucher Éloy, mais écrite d'une autre main que la sienne.)

(2) N° 4376. *Gleditsia caspica*.

(3) N° 4921. *Fr. excelsior* ?

(4) D'après un des catalogues, cette plante est appelée, dans le pays, *Cheb Xousp*, c'est-à-dire *Dormeuse de la nuit*, dénomination toute poétique exprimant le phénomène, assez fréquent d'ailleurs parmi les plantes à feuilles pennées, de l'abaissement de leurs folioles pendant la nuit.

(5) Nos 4287, 4288. *T. platiphyllos*.

(6) N° 5328. *Carpinus orientalis*, n° 5329, *C. betulus*.

(7) L'apparition subite de plusieurs de ces arbres sur le versant de la mer Caspienne, mérite une attention particulière.

nos effets et nos papiers furent imbibés comme par une bonne pluie. Je ne remarquai ni *Sapin*, ni *Pin*, ni *Laurier*, ni *Nerium oleander*, plantes communes dans la région méditerranéenne. La plaine offre d'ailleurs la plus grande ressemblance avec la végétation européenne : *Hypericum perforatum*, *Circæa lutetiana* (1), *Mentha pulegium*, *Trapa natans* (2), *Teucrium chamædrys*, *Linum gallicum* (3), *Urtica urens*, *Scrophularia nodosa* et *aquatica*, *Mentha sylvestris*, *ebulus*, *Lythrum salicaria* (4), *Ammi visnaga*, *Sambucus Centaurea calcitrapa* (5), *Physalis alkekengi* (6).

22 *juin*. Après trois heures de route, nous arrivâmes au travers de forêts épaisses, presqu'au bord de la mer Caspienne, non loin d'une pêcherie de Russes : nous eûmes recours à eux pour avoir du pain, mais il refusèrent de nous en vendre. Nous nous mîmes à l'abri près d'un corps de garde des gens de Bala-Khan. Je me

(1) N° 4505.

(2) Sans numéro. — Lacs du Ghilan.

(3) N° 4272, cueilli aussi à Constantinople, n° 822.

(4) *L. salicaria*, var. — *pubescens*, Ghilan, sans numéro.

(5) N° 738.

(6) Appelée *Kakendgi* dans le pays, et aussi *Arous desperdé*, c'est-à-dire *fiancée voilée* (Catalogue d'Aucher Éloy.). Ce dernier nom a été inspiré au génie oriental par la singularité que présente le *Physalis alkekengi*, quand son fruit approche de la maturité ; le calice qui l'enveloppe s'enfle et s'amincit en une sorte de gaze légère de couleur orangée.

hâtai de goûter l'eau de la mer Caspienne qui me parut à peine salée (1). Les recherches les

(1) « Les eaux de la mer Caspienne ne sont rien moins » qu'homogènes, et le nombre considérable de fleuves et de » rivières qui s'y jetent d'une part; et de l'autre, la constitu- » tion de son fond y occasionnent bien des variations. Il est » vrai qu'à généralement parler, les eaux sont salées; mais » quoique toute la côte occidentale de cette mer s'étende » depuis le 46e jusqu'au 35e degré de latitude septentrionale, » et qu'on pourrait en conclure, par anologie, que ces eaux » doivent contenir beaucoup de sel; le résultat des expé- » riences que M. Gmelin a faites dans le Ghilan, lui a prouvé » le contraire, et il est certain que par les vents de nord- » ouest et de nord-est, la salure de cette mer diminue, quoi- » qu'on puisse également présumer avec bien du fondement » qu'elle doit cette salure aux mines de sel existant le long » des deux rivages, tant de celles qui sont déjà connues, que » de celles dont la découverte est encore réservée à la posté- » rité. De même la profondeur des eaux va en diminuant de » pied à pied, à mesure qu'on approche du rivage, ce qui » rend les atterrages si difficiles; de même aussi la salure des » mêmes eaux s'adoucit à proportion de leur proximité de la » terre. Il arrive même assez fréquemment des cas où de vio- » lents vents du nord font entrer par les embouchures des » fleuves, des volumes d'eau entièrement douce, mais trouble » à la vérité et chargée d'argile, qui s'entendent jusqu'à trois » et quatre lieues en mer. Gmelin attribue l'amertume par- » ticulière des eaux de la Caspienne, qui fait sur la langue un » effet presque analogue à celui que fait la bile des animaux, » aux sources abondandes de naphte qui roulent du pied du » Caucase dans la mer, et à un sel qu'il a reconnu être le sel » de Glaubert des apothicaires qui surpasse le sel ordinaire en » proportion considérable. » (Extrait relevé par Aucher Éloy dans l'Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs, etc., 3 vol. in-4°, Berne 1781).

plus minutieuses ne m'ont fait découvrir aucune trace de Thalassiophytes (1) ni de Polypiers. On aperçoit seulement des fragments de coquilles sur la côte (2).

23 et 24 *juin*. La chaleur du jour étant excessive, nous prîmes le parti de voyager pendant la nuit. En suivant le bord de la mer, nous eûmes à traverser une quantité innombrable de rivières qui viennent s'y jeter. En passant un de ces cours d'eau, un cheval s'abattit avec sa charge, tous les effets furent mouillés et particulièrement le produit de mon herborisation du Sevellan. Nous ne pûmes continuer et passâmes le reste de la nuit et la journée en cet endroit, à faire sécher nos effets.

Nous passâmes, toute la journée, un grand nombre de rivières, et vînmes camper dans un

---

(1) Plantes marines, Algues.

(2) « Quelques peines que M. Gmelin se soit données, il n'a » jamais pu rencontrer dans la Caspienne ni Zoophytes ni au- » cun ver du genre des mollusques. Il en est presque de même » à l'égard des coquilles, notre voyageur n'ayant trouvé dans » cette mer que les suivantes : les Cœurs que Linné appelle » *Cardium edule*, *Cardium rusticum*, et *Cardium trilaterum* » (Gmelin), même espèce que le *Cardium trigonoides* (Pallas), » *Tellina fragilis*, *Mytilus edulis*, *Chama cor*, *Serpula tri-* » *quetra et conglomerata*, *Mytilus polymorphus* (Pallas), » *Mya identula* (Pallas); enfin, un grand nombre de petites » Nérites, *Nerita papa*). » (Extrait relevé par Aucher Éloy.) *Voy*. page précédente, note.

village caché au milieu des bois, près de *Mehemet Ducani* : depuis deux jours nous ne trouvons plus de pain, mais seulement du riz cuit à l'eau.

26 *juin*. Nous passâmes une rivière assez profonde, où nos effets furent encore mouillés, et une partie de nos plantes perdues !

Le chemin, après s'être élevé un peu, redescend entre la mer et le lac d'Inzelli. Nous voyageâmes une partie de la journée dans cette langue étroite de terre, par un soleil dévorant.

Inzelli, petite ville habitée par des Persans et des Arméniens : c'est l'échelle de Recht. Il y avait dans le port quelques bâtiments russes et persans; ces derniers sont fort petits et en mauvais état.

A voir les maisons d'Inzelli, toutes couvertes de roseaux, on croirait qu'elles en sont bâties, et ce serait un bien faible rempart contre les grandes pluies et les vents qui règnent dans ce pays; mais les roseaux recouvrent seulement les murs en terre, et les préservent ainsi de l'humidité. Du reste, les toits sont faits d'une faible couche de paille et de roseaux qui se durcit et devient impénétrable à l'eau.

Inzelli est le meilleur port de la mer Caspienne; son lac est très-profond, et peut offrir un mouillage à de gros vaisseaux; mais l'entrée est dangereuse; les barres variant sans cesse de

place, il faut beaucoup d'expérience pour les franchir; souvent même il arrive des accidents. Les bâtiments déchargent ordinairement leur cargaison en septembre ou octobre. Quantité de bricks russes viennent alors mouiller à Inzelli, et donnent à cette ville un grand mouvement.

Nous louâmes trois barques, deux pour nos chevaux et une pour nous, et, après quelques heures de navigation dans le lac, nous entrâmes dans une rivière, et une heure après, nous abordâmes à *Peer-Bazar*, composé de deux ou trois maisons. Nous trouvâmes là un individu qui prétendit exiger de nous 5 toumans, et se disposait à employer la violence; mais, de mon côté, je l'empoignai à la gorge et parvins à l'intimider au point qu'il nous laissa tranquilles. Nous fîmes trois agachs le soir même, et arrivâmes à travers les bois à Recht. Nous logeâmes dans un caravansérail où nous trouvâmes des déserteurs russes, une quinzaine environ. Il y a eu en Perse jusqu'à 3,000 de ces déserteurs, mais il n'en reste plus guères que 600 qui forment un bataillon, les autres ayant déserté de nouveau pour rentrer en Russie. Ce bataillon, le meilleur de toute l'armée persane, n'est pourtant guère composé que d'ivrognes ou de vieillards qui ont presque oublié la manœuvre : certes, si la Russie en demandait le renvoi, le Chah n'oserait s'y refuser. On prétend qu'il est

de la politique russe de fermer les yeux sur cette désertion ; on va jusqu'à dire que ce gouvernement l'a provoquée : ces soldats, au reste, rendent de grands services au Chah, et, dans plusieurs affaires difficiles contre les Turcomans et les Khans révoltés, ils ont décidé l'affaire. Plusieurs, mais en petit nombre, se sont fait musulmans, et, dans le cas d'une invasion de la Russie en Perse, il est douteux que ces gens oubliassent qu'ils sont Russes. En attendant, leur position est beaucoup plus agréable que chez eux, et aucun ne voudrait retourner en Russie, s'il en avait la liberté; ils se marient, et, grâce à un degré un peu plus avancé de civilisation, et à une certaine pratique des arts utiles, ils obtiennent quelque considération et quelque aisance.

Du 27 *juin* au 2 *juillet*. Séjour à **Recht**. Cette grande ville, capitale du Ghilan, avait 32,000 habitants avant la dernière peste (1832) ; elle n'en a plus aujourd'hui à peu près que 15,000; elle est avantageusement située pour le commerce, et possède de beaux bazars. Chah-Abbas, qui avait de grandes idées sur Recht, l'avait choisie pour en faire le principal comptoir de la mer Caspienne. Les Russes l'occupaient à cette époque (1) depuis une cinquantaine d'années : Chah-Abbas

(1) Vers la fin du XVIe siècle.

la racheta, et donna aux Russes d'autres possessions en échange.

Tout le long de la côte occidentale de la Perse, les Russes ont des pêcheries; ils payent environ 500,000 roubles au Chah, pour ce droit, ce qui n'est certainement pas assez. Quelques-uns de ces établissements sont considérables; on y voit de vastes magasins et des maisons élégantes. La pêche commence en septembre et finit en avril, dans l'été, la grande chaleur ne permettant pas la moindre action. En avril, les bâtiments chargés de poissons et de vivres partent pour la Russie, avec une partie des pêcheurs qui reviennent l'automne suivant. Les Russes ne sont point inquiétés sur cette côte; mais sur la côte orientale; ils sont obligés d'avoir continuellement des bricks de guerre pour les protéger contre les Turcomans qui s'emparent quelquefois, pendant la nuit, des pêcheurs, et les réduisent en esclavage. Khiva contient, dit-on, environ 8,000 de ces esclaves. Auprès d'Astérabad, les pêcheurs ne couchent point à terre, et se retirent, la nuit, sur leurs navires.

Les hommes du Ghilan sont, en général, grands et bien faits; mais les femmes sont surtout remarquables par leur beauté, leur blancheur, ainsi que la douceur voluptueuse de leur marche et de leur regard.

Les habitants sont plus superstiteux que dans les autres parties de la Perse; mais il faut leur rendre justice, ils ont aussi plus de pureté dans les mœurs. Ils sont généralement moins voleurs que dans l'Iran, et nous eûmes beaucoup moins à nous plaindre de leur importunité.

Le Mazendéran actuel paraît avoir été l'Hircanie des anciens. Quant au Ghilan, on trouve, dit-on, dans Hérodote (1), la mention d'un peuple appelé Guelé, qui a une grande analogie avec le nom de Ghilan. Les habitants de cette province, dispersés dans leurs sombres forêts, ont dû y rester, pendant des siècles, dans une sorte d'état sauvage; ils demeurèrent attachés au culte du feu beaucoup plus longtemps que les autres Persans, et il n'y a pas plus de trois cents ans qu'ils se sont entièrement convertis à l'islamisme.

Les habitants du Ghilan voyagent ordinairement les pieds nus et le pantalon retroussé jusqu'au-dessus des cuisses; ils transportent leurs denrées dans des paniers suspendus également de chaque côté d'un bâton de bois dur et flexible.

---

(1) On ne trouve dans Hérodote que la mention du pays des Gherres, voisins du Borysthène, et qui n'ont aucun rapport avec le Ghilan.

Le climat est généralement malsain en été : il y pleut deux trois ou jours par semaine, ce qui donne une humidité insupportable. Les chaleurs y sont excessives en juillet et août, aussi l'hydrophobie est-elle commune parmi les chiens. Quelquefois il souffle un vent de sud-ouest brûlant, qui dessèche le pays en quelques heures; alors les meubles se brisent, la terre se fend; mais ensuite surviennent des pluies abondantes qui ramènent l'humidité.

On cultive dans le Ghilan le lin et la soie en abondance. Cette dernière culture va toujours croissant, parce qu'elle est profitable : il existe à Recht des fabriques de soieries. Gmelin pense que le ver à soie est indigène de ce pays; mais bien que le mûrier soit abondant partout, et dans les endroits les plus éloignés des habitations, l'opinion de Gmelin n'en est pas plus prouvée. Les autres cultures sont négligées; les arbres fruitiers d'Europe qui croissent presque partout spontanément et avec vigueur dans les bois, y sont restés presque à l'état sauvage; le *Noyer*, le *Grenadier*, le *Pommier*, le *Néflier*, le *Cerisier*, l'*Abricotier*, l'*Amandier*, la *Vigne*, le *Figuier*, le *Châtaignier*, les *Orangers* et les *Citronniers* étaient communs avant l'hiver de 1833. Maintenant, il n'en existe plus que quelques pieds. En général, les hivers sont doux; toutefois,

il n'est pas rare qu'il y tombe beaucoup de neige.

4 *juillet.* Le séjour de Recht étant trop malsain, et d'ailleurs peu convenable pour nos recherches en botanique, car la ville est fort éloignée des montagnes, nous nous décidâmes à aller rejoindre le consul de Russie, M. Al. Chodsko qui, fuyant aussi ce climat meurtrier, était allé s'établir sous des tentes, à la montagne appelée Zarin-kou, près du village de *Menjill*, sur la route de Téhéran. Nous marchâmes toute la journée, dans un chemin bordé de chaque côté par des haies élevées, et quelquefois des forêts de haute futaie; le chemin était horriblement défoncé dans quelques endroits, nos chevaux avaient peine à sortir des bourbiers. Nous arrivâmes à un bazar, à cinq ou six heures de Recht; mais, comme il était de bonne heure, nous nous résolûmes à passer plus loin. Pendant que nous faisions nos provisions, mon domestique arménien d'Erzeroum, qui portait le turban à la manière turque, fut pris par les Persans pour un Osmanli; ils se mirent à l'injurier de toutes les manières et à maudire Omar avec les plus horribles imprécations. Le pauvre Arménien, qui se souciait fort peu d'Omar et de tous les califes, avait beau leur crier et moi aussi que je me souciais très-

peu (1) d'Omar, ces fanatiques étaient tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils n'entendaient rien. Mon Arménien avait pris le parti de ne plus les contredire, afin d'avoir du moins la liberté de pouvoir communiquer librement avec eux, car, malgré leur haine pour les Sunnites, ils les considèrent cependant comme musulmans, et ne se croient point souillés en les touchant et en mangeant avec eux. Cette espèce d'aquiescement n'était pas prudent, car, qui sait où peut se porter la haine de pareilles gens? Ils ne cessèrent leurs cris que lorsque nous leur abandonnâmes la place. La pluie nous ayant surpris peu de temps après, nous fûmes obligés de nous arrêter et de chercher un abri sous une chaumière, ce qui ne nous empêcha pas d'être mouillés toute la nuit, et, pour comble d'infortune, d'être dévorés par les cousins.

5 *juillet*. Nous reprîmes notre route par un horrible chemin entièrement défoncé. Un gros ruisseau, gonflé par les eaux, ne permettant guère de tenter le gué, un de nos gens eut l'imprudence de passer sur un mauvais pont avec un cheval de charge : le pauvre animal fut presque tué et toute la charge em-

(1) Il y a dans le manuscrit une expression beaucoup plus énergique.

portée par le courant qui était très-rapide; nos plantes, nos collections, nos munitions, furent en partie perdues; nous repêchâmes cependant quelques objets, un fusil de chasse entre autres, qu'un persan retrouva en plongeant.

6 *juillet*. Nous restâmes toute la journée à sécher ce que nous avions sauvé des eaux.

7 *juillet*. Nous nous remîmes en route et arrivâmes bientôt au caravansérail de *Imam-Zadé*, qui est en construction. Nous y fîmes quelques provisions et continuâmes notre route, et ne tardâmes pas à nous trouver sur les rives du *Sefid-roud*, que nous cotoyâmes à travers de magnifiques forêts. Sefid-roud est le nom que prennent le Kizil-ouzein et le Chah-roud après leur jonction, un peu au-dessus du village de *Routbar*. Un peu avant le village de *Rostem-Abad*, les forêts cessent subitement, et toute la vallée du fleuve est alors dépouillée et présente le spectacle des montagnes de l'Iran. Nous parvînmes la nuit au caravansérail de Rostem-Abad.

8 *juillet*. La route suit presque toujours les bords du fleuve, elle est pratiquée dans le rocher et a dû coûter beaucoup de peine et de dépenses. Elle ne date que du règne de Feth-Ali-Chah; c'était autrefois un chemin presque

impraticable, on était suspendu au-dessus du fleuve par un sentier sur lequel un cheval aurait eu peine à poser le pied ; les voyageurs en faisaient un tableau horrible. Aujourd'hui, la route est très-bonne et très-facile. Après deux ou trois heures de marche, nous arrivâmes dans une région qu'on peut nommer des Oliviers. De tout le Ghilan et le Mazendéran, c'est le seul coin de terre où l'on cultive en abondance cet arbre précieux ; mais les habitants ne connaissent que très-imparfaitement les procédés de fabrication de l'huile. Au reste, leur culture s'étend fort peu dans le pays, elle ne va guère plus loin que Menjill. C'est là seulement que j'ai rencontré le *Myrte*, et quelques plantes de la région méditerranéenne. Nous trouvâmes quantité de villages, la plupart sans habitants pour le moment, la population étant dans l'usage de gagner la montagne dans la saison chaude. Le dernier village est le plus grand, c'est celui de Routbar. Nous avons eu là à éprouver des coups de vent d'une très-grande violence. Nous ne tardâmes pas à arriver au pont construit un peu plus bas que la jonction du Kizil-ouzein avec le Chah-roud. Trois ou quatre arches du centre sont tombées et remplacées par des planches et des garde-fous très-légers, et qui manquent dans beaucoup d'endroits ; c'est un passage excessivement dan-

gereux lorsque le vent souffle, ce qui ne manque jamais depuis midi jusqu'au soir ; sa violence est telle, que des hommes et des chevaux qui se hasarderaient à le passer dans ces circonstances, seraient précipités dans le fleuve où ils ne manqueraient pas de disparaître. C'est ordinairement cet endroit que les malfaiteurs choisissent pour leurs expéditions. Quelque temps auparavant l'employé du préposé de Recht, pour la perception des impôts, qui avait des ennemis dans le pays, fut précipité du haut du pont. La veille même de notre passage, trois hommes y avaient violé une fille. Un des coupables, le principal, vint se réfugier dans l'écurie du consul (1), lieu sacré et inviolable en Perse. Cependant, la fille se rendit à Téhéran, se présenta devant Mohamed-Chah, en demandant justice. Le Chah ordonna qu'un des coupables épousât la fille et que les autres fussent livrés à sa vengeance, pour qu'elle les fît mourir ou les obligeât à racheter leur vie

(1) En Perse, ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, les mosquées qui servent d'asiles, mais bien les tombeaux des grands saints, la porte impériale, les cuisines et les écuries du chef ou des ambassadeurs étrangers et même des grands seigneurs. Le Chah ne peut violer ces asiles, mais il défend qu'on porte à manger aux coupables et les force ainsi à sortir.

(*Note d'Aucher Eloy.*)

par une forte somme. Le Chah fit écrire par ses ministres au consul, pour qu'il rendît celui qui s'était réfugié dans son écurie; mais, comme on s'y attendait bien, le consul refusa : c'eût été en effet une action qui l'eût déshonoré dans le pays. Bref, la fille épousa un de ses assaillants, les autres payèrent une légère somme et tout finit par des chansons.

Nous fûmes obligés d'attendre que le vent se calmât, et le soir, vers la nuit, nous transportâmes à bras nos effets au delà du pont et fîmes ensuite passer les chevaux. Quoique le vent ait beaucoup perdu de son intensité, il n'en agitait pas moins le pont en planches de telle sorte, que ce n'était pas sans trembler qu'on se trouvait suspendu au-dessus de l'abîme sur un si frêle support. La nuit était close lorsque notre passage fut effectué. Nous passâmes la nuit sur la rive du fleuve. Le matin nous fûmes éveillés par une caravane qui traversait le pont aux cris de : ia Ali! ia Ali! C'est le cri ordinaire des Persans dans le danger, ou lorsqu'ils veulent s'exciter.

9 *juillet*. Menjill est situé à une demi-heure au delà du pont; nous nous y arrêtâmes jusqu'au soir, et nous apprîmes que le consul de Russie était campé dans un village voisin, à *Erzevil*. Nous partîmes le soir, et, après une heure de

route nous nous trouvâmes dans son campement. M. Chodsko nous accueillit parfaitement bien, et pendant plus d'un mois qu'il nous donna l'hospitalité, nous trouvâmes beaucoup de charme dans sa société, et beaucoup de profit dans sa conversation sur la Perse qu'il a visitée dans presque toutes ses parties, en observateur exact et éclairé. Quelques jours après, nous visitâmes le *Zarin-kou*, montagne où le consul avait campé quelques jours, mais d'où le mauvais temps l'avait chassé. Le village d'Erzevil est bâti précisément sur la lisière, entre le pays sec et le pays humide, ou autrement dit le pays nu et le pays boisé; pour peu qu'on s'élève au-dessus du village, on est dans les brouillards. Notre excursion fut des plus fatigantes, et quoique nous ayons trouvé de fort bonnes plantes, à peine eûmes-nous le courage de les recueillir au milieu d'un brouillard épais et souvent d'une pluie battante.

Nous étions dans le voisinage de la plus haute montagne du Ghilan, le *Dulfek-kou* (1). Nous prîmes deux guides avec des mules et partîmes le soir pour cette excursion.

15 *juillet*. A peine eûmes-nous quitté Erzevil que nous nous trouvâmes dans un brouillard, et

(1) Sans doute le Derfek-dagh de la carte d'Arrowsmith.

quand nous entrâmes dans les forêts, nous fûmes bientôt pénétrés par la pluie. Ne pouvant pas nous décider à camper, en cet état, au milieu des bois, nous descendîmes environ une heure, par un chemin affreux, vers la région sèche, dans la vallée du Sofid-roud, et gagnâmes un village où nous passâmes assez bien la nuit, sous un magnifique platane.

16 *juillet*. Nous suivîmes le bord du fleuve (1) en le remontant, et vînmes coucher en face de Rostem-Abad, près de *Duzon-Tibas*. Nous avions traversé de jolies vallées où il y avait d'immenses rivières.

17 *juillet*. Après avoir passé par la région du *Paliurus aculatus*, nous ne tardâmes pas à entrer dans les bois de haute futaie. Nous montâmes, par des routes affreuses, excédés de fatigue et tout trempés par la pluie; nous nous trouvâmes heureux de rencontrer quelques Maugrabins du pays, que la chaleur horrible du bas Ghilan avait décidés à s'établir dans cet endroit; ils avaient, je crois, presque autant à souffrir de ce climat humide que de celui qu'ils avaient abandonné.

18 *juillet*. Par une route non moins mauvaise,

(1) Sans doute le Chah-roud.

nous atteignîmes la fin des bois. Nous nous arrêtâmes près des tentes des nomades (1). Habitués aux mœurs des Persans de la côte, nous n'osions nous asseoir sur les tapis de ces nomades et nous servir des vases dans lesquels ils nous offraient du laitage; mais nos guides nous rassurèrent bientôt en nous disant que ces gens ne faisaient aucune difficulté de boire et de manger avec des hommes d'une religion différente de la leur. Nous nous reposâmes, et, après avoir recueilli quelques bonnes plantes, nous vînmes camper sur un petit plateau du Dulfek-kou, dans la région nue, où il ne pleut que fort rarement. Nous trouvâmes quelques maisons (2), et nous recueillîmes d'excellentes plantes dans les rochers. Le lendemain nous allâmes camper sur le plateau le plus élevé, à côté de nombreuses tentes.

Ce plateau forme un grand bassin borné au nord et au sud par des rochers escarpés; le côté

---

(1) *Voy.* note suivante.

(2) Il y a dans le manuscrit *maisons de nomades*; ces deux termes impliquent contradiction. Aucher Éloy a voulu parler de ces espèces de chalets de construction grossière qu'on trouve dans toutes les montagnes, et où les habitants du Ghilan, outre leurs tentes, trouvent un abri lorsqu'ils viennent habiter ces montagnes pendant l'été. Cette explication se trouve confirmée à la page suivante.

du nord, qui regarde la côte, est coupé à pic d'une manière effrayante. Il n'y a pas d'eau sur cette partie de la montagne, mais on y trouve plusieurs cavernes très-profondes où la neige est accumulée depuis le commencement des temps. Les pâtres la mettent fondre pour se procurer de l'eau. On nous parla de l'une de ces cavernes où, suivant la tradition du pays, l'on voit pétrifiés une femme et ses enfants, un cheval sellé et bridé, etc. Il fallait des torches pour pénétrer dans ces souterrains; probablement nous n'en aurions pas trouvé, et nous ne pûmes savoir à quoi nous en tenir sur ces récits, sans doute inventés; ces gens auront pris pour une partie de leur vision, quelques stalactites ou jeux de la nature (1).

L'hiver avait été très-chaud; il était tombé peu de neige, de sorte que la montagne en était entièrement dégarnie. Tous les sommets, que nous visitâmes avec soin, étaient déjà brûlés. Nous découvrîmes cependant de bonnes plantes, dans les rochers. Nous ne manquâmes pas, sui-

(1) On sait en effet que ces concrétions calcaires affectent souvent les formes les plus bizarres. On peut voir, dans le voyage de Tournefort, sa description de la grotte d'Antiparos; les grottes d'Adelsberg, en Carinthie, sont, à ma connaissance, celles qui offrent les exemples les plus curieux de ces jeux de la nature.

vant l'usage, d'avoir la visite des habitants de la montagne. Bientôt nous nous aperçûmes qu'ils n'étaient pas moins voleurs que dans la plaine. Ce sont en effet les mêmes hommes et non de vrais nomades. Ils quittent, pendant l'été, leurs villages avec leurs troupeaux, et viennent se réfugier dans les montagnes. La montre du drogman lui fut enlevée avec beaucoup d'adresse. Nous fîmes venir le Ketkhouda et le menaçâmes en vain; il n'en eut pas l'air fort touché. Au moment de partir, notre guide s'éloigna un instant, et alla faire visiter quelques tentes, sans nous rien dire de ses intentions, et nous nous remîmes en route, perdant l'espoir de retrouver la montre. Nous prîmes, cette fois-ci, une autre route et tournâmes le Zarin-kou à l'ouest, au lieu de le tourner à l'est. Nous évitâmes par là le brouillard et eûmes presque toujours une belle route et une bonne herborisation à faire. Je ne sais s'il y a quelque point sur le globe où l'on puisse jouir d'un spectacle aussi singulier que sur le Dulfek-kou. Son tiers supérieur, dépouillé d'arbres, est presque toujours favorisé des rayons du soleil, tandis que la partie boisée, qui occupe les deux autres tiers, est presque continuellement dans les brouillards, que le soleil perce rarement; la base, du moins, la partie qui est baignée par le Sefid-roud, est

également dépouillée et jouit en compensation de la vue du soleil. De la cime de la montagne, de quelque côté que la vue se projette, le brouillard forme comme une immense mer agitée par le vent; les cimes déboisées ressemblent à des îles qui s'élèvent au-dessus de cet Océan, et l'illusion est si complète, qu'on se surprend à chercher quelque voile ou du moins quelque embarcation naviguant près de ces îles imaginaires. Il arrive fort rarement que les vapeurs poussées par la mer se dissipent, et alors, sans doute, on peut jouir d'une vue admirable de la côte.

C'est du Dulfek-kou, celle des montagnes du Ghilan qui arrête la plus grande quantité de vapeurs, que le vent se précipite dans les vallées du Chah-roud, et du Kisil-ouzein, pour remplir en se raréfiant cet espace de pays nu, dont le sol argileux s'échauffe singulièrement; les nuits étant presque toujours fraîches, l'équilibre se rétablit jusqu'au lendemain, vers neuf ou dix heures : le soleil raréfiant de nouveau l'air, les vents fougueux recommencent, atteignent leur plus grande violence pendant la grande chaleur du jour, et s'affaiblissent insensiblement jusqu'à ce qu'ils tombent à l'entrée de la nuit.

De retour à Erzevil en trois petites journées,

nous portâmes nos plaintes au consul de Russie, au sujet de la montre volée : celui-ci, connaissant fort bien le pays, ordonna de suite qu'on arrêtât le guide qu'il soupçonnait auteur ou du moins complice du vol. Le guide jura, avec l'air hypocrite des Persans, qu'il ne concevait rien à cette affaire, et qu'il avait fait en vain des efforts pour découvrir les auteurs du vol. Cependant il finit par réfléchir sur sa position, et, pour obtenir sa liberté, offrit au consul de lui laisser sa mule en gage, ce qui fut accepté ; la mule valait sans doute mieux que la montre, mais il se trouvait trop heureux d'échapper à la punition qui pouvait être aussi sévère qu'on l'eût voulu, les peines étant, en Perse, tout à fait au caprice de celui qui les inflige. Le consul dénonça ensuite le vol au khan, qui réside à Menjill, et, peu de temps après, ce dernier renvoya la montre que nous croyions bien loin, sur la cime du Dulfelk-kou. Nous eûmes peu de temps après l'explication de tout de cela : j'ai rapporté qu'avant de quitter la montagne, le guide avait été visiter les tentes ; il avait alors obtenu la restitution de la montre, mais il résolut d'en faire son profit, et, pour assurer son vol, d'en partager la valeur avec son khan : il lui remit en effet la montre à son arrivée en lui disant que nous lui en avions fait présent, et de-

manda quelque chose pour sa part. Mais, dès que le khan eut reçu la lettre du consul, il connut la ruse, et restitua la montre, après avoir fait appliquer au filou plusieurs centaines de coups de bâton.

Je passai quelques jours sous ma tente à mettre en état ma belle herborisation du Dulfekkou, d'où je n'avais pas rapporté moins de 150 espèces que je n'avais pas encore trouvées dans ce pays. J'éprouvai ensuite quelques accès de fièvre, ce qui ne m'empêcha pas toutefois de faire un voyage à Recht, où j'avais des emplettes à faire pour la continuation de mon voyage.

Jusqu'à la région boisée, j'eus un temps couvert; mais, arrivé dans les forêts, la pluie tomba avec beaucoup de force, et les chemins devinrent affreux : je fis toutefois la route en un jour et demi. En approchant de Recht, la chaleur devint horrible; c'était absolument celle qu'on respirerait dans un bain d'étuve. Les forces me manquaient, et je pouvais à peine me tenir sur mes jambes. M. le consul m'avait donné une lettre pour un certain Aga Michaël, afin qu'il m'aidât dans mes acquisitions : celui-ci me donna, en effet, son domestique, dont il eut bien soin de vanter la probité. J'allai avec lui dans les bazars; à chaque pas, j'entendais autour de moi des injures et

des imprécations : Orous! orous! criait-on de toutes parts, et l'on me témoignait un profond mépris en crachant de côté avec force. Mais ces malheureux sont si lâches que le moindre mouvement que je faisais les mettait en fuite. J'eus cependant la satisfaction d'en surprendre un, et de le rosser convenablement, au milieu d'un caravansérail, sans que personne eût le courage de lui porter secours. Le fidèle domestique d'Aga Michaël fit une partie de mes achats ; mais à chaque article, il faisait au marchand un signe d'intelligence ; prenait les objets sans discussion ; inscrivait la somme sur un morceau de papier, et excitait grandement le rire de ceux qui comparaient ce qu'il écrivait avec ce qu'il devait me faire payer : tout ce manége était des plus grossiers. A chaque article qu'il achetait il me demandait de l'argent ; je lui comptai de la sorte cinq ducats. Mais, retourné ensuite chez son maître, pour déposer nos emplettes et faire le compte, ce malheureux assura alors qu'il n'avait reçu de moi que trois ducats. Il n'y eut pas de serments qu'il ne fît, de preuves qu'il ne cherchât à administrer pour me convaincre de fausseté. Voyant que je ne pouvais obtenir justice, je dis à Aga Michaël que ce serait à M. le consul à décider entre son valet et moi. Cependant, ayant encore quelques acqui-

sitions à faire, il ne me restait plus que deux ducats en poche ; je demandai à Aga Michaël s'il me prêterait de l'argent pour les finir, il me le promit ; j'employai mes deux derniers ducats, et quand je n'eus plus d'argent, il m'en refusa ; de sorte que je me voyais à Recht sans pouvoir acheter un morceau de pain pour moi, ni une mesure d'orge pour mes chevaux. Je revins à la charge auprès d'Aga Michaël, et j'en obtins enfin un touman, que le pauvre homme lâcha avec une peine et un regret indéfinissables. De retour dans la maison du consul où j'étais logé, je passai une nuit horrible ; j'avais la fièvre, tant la chaleur était forte et accablante : ce ne fut que le matin que je pus prendre un peu de repos. Cependant, je désirais visiter le petit lac d'Ecnek, qui veut dire lunette, parce qu'il en a la forme. On m'avait assuré que je trouverais là le *Nelumbium speciosum* (1). J'y allai dans la matinée avec un guide qu'Aga Michaël m'avait procuré, et qui se trouvait être un piéton que le consul russe de Tabriz expédiait à celui de Recht. Je traversai la ville au milieu des huées de toute cette canaille, et arrivai bientôt à Ecnek. Je n'y trouvai

(1) Plante d'Égypte. Il existe certainement dans la mer Caspienne une espèce de ce genre : M. Fischer l'a nommée *Nel. caspicum*.

point le *Nelumbium*, ce n'était pas la saison; j'y recueillis, entre autres plantes intéressantes, le *Trapa natans* (1), le *Villarsia nymphoides* (2).

Pour éviter d'être tué par la populace, le guide me fit revenir en me faisant faire le tour de la ville. Tous ceux que nous rencontrions m'accueillaient par des rires indécents ou des insultes grossières. Un individu qui portait du vin, me voyant en main un portefeuille rempli de plantes, se hasarda à venir me le prendre dans les mains; je lui assenai, je dois le dire, un coup de bâton si violent sur le bras, que je craignis de le lui avoir cassé; il paya pour les autres. De retour à mon logement, il me fallut encore aller au caravansérail de Gullhéné où se tenait Aga Michaël; là, je fus retenu, pendant plus de trois heures, par une lettre qu'il avait à écrire au consul, et le compte de mes emplettes qu'il refit plus de vingt fois. Enfin, je pris congé de lui; il me répéta à satiété de lui renvoyer le plus tôt possible le touman qu'il m'avait prêté. Je me mis en route avec le domestique qui était tombé malade en route, et avait toujours eu la fièvre pendant

(1) N° 4506.

(2) Ces plantes croissent spontanément dans les lacs et étangs de la France.

mon séjour à Recht, et le piéton qui m'avait servi de guide à Ecnek.

La première journée mon domestique redevint plus malade. Le cheval que je montais et qui n'avait point été nourri à Recht refusa de marcher. La nuit étant venue, je fus obligé de descendre dans des chemins horribles. Je fis une chute et me blessai grièvement à la jambe, et faillis ensuite me perdre dans une fondrière; enfin nous arrivâmes au bazar (1).

Le lendemain je continuai à pied, quoique je souffrisse beaucoup de ma jambe. Sur la route, nous trouvâmes une espèce de poste de douaniers qui nous ordonnèrent impérieusement de nous arrêter. Je leur dis que les caisses que je transportais étaient vides, qu'elles étaient pour le consul russe, et que je n'avais rien à démêler avec eux. Un des douaniers vint prendre à la bride le cheval de charge, et menaçait de ne point le laisser aller. J'allai à lui et lui fis lâcher prise, en l'injuriant du mieux que je pus, suivant l'usage persan. Il ouvrit de grands yeux, me regarda fixement en voulant m'imposer. Je lui ris au nez, et le menaçai de le rosser avec le bâton que j'avais en main. « Attends, attends, me dit-il, j'ai un fusil et nous verrons ! » Et moi, j'ai des

(1) Déjà cité, page 420.

pistolets, lui répondis-je, nous allons voir beau jeu ! A la vue de mes armes, le pauvre diable fut tellement effrayé qu'il s'échappa en toute hâte dans la montagne. Voyant que le combat cessait faute de combattant, je voulus désarmer mon pistolet; mais, je ne sais comment cela se fit, le coup partit malgré moi. Je craignis d'abord d'avoir blessé quelqu'un, mais je fus bientôt rassuré. Au bruit de la détonation, tout le corps de garde effrayé sortit, non pour m'arrêter, mais pour se cacher dans les bois, comme une volée de moineaux que l'on tire avec de la cendrée.

Je revins sans autre encombre à Erzevil, où je fus repris par la fièvre.

17 *août*. Départ d'Erzevil. Nous suivons le flanc de la montagne sur la droite du Chah-roud, que nous remontons à deux ou trois heures de distance ; nous faisons encore quatre farsangs et nous venons coucher au village de *Biverzen*, où se trouve une jolie mosquée dans l'endroit le plus élevé du village, avec de belles eaux.

Nous continuons toujours à suivre la montagne par des routes affreuses. Nous faisons près de six farsangs sans trouver d'habitations, et nous venons coucher à *Kelas*, village situé dans une belle vallée où sont cultivés une grande quantité d'arbres à fruits.

19 *août*, quatre farsangs. Couchée à *Deoamabad.*

20 *août*, quatre farsangs. Couchée à *Caehnarout.*

21 *août*, trois farsangs. Couchée à *Destigutr.*

21 *août.* Jusque ici nous avons toujours été battus par les vents impétueux qui règnent dans les vallées du Chah-roud, du Kizil-ouzein, et dont j'ai déjà expliqué la cause (1).

22 *août.* Nous descendons de la montagne sur les rives du Chah-roud, et venons coucher à *Hia*, presque en face de Cherhistan; j'avais des lettres de recommandation pour le khan de cette contrée, appelée aussi Routbar; mais ayant appris que ce seigneur était à Casbin, je n'allai point dans son village qui n'était pas tout à fait sur ma route. La chaleur ainsi que les cousins nous incommodent beaucoup.

23 *août.* Nous traversons plusieurs fois le Chah-roud et arrivons après deux farsangs à *Gutukian.*

24 *août.* Nous passons de nouveau le Chah-roud et entrons dans la montagne; nous descendons ensuite dans une vallée où coule une branche du Chah-roud, qui vient de l'Elbourz;

(1) *Voy.* page 431.

nous avions laissé à quelque distance la branche principale. Les bords de cet affluent sont imprégnés de sel, provenant de la montagne, qui contient des salines très-riches qu'on exploite; nous rentrons dans la montagne et venons coucher à *Ikint*. En entrant dans le village, nous demandâmes à un paysan où nous pourrions trouver de l'ombre et de l'eau; il eut l'audace de nous dire qu'il n'y avait pas d'eau dans son village, et nous conseilla d'aller plus loin: il craignait de la voir souillée par des chrétiens. Cependant un autre paysan fut un peu moins scrupuleux; il nous conduisit dans un joli endroit planté de peupliers, et où il y avait un beau réservoir d'eau. Le khan vint bientôt après nous recevoir, nous accabla de politesses, et nous fit servir une petite collation; il scandalisa étrangement les habitants du village en mangeant avec nous; le soir il voulait faire tuer un mouton, mais comme tout mon monde avait la fièvre, et que moi-même j'étais un peu indisposé, je le priai de ne faire aucun préparatif.

25 *août*. Le lendemain, l'heure du départ étant arrivée, je cherchais en vain les gens du khan, pour leur donner un bakchich, suivant l'usage: aucun ne se présenta; j'étais, bien malgré moi, obligé à me mettre en route sans avoir reconnu l'hospitalité qu'on avait exercée envers

nous. En passant devant le village, je vis arriver le khan avec empressement, il me renouvela ses politesses; j'aurais voulu lui faire quelque présent, mais n'ayant absolument aucun objet à donner, je répugnais à lui offrir de l'argent, craignant de l'offenser; cependant, sur l'observation de mon domestique persan, je lui fis remettre par mon drogman deux ducats : c'était lui payer au double les menues dépenses qu'il avait faites pour moi, car il n'avait réellement fait de grands frais qu'en paroles : à ma grande surprise, il reçut les deux ducats avec avidité, et nous partîmes. Nous n'étions encore qu'à quelques portées de fusil, que nous vîmes accourir un de ses gens, nous rapportant les deux ducats, en objectant que ce n'était pas assez, qu'il en fallait au moins six, et que son maître avait dépensé bien plus pour nous : je lui ris au nez et lui dis que je ne donnerais rien de plus, et que s'il ne voulait pas des deux ducats il n'avait qu'à me les rendre; il ne fut pas assez sot pour cela, et, après avoir continué à nous tourmenter quelque temps, il prit le parti de se retirer.

26 *août*, trois heures. Nous trouvâmes une petite montagne et arrivâmes dans une autre vallée du Chah-roud. Le khan du lieu nous fit inviter à venir manger chez lui, et ne voulut pas

que nous payassions pour la paille et l'orge que nous servîmes à nos chevaux; mais je rejetai toutes ces politesses intéressées qu'il aurait fallu payer trop cher.

27 *août*. Nous traversâmes plusieurs villages et arrivâmes, après trois farsangs à peu près, au village de *Mahmoud-Abad*, tout à fait au pied de l'*Elamouth-dagh*, une des plus hautes cimes de la chaîne de l'Elbourz; elle est célèbre par le séjour qu'y faisait le vieux Hassan, connu sous le nom du *Vieux de la montagne* (1); en la parcourant je trouvai plusieurs restes de fortifications qui avaient été élevées par ce fanatique célèbre : nous y fîmes provision d'orge pour nos chevaux, et nous allâmes camper à deux heures du village dans la montagne.

28 *août*. Nous faisons séjour dans le même endroit, nous y recueillons quelques plantes, mais en général toute la végétation sous-alpine est passée.

29 *août*. Nous nous élevons à une assez grande

(1) Cheik-al-Dschebal, chef de l'ordre des Assassins, fondé vers le milieu du XIe siècle. Ils prirent d'abord le nom de *fedavi*, c'est-à-dire ceux qui se sacrifient, puis celui de *hahschichin*, que certaines personnes font dériver de *haschich*, sommités de chanvre; cette substance ayant une propriété enivrante très-énergique.

hauteur, près des tentes de nomades et à quelque distance de la neige.

30 *août*. J'allai visiter les plus hautes cimes de l'Elamouth. Toute la partie sous-alpine, sans exception, était desséchée; mais je fis une excellente herborisation dans la partie la plus alpine: j'y recueillis un magnifique *Orobus*, qui paraît être l'*Orobus formosus* déjà trouvé par le botaniste Steven dans la partie orientale du Caucase (1); une *Scutellaria*, trois *Véroniques*, une *Oxitropis* (2), et plusieurs autres espèces nouvelles. De ce lieu élevé, on jouit du même spectacle que du sommet du Dulfek-kou; la plaine est couverte d'épais brouillards qui ressemblent à la mer: on voit le plateau de la Perse et toutes les cimes neigeuses de la chaîne de l'Elbourz.

31 *août*. J'employai cette journée à dessécher nos plantes et à en recueillir quelques-unes autour de ma tente.

1er *septembre*. Je fis une seconde excursion sur l'Elbourz, je gravis la cime la plus élevée où je fis une belle collection; je m'engageai ensuite dans une profonde vallée du côté du nord, qui m'offrit plusieurs plantes nouvelles. Je découvris dans cette excursion une espèce nouvelle

(1) Manque dans la collection.
(2) N° 4420.

de *Cicer* (1), que je nommai *perenne*, parce qu'en effet, la tige est ligneuse inférieurement. Je descendis coucher près des tentes des nomades où mes chevaux m'attendaient.

2 *septembre*. Nous descendons tout à fait l'Elbourz et venons camper au bas du village de *Dugunt*, sous des peupliers, près de belles sources.

3 *septembre*. Nous prenons un guide pour nous conduire au pic de Demawend (2); il y a deux routes, une qui suit le revers oriental des montagnes; l'autre, qui les traverse, suit le plateau et passe près de Téhéran ; notre guide nous ayant assuré que la première était beaucoup plus longue et excessivement difficile, nous nous déterminâmes à passer par la seconde. Ce qui me décida à sacrifier aussi le revers oriental de la chaîne, fort peu connu et qui n'eût pas manqué d'être intéressant, c'est que mon compagnon et mon drogman étaient gravement malades, et que je projetais de les laisser à mon passage à Téhéran; nous traversâmes donc la chaîne de l'El-

(1) N° 4337. Cicer tragacanthoides, Illust. Plant. Orient. tab. 45.

(2) En 1835, dans le même mois, *Voy*. page 297 et suiv., Aucher Éloy retenu par les artifices du khan de la contrée, avait vainement essayé d'atteindre cette montagne. Il fut plus heureux cette fois. *Voy*. plus bas.

bourz, et, après une journée passable, nous suivîmes le plateau et allâmes camper dans un verger au village de *Pachan*.

4 *septembre*, six farsangs. Campement près d'un village.

5 *septembre*. Nous vînmes coucher dans un mauvais village, au milieu des ruines, à une heure à peu près de Téhéran. Beaux effets de mirage de tous côtés (1).

6 et 7 *septembre*. Ne voulant point entrer dans Téhéran de peur d'être obligé d'y perdre trop de temps, et voulant aussi voyager à la légère dans les montagnes, j'envoyai une partie de mon bagage chez M. l'ambassadeur de Russie, M. le comte de Simonitch : il m'écrivit qu'il avait eu la bonté de me recommander au prince du Mazendéran, et à la mère du gouverneur du Larjan, qui lui avaient promis que je serais parfaitement reçu, et qu'on me donnerait les moyens de faire mes recherches. M. de Simonitch ajoutait que, pour plus grande sûreté, il avait envoyé, depuis une douzaine de jours, un de ses gens pour m'attendre au village d'Ask, principale résidence du khan du Larjan.

---

(1) Ce phénomène si bien décrit et expliqué par Monge, pendant son séjour en Égypte, est commun dans les déserts, particulièrement en Perse.

8 *septembre*. Nous passâmes près des portes de Téhéran par une route très-bonne, et nous allâmes coucher dans un caravansérail sur les bords de la rivière de..... (1). Avant d'arriver à ce gîte nous rencontrâmes l'homme que l'ambassadeur nous avait envoyé : il nous dit que fatigué de nous attendre à Ask, il avait été au-devant de nous jusqu'à Maridjan, et qu'il s'en retournait ne nous voyant pas venir; il nous dit que son cheval étant malade il s'en allait à Téhéran, mais qu'il reviendrait si l'ambassadeur lui en donnait l'ordre.

9 *septembre*. Nous continuâmes notre route encore assez bien ce jour-là, mais nous ne prîmes pas la route la plus courte, et nous nous dirigeâmes à tort sur le village de Demawend. Nous vînmes coucher à *Hassan*, dans une belle vallée où il y a beaucoup de villages.

10 *septembre*. En continuant la vallée nous arrivâmes bientôt au beau et grand village de *Demawend*, si remarquable par ses plantations et l'abondance de ses eaux; nous passâmes au milieu de bazars qui nous parurent bien fournis.

11 *septembre*. Nous ne tardâmes pas à entrer dans les montagnes et dans des chemins horribles; sur une éminence, avant d'entrer dans la

(1) Le nom manque dans le manuscrit.

gorge, je trouvai le tombeau parfaitement entretenu d'un saint persan. Je rencontrai ensuite un Anglais qui revenait du sommet de Demawend. Nous passâmes la rivière de *Lar* ou d'*Hérak* sur un pont, à l'entrée d'une gorge étroite. Après une journée des plus fatigantes au milieu des pierres et des précipices, nous arrivâmes enfin à *Ask*. A l'entrée de la vallée nous remarquâmes des sources d'eau sulfureuse. Nous allâmes descendre chez le khan, qui nous fit force questions et semblait ne pas vouloir que nous fussions les personnes recommandées par le wékil-moukdar (1), parce que au lieu de venir du Mazendéran nous arrivions par Téhéran; enfin tout s'expliqua et nous fûmes reçus.

12 *septembre*. Nous comptions nous reposer ce jour-là et aborder le Pic de Demawend le lendemain, mais de bonne heure on nous pria très-poliment de déguerpir. Le khan nous donna cependant un homme afin de nous conduire au village de *Ghena*, dont les habitants sont les meilleurs guides pour la montagne; ils y font tous les ans plusieurs voyages jusqu'à la cime pour en rapporter du soufre. Ghena est placé tout à fait au pied d'un profond ravin, qui part presque de la cime; la position du village est très-sauvage et

(1) Envoyé chargé d'annoncer les visites.

romantique. Le village de *Règné*, situé à une demi-heure de là, fournit également de bons guides. A une heure et demie de distance, au pied de la montagne, nous nous y établîmes assez commodément dans la maison du Ketkhouda.

Le khan du Larjan ne paie aucun tribut au Chah; il lui fournit seulement 10 soldats tous les ans. Ce canton est fort petit, sa longueur n'excède pas 6 farsangs; il est situé en entier dans une vallée profonde et très étroite, arrosée par la rivière Lar, et sur le flanc des montagnes qui sont couvertes de jolis villages; le froid y est très-intense dans l'hiver, et la neige intercepte alors toutes les communications; aussi presque tous les habitants descendent-ils dans le Mazendéran pendant la mauvaise saison; il ne reste alors dans les villages que très-peu d'hommes qui y passent une vie assez triste. La route du Larjan, vers le Mazendéran, est horrible; celle du même pays à Téhéran est un peu meilleure, mais encore fort mauvaise; le khan se fie sur cette circonstance pour se révolter très-souvent; et comme son pays est la seule route du Mazendéran en Perse, le Chah est obligé de ménager ce chef qui, sans cela, intercepterait les convois chargés de riz, qui approvisionnent Téhéran. Le riz, comme on sait, est la principale nourriture des Persans, et la rareté de ce comestible pourrait causer en

Perse, comme chez nous, la rareté du pain, un mécontentement des plus sérieux.

13 *septembre*. Accompagné de deux guides, je partis deux heures avant le jour pour visiter le pic de Demawend, ou, selon les habitants du pays, Damawend; après deux heures de marche, nous nous reposâmes sous un rocher qui forme un grand abri, et y déposâmes nos principaux effets; nous continuâmes ensuite notre route vers la cime; malheureusement je me sentais les jambes très-faibles, et je pressentais une attaque de fièvre. La région moyenne n'avait presque plus de végétation, mais j'espérais me dédommager amplement dans la région alpine; celle-ci ne se compose que de lave, de pierre ponce, de quartiers énormes de pierres qui toutes ont éprouvé l'action du feu, de sorte qu'aucune végétation ne peut s'y implanter : je recueillis toutefois, au milieu de cet horrible chaos, trois ou quatre jolies plantes, un *Lamium*, une nouvelle espèce de *Senecio* (1), une charmante petite *Gypsophila*, un *Draba* (2), une *Vicia* (3), etc. Cependant j'étais arrivé au pied de la cime : je proposai à mes guides de m'y conduire, ils résistèrent de tous

(1) N° 4179 pourrait être le *S. delphinifolius*.

(2) N° 4067. *Draba Johannis*, Host. Boiss., 343.

(3) N° 4363. *Vicia Aucherii*. Illustrationes Plantarum Orientalium.

leurs efforts en me disant que personne n'avait été jusque-là, et qu'ils y trouveraient la mort. Ils mentaient; mais ne pouvant parvenir à les décider, je résolus de gravir seul cette cime : je ne saurais dire quels efforts je fus obligé de faire; enfin j'atteignis le but désiré. Le cratère était tout couvert de neige, et je n'en vis même pas la forme; je commençais, malgré la rigueur du froid, à m'orienter pour apercevoir dans le lointain les lieux principaux qu'elle domine, lorsqu'un violent coup de vent accompagné d'un brouillard glacial m'obligea à redescendre bien vite; je retrouvai mes gens qui m'attendaient, et regagnai mon rocher, où je passai toute la nuit près d'un misérable feu qu'ils allumèrent avec des tiges mortes de l'*Onobrychis cornuta*.

M. Thompson, Anglais attaché à l'ambassade Britannique, qui avait visité la montagne quelques jours avant moi, l'avait mesurée à l'aide du baromètre et avait compté 12,000 pieds anglais; on sait que le pied anglais a 1 pouce de moins que n'avait le pied français) (1), mais on peut douter de l'exactitude de cette appréciation. Quand on veut visiter cette montagne avec moins de fatigue, on peut coucher à la base de la cime, dans une ca-

(1) Cette hauteur serait de 4,548 mètres, d'après une observation barométrique, communiquée par M. Texier.

verne où l'on ressent une chaleur très-forte, évidemment produite par des feux intérieurs; toutefois, aucune tradition ne parle d'éruption de ce volcan qui est éteint probablement depuis bien des siècles.

14 *septembre*. Je revins à Ghena, où une violente fièvre me saisit : j'avais rarement fait avec tant de fatigue et de dépense une si pauvre herborisation !

15 *septembre*. Nous nous mîmes en route pour retourner à Téhéran, prenant le chemin du haut qui passe au-dessus d'Ask. Deux heures à peine après notre départ, nous nous aperçûmes que nous avions oublié dans notre logement, chez le ketkhouda, un sac contenant beaucoup d'objets indispensables à nos travaux; nous renvoyâmes un domestique pour le chercher; à son arrivée il trouva tous les objets dispersés : chaque personne de la maison avait pris ce qui lui convenait; il passa plus d'une heure à en recouvrer une partie, et il revint enfin avec une paire de pistolets de moins, une tasse à eau, etc.

16 et 17 *septembre*. Nous continuâmes notre route sans encombre, mais évitâmes toutefois de prendre le chemin de Demawend qui est beaucoup plus long.

18 *septembre*. Nous arrivâmes à **Téhéran** où nous croyions trouver M. l'ambassadeur de Rus-

sie; il était encore dans sa tente près du palais du Chah, à une heure et demie de distance; nous nous y rendîmes et nous fixâmes à côté de lui. M. le comte Simonitch est Ragusain, âgé d'environ cinquante ans; il a servi avec le grade de capitaine dans les régiments de Croates, au service de France, jusqu'à la déroute de Moscou. A dix-huit ans, il était lieutenant, et à vingt-deux capitaine; il prit ensuite du service en Russie, devint général à l'époque de l'équipée d'Abbas-Mirza contre les Russes. L'armée russe trop faible pour oser résister à des forces nombreuses, pensait à se rendre; le conseil de guerre présidé par Paskevitch était unanime à l'exception du comte Simonitch qui, ayant remarqué les mauvaises dispositions de l'ennemi, entrevit un moyen de salut; il entraîna le conseil, et eut le bonheur et la gloire de mettre en déroute l'armée persane. Dans cette affaire si honorable pour lui, il eut une jambe cassée, et passa quelque temps pour mort sur le champ de bataille; sa jambe ne fut jamais entièrement remise, et elle est restée beaucoup plus courte que l'autre.

19 *septembre*. Je me rendis à Téhéran pour faire une visite à M. l'ambassadeur d'Angleterre, sir Mac-Neill : il me reçut parfaitement bien. M. Mac-Neill actuellement âgé de quarante ans

environ, homme fin et pénétrant, rempli de savoir, entra d'abord comme médecin au service de la compagnie des Indes ; il fut ensuite envoyé en Perse où les services qu'il rendit sous le rapport politique en l'absence de sir Campbell, le firent remarquer de son gouvernement; sir Campbell ayant été rappelé, M. Mac-Neill le remplaça.

21 *octobre.* M. Dufaud, mon compagnon de voyage, avait été atteint, à Erzevil, d'une fièvre qui fut alors bientôt coupée par une dose de quinine. Le malade, malgré nos remontrances, n'ayant pas voulu se soumettre à observer un régime et ayant continué à boire du vin, du punch, etc., fut de nouveau atteint. Le quinine réussit encore; mais le malade ne fut pas plus sage, il continua à manger de tout indistinctement et sans mesure pendant la route, des fruits non entièrement mûrs, du laitage, etc., de sorte qu'il réduisit son estomac à ne plus rien digérer ; comptant sur la force de sa constitution, il ne s'inquiéta nullement de son mal. Toutefois il maigrissait à vue d'œil; il perdit bientôt toutes ses forces : il était atteint d'un asthme et d'une gastro-entérite bien prononcée, lorsque nous arrivâmes aux tentes de l'ambassade de Russie. Mon opinion était qu'on lui appliquât force sangsues sur l'estomac, mais comme il y avait un médecin à l'ambassade, je ne voulus pas

prendre sur moi cette responsabilité. Le médecin prétendit qu'il ne fallait pas de sangsues, mais du vin, des cordiaux, etc. Au bout de peu de jours d'un pareil traitement, le malade fut dans un état désespéré; on lui mit alors des sangsues; un mieux très-prononcé se déclara, et nous étions pleins d'espérance; mais il fallait encore lui appliquer les sangsues deux ou trois fois pour détruire tout reste d'irritation : le médecin prétendit qu'il était trop faible, il eut de nouveau recours aux purgatifs, au vin, au bouillon, etc., le malade retomba; j'allai consulter le docteur Bell, médecin de l'ambassade anglaise; celui-ci ordonna (on pouvait le prédire d'avance) la panacée universelle, le remède à tous les maux chez les Anglais, le calomelas, l'eau-de-vie, le vin de Madère. Enfin ils tuèrent le malade en quatre ou cinq jours. Mon pauvre compagnon mourut le 21 octobre dans le palais de l'ambassade russe à Téhéran où nous nous étions transportés; il fut enterré par le ministre des Arméniens schismatiques, dans l'enceinte de leur église.

24 *octobre*. Je fis une visite à Mirza-Masroud, ministre des affaires étrangères, que j'avais déjà vu à Saint-Pétersbourg, où il accompagnait Kosrew-Mirza, dans son ambassade, comme interprète et conseiller. Mirza-Masroud est pour

un Persan un homme très-éclairé; il a beaucoup de finesse; il a appris le français de nos compatriotes qui furent envoyés auprès de Feth-Ali-Chah, du temps de Napoléon, et il a épousé une fille de Feth-Ali-Chah; mais comme la plupart des grands seigneurs persans de ce temps, il est avare et très-avide d'argent. On dit que tout est immuable en Orient; il faut cependant bien admettre que, depuis moins d'un siècle, il s'est opéré dans les mœurs des Turcs et des Persans une bien grande révolution, et que si Chardin, par exemple, revenait au monde, il ne reconnaîtrait plus les hommes dont il fit un portrait si vrai pour son temps. On reconnaît bien toujours chez les grands seigneurs persans, leur âpreté pour le vol et les concussions, mais cette générosité, cet amour de la dépense dont parle Chardin, où les rencontrer maintenant?

25 *octobre.* En allant rendre visite à une Française, madame L. de La Marinière, établie depuis plus de vingt ans en Perse, et employée dans les harems d'Abbas-Mirza pour l'instruction de ses femmes, je passai devant l'ancien palais de Russie où l'ambassadeur Gribaïdoff et sa suite furent massacrés par le peuple en 1828; la maison est tout en ruine, car en Perse on ne répare jamais les vieilles masures, et encore moins celles où il s'est passé quelque événement tra-

gique. Si, au lieu de défendre les portes à l'arme blanche, et de jeter des poignées de ducats par les fenêtres, l'ambassadeur Gribaïdoff avait avec ses soixante et quelques Russes fait un feu bien nourri sur cette lâche canaille, il l'eût fait fuir sans doute, ou du moins il aurait donné à la force armée le temps de le délivrer. J'ai parlé à un forgeron qui se vante d'avoir lui-même tué l'ambassadeur en lui déchargeant un coup de marteau sur la tête; le corps du malheureux fut traîné dans la rue avec une corde au cou.

Depuis le 15 septembre jusqu'à peu près vers le 15 octobre, il avait régné à Téhéran des vents violents d'est qui avaient répandu une poussière suffocante dans la ville. Le temps s'était mis ensuite au calme et il avait tombé quelque pluie pendant les nuits, car dans le jour le soleil est rarement caché. Habituellement en novembre le froid commence, mais il ne se fait guère sentir que le matin, le soir et pendant la nuit; le temps est magnifique pendant la journée, et elle est même assez chaude. A cette époque les arbres n'ont pas encore perdu leurs feuilles. En décembre, surtout vers la fin, il tombe de la neige, mais en petite quantité ordinairement, et elle ne reste pas sur la terre (1).

---

(1) Le manuscrit contient ici : 1° une indication vague

20 *décembre*. Après avoir pris congé de mes amis, je me mis en route une heure après midi avec des chevaux de chalvadar (1), deux pour la charge, et deux autres pour moi et mon drogman Nicolas, qui, quoique encore assez malade, voulut à toute force me suivre. Indépendamment de lettres de recommandation que je dois à l'obligeance de M. Mac-Neill, du comte Simonitch et d'autres personnes, j'étais porteur d'un recam (2), qu'à la sollicitation du comte Simonitch, Mirza-Masroud m'avait délivré; les titres les plus modestes qui m'y étaient donnés étaient : le phénomène du siècle, la crème des herboristes, l'élixir des philosophes, etc.; en fait de style oriental, c'était vraiment le moins qu'on pût faire pour moi. Mon chalvadar se nomme Méchédé-Mourat (c'est-à-dire Mourat, qui a fait le pèlerinage de Méched), il a une figure assez stupide et singulièrement hypocrite, mais il est, comme tous les Persans, fort

---

d'un procédé de fauconnerie qui consisterait à suppléer artificiellement à l'absence ou à la défectuosité des plumes des oiseaux de proie destinés à ce genre de chasse féodale dont l'usage paraît être conservé en Perse.

2° Une note des personnes qu'Aucher Éloy a connues à Téhéran; Mme L. de La Marinière; MM. Pietro-Frazzi, directeur de la manufacture de fusils; Barbieri, directeur de la poudrière; Rawlinson.

(1) Muletier.

(2) Firman, passe-port.

intelligent pour ses intérêts, ce qui veut dire de très-mauvaise foi ; bref, c'est un fripon fieffé : il avait deux droits à ce titre, celui de Chyrazien et de pèlerin. Je ne l'ai jamais vu faire le namaz (1), et il n'observe nullement le ramazan (2).

Nous fîmes route au milieu de la campagne aride et monotone des environs de Téhéran, où l'on aperçoit seulement de loin en loin quelques petites oasis de culture. A environ deux farsangs j'arrivai sur le vaste emplacement de *Rey*, l'antique *Rhagès ;* le sol est couvert partout de monticules formés de débris de briques et de poterie. *Chah-Abedelasim* est un assez gros bourg avec un bazar.

21 *décembre.* La pluie continue. Notre route passe à travers une plaine encore plus stérile et plus monotone que la veille ; elle se termine par une chaîne de basses collines de formation trachytiques. Après l'avoir traversée, on se retrouve dans une plaine pareille à celle qu'on vient de quitter. On marche environ une heure pour atteindre à *Kinaraghueit*, notre menzil (3), assez petit village. Nous descendîmes au caravansérail, où nous nous chauffâmes avec des herbes du

(1) Namaz, prière que les musulmans font à l'heure de midi.
(2) Carême des musulmans.
(3) Menzil, gîte, étape, correspond au konak des Turcs, et

désert, particulièrement l'*Artemisia* (1), que nous payâmes fort cher. Nous mîmes 6 heures de Chahabedelasim à Kinaraghueit, ce qui fait à peu près quatre farsangs.

22 *décembre*. Nous partîmes à huit heures du matin, par un temps magnifique. Le pays est toujours le même, un véritable désert; nous n'arrivâmes que sur les quatre heures au mauvais caravansérail de *Chaouz-Sultan*, isolé au milieu du désert à huit farsangs de Kinaraghueit. En hiver, on a la consolation d'y trouver de bonne eau que l'on conserve dans un réservoir couvert; mais en été cette eau devient sale et peut à peine être bue par les bêtes de somme. Aussi, dans cette saison, les voyageurs sont assez dans l'usage de faire double konak sans débrider, c'est-à-dire plus de vingt lieues de France: comme la veille, nous fîmes notre feu avec les plantes du désert. Privé par la saison du plaisir d'herboriser, tout en me chauffant je m'amusai à déterminer mes fagots; les espèces étaient plus variées que la veille; j'y remarquai l'*Atraphaxis spinosa*, le *Lagonychium stephanianum*, l'*As-*

---

par synecdoche on dit menzil, konak, pour une journée. *Ex.* : Tel lieu est situé à 2, 3 konaks de tel autre.

(1) Le nom spécifique manque dans le manuscrit. N° 4773. Téhéran.—Les espèces ligneuses d'*Armoise* sont nombreuses en Orient.

tragalus tumidus, plantes avec lesquelles on ne se chauffe certainement pas aux environs de Paris, sans que pour cela on fasse moins bon feu. Nous trouvâmes nombreuse compagnie au caravansérail. A grande peine, pûmes-nous y trouver un coin libre dans l'écurie, toutes les chambres autour de la cour avaient été prises avant notre arrivée. A peine commencions-nous à nous y installer, que nous nous vîmes presque forcés d'en déguerpir. Deux femmes qui avaient pris leur gîte en face de nous, commencèrent à jeter les hauts cris; leurs maris furent bien obligés de venir nous prier d'aller plus loin; ces dames, disaient-ils, ne pourraient ôter leurs voiles devant nous, et les yeux d'un chrétien pourraient exercer une funeste influence sur elles. Nous répondîmes que nous ne changerions pas de place, et que si leurs femmes ne se trouvaient pas bien de notre voisinage, elles pouvaient chercher une autre place; or, comme il n'y en avait pas, force leur fut de vivre une journée comme elles purent. Je remarquai cependant qu'elles s'apprivoisaient un peu; l'une d'elles, qui était vraiment jolie, soulevait de temps à autre son voile en souriant; et je crois, sans suffisance, que nous n'aurions pas tardé à faire plus ample connaissance, si le temps et les circonstances nous l'eussent permis.

Quoique un peu blasé sur les scènes de l'Orient,

n'ayant rien de mieux à faire, je me mis à étudier le spectacle assez curieux que m'offrait notre caravansérail. Tout y était calme à notre arrivée, et l'on aurait à peine soupçonné qu'il y eût du monde; chaque groupe était assis tristement dans son coin, les uns occupés à se chauffer, les autres à dormir; mais aussitôt qu'un des chalvadars, faisant les fonctions de muezzin, eut annoncé la prière, la vie commença à renaître parmi les musulmans. Ils se levèrent en hâte, firent leurs ablutions, secouèrent la poussière de leurs tapis, se peignèrent la barbe et firent leurs génuflexions. Pendant ce temps, le soleil descendait sensiblement vers l'autre hémisphère; tous les yeux des musulmans étaient fixés sur cet astre et attendaient avec impatience qu'il eût tout à fait disparu, car il ne faut pas oublier que nous sommes dans le ramazan. Dès qu'ils eurent remarqué la première étoile, ils se jetèrent avec empressement, la plupart sur le calioum (1), d'autres sur l'eau, d'autres enfin sur leur dîner qui les attendait. Quand cette opération fut terminée ce fut alors que la gaieté et l'activité particulières aux Persans se firent remarquer dans toute leur force. Les uns se mirent à chanter à tue-tête,

(1) Pipe en usage en Perse pour fumer le Tumkeki, espèce de tabac particulière à la contrée.

les autres à faire vibrer d'une manière assez discordante une espèce de mandoline; ici on riait aux éclats, là on se querellait; mon voisin, pieux musulman, psalmodiait le Coran à haute voix; ce vacarme était accompagné du cri des chameaux, du braiement des ânes et des mulets, de l'aboiement des chiens, du miaulement des chats. Ce fut en vain que nous essayâmes de dormir; ce tapage dura toute la nuit, et à peine le jour commença-t-il à poindre, qu'il fallut nous préparer à repartir.

23 *décembre*. Ce n'est qu'en sortant du caravansérail de Chaouz-Sultan qu'on entre véritablement dans le grand désert salé qui paraît être le lit desséché d'un ancien lac. Quoique accoutumé à la vue des déserts dont toute la Perse est couverte, la physionomie de celui-ci n'en est pas moins étonnante pour moi : toute la surface du terrain est couverte de sel très-blanc qu'on prendrait dans cette saison pour de la neige. Aucune plante n'y végète, si ce n'est, à d'immenses distances, quelques chétifs pieds de *Salsola* et de *Chenopodium fruticosum*; au nord, la vue est bornée par la chaîne des montagnes neigeuses de l'Elbourz, qui domine comme un géant ce magnifique panorama; à l'ouest, par de basses montagnes noires, et au delà par la haute chaîne de l'Elwend; au sud, par des montagnes moins

hautes et surtout celle de Khouroud ; mais à l'Est, le désert paraît sans fin et s'étend toujours avec la même physionomie jusque dans le Khorassan. Suivant les superstitieux Persans, le désert est le séjour des Djins (génies) ; ils ne le traversent jamais sans quelque appréhension et sans invoquer à chaque instant le nom d'Ali.

Après avoir marché trois heures, nous arrivâmes à *Sadré-Abbas*, grand et beau caravansérail situé à l'extrémité du désert salé ; nous nous élevâmes ensuite un peu et traversâmes une petite chaîne de collines trachytiques et calcaires. Deux heures plus loin, nous arrivâmes au caravansérail de *Poul-Dellac*, sur le bord d'une petite rivière et en tête d'un pont que l'on passe pour se rendre à Koum. L'eau de cette rivière est très-bonne en hiver, mais en été elle se sale au point de n'être pas potable. Nous brûlâmes ce soir-là des branches de *Tamarix gallica* ; cet arbuste croît en abondance dans les terrains d'alluvion qui s'étendent fort loin et dénotent de grandes inondations de la rivière.

24 *décembre*. Après avoir voyagé près de deux farsangs sur un terrain d'alluvion, nous arrivâmes à des collines schisteuses, au delà desquelles nous aperçûmes la coupole dorée du tombeau de Mersoumé, sœur de l'imam Ali-Riza, qui brillait aux rayons du soleil levant. Nous mar-

châmes encore deux heures et nous arrivâmes à Koum.

Koum, qui doit son existence à une petite rivière dont l'eau est toujours bonne et ne tarit jamais, est renommée par le magnifique tombeau dont je viens de parler, et qui renferme de grands trésors. Une partie de la ville et des bazars sont en ruine. La sotte curiosité des habitants à notre égard, nous importuna beaucoup, et nous eûmes beaucoup de peine à nous en défendre.

25 *décembre.* Après avoir marché près d'une heure dans les pays cultivés, nous arrivâmes dans la plaine stérile; nous rencontrâmes, deux heures ensuite, les ruines d'un village où il y a cependant des cultures. J'y remarquai un tombeau ombragé par quelques pins en parasol. Nous fîmes, ce jour-là, cinq farsangs pour atteindre au caravansérail isolé de *Passengou.*

26 *décembre.* Après deux heures et demie de marche, nous atteignîmes le caravansérail isolé de *Chourale* où se trouve de bonne eau. Nous marchâmes en tout quatre heures pour arriver au village de *Sensen,* éloigné de cinq farsangs de Passengou et qui possède des cultures assez étendues.

27 *décembre.* **Cachan.** La physionomie du pays est un peu changée, les cultures sont assez fréquentes, et l'on voit au loin plusieurs villages au pied des montagnes.

Au lieu d'entrer dans Cachan, nous logeâmes dans un caravansérail au dehors. L'avenue de Cachan est régulière et garnie, sur chaque côté, de cultures et de jardins. Les environs sont agréables aussi et la campagne est très-bien cultivée, grâce aux eaux que lui fournit la montagne de Khouroud.

28 *décembre*. Nous partîmes deux heures avant le jour; après avoir marché assez longtemps parmi les ruines, nous entrâmes dans les cultures où nous nous égarâmes. Nous fûmes obligés d'attendre le jour pour trouver la route. En sortant de Cachan, la pente est douce jusqu'au pied de la montagne de *Khouroud*; presque à l'entrée de la montagne se trouve un caravansérail, et environ un farsang plus loin un bend (1), formé par un barrage solidement construit, qui ferme la vallée et retient une grande réserve d'eau pour l'usage de la plaine de Cachan. Peu de temps après avoir passé le bend, nous trouvâmes de la neige et de la glace; enfin, après avoir voyagé plus de six heures, nous arrivâmes à Khouroud, dont nous admirâmes les vastes vergers et les belles cultures en terrasses; nous

(1) Réservoir. On trouvera dans la *Revue des deux Mondes* du 15 février 1842, la description que je donne du système de réunion des eaux qui servent à la consommation de Constantinople.

passâmes la nuit dans un mauvais caravansérail où nous éprouvâmes beaucoup de froid pendant la nuit. Il y a cependant un autre caravansérail plus beau dans le village.

29 *décembre*. Nous continuâmes à gravir la montagne au milieu de neiges fort épaisses. Comme il avait fait beaucoup de vent la nuit, la route était couverte par la neige qui y avait été poussée et nous perdîmes un instant le chemin; nos chevaux entraient dans la neige jusqu'aux oreilles. Nous franchîmes cependant ce mauvais passage sans accident, et nous arrivâmes jusqu'au pied de la montagne au village de *Tchechmé*, après avoir marché sept grands farsangs par un froid violent, malgré le beau soleil qui nous favorisait. Tchechmé a de belles cultures, mais peu de vergers.

30 *décembre*. La neige ne couvrait presque plus la terre et nous descendîmes dans la plaine où le froid cessa. En quittant Tchechmé les cultures continuent, et nous trouvâmes plusieurs villages avec de beaux vergers; auprès du dernier village, nous vîmes un bend, et nous entrâmes ensuite dans la plaine stérile, d'où nous aperçûmes à une grande distance le village de Moutchakar. Nous y arrivâmes, après une journée de sept farsangs, et logeâmes dans un petit caravansérail; il y en a bien un grand, mais qui tombe en ruine.

On sait assez qu'en Perse on ne restaure jamais rien, et lorsqu'un caravansérail commence à se ruiner, il ne tarde pas à devenir inhabitable.

31 *décembre*. Il nous restait dix farsangs pour nous rendre à Ispahan; après six farsangs, nous arrivâmes au beau caravansérail de *Guès*; nous en avions déjà trouvé plusieurs sur notre chemin.

Parvenu à l'entrée d'Ispahan, le muletier évita de me faire passer par les bazars, et nous les tournâmes pour aller au faubourg de *Djulfa* (1). Nous ne pûmes cependant les éviter entièrement; à peine y eus-je paru que mon costume européen excita les rires insolents de cette populace, la plus vile de toutes celles de la Perse; on ne se contentait pas de rire, on faisait entendre à mon passage une sorte d'éternuement qui ressemble au bruit que font les chèvres: rien n'est plus méprisant parmi les Persans. J'adressai des injures à ces misérables, espérant leur imposer, mais je ne fis qu'exciter des huées plus vives; irrité au dernier point, je tirai mes pistolets de mes fontes; à cette vue, tout rentra dans l'ordre, personne n'osa plus rire, et même beaucoup de personnes effrayées prirent la fuite. Je continuai ma route, le pistolet à la main; il

(1) *Voy.*, aux généralités sur la Perse, une note sur l'origine de la ville de Djulfa.

n'était ni chargé, ni même armé, mais c'en était assez pour effrayer cette canaille.

Lorsque je fus parvenu à la porte de la ville à l'entrée du pont de Tcharbak, le portier me demanda mon recam. J'aurais pu me dispenser de le lui montrer et lui administrer bien plutôt une volée de coups, car dans ce pays on ne connaît rien autre chose que la force; mais l'habitude dont je ne puis me défaire d'avoir des égards pour l'autorité du pays que je visite, me fit obtempérer au désir de l'homme qui se disait l'esclave du Chah. Il s'inclina devant mon firman en mettant ses deux mains sur ses yeux; mais il me dit que cela ne suffisait pas, qu'il lui fallait un pour-boire, et sur mon refus, il exigea que je l'accompagnasse chez le gouverneur. Ma patience fut alors à bout; je tirai de nouveau mon pistolet, que j'avais remis dans mes fontes pour passer le boulevard où il y a ordinairement peu de monde. Cette exhibition produisit l'effet accoutumé; on prit la fuite, et je continuai alors paisiblement ma route.

Sans parler des temps de troubles, très-fréquents en Perse, où tout n'est que pillage, rien n'est comparable au désordre qui y règne habituellement. Les employés sont mal payés, et quand, après bien des formalités, ils obtiennent le bazot, ou ordre de payement, de nouvelles

difficultés recommencent; ils ne peuvent enfin recevoir ce qui leur est dû qu'en en laissant une partie dans les mains du payeur. Les recams de l'autorité ne sont pas respectés; il ne faut attendre de protection que de soi-même et de ses armes. Tuer un homme qui vous insulte est une chose toute naturelle et contre laquelle personne, pas même l'autorité, ne réclamera : c'est un fait accompli contre lequel il n'y a rien à dire. *Chi ha avuto, ha avuto* (1) ! me disait un horloger italien établi à Ispahan; si vous allez vous plaindre à l'autorité d'avoir été insulté, battu ou volé, on ne vous donnera aucune satisfaction, et tout en vous faisant des compliments, on rira *in petto* de votre aventure. Un Anglais alla se plaindre un jour à un prince du sang de ce qu'on lui avait volé son cheval : Allez, lui dit le prince, allez dans mon écurie et choisissez le cheval qui vous plaira. — Mais, lui répondit l'Anglais étonné, je ne viens pas vous demander un cheval, je viens vous réclamer le mien, celui qui m'a été volé. — Si vous voulez votre cheval même, repartit le prince, je ne le puis pas; comment voulez-vous que je sache où il est? trouvez-le, et je vous le rendrai.

J'arrivai vers la nuit au couvent des mission-

(1) Tant pis pour celui qui attrape!

naires catholiques, à Djulfa, où je retrouvai le père Giovani Derdérian, préfet apostolique, et le père Stephano Adjour (1), anciens compagnons qui me reçurent à bras ouverts. J'y trouvai aussi deux Européens, le docteur Bertoni, homme aimable et fort instruit, dont la conversation m'intéressa beaucoup.

1er *janvier* 1838. Je revenais au couvent avec le docteur Bertoni, qui demeure à Djulfa, lorsqu'un Persan ivre, un couteau à la main, s'approcha de moi et me saisit par le collet; ne pouvant souffrir cette insolence je lui donnai un soufflet et renversai son bonnet : il leva son couteau sur moi, mais j'eus le temps de m'éloigner. Le lendemain il vint faire ses excuses au docteur Bertoni, en disant, suivant l'usage, qu'il était notre esclave, notre chien.

Djulfa a cinq cent dix maisons d'Arméniens, tous schismatiques, à l'exception d'une dou-

(1) La mission catholique dont le siége est à Ispahan, a été remise entre les mains d'un évêque arménien, depuis que les jésuites ont cessé de la diriger. La France avait fait, dans le courant des deux derniers siècles, de grandes acquisitions au territoire de Djulfa. Les monastères qui avaient été fondés sont aujourd'hui abandonnés ; les vastes terrains qui en dépendent sont plantés en vignes, et sont affectés au revenu et à l'entretien de l'église catholique. Le père Derdérian habite le monastère arménien dont les constructions bien entretenues contrastent avec les misérables masures de Djulfa.

(*Note de M. Texier.*)

zaine qui sont catholiques. Ils sont presque tous fort pauvres; le pays ne leur offre pas de moyens d'existence. Les hommes émigrent pour la plupart; une grande partie se rendent aux Indes, où ils font assez bien leurs affaires. Les habitants de Djulfa passent pour de fort mauvais sujets; ils ne respectent pas les Européens plus que ne le font les Persans, et sont toujours disposés à les insulter; mais ils sont bien plus lâches que les Persans, et comme le docteur Bertoni leur a fait plus d'une fois sentir la vigueur de son bras, ils n'osent plus rien dire.

Le premier ministre de la Perse, qui se dit grand ami des Français, mais qui, en réalité, est partisan déclaré des Anglais, et s'est en conséquence opposé à l'expédition du Chah à Hérat, envoya un de ses gens pour s'informer de ma santé. Je le remerciai beaucoup, et lui fis dire qu'étant sur le point de partir je ne pourrais avoir l'honneur de le saluer, mais que je m'en dédommagerais à mon retour.

Suivant le docteur Bertoni, qui en a fait l'expérience par la méthode thermométrique (1) pour mesurer les hauteurs, Ispahan serait situé à 4,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il

(1) *Voy.* au Voyage de 1835, page 142, note 3, la mesure de l'Olympe donnée, par la même méthode, par M. le maréchal duc de Raguse.

prétend que la plaine d'Ispahan est plus élevée que celle de Téhéran. Suivant moi, le plateau de la Perse s'abaisserait depuis le Caucase jusqu'à Cachan, qui doit être en effet assez bas, car j'y ai cueilli deux plantes, le *Fagonia Bruguieri* et le *Tribulus alatus* (1), qui ne croissent ordinairement que dans les parties les plus basses de la région des déserts. Cette partie basse du plateau est occupée par le grand désert salé, qui, dans les temps les plus reculés, devait former un lac sans écoulement; de Cachan le sol se relève d'une manière continue jusqu'au delà de Yesdikhast, et même jusques un peu avant le caravansérail de Deibid, où le plateau recommence à s'incliner jusqu'à la mer. A partir de ce dernier point, la pente vers le golfe Persique est exactement distribuée en gradins formés par les plaines de Mourghab, de Persépolis, de Chyraz, de Kazeroun, de Kamaratich, de Konaktakhan, et enfin par la côte, toutes séparées et soutenues par des chaînes de montagnes (2).

4 *janvier*. Je me remets en route avec le même

(1) Sans numéro: Ispahan. *Tribulus terrestris ?*

(2) Ces détails intéressants sur la configuration de la Perse avaient été consignés, par Aucher Éloy, en marge de son manuscrit, à une époque évidemment postérieure, puisqu'ils sont en grande partie le résultat des observations qu'il a faites à son retour. Je les ai laissés à cette place, parce qu'ils éclaircissent ce qui va suivre.

chalvadar et un domestiqne arménien établi à Djulfa, mais natif de Karabagh; il se nomme Alawerdi, c'est-à-dire Dieudonné. Nous étions partis quatre de Constantinople, il n'y a que dix mois; je me trouve seul aujourd'hui en état de continuer mon voyage! L'un s'est estropié avec une arme à feu; l'autre est mort à Téhéran; le troisième, Nicolas, qui me servait de drogman, est devenu comme hydropique à la suite de ses fièvres du Ghilan; je suis obligé de le laisser à Djulfa, chez les bons pères missionnaires et aux soins du docteur Bertoni. J'espère qu'il se rétablira sous un ciel pur, et qu'il pourra me rendre quelques services en recueillant, pendant mon absence, les plantes des environs d'Ispahan, et en s'occupant d'insectes et d'oiseaux. Me voilà, pendant six mois au moins, condamné à ne plus parler français. Je ne dois plus faire usage que de turc et de persan, et par hasard d'italien à Chyraz et à Bouchyr.

D'Ispahan à *Maiar* ou *Maier*, premier village sur la route, il y a huit farsangs. C'est un désert immense, coupé en deux parties par deux chaînons bas de montagnes trachytiques. Maïar est un village assez petit, mais la campagne en est assez étendue et bien arrosée. Il ne le cède en rien à Ispahan pour le luxe de ses colombiers magnifiquement peints, et même souvent dorés au de-

hors. Il y a à Maïar un des plus beaux et des plus vastes caravansérails que j'aie encore vus, mais il commence à se dégrader beaucoup. Le plateau s'élève sensiblement au sud; la pente est à l'est.

5 *janvier*. Pendant trois farsangs la route continue à passer dans une plaine déserte; elle s'abaisse un peu avant d'arriver à *Koumechah*, grand village situé dans une belle et large vallée, très-bien arrosée, qui possède une magnifique culture et de beaux colombiers. Comme le temps était superbe, nous ne nous arrêtâmes point à Koumechah, qui est le menzil ordinaire. Nous continuâmes notre route et remontâmes la vallée au pied des montagnes, à gauche. Sur un plateau déjà aussi naturellement élevé, pour peu qu'on s'élève un peu, on trouve une température bien plus rude. Jusqu'ici nous n'avions point éprouvé de froid ni trouvé de neiges sur notre route; à peine hors de Koumechah nous trouvâmes la terre couverte de neige et les eaux glacées, même à midi. Le soir nous éprouvâmes un froid violent; nous arrivâmes au soleil couchant près du méchant village de Maxous-Beghi, où le caravansérail n'était pas habitable. Nous fûmes obligés de nous réfugier dans un colombier en ruine. De Maïar à ce village il doit y avoir bien près de dix farsangs.

6 *janvier*. La plaine continue à s'élever. En

sortant du village, on commence à rencontrer en grande quantité les tiges desséchées de l'ombellifère qui produit la gomme ammoniaque du commerce. Dans l'état où est la plante, il m'est impossible de décider si c'est un *Pastinaca* ou un *Ferula*, mais c'est une question que j'espère résoudre complétement à mon retour; ce que je puis assurer d'avance, c'est que ce n'est pas le *Ferula orientalis*. Il me semble avoir déjà cueilli cette plante sur le mont Elwend (1).

A moitié chemin, c'est-à-dire à trois farsangs,

---

(1) Le Dict. des sc. nat. de Levrault, verb. *gommes résines*, t. XIX, année 1821, dit que la gomme ammoniaque provient d'une plante de la famille des ombellifères, dont l'espèce n'a point encore été déterminée par les botanistes. Elle nous est apportée de la Libye. » Olivier, t. II, p. 189, dit que cette gomme s'obtient par incision d'un espèce de férule qui croît spontanément dans les déserts de la Libye, en Arabie, à l'est et au sud de la Perse, et qui est apportée en Égypte, tant par les caravanes qui viennent au Caire, que par les navires qui abordent à Suez.

La plante en question porte dans la collection le n° 4595; elle est décrite et figurée, tab. 40, dans nos *Illustrationes Plantarum orientalium*, où elle forme un genre sous le nom de *Diserneston*, ou plantes des deux Ernest, que je lui ai donné à l'intention de MM. Ernest Germain et Ernest Cosson, auteurs d'une excellente *Introduction à une Flore analytique et descriptive des environs de Paris*. Ces deux jeunes botanistes se trouvent ainsi réunis dans l'hommage que je leur rends, comme ils le sont par leur amité et la communauté de leurs travaux.

Il existe à la collection d'Aucher, au Muséum, plusieurs *férules*, avec l'indication vague, *Perse australe*.

nous trouvâmes un petit village avec un caravansérail, et à travers une plaine non arrosée, mais couverte d'une végétation luxuriante, nous arrivâmes à *Yezdi-khast*, gros bourg d'un aspect singulier; il est construit sur un rocher au milieu d'un ravin large et très-profond, et au fond coule un grand ruisseau sur le bord duquel est construit le caravansérail. On entre à Yezdi-khast par un pont jeté en travers du ravin. Toutes les maisons ont de petites fenêtres carrées qui donnent sur le ravin, chose inusitée en Perse, où les maisons n'ont jamais de vue en dehors; elles ont toutes des balcons en bois, ce qui leur donne un aspect tout extraordinaire dans ce pays-ci. Je remarquai, dans le cimetière, des lions grossièrement sculptés, ce qui indique sans doute que le défunt était un brave.

7 janvier. Après être sorti du ravin profond de Yezdi-khast, nous nous retrouvâmes dans une plaine absolument pareille à celle de la veille; j'y remarquai de nombreux troupeaux d'antilopes (1). Au lieu de suivre directement notre

(1) L'Antilope kevel ne diffère guère de l'Antilope gazelle, dont le doux regard fournit tant d'images à la poésie galante des Arabes, qu'en ce que ses cornes sont comprimées à la base, et ont des anneaux plus nombreux. Cuv., Règ. an., éd. de 1839, t. III, p. 267.

route au sud, nous nous dirigeâmes un peu à l'est, afin d'éviter les montagnes couvertes de neige qui se trouvent sur la route qu'on suit en été. Dans tous les cas, il me convenait de suivre la première route, parce que je voulais voir en passant le monument de Persépolis.

Nous continuons à nous élever un peu, et la végétation est aussi abondante; mais nous ne trouvâmes aucune trace d'habitation pendant notre route, qui fut de cinq heures. Nous arrivâmes ensuite au caravansérail de *Choulghissoun*, où il y a tout juste assez d'eau pour fournir à la consommation d'un petit village d'une dizaine de maisons. Ce jour-là je souffris beaucoup du vent d'ouest et du froid, malgré le beau soleil qui n'avait pas discontinué de nous favoriser.

Sur toutes les routes du nord de la Perse jusqu'à Ispahan, j'avais constamment rencontré de nombreuses caravanes et beaucoup de voyageurs isolés. Sur la route que je fais, à peine si depuis Ispahan nous avons rencontré deux voyageurs. Je n'y ai vu aucune caravane.

8 *janvier*. Route sud-est. Nous continuons toujours notre interminable plaine. A un farsang environ plus loin que Choulghissoun l'*Ombellifère* qui produit la gomme ammoniaque (1) jus-

(1) *Voy*. p. 475, note.

que-là si commune, disparaît entièrement : sa localité peut être établie ainsi entre Koumechah et un peu plus loin que Choulghissoun.

A cinq farsangs nous trouvâmes *Abadeh*, village qui a de beaux vergers et de vastes cultures. D'Abadeh à *Sourma*, notre menzil, quatre farsangs, en tout neuf heures et plus à cheval, mais nous n'éprouvons point de froid, le vent d'ouest étant tombé. Depuis Ispahan, et je pourrais dire depuis le menzil près de Téhéran, le ciel n'a pas été obscurci par le plus petit nuage. On voit rarement en Perse ce ciel gris et maussade si commun en France, et le soleil n'est jamais un jour sans briller du plus vif éclat. Plus loin nous rencontrâmes plusieurs villages et de belles cultures. Sourma est bâti au pied de la montagne nord-est, qui, avec une autre chaîne parallèle sud-ouest, encaissent la plaine depuis Maïar, selon une carte de la Turquie d'Asie, de la Perse et de l'Afghanistan, dressée par Lapie (*Paris*, Émery, 1831). Le cours des eaux, et par conséquent la pente du plateau y sont indiqués au sud et à l'ouest, pour se réunir au Bend-Émir. C'est une erreur; les eaux ne peuvent se diriger qu'au nord-est d'où elles iraient sans doute tomber dans le Zende-roud, si, comme cette dernière rivière, elles ne se perdaient dans les sables, par suite des irrigations. Il n'y a d'ailleurs de cours

d'eau tant soit peu remarquable, que celui qui arrose Yezdi-khast.

Sourma est bien arrosé et a des vergers : nous n'y trouvâmes qu'un mauvais caravansérail, où, par extraordinaire, je fus bien couché. La terre avait été, je ne sais pourquoi, fraîchement remuée, et je fus presque aussi mollement que sur un lit de plume. Il y a longtemps que je n'ai couché dans un lit. Hier, morfondu par un froid violent qui irritait mes rhumatismes, rompu par un mauvais cheval de caravane sur lequel je reste ordinairement huit à neuf heures par jour, et ayant un peu de fièvre, de rhume et de fatigue, je me suis surpris à désirer un lit; il est vrai que j'étais sur des pierres qui m'entraient dans les flancs, et que le froid était si grand que mon encrier a gelé pendant que j'écrivais. C'est une petite faiblesse qu'il faut me pardonner, et pendant encore deux ans que durera mon voyage, je me promets bien de ne plus faire entendre de pareilles plaintes qui pourraient me faire taxer de sybaritisme.

Pendant trois jours de suite nous ne devons plus trouver de villages, c'est pourquoi nous faisons des provisions à Sourma. Nous y achetâmes entre autres choses une viande de mouton préparée pour se conserver et qu'on appelle korma.

9 *janvier*. Route sud-est. Continuation de la même plaine qui s'élève beaucoup (1). Notre traite est de huit farsangs, suivant l'estimation du chalvadar, mais elle n'est guère en réalité que de sept, que nous fîmes en six heures et demie. Nous ne trouvâmes pas une goutte d'eau sur la route, et, pour la première fois de cette campagne, je souffris de la soif, car malgré l'élévation où nous nous trouvions le soleil était brûlant. Nous passâmes la nuit dans un caravansérail isolé nommé *Khona-Khora*, que nous trouvâmes presque entièrement occupé par une nombreuse caravane venant de Chyraz, chargée de marchandises pour Ispahan.

10 *janvier*. Route pendant un farsang environ au sud-est, ensuite sud plein. Nous continuons à monter la plaine, et nous entrons bientôt dans la montagne formée par la réunion de deux chaînes; il y avait peu de neige sur la route, et le froid n'était pas trop violent. Après trois farsangs environ de marche, nous descendîmes dans une plaine où coulent quelques ruisseaux, et où est bâti le caravansérail de *Deibid*, que nous atteignîmes après une marche de près de cinq heures. Près du caravansérail il y a quelques

(1) *Voy.* page 472, note 2.

cultures, et un monticule factice autour duquel on remarque des restes de constructions; c'est sans doute un tombeau. Nous ne nous arrêtâmes point au caravansérail de Déibid, menzil ordinaire des caravanes; nous continuons notre route, et bientôt après commençons à descendre beaucoup. Après quatre heures de marche nous arrivons au caravansérail isolé de *Khona-Kergoun*, entièrement construit en pierres; tout auprès coule un gros ruisseau sur lequel il y avait un pont en pierres, aujourd'hui détruit. Il n'y a point d'habitations dans ce lieu, mais il y a beaucoup de cultures. Nous trouvâmes auprès deux caravanes de chameaux qui campaient en plein air. Le froid est bien moins grand; cependant la montagne est couverte de neige presque jusqu'au niveau de la plaine.

11 *janvier*. Route sud. Nous suivons pendant quelque temps la plaine, puis nous entrons dans la montagne : j'y remarque le *Pistacia terebinthus*, un *Acer*, le *Daphne salicifolia* (1). Au pied de la montagne, de l'autre côté, nous trouvons la source d'une petite rivière, c'est le Cyrus des anciens, puis à cinq farsangs environ de Khona-kergoun, le mauvais village de *Mourghab*,

(1) N° 2515; ressemble au *D. collina*, d'Italie.

dans une plaine arrosée par la rivière dont je viens de parler. Il y a de grands pâturages autour du village et des cultures assez étendues. Nous passons la rivière en face de *Mandar-Soleiman*, que nous voyons à notre droite à demi-farsang; nous entrons peu de temps après dans une gorge profonde où croît en grande abondance un *Amandier* qui pourrait bien être nouveau et qui n'est certainement pas l'*orientalis*; j'espère à mon retour le trouver en état. En sortant de cette vallée qui doit être riche en belles plantes, on arrive à *Kililak*, village à cinq farsangs de Mourghab avec de grands vergers et de belles eaux. Les paysans s'amusent presque tous à manger le fruit du *Pistacia terebinthus*.

12 *janvier*. Route sud. Peu de temps après être sorti de notre menzil, nous entrons dans la montagne que nous traversons par une vallée couverte de *Pistacia terebinthus*, d'*Erables* et d'*Amygdalus arabica* dont je ramassai d'excellents fruits à terre pour les envoyer à Paris, car je crois que cette espèce manque à nos jardins (1). La vallée se rétrécit ensuite et forme un horrible défilé qui serpente à une immense profon-

(1) N° 1425, Mésopotamie. — 4471, Laristan. — 4472, Piré-zend, 18 janvier 1838. Cette espèce avait été rapportée précédemment par Olivier.

deur, à travers des rochers calcaires qui s'élèvent à pic de chaque côté. A peine si la route est praticable pour des mules, et bien souvent elles ne peuvent passer qu'une à une. J'ai parcouru bien des montagnes, je n'avais encore rien vu de pareil; je doute que la Suisse, terre classique des belles horreurs, ait rien de mieux à offrir.

En sortant de cette gorge nous descendons dans une autre plaine à l'entrée de laquelle nous trouvons le village de *Saïdou* qui a de beaux vergers.—Environ trois farsangs. La plaine est assez bien cultivée et on y remarque quelques villages, mais petits; la population est généralement faible dans le pays que j'ai parcouru, depuis Ispahan. Nous marchâmes à l'ouest pour déboucher dans la plaine où sont les ruines de Persépolis (1), nous côtoyâmes la rivière de Mourghab, et lorsque nous quittâmes la plaine de Saïdou pour entrer dans celle de Persépolis, qui a une large ouverture, nous trouvâmes des ruines antiques, à demi-farsang plus loin d'admirables sculptures sur trois rochers, enfin à un farsang plus loin les merveilleuses ruines de *Takht-Djemched* (trône du globe du Soleil). J'ai vu Palmyre, Baalbek, Athènes, presque tous les

(1) Les itinéraires rapportés par MM. De La Guiche et Texier, serviront beaucoup à l'intelligence de cette route.

monuments de l'Égypte, etc., etc; j'avoue que les ruines de Persépolis m'ont encore beaucoup étonné après les merveilles que je viens de citer. Je ne suis point antiquaire et ne suis pas de ces gens qui s'extasient devant tout ce qui tient de l'antiquité, manie que je trouve passablement ridicule. Je n'essayerai donc point de parler ab hoc et ab hac d'une matière que je n'entends point, je me borne à exprimer ce que j'ai éprouvé d'admiration à la vue de ces belles choses. Je dirai en passant qu'un antiquaire de mes amis prétend que ce ne sont point là les ruines de Persépolis, qui devait occuper un autre emplacement; il regarde Takht-Djemched comme un temple du Soleil et les environs comme un lieu sacré où les Persans se faisaient inhumer : on voit en effet plusieurs magnifiques tombeaux; tout à côté dans la montagne, c'était un lieu semblable à celui de Kerbelah (1) où les Persans modernes font transporter leurs dé-

(1) Les idées que développe l'auteur sur les ruines de Persépolis, sont le résultat de ses conversations avec le père Derdérian, qui avait cru reconnaître dans les mots Tac-y-Djemsched, un mot composé (Schems, soleil, d'où schems eddin, soleil de la religion), dont la signification se rapportait au culte du soleil. Il appuyait son opinion sur les bas-reliefs sculptés aux environs, dans lesquels on remarque un mage devant l'autel du feu, et le globe du soleil

pouilles mortelles. La plaine de Persépolis est assez bien arrosée, et a plusieurs villages; nous allâmes passer la nuit à celui de *Kenara*, en face de Takht-Djemched, à une petite heure de distance. Nous fîmes ce jour environ huit farsangs.

13 *janvier*. Je fis environ quatre farsangs pour atteindre l'extrémité de la plaine de Persépolis où il y a beaucoup de marécages. On a été obligé d'y construire une chaussée et plusieurs petits ponts, mais au mois de janvier la route est très-sèche. Ce n'est en effet que du 15 février à peu près la fin de mars, qu'il pleut dans ce pays. J'arrivai ensuite à la rivière de *Mourgab* (le *Cyrus*), qui a pris beaucoup d'accroissement. Je la passai sur un pont en pierre qui tombe en ruine. En avançant un peu plus, on voit à gauche de la route, sur les côtés d'un angle que forme la montagne, le gros village de *Zergoun* qui est bien arrosé et a de belles cultures. La route s'élève ensuite dans la montagne. J'y trouvai la première fleur de cette année: je crois qu'elle est nouvelle; c'est un *Bulbocodium* bien distinct du

---

dans le champ du bas-relief; selon lui, les ruines de Persépolis ne seraient autre chose qu'un temple. Mais cette opinion ne saurait être sérieusement défendue, et tous les archéologues d'Europe sont d'accord pour y reconnaître les débris du palais qui fut incendié par Alexandre.

(*Note de M. Texier.*)

vernum, et qui ne peut pas être non plus le *Bulbocodium versicolor*.

Jusqu'à Chyraz, la route monte et descend continuellement; toutefois la pente du côté du sud est toujours considérable. A deux farsangs de Chyraz, je trouvai un caravansérail avec un rahadar (corps de garde). Contre mon attente, on me laissa passer sans même me faire de questions.

Chyraz m'apparut tout à coup, au détour d'une colline : cette ville est admirablement encadrée dans l'ouverture de la montagne qui semble s'écarter comme la toile d'un théâtre pour faire jouir le voyageur du plus agréable spectacle. Avant d'arriver à l'avenue, qui est parfaitement droite et débute par deux grands jardins plantés de beaux cyprès pyramidaux, on passe sous une grande porte d'un bon effet. On aperçoit autour de la ville beaucoup de jolies maisons de plaisance et de vastes cultures. La campagne commence à verdir; en un mot, il n'y a point, en Perse, de plus belle position pour une ville.

Les cérémonies de la douane, qui, dans les états de l'Europe, n'ont lieu qu'une fois à la frontière, se renouvellent ici à chaque grande ville. Il fallut donc que j'allasse à la douane, mais il n'y avait là personne pour visiter mes effets; on me proposa de les laisser au magasin : comme je n'avais que des effets à mon

usage, il m'était impossible de m'en séparer. Je fis voir mon recam, et j'obtins enfin qu'on vînt me visiter. On retint seulement quelques rames de papier gris qui servent à la dessiccation des plantes. Cette affaire terminée il fallut se procurer un logement, ce qui est toujours difficile. Aller dans un caravansérail, ce n'était pas convenable pour un Européen; puis on n'y trouve point de places. Je me déterminai à me faire conduire chez le fils d'un nabab indien que les Anglais ont dépossédé et auquel ils ont donné en échange une pension : une partie de cette pension a été, à ce qu'il paraît, conservée au fils, pour lequel j'avais des lettres. Pour me rendre chez lui, il me fallut traverser les bazars qui sont larges, fort bien construits et ornés de petites bandelettes de couleur; ma présence excitait partout l'hilarité. La foule s'assemblait autour de moi, et des masses d'enfants me suivaient comme un animal curieux. C'est un spectacle qu'ils ont pourtant assez souvent, car il passe continuellement des Anglais par Chyraz: un médecin, le docteur Marotti, demeure même à Chyraz, et y porte, comme moi, le costume européen. Mais il est peu d'hommes aussi sottement curieux que les Persans; j'en ai vu, dans les caravansérails, se planter devant moi une journée tout entière, occupés à suivre tous mes mouvements. Je fus

très-bien reçu chez le nabab qui me fit une visite. Le lendemain, 14 janvier, je reçus aussi celle du docteur Marotti.

En attendant qu'un plus long séjour puisse compléter mes renseignements sur Chyraz, je recueillerai sans ordre les observations que j'ai pu y faire. Le climat n'est pas aussi excellent que le prétendent les poëtes de l'Orient, qui, bien plus que leurs confrères de l'Occident ont abusé du droit de tout oser, que leur accorde Horace (1). Il n'y fait jamais de grands froids, il est vrai, et l'oranger y prospère très-bien en pleine terre; mais, quoique ce ne soit pas toutefois encore la région des palmiers, les chaleurs de l'été y sont insupportables, et les eaux, dont l'abondance fait la beauté et la prospérité de Chyraz, y causent vers l'équinoxe d'automne des fièvres d'une nature fort maligne. Le malade, au moment du paroxysme, au lieu d'éprouver du froid, tombe dans un évanouissement duquel aucun moyen ne peut le retirer; si l'on ne combat pas promptement cette fièvre, et que le paroxysme se renouvelle deux ou trois fois, le malade succombe. Mais après le premier accès, on est presque sûr d'empêcher le retour d'un se-

(1) . . . . . Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

cond en employant le sulfate de quinine. Cette fièvre est commune au littoral du golfe Persique, et est connue aussi à Mascate (1) sous le nom de Hoummai-gâchy. L'eau à boire est fort mauvaise à Chyraz; elle contient de l'acide carbonique qui lui donne un arrière-goût désagréable. Celle qui passe dans la ville, et que boit la majeure partie de la population, est même purgative; il y en a une un peu meilleure nommée kazir. Hafiz (2) en a fait un éloge pompeux. Il dit que dans les montagnes du Farsistan, se trouve un endroit ignoré des hommes et enveloppé d'une nuit éternelle, d'où coule une source nommée Kazir qui donne l'immortalité; que l'ange Gabriel en fit la découverte, et permit qu'elle coulât jusqu'à Chyraz. (Il faut voir le texte de Hafiz, que je rapporte sans doute fort mal.)

Les pluies sont très-rares à Chyraz, même en hiver; au 15 janvier la campagne commence à verdir, et un joli *Bulbocodium* y fleurit déjà. Si quelques pluies surviennent à cette époque, tout s'y couvre de fleurs dès le mois de février. Comme toutes les villes de Perse, Chyraz est bâtie en plaine et son territoire ne s'étend pas au delà du pays plat; les montagnes voisines ont

(1) Notre voyageur l'y a cruellement éprouvée.
(2) Célèbre poëte persan. *Voy.* p. 491.

cet aspect triste et nu, qui rend la Perse si monotone. Il ne faut point chercher aux environs de Chyraz des sites pittoresques, des coteaux couverts de vignes, des bosquets où gémit le bulbul, ou rossignol, si souvent célébré par les poëtes persans, par Hafiz surtout; de vertes prairies émaillées de fleurs, des ruisseaux qui murmurent sous l'ombrage et parmi de verts gazons. Tout cela est européen et ne se rencontre guère en Perse; vous n'y trouverez que de grands jardins, c'est-à-dire des vergers où les arbres sont plantés sans art; tout leur mérite est dans la fraîcheur délicieuse dont on y jouit, sous un climat brûlant où la chaleur enflamme le sang : c'est ce que les Grecs, d'après les anciens Perses, nomment Paradis.

Les éloges donnés à la vallée de Chyraz sont donc fort exagérés. Cependant on y trouve des fleurs, des fruits en tout temps, des parfums, du vin délicieux, de la musique, des chansons, des danses lascives, de jolies filles de joie et de jolis garçons. Que faut-il de plus pour un musulman, et surtout pour un Persan, le plus sensuel de tous les musulmans? Chyraz est la ville persane par excellence; c'est là qu'on peut plus qu'ailleurs y étudier le caractère persan (1).

---

(1) *Voy.* plus bas une Notice intitulée. *Mœurs des Persans.*

Lorsque le soleil est couché, la population de Chyraz se livre au plaisir, l'air est sillonné par les fusées volantes et les pétards : on entend de tous côtés le bruit du tambourin et des castagnettes, et le cri des femmes qui ressemble à celui des femmes arabes ; c'est alors que ce peuple dépravé s'abandonne à l'ivrognerie et au libertinage avec des filles publiques et des garçons. Que Dieu extermine cette race perverse !

Chyraz a donné naissance aux plus célèbres poëtes persans : Hafiz et Saadi y ont leur tombeau. Le premier est un poëte érotico-bachique, autant en honneur parmi les dévôts que parmi les libertins ; les dévôts donnent un sens mystique à ses obscénités, de même que chez nous on l'a fait pour les gravelures de la Bible. Les œuvres d'Hafiz servent à faire l'istikar (1) ; on ouvre le livre au hasard et on trouve un oracle dans les mots de la dernière ligne de la page.

Chyraz, tel qu'il est en ce moment, est d'une

(1) L'istikar ou fâl est une sorte de divination qui se fait par le moyen des livres des poëtes. Plusieurs auteurs jouissent de ce privilége ; mais le livre d'Hafiz est celui qui est le plus généralement consulté. On choisit en soi-même une page déterminée, et l'on tire du texte de cette page une explication. Le Coran est souvent consulté de cette manière, mais les imans prétendent que c'est contrevenir aux volontés de Dieu que de le forcer à dévoiler ainsi l'avenir.

(*Note de M. Texier.*)

médiocre étendue et ne doit pas avoir plus de 25,000 habitants; c'est du reste une niaiserie que de vouloir faire de la statistique en Orient où tout y est si précaire. En supposant qu'on trouvât juste au moment où l'on écrit, un an après tout s'y trouverait erroné. Chyraz paye, en temps ordinaire, 400,000 toumans (1): 200,000 sont employés à solder les employés, et le reste entre dans les caisses du chah. Les maisons principales y sont généralement construites avec goût et ont des cours plantées de platanes, de cyprès pyramidaux, d'orangers, et ornées de beaux bassins d'eau courante.

15 *janvier*. Je reçus la visite d'un Persan nommé Hadji-Abbas, qui a demeuré plusieurs années en France et s'exprime très-intelligiblement en français; il me conduisit chez lui le lendemain : « Comme vous êtes, me dit-il, un ak-sak-al, c'est-à-dire, une barbe blanche, je vous présenterai à ma femme; non-seulement vous lui parlerez, mais vous pourrez vous asseoir côte à côte avec elle dans la même chambre. » Je ne fus pas moins surpris d'une faveur aussi extraordinaire de la part d'un musulman que de m'entendre dire en entrant par cette dame, avec le pur accent français :

(1) Le touman vaut 12 francs.

« Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous? je suis bien aise de vous voir. » Mon étonnement cessa quand j'appris que madame Hadji-Abbas est française, et même, d'après ce qu'elle dit, nièce du général B***; Hadji-Abbas, en passant à Orléans, fit connaissance avec son père; quelques mauvaises langues prétendent qu'il l'éblouit en se disant prince et faisant valoir les grandes richesses qu'il avait, disait-il, en Perse; peut-être même s'éleva-t-il au grade de mamamouchi comme M. Jourdain. Quoi qu'il en soit, il obtint la main de cette jeune fille qui avait alors quinze ans, et la conduisit à Chyraz, où elle est devenue à ce qu'il paraît très-bonne musulmane. Son mari lui a fait donner la meilleure éducation du pays; elle lit et écrit bien l'arabe et le persan, et quoique depuis seize ans qu'elle est en Perse, elle n'ait guère eu occasion de parler français qu'avec moi, elle n'a point oublié sa langue maternelle et s'exprime fort bien. Je lui ai demandé si elle était heureuse; elle m'a répondu qu'elle n'avait pas à se plaindre de sa position qui, à vrai dire, est supportable, mais qu'elle ne pouvait encore s'habituer au caractère persan qu'elle trouve abominable; elle ne se plaint point de son mari qui ne manque point d'attentions pour elle et n'a pas d'autre femme, continence exemplaire dans ce pays-ci.

Hadji-Abbas est loin d'être riche; toutefois, depuis quelque temps, il a obtenu auprès du visir un emploi qui le met un peu à son aise. Mme Hadji parut vraiment fort satisfaite de voir un compatriote, et lorsque son mari nous quitta pour faire préparer du thé, quoique bonne musulmane et bien que son mari exige qu'elle soit strictement voilée comme les femmes du pays, elle crut devoir un instant écarter son voile et se fit voir à moi à visage découvert; il y avait dans cette action, politesse et sans doute aussi un peu de coquetterie; elle voulait que je pusse dire qu'elle était jolie, ce qui est vrai. Elle a conservé le plus doux souvenir de la France et ne perd pas l'espérance de la revoir. Elle me fit beaucoup de questions sur le général B***, ce qui me fait croire en effet qu'elle est sa nièce. Elle doit me donner à mon retour à Chyraz des lettres pour lui et pour sa mère, dont elle n'a pas eu de nouvelles depuis fort longtemps.

17 *janvier*. Je croyais me mettre en route aujourd'hui, et j'avais fait prix pour Bouchyr avec le même chalvadar qui m'a amené de Téhéran; mais le prince Feridoun-Mirza, frère du roi (Firman-Firman), gouverneur militaire du Faraistan, d'Ispahan, de Kerman, de Yezd, etc., faisait mettre en réquisition toutes les bêtes de somme pour une expédition sur Tchabba; voici

à quelle occasion. Un peu au-dessous de l'embouchure de l'Euphrate, existe une petite presqu'île nommée Tchabba, habitée par quelques misérables Kurdes. Le pacha de Bagdad, prétendant que cette presqu'île lui appartenait, y fit une expédition et força les habitants à lui payer un tribut. Les Persans, à leur tour, prétendent que Tchabba fait partie du territoire persan, et pour soutenir leurs droits, ils envoient mille hommes et quatre pièces de campagne.

C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.

Mon chalvadar, craignant qu'on ne s'emparât de ses bêtes, se refusa à partir. Je sais qu'en ville ou près de la ville, on respecterait probablement les chevaux d'un Franghi, mais comme la petite armée persane suit pendant trois menzils la même route que moi, il n'est pas bien sûr que les soldats, une fois dans la montagne, aient les mêmes égards pour moi. Je prends donc le parti de prier le docteur Marotti qui, par sa profession, a des relations habituelles avec le prince Firman-Firman, de lui demander un ordre pour qu'on me laisse passer librement. Comme je suis porteur de lettres de recommandation pour le prince et pour le visir Mirza-Taghy, il y a tout lieu de croire que cet ordre ne me sera pas refusé et que je pourrai me mettre demain en route.

Il y a deux visirs à Chyraz : celui du gouvernement, Mirza-Taghy, et un autre qui est l'homme de confiance du prince, tandis que le premier est son ennemi secret. Dans tous les autres gouvernements de la Perse, il y a, comme ici, un prince frère du roi, mais il n'est là que pour la forme, toutes les affaires sont entre les mains du visir, seule autorité qui ait en main le pouvoir exécutif. A Chyraz, au contraire, et comme preuve singulière de la confiance illimitée que le chah a placée en Feridoun-Mirza, ce dernier a seul l'autorité, et le visir n'est plus en conséquence qu'un rouage inutile, aussi essaye-t-il sous main de reconquérir une autorité qu'il regarde comme usurpée ; mais avec un homme du caractère et de la fermeté du prince, toutes ses tentatives seront vaines.

Le peu de relations que j'ai eues avec les Chyraziens, m'ont appris qu'ils n'aimaient ni le chah ni le prince Firman-Firman, gouverneur de la province. Je croyais leur faire plaisir en leur annonçant la prise d'Hérat ; mais, quoiqu'il n'y ait point de raisons pour en douter, aucun d'eux ne voulut y ajouter foi. Plusieurs d'entre eux s'emportèrent en invectives contre Firman-Firman, et le traitèrent de bandit et de chef de voleurs. Le docteur Marotti m'expliqua cette haine, en m'apprenant que le

prince, par la fermeté de son caractère, était parvenu à réprimer le caractère séditieux des Chyraziens. Les troupes régulières sont des Aderbidjanais, qui sont aussi détestés des Chyraziens que leur chef, car il a toujours existé une haine violente entre les habitants du Farsistan et ceux de l'Aderbidjan. Dernièrement le bataillon chyrazien, composé d'habitants du pays, s'entendit avec les habitants, suscita une émeute, et vint même cerner le palais du prince pour lui faire la loi. Il ne se laissa point intimider, donna ordre à ses fidèles Aderbidjanais de braquer leurs canons sur la ville, et déclara aux mollahs (1) et aux principaux d'entre le peuple, qu'il avait convoqués, que si dans une demi-heure le calme n'était pas rétabli et tout le monde soumis, il donnait à ses soldats le pillage des bazars et l'ordre de tirer sur la ville. Cette menace, que le prince était homme à faire exécuter, calma tous les esprits à l'instant même. Le prince, pour punir le bataillon chyrazien, fit bâtonner les officiers qu'il réduisit à la condition de simples serbaz (2), et fit passer tous les soldats par les verges. Enfin, depuis fort longtemps aucun gouverneur de Chyraz n'était parvenu à se faire

(1) Prêtres.
(2) Soldats des troupes régulières.

autant craindre, et surtout à envoyer d'aussi grosses sommes au chah.

Sur la demande du docteur Marotti, le prince Feridoun-Mirza fit venir le gouverneur de la ville, et lui ordonna de donner tout de suite un écrit par lequel on eût à respecter tout ce qui m'appartenait. Je lui avais envoyé une lettre que l'ambassadeur de Russie m'avait donnée pour lui, mais elle ne lui avait pas encore été remise. Il n'en témoigna pas moins le désir de me voir; comme j'étais sur mon départ, je lui fis faire mes excuses et promis qu'à mon retour à Chyraz, je ne manquerais pas d'aller lui présenter mes respects.

18 *janvier*. Muni de l'ordre du prince, je partis dès le matin; mais arrivé à la porte les gardes s'opposèrent à ma sortie, et voulurent s'emparer de mes mules. J'eus beau leur exhiber l'ordre par écrit dont j'étais porteur, aucun ne savait lire; il fallut que j'envoyasse le chalvadar chez le gouverneur de la ville, pour qu'il donnât de nouveaux ordres à mon égard. J'attendis plus de deux heures à la porte, exposé aux mauvais propos et aux rires insolents des passants. Batailler avec eux serait une guerre à n'en plus finir, et qu'il faudrait renouveler à chaque nouveau venu. Je me résignai donc à faire l'aveugle et le sourd.

Enfin un faruch (1) du gouverneur arriva et nous partîmes.

Ma petite caravane s'était accrue de trois individus : deux ânes et un petit esclave noir.

Je traversai, dans la direction du sud, la plaine de Chyraz. A environ deux farsangs, les cultures cessent et le terrain, en s'élevant, devient excessivement pierreux. Je trouvai sur la route un rahadar, ou corps de garde, qui me laissa passer sans rien dire; ce rahadar est construit près d'une petite rivière sur les bords de laquelle croît en abondance le *Nerium odorum*; nous entrâmes dans la montagne où je cueillis une jolie espèce de *Morœa*. La traite est longue de Chyraz à *Khonazenioun*, il ne doit pas y avoir moins de huit farsangs; nous trouvâmes ensuite une petite rivière, et près de ses bords nous descendîmes au caravansérail de Khonazenioun; il y a quelques pauvres maisons à côté. Le *Morina persica* est commun dans cette montagne (2).

---

(1) Officier de police dont l'emploi correspond à celui de kawas, en Turquie.

(2) N° 4695, sans localité. J'ai cueilli cette belle plante en Asie Mineure, à la descente du col, entre Kizilgibaluk et la vallée du Lycus, aux environs de Selendi et de Tchafderhissar (*Azani*); elle est figurée dans le voyage de Tournefort, t. II, p. 282.

19 *janvier*. Nous continuons à nous élever : à un farsang et demi, je trouvai une tour bâtie sur une élévation qui domine la route de tous côtés; cette tour fut construite sans doute à l'époque où la route était infestée de brigands; après trois farsangs environ, nous descendîmes dans une vallée cernée de toutes parts par des montagnes où est bâti un mauvais village nommé *Dastergen;* une source abondante sort tout à côté du pied de la montagne et forme une petite rivière qui traverse la vallée et devient ensuite un marécage, faute d'écoulement; je trouvai dans cette plaine, qui doit former une belle prairie en été, un *Colchicum* qui me paraît nouveau; du reste il n'y a dans cette plaine ni cultures, ni vergers; les habitants ne s'occupent probablement que d'élever des bestiaux.

Nous traversâmes ensuite le *Kotali-piré-zend*, dans la partie la plus basse; la route est partout très-praticable et libre de neige, il ne s'en trouvait que sur les cimes les plus élevées; la montagne est couverte d'arbres et d'arbrisseaux, j'y remarquai un *Chêne* (1) dont les glands couvraient la terre, je les ramassai presque tous.

Une fois parvenu à la partie la plus élevée de la route, on descend très-rapidement, et à

(1) N° 5331. *Quercus ægilopifolia*, de Lamarck.

chaque pas on remarque une grande différence dans la végétation qui commence à sourire; j'aperçus à ma droite le lac Bouroudjoun. Après avoir fait trois farsangs depuis Dastergen, nous arrivâmes au caravansérail isolé de *Kotali-piré-zend*, à côté duquel je cueillis plusieurs plantes en bon état, entre autres deux jolies espèces de *Cerasus* (1) qui me paraissaient nouvelles. Le passage du Piré-zend était autrefois très-dangereux à cause des voleurs, et on n'osait le franchir sans une bonne escorte; depuis une dizaine d'années que le père du prince de Chyraz à battu les Kurdes Backtiaris, qui habitaient ces montagnes, ils sont soumis, payent des tributs et n'attaquent plus aucune caravane.

20 *janvier*. Nous descendons rapidement; après environ un farsang, nous arrivons dans une large vallée bien plantée de chênes et cultivée en quelques endroits; nous étions à très-peu de distance des bords du lac; nous entrons de nouveau dans la montagne et trouvons un rahadar sur la route.

Cette fois les six gardes qui composaient le poste vinrent insolemment me taxer et exi-

---

(1) 1° N° 4473, en mauvais état, difficile à déterminer, ressemble par les fleurs au *C. prostrata*; 2° *Piré-zend*, sans numéro.

gèrent de moi trois korans, contre toute espèce de droit. Je refusai, bien entendu, mais ils se mirent à me suivre, en continuant à me demander cette somme, tantôt avec prières, tantôt avec menaces. Nous arrivâmes bientôt dans le chemin le plus affreux que j'aie jamais vu. La route serpente à travers les rochers; on a construit sur les côtés des parapets, pour empêcher que les bêtes de somme ne tombent dans les précipices. Les gardes, qui me suivaient toujours, voyant que je ne songeais point à les satisfaire, commencèrent à vouloir agir par la force. Comme la caravane marchait fort lentement et fort difficilement en descendant dans les rochers, j'avais pris les devants. J'entendis les cris de ces misérables; je me retournai, et vis qu'ils voulaient arrêter mes mules en exigeant, soit de l'argent, soit un recam; ils pensaient me prendre par là, car ils s'imaginaient que si j'en avais eu un, je l'aurais d'abord exhibé. Fatigué de tant d'obstination, je me saisis du fusil que portait Alawerdi, et leur criai que c'était là le recam que je leur donnerais. Je manquai alors de prudence, ou pour mieux dire de réflexion. Ma position ne pouvait être plus désavantageuse pour livrer combat; mes six bandits étaient juchés précisément au-dessus de moi, à plus de cent pieds. A cette distance mon fusil ne les intimidait

guère, et d'ailleurs ils pouvaient facilement se garer derrière quelque roche. Dès qu'ils virent que mes intentions étaient vraiment hostiles, ils firent pleuvoir des quartiers énormes de rochers, tellement que je croyais que toute la montagne allait s'abattre sur moi. Ma position était vraiment très-dangereuse dans un chemin aussi étroit; il y avait peu de chance pour esquiver les projectiles de mes adversaires. Heureusement il se trouva à quelques pas de moi un rocher faisant saillie qui m'offrit un abri sûr; bien m'en prit, car deux minutes plus tard j'étais écrasé par une pierre énorme qui encombra toute la route. Alawerdi, tout tremblant, avait à peine la force de leur crier de cesser, et que nous consentions à capituler. Le chalvadar, de son côté, qui était avec les gardes, employa aussi son éloquence pour les apaiser. La moitié des gardes garda sa position et le reste vint à moi; ils sentirent que s'ils venaient tous les six ils perdraient tous leurs avantages, car ils sont convaincus qu'un seul Franghi serait en état de lutter avec avantage contre un régiment du chah. Quand ils furent venus à moi : « Ne comptez point, leur dis-je, que je vous donne de l'argent, vous n'aurez pas de moi un seul karapoul (1).

(1) Monnaie de cuivre.

Quant au recam, voilà la seule condescendance que je puisse avoir pour vous. » Là-dessus je leur déployai ma pancarte. Un de ces gardes savait lire, il lut tout haut mon recam, et sentit qu'il était pour le moins inconvenant à eux de traiter comme ils l'avaient fait le phénomène du siècle, l'élixir des philosophes (1) etc. Ils se retirèrent alors, et eurent même la politesse de me souhaiter un bon voyage.

Au pied de la montagne nous trouvâmes le Nakhte-Timour; ce sont des peintures modernes de très-mauvais goût renfermées dans une enceinte. Nous entrâmes ensuite dans une large plaine, cultivée en quelques endroits. Nous passâmes sur les ruines d'un grand village que l'on reconnaît à de nombreux monticules, et bientôt après nous aperçûmes *Kazeroun* et ses palmiers.

Les matériaux dont les maisons sont construites ne sont plus les mêmes que sur le plateau; ici ce sont des pierres et non de l'argile. Kazeroun a plus de ruines que de maisons en bon état : celles-ci sont isolées et ne forment pas de rue; c'est moins une ville qu'un gros village; il n'est point entouré de murs. Les *Orangers*, les *Jujubiers*, le *Zizyphus-spina-Christi* (2) et les

(1) *Voy.* page 457.
(2) N° 4320.

Palmiers y sont abondants. J'achetai pour quatre sous de France près de dix livres d'excellentes dattes. — Cinq farsangs.

21 *janvier*. A deux farsangs de Kazeroun, nous trouvons *Diris*, qui a quelques maisons et des ruines considérables. Nous quittons ensuite la route de Bouchyr, pour prendre sur la droite celle de Chapour. Le chalvadar me conduisit dans un mauvais village, où il y a un fort. Les ruines de Chapour sont à un farsang plus loin, dans la montagne. Nous croyions pouvoir passer la journée et la nuit dans ce village, mais les habitants ne consentirent point à nous donner un logement, probablement parce qu'ils n'en avaient pas. La meilleure raison, suivant eux, pour que nous ne passassions point la nuit près d'eux, c'était qu'on pourrait bien nous voler nos mules et nos effets. Voyant tant de difficultés, j'ajournai à mon retour la visite aux ruines de Chapour.

La plaine de Kazeroun est fort mal cultivée, on voit partout dans ce pays misère et découragement. Le palmier, arbre si utile, et qui croît si bien dans la contrée, n'est cultivé que de loin en loin.

Nous quittâmes bientôt la plaine pour rentrer dans la montagne en reprenant la route de Bouchyr. Nous ne tardâmes pas à rencontrer un ra-

hadar; comme il n'est pas fort agréable de faire tous les jours la guerre, ou pour le moins de disputer des heures entières avec ces gens-là, je leur lâchai un koran. Les gardes sont, suivant moi, beaucoup plus à craindre que les voleurs; c'est une chose assez rare que de rencontrer ces derniers, tandis que les premiers sont inévitables. Après avoir passé dans une gorge assez difficile, où je remarquai quantité de plantes rares, mais non encore en état, nous descendîmes dans une belle plaine, où l'on voit çà et là des ruines; elle est fort mal cultivée, point d'irrigations; il paraît que les pluies du printemps suffisent. Nous atteignîmes le village de *Kamaratich* au fond de la plaine.

Nous avons fait ce jour-là six farsangs. Je trouvai dans cette plaine une *Apocynée* qui forme un arbrisseau et que les gens du pays nomment kharb. Chardin en parle, c'est le *Calotropis procera* de Robert Brown (1).

22 *janvier*. Nous eûmes en partant une querelle avec un homme du village; il prétendait être payé pour le logement que nous avions eu dans le caravansérail qui, comme on sait, est public sur les grandes routes. Comme pour un

(1) N° 4932. Cette plante a une écorce subéreuse très-remarquable.

sujet ou un autre ces difficultés sont fréquentes, je ne m'en occupai guère, et laissai mon domestique s'expliquer. Cependant j'étais déjà à cheval et en route, quand je vis cet homme bousculer le petit esclave noir et s'emparer de son manteau; je tournai bride : aussitôt l'homme, effrayé, rendit le manteau et prit la fuite. Nous marchâmes peu de temps dans la plaine, entrâmes de nouveau dans la montagne et rencontrâmes un corps de garde qui nous laissa passer sans nous rien dire. La route est très-difficile, et construite à grande peine sur les bords d'un ravin profond. J'y trouvai une grande quantité de belles plantes, mais non encore en état, à l'exception du *Solanum suffruticosum* (1). Enfin, après avoir beaucoup descendu, nous atteignîmes les bords de la rivière Abi-Rocona, et puis une plaine; nous nous arrêtâmes dans un caravansérail bâti près du village de *Konakta-Khan*, où il y a quantité de palmiers. La plupart des habitants vivent sous des cabanes (2). Les premiers qui m'aperçurent furent effrayés et crièrent aux autres : « Sauvez-vous, voilà un Franghi. » Je ne sais d'où peut

(1) N° 5030, sans nom.

(2) Pareilles sans doute à celles qu'Aucher Éloy rencontra le surlendemain, et qui sont recouvertes de nattes et de feuilles de palmier. Voy. page 509.

leur venir cette frayeur, si ce n'est de notre costume. Ils doivent cependant voir souvent passer des Anglais, et savoir que les Franghis ne sont pas des anthropophages. Nous ne fîmes guère ce jour-là que cinq farsangs.

Je suis toujours étonné de la beauté du temps, mais j'apprends que les pluies ne tombent ordinairement que du 15 janvier au 15 mars, et se prolongent quelquefois plus tard dans la partie, encore assez élevée, du pays où nous nous trouvons. Je remarquai sur la route le *Vitex agnus castus*, et je cueillis une belle espèce d'*Astragalus*, voisine de l'*Astragalus tumidus*, mais qui en diffère essentiellement.

23 *janvier*. Nous faisons à peine un demi-farsang en plaine et nous entrons dans la montagne, à l'entrée de laquelle se trouve un rahadar. Un des gardes vint me présenter une orange pour avoir un pour-boire; c'est plus poli que de l'exiger. La route fut aussi mauvaise que la veille, et la montagne beaucoup plus longue à traverser; mais il ne faut pas s'en plaindre, c'est la dernière. Nous passâmes à gué la rivière Abi-Rocona, sur laquelle il y a deux ponts; mais ils sont en ruines. L'eau est très-saumâtre; le sel effleurit sur les bords. Parvenus à l'extrémité de la montagne, nous aperçûmes enfin la mer et une vaste plaine plantée çà et là de nombreux palmiers. Je fis ce

jour-là une assez belle herborisation. Je retrouvai beaucoup de mes connaissances d'Égypte et de l'Arabie Pétrée : *Calotropis procera* (1), *Sarcostema viminale* (2), *Salvia Ægyptiaca*, *Hyosciamus muticus* (3), *Ochradenus baccatus* (4), *Trianthema fruticosum* (5), et un arbrisseau que j'avais déjà rencontré sur le plateau de la Perse, qui a les plus grandes affinités avec le *Zygophyllum* et surtout le *Porlieria*. Nous nous arrêtâmes au village de *Dalaki*, où tout le caravansérail était rempli. Il y a tout autour de grandes plantations de palmiers.

24 *janvier*. Nous suivons la plaine basse où nous sommes entrés la veille. L'air est infecté par deux ruisseaux d'eaux chaudes sulfureuses qui sortent du pied de la montagne. Il y a quelques cultures dans la plaine, et on voit çà et là de vastes plantations de palmiers. La route est couverte de caravanes venant de Bouchyr. Nous trouvons deux villages composés de cabanes recouvertes de nattes ou de feuilles de palmier. Les manières du peuple me rappellent l'Égypte et l'Arabie; je retrouvai les mélodies, les danses et

(1) *Voy*. pag. 506, note.
(2) N° 4930.
(3) N° 5040.
(4) N° 4177, sans localité.
(5) N° 4539, sans nom, *T. procumbens?*

surtout ce cri singulier que font entendre les femmes en roulant la langue lorsqu'elles veulent marquer leur joie. Nous faisons halte au second village, et à deux heures, après le soleil couché, nous nous remettons en route dans la compagnie d'une caravane qui se rendait comme nous à Bouchyr. Le soir, il faisait vraiment chaud, mais, vers le matin, il s'éleva un fort vent d'ouest, connu dans le pays sous le nom de chemâl, lequel nous fit éprouver un froid violent. Toujours en plaine basse, de terrain d'alluvion, où le sel effleurit à la surface et ne permet qu'à un très-petit nombre de plantes de végéter; après avoir marché plus de dix heures, nous arrivâmes au soleil levé en face de Bouchyr.

25 *janvier*. Bouchyr se présente assez bien; la ville est petite, mais ne paraît pas trop ruinée contre l'ordinaire des villes de Perse. Du côté de la terre, elle est entourée de murailles passablement en état; le port est bon, il y avait alors trois ou quatre bâtiments de commerce. Comme j'étais porteur de lettres de recommandation de M. Mac-Neil pour le consul anglais, je me rendis chez lui. Il était depuis quelque temps parti pour Bombay, mais je trouvai à sa place le docteur Mackenzie qui me fit le meilleur accueil du monde et eut la bonté de faire retirer mes effets de la douane. Malheureusement pour moi M. Mac-

kenzie ne parle pas français, et me voilà obligé de parler le plus détestable anglais qui soit jamais sorti d'une bouche humaine. Si j'avais à parler devant deux Anglais réunis, ils ne pourraient retenir leurs rires; mais M. Mackenzie a la bonté de garder son sérieux; il fait mieux encore, il me comprend.

Le costume, la physionomie des habitants, diffèrent de ceux des Persans, ils paraissent la plupart d'origine arabe (1).

Bouchyr ne reçoit que des marchandises venant de Bombay, mais, comme le trajet d'Europe est trop long, et les routes par l'intérieur de la Perse très-mauvaises, il y a peu d'articles qui puissent entrer en concurrence avec ceux venant en Perse par la mer Noire. Téhéran et Tabriz surtout sont à de trop grandes distances. Trébisonde a pour les bâtiments européens des avantages bien plus grands qui le feront toujours préférer par le commerce.

Du 25 au 28 *janvier*. Séjour à Bouchyr.

29 *janvier*. Le docteur Mackenzie me donne des lettres de recommandation pour les agents consulaires britanniques à Kirgah et à Mascate.

Départ pour Bender-Abassy. Je marchai aujourd'hui au sud-est, dans la plaine basse et

(1) *Voy*. page 509.

salée des environs de Bouchyr, où l'on voit de tous côtés de singuliers effets de mirage, mais où il n'y a presque point de végétation. Je trouvai cependant, près d'une plantation de palmiers, quelques petites plantes en état : *Cotula aurea* (1), *Senecio squalida*, *var. nana* (2), un *Calendula* (3) que je crois le *Sicula*, le *Scrofularia deserti*; enfin, près du menzil, une espèce d'*Heliotropium* qui me paraît nouvelle (4). Je ne fis que cinq farsangs pour atteindre le petit village de *Mirabdella*, composé de cabanes; les habitants vinrent en foule m'importuner, quoique j'eusse eu le soin de planter ma tente à une assez grande distance de leurs demeures.

30 *janvier*. Route à l'est, toujours dans la plaine salée. Je rencontrai en route une famille de pauvres gens qui transportaient leur habitation ailleurs; les femmes couraient, sans doute pour me demander quelque argent; j'allais leur donner quelque chose, lorsque ne s'apercevant pas de mes bonnes intentions, elles me menacèrent des fusils que portaient deux hommes de la bande, qui étaient devant. — S'il en est ainsi,

(1) N° 4764.
(2) N° 4716.
(3) N° 4873.
(4) N° 5000.

leur dis-je, vous n'aurez rien; moi aussi j'ai un fusil, appelez vos deux hommes et nous verrons! » Elles les appelèrent en effet; ceux-ci firent mine de venir. Mais quand ils virent que loin d'avoir peur d'eux, j'allais à leur rencontre, ils reprirent leur route et marchèrent d'un train qui me fit bien voir que ces ennemis-là n'étaient pas dangereux; je continuai ma route sans faire cas des cris des femmes et des enfants.

Nous nous arrêtâmes, après avoir marché cinq farsangs, au grand village d'*Ahram*, peut-être le même qui est indiqué dans la carte de Lapie, sous le nom d'*Akhrem*; toute la population accourut pour me voir; les femmes se voilant avec beaucoup de négligence, n'étaient pas moins curieuses que les autres. Si elles admiraient mon costume, je n'admirais pas moins le leur; elles portent, dans cette partie de la Perse, des pantalons collants qui leur descendent jusqu'aux chevilles, absolument comme les nôtres, et n'ont le haut du corps couvert que d'une espèce de camisole très-courte; il est vrai que dans toute la Perse, les femmes portent des pantalons, mais ils sont ordinairement larges.

Il y a à Ahram d'immenses plantations de palmiers et des cultures en céréales assez étendues, il y passe une petite rivière d'eau fort saumâtre; on me livra pour 1 sabkera (1 fr. 25 c.),

six batmans (1) de dattes, plus de cinquante livres; j'allai établir mon campement à une demi-heure plus loin que le village, pour n'être pas, comme la veille, importuné par les habitants. L'eau que nous bûmes était détestable par son amertume, provenant de la grande quantité de sel d'Epsom qu'elle tenait en dissolution, aussi fûmes-nous tous purgés de la belle manière, et l'effet de la médecine se prolonga jusqu'au lendemain soir.

31 *janvier*. Route est. J'entre dans les montagnes qui présentent l'image du chaos; je trouve de temps en temps d'énormes blocs de rochers, formés de grandes coquilles (huîtres), passées à l'état siliceux; je passe et repasse plus de cent fois la rivière que j'avais rencontrée à Ahram; la route est affreuse et à peine praticable; nous fîmes environ cinq farsangs pour arriver au village de *Khaloma* où nous trouvâmes enfin de l'eau potable.

Malgré la précaution que j'avais prise, suivant ma coutume, d'aller camper assez loin du village, la plupart des habitants, ayant leur chef en tête, vinrent me rendre visite, et comme sur cette route aucun Européen n'a peut-être passé depuis le commencement du monde, j'étais

(1) Espèce de mesure de capacité, correspondant au décalitre.

pour eux un animal vraiment fort curieux; un Osage, à Paris, n'est rien en comparaison; aussi leur importunité fut telle, qu'il fallut se fâcher sérieusement et les faire fuir en exhibant le seul passe-port qui vaille quelque chsoe en ce pays-ci, mon fusil.

1er *février*. Route est, tirant un peu sur le sud. Nous continuons à voyager dans la montagne, nous arrivons ensuite dans une vallée où est situé le grand village de *Bouchougoun*; toutes les maisons en pierres sont en ruine et remplacées par des cabanes couvertes de nattes divisées par petits groupes, entourés de haies mortes de branches de *Spina Christi* (1). Mon passage fit autant de sensation dans ce village que dans le précédent; mais j'eus le soin d'aller camper au loin. Nous bûmes de l'eau de mare qui sentait horriblement la bourbe, mais au moins elle ne nous purgea pas. J'éprouvai ce jour-là un désagrément bien vif, le vent déchira ma tente et la mit hors d'état de servir. Imaginez maintenant le supplice d'un malheureux botaniste obligé de remuer plus d'une rame de papier au vent et de courir à chaque instant après ses plantes (2).

---

(1) Zizyphus.

(2) Non ignara mali, etc.

2 *février*. Même direction. Nous marchâmes toute la journée dans une plaine déserte, couverte presque partout de *Zizyphus spina Christi*, qui forme quelquefois un très-grand arbre. Nous trouvâmes sur la route une petite rivière salée, et un peu plus loin un petit ruisseau dont l'eau était amère et purgative; la chaleur nous accablait et nous ne pouvions, en aucune manière, étancher notre soif. Nous trouvâmes une route de Chyraz à Bender-Abassy, un peu avant d'arriver à Ferrachben; la journée fut longue, environ huit farsangs.

Ferrachben, qui est situé dans une plaine affreuse, couverte de sel en beaucoup d'endroits, n'est qu'un petit kala, c'est-à-dire un tout petit village fortifié de murailles flanquées de tours comme sont presque tous les villages de Perse. Il y a cependant beaucoup de ruines alentour, ce qui annonce que c'était autrefois un endroit assez important. Il y a des plantations de palmiers assez grandes, et la terre y est un peu cultivée. Il paraît que les pluies printannières suffisent pour les céréales, car on ne fait pas du tout d'irrigations dans cette partie du Farsistan.

Je trouvai à la porte du kala un Khan qui était campé avec une suite nombreuse et plusieurs tentes. Pour éviter la curiosité des villageois, et plus encore les cérémonies fatigantes que le

Khan n'aurait pas manqué de me faire, j'allai camper à une demi-heure plus loin, ce qui n'empêcha pas les gens du Khan de venir me relancer; leur maître m'envoya dire qu'il n'était pas bien que je campasse si loin, qu'il y avait des voleurs, que je devais venir sous ses tentes et qu'il me traiterait bien. Je refusai net.

Toute la plaine est sans eau, mais il y en avait autrefois; ce qui paraît évident par le grand nombre de puits actuellement comblés. J'envoyai au plus vite le chalvadar chercher de l'eau au kala, car je mourais de soif. Il partit avec ses chevaux, mais il ne revint pas. J'attendis fort longtemps avec une grande impatience; à la fin j'envoyai Alawerdi pour savoir ce qui empêchait le chalvadar de revenir. Celui-ci y alla en effet et me rapporta la désolante nouvelle que les portes du kala étaient fermées. Ainsi, il fallait se passer d'eau jusqu'au lendemain; j'avais également grand'faim, mais comment faire lorsqu'on a la langue enflée par la soif et que la gorge est tellement desséchée qu'on peut à peine parler? Je me couchai donc sur la terre, avec la faim et la soif, et pour comble de bonheur à la belle étoile, ma tente étant, de la veille, hors d'état de servir. Le froid et le vent étaient si grands qu'il me fut impossible de me réchauffer. J'essayai en vain de dormir, ce fut tout à fait im-

possible. Je crois avoir rarement autant souffert que cette nuit ; au reste j'aurais tort de l'affirmer, c'est la dernière épreuve qui paraît toujours la plus dure ; je ne suis pas au bout!

Le lendemain matin, le chalvadar revint et donna pour toute excuse de sa conduite qu'il avait trouvé une connaissance à Ferrachben.

3 *février*. Même direction. Nous suivîmes la plaine pendant plus de deux farsangs. Nous entrâmes ensuite dans la montagne et passâmes dans une vallée dont les roches sont formées de bancs énormes de coquilles fossiles ; j'en recueillis de trois espèces différentes. Ayant trouvé un endroit où il y avait plusieurs sources d'excellente eau et quelques masures, nous y fîmes notre menzil, à moitié chemin de Firouzabad, à environ quatre farsangs et demi. Campement en plein air ; le soir en nous chauffant, car le froid est très-grand quand le soleil a disparu, nous vîmes venir à notre feu cinq ou six montagnards qui voyageaient : nous leur demandâmes, suivant l'usage, d'où ils venaient et où ils allaient. Ils répondirent à la première question qu'ils venaient d'un village près de Firouzabad et qu'il allaient à Téhéran, où le Sultan les demandait pour être soldats. Ils s'y rendaient gaiement, mais fort pauvrement, faisant la route à leurs frais. En Perse, l'armée se recrute facilement

par des engagements volontaires. En Turquie, c'est tout différent, on mène les recrues les mains liées comme des galériens.

4 *février*. Même direction. Nous sortons de la plaine pour entrer dans les montagnes, et continuons à nous élever. Le *Zyziphus spina Christi* disparaît pour faire place à l'*Acer* et au *Pistacia terebinthus*, qui couvre la montagne. Nous redescendons ensuite un peu pour entrer dans la plaine où est situé *Firouzabad*. Nous passons, avant d'y arriver, une petite rivière (1) dont l'eau est excellente et sert aux irrigations de la plaine. Toutefois, les cultures sont loin d'être aussi considérables qu'elles pourraient l'être. Un peu avant d'arriver à Firouzabad, je remarquai un pan énorme de muraille antique et, un peu plus loin, un monticule couvert de belles pierres de taille, avec des murailles s'élevant à quelques pieds. Les ruines de Firouzabad sont peu connues et mériteraient d'être explorées par un antiquaire. La plaine possède quatre ou cinq pauvres villages. Firouzabad lui-même est à peine un bourg; toutefois il y a un bazar. —Nous avons fait ce jour-là à peine six farsangs.

Je suis tout à fait dans une autre région botanique; celle des palmiers a presque disparu : à

(1) Le Nablon.

peine en voit-on quelques-uns, les arbres d'Europe ont reparu, ainsi que les orangers; la végétation est tout à fait celle du plateau de la Perse.

Je croyais trouver une route pour aller directement de Firouzabad à Djarroun, mais il n'en existe que pour les gens de pied; ainsi, il faut encore nous rapprocher de Chyraz dont je ne suis plus qu'à quatre petites journées.

5 *février*. Notre direction fut nord, et d'après ma carte, je croyais devoir marcher peut-être deux jours dans cette direction; mais, après avoir traversé une montagne assez élevée et fort difficile, nous nous dirigeâmes au sud-est et commençâmes à descendre. Je remarquai sur la route plusieurs tombeaux dont la vue aurait transporté un Sunnite d'indignation; suivant la profession que le défunt avait pendant son vivant, il était peint sur la pierre sépulcrale, à cheval, le sabre à la main, ou gardant ses troupeaux, etc., etc. Le pays est couvert de *Pistacia terebinthus*, dont les troncs exsudent en grande abondance de la gomme résine. Je fis ensuite un véritable massacre d'une fort belle espèce de perdrix qui y est excessivement commune. Nous marchâmes ce jour-là cinq farsangs pour atteindre *Maïman*, village situé dans une plaine bien arrosée et qui a de vastes vergers : les grenades de Maïman sont surtout célèbres

par leur grosseur et leur qualité; elles surpassent celles de Chyraz, qui jouissent cependant d'une grande célébrité en Perse.

Je rectifiai là plusieurs noms de lieux singulièrement estropiés dans les cartes d'après Chardin; au lieu de *Kaffer*, il faut *Kafal* ou *Karal;* au lieu de *Tadivan, Badindjoun* (Moukak est exact).

Les gens du village qui vinrent ensuite m'obséder, m'apprirent qu'un Français avait visité, il y avait une douzaine d'années, leurs montagnes pour y cueillir des plantes. Ce doit être Bélanger, dont j'ai su le nom à Persépolis, et dont on publie en ce moment les plantes, partie du nord-est (1).

6 *février*. Toujours même direction. Nous descendons une rivière, le *Tengui-Tachka* (tengui en persan, signifie rivière), qui coule dans une charmante vallée fort bien cultivée et couverte de *Myrtes*, de *Vitex-agnus-castus* et de *Figuiers*, etc., qui croissent spontanément. Telle est cependant l'incurie des habitants, que le figuier n'est pas cultivé; je remarquai

(1) Le voyage de M. Bélanger est de 1829. Il en a paru plusieurs livraisons contenant sa relation jusqu'à Tauris, (Tabriz) et quelques planches de botanique. Cette publication intéressante a été malheureusement interrompue. Son itinéraire, en Perse, figurera tout entier dans la carte de M. Lapie, annexée à nos *Illustrationes Plantarum Orientalium*.

plusieurs petits villages dans la vallée, un entre autres dont toutes les habitations sont creusées dans le rocher. Le palmier commence à reparaître : je campai sur les bords de la rivière, en face du village de *Espal-Destaiet* sur le Tengui-Tachka. Pour la première fois depuis mon départ d'Ispahan, le ciel se couvrit de nuages et la pluie devint tellement imminente, que je passai la rivière et allai occuper un taudis dans le village : je cueillis en route l'*Hyosciamus senecionis*.

7 février. Même direction. Nous laissâmes à notre droite la vallée du Tengui-Tachka et entrâmes dans la montagne ; après avoir fait environ quatre farsangs, nous trouvâmes une autre rivière qui coule de l'est à l'ouest et va se jeter comme l'autre, dans le *Tengui-Akoun* ; celui-ci vient de l'est et se dirige au sud-ouest pour aller se jeter dans le golfe, nous passâmes tout auprès ; la carte de Lapie est assez exacte pour le cours de ces rivières. Nous passâmes au pied du *Kou-Nemek* (montagne de sel), ainsi nommée à cause de la grande quantité de sel qu'elle contient ; nous trouvâmes, sur les bords de ces rivières, quelques petits villages, quantité de palmiers et de cultures de riz ; j'achetai environ vingt livres de riz pour un sabkera. Nous fîmes plus de sept farsangs pour atteindre le gros vil-

lage d'*Akoun*, bâti en amphithéâtre sur une colline : les environs sont bien cultivés en riz et bien plantés de palmiers; je cueillis en route le *Convolvulus spinosus*.

8 *février*. Même direction. Nous remontâmes la rivière d'*Akoun* à travers une plaine bien cultivée; après avoir fait environ quatre farsangs, nous trouvâmes le petit village de *Djevé*, et, un farsang après, *Djarroun*, petite ville avec un bazar et deux caravansérails, l'un en bon état, mais où il n'y avait pas de place, et l'autre en ruine, où il fallut cependant bien nous fourrer dans un coin, malgré les oisifs toujours fort nombreux, et les enfants de la ville qui jouaient dans la cour, et qui, à mon arrivée, m'accueillirent par des rires insolents. A cinq cents pas environ de la ville, il existe encore un troisième caravansérail dont parle, je crois, Chardin, ou un autre voyageur, mais je ne pus pas décider le chalvadar à s'y rendre. La ville est bâtie en terre et ne paraît avoir ni augmenté ni diminué depuis Chardin. Toute la nuit précédente, que je passai en plein air, et toute cette journée-ci la pluie tomba assez fort; c'était un événement heureux, attendu avec impatience par les habitants, dans ce pays naturellement si sec, et tous les gens que nous rencontrâmes, s'adressaient des félicitations à ce sujet.

Les environs de Djarroun sont bien cultivés et plantés d'une immense quantité de palmiers qui fournissent les meilleures dattes du monde.

La montagne de Djarroun ou Djarran est une des plus élevées de cette chaîne d'ailleurs basse; elle s'appelle *Kou-Albourt*, si étrangement défigurée par Chardin en montagne d'Ajoudouchs. Il y a deux routes pour se rendre à Lar; les deux premiers jours, je ne suivis point la route prise par Chardin, mais je confirmerai le nom de son premier menzil qu'il appelle *Mouchser* : ne faites sentir que fort légèrement ou même pas du tout l'*r* final. Ce mot est d'ailleurs assez difficile à saisir pour la prononciation: j'ai entendu prononcer Mouzir, Mounzir, qui est le nom donné par Thévenot, mais plus souvent Mousé. Jusqu'à Lar, les noms propres de lieux de Chardin sont exacts.

9 *fevrier*. Même direction. En sortant de la ville, je trouvai encore quelques ruines du caravansérail dont parle Chardin, et à côté un nouveau.

Après avoir traversé le Kou-Albourt par une route fort difficile et fort escarpée, nous arrivons au caravansérail isolé de *Tchatar*, de l'autre côté de la montagne.

10 *fevrier*. Nous continuons à descendre en traversant deux basses montagnes; au pied de la

seconde est une source d'eau chaude, mais qui n'a aucun mauvais goût ; puis une plaine toute blanchie par le sel, circonstance d'où est dérivé sans doute le nom du village de *Séfiz* : nous y arrivâmes après avoir fait cinq farsangs. Le chalvadar, que j'avais eu le tort de prendre au mois, cherchant le plus possible à allonger la route, voulut me faire arrêter à ce village, en plein air, car il n'y a point de caravansérail. Ce lieu n'était point le menzil ordinaire des caravanes. Comme il avait beaucoup plu, la terre était humide, le vent très-froid et le temps encore fort incertain : j'insistai pour que nous allassions à Bénârou, gros village avec un caravansérail, à trois farsangs plus loin. Je n'y réussis point sans me fâcher beaucoup, et j'arrivai le soir à *Bénârou*, où j'eus beaucoup de peine à trouver une petite place dans le caravansérail. Ce village a de grandes cultures et diverses plantations de palmiers.

11 *février*. Je me disposais à quitter mon mauvais gîte quand le chalvadar me déclara qu'il ne voulait pas partir et qu'il resterait trois jours à Bénârou. Je chargeai Alawerdi de trouver des chevaux, mais il n'y avait pas même d'ânes ; il fallut donc condescendre aux volontés de ce misérable. Cependant je lui proposai 4 toumans pour me conduire à Bender-Abassy, à la condi-

tion qu'il partirait immédiatement. Il me demanda 2 toumans à l'avance, et quand il les eut, il déclara qu'il ne partirait que le lendemain : il fallut donc rester à Bénârou, pour être exposé à la curiosité de tout le village.

12 *février*. La pluie était tombée toute la nuit et une partie de la journée ; il est impossible que je me mette en route. Le Khan de Lar, qui se trouvait ce jour-là à Bénârou, fut très-poli à mon égard. Il m'envoya dire d'aller loger chez lui, et comme je n'acceptai point sa proposition, il fit vider pour moi une chambre du caravansérail où je trouvai nombreuse compagnie : c'étaient des myriades de souris qui me rendaient la place à peine tenable et m'empêchèrent de dormir de la nuit, en entrant sous ma couverture et me courant sur la figure. Le Khan m'envoya deux fois par jour à manger, et me proposa de me donner un mimandhar (1) jusqu'à Bender-Abassy. Je refusai ; la route étant très-sûre, le mimandhar ne me servirait qu'à me faire dépenser de l'argent, et à me gêner dans ma marche. Comme il est tout à fait insupportable pour moi d'aller faire des visites à des gens aux usages desquels il est fort gênant de se soumettre, par exemple de rester, tout le temps de la visite, ordinairement

(1) Guide, kawas en Turquie.

fort longue, assis sur les talons. Je fis dire au Khan de m'excuser si je n'allais pas le voir : j'alléguai mon ignorance de la langue. Il crut sans doute que ma conduite était dictée par mon rang, et qu'il ne me convenait pas de lui faire les premières avances : je passai à ses yeux pour un personnage important; toutefois il ne se regarda pas comme mon inférieur, puisqu'il s'abstint aussi de me faire visite : les Persans, comme on sait, sont très-sévères sur l'étiquette et les préséances. Tout alla donc pour le mieux, et je n'eus pas à me déranger.

13 *février*. Le temps s'étant un peu remis, je pus continuer ma route. A quelques portées du fusil, je rencontrai le Khan qui se rendait à Lar, accompagné d'une très-nombreuse suite : c'était un homme de bonne mine et de manières distinguées. J'aurais voulu éviter le mimandhar, mais il n'y eut pas moyen, il s'acharna à m'accompagner; il fallut bien en passer par là. Du reste, ce n'est pas un personnage d'une grande distinction, c'est tout bonnement un esclave abyssinien.

Je sortis de la plaine de Bénârou par une vallée qui traverse la montagne, pour entrer dans une autre plaine cultivée en quelques endroits, et où je remarquai quelques chétifs villages. Nous traversâmes ensuite une autre montagne

et une autre plaine où est situé *Biris* ou *Bizri*, petit village ruiné, avec un vaste caravansérail, bâti par Chah-Abbas et qui est occupé par ce qu'il y a d'habitants dans le village. On y voit le tombeau d'un imam, en forme de pyramide, dont les pierres font saillie, et surmonté d'une petite colonne; il paraît que ce personnage est en vénération dans le pays. C'est la seule construction qui soit entière dans le village. Il n'y a dans les alentours que deux ou trois palmiers. Notre journée, jusqu'à Biris, ne fut que de six petits farsangs. Grâce à la pluie abondante qui avait tombé la veille, l'eau de la citerne était très-bonne et je m'en régalai.

14 *février.* Après avoir traversé une basse montagne, nous nous trouvons dans une plaine cultivée en plusieurs endroits, et où, après quatre heures de marche, nous trouvons le petit village de *Kourdeh.* Le beau caravansérail dont parle Chardin a disparu; il y en a plusieurs sur la route, mais tous sont en mauvais état. Un farsang environ après Kourdeh, est une montagne que nous traversâmes assez facilement, la route étant peu escarpée. Nous descendîmes ensuite environ pendant deux farsangs, avant d'arriver à Lar. Il y a sur la route une grande quantité de citernes, mais toutes en mauvais état, et, malgré les pluies abondantes qui sont tombées les jours

précédents, elles ne contenaient pas une goutte d'eau. Notre journée fut d'environ huit farsangs.

Lar est bâti dans une plaine bien arrosée et passablement cultivée. En arrivant du côté de Chyraz, on passe entre deux montagnes qui étaient autrefois bien fortifiées et défendaient la ville. Il existe beaucoup de restes de ces travaux et un château qui paraît en bon état.

Les environs de Lar sont plantés d'une immense quantité de *Tamarix articulata* (1), mais dont je n'ai jamais pu voir la fleur, ni en Égypte, ni en Mésopotamie. Il paraît que peu de botanistes ont été plus heureux que moi, si même il y en a un seul. Les échantillons du riche herbier de De Candolle sont sans fleurs. Si Forskael avait vu ce *Tamarix* en fleur, certainement il n'en eût pas fait son *Thuya aphylla*; il est même étonnant que le port de la plante ne lui ait pas fait reconnaître à quel genre elle appartient.

A en juger par les ruines, dont l'emplacement de Lar est couvert, il y avait autrefois des murs, mais maintenant cette ville est ouverte de toutes

(1) N° 4509, in desertis ad sinum Persicum, étiqueté *Trichaurus*, par M. Decaisne. *Voy.* page 227.

parts et la population actuelle est faible. Lar devait être une ville importante, et qui ne le cédait pas à Chyraz pour l'étendue; maintenant elle ne présente plus que l'image de la désolation. Les citernes, autrefois au nombre de plus de trois mille, sont la plupart en ruines. On y cultive beaucoup d'orangers et de palmiers. Le Khan me fit préparer un logement dans un de ses jardins, tout dévasté comme le reste de la ville. Le soir, il m'envoya à souper et insista pour que son esclave m'accompagnât; il me fit dire que c'était l'ordre du prince Firman-Firman, et que tout Franc qui passait dans son khanat devait être traité ainsi; il n'y avait rien à dire.

15 *février*. Je ne pus partir qu'après dîner, et comme pour trouver un village, il faut marcher quinze farsangs, nous n'en fîmes que trois et nous arrêtâmes à *Tengonou*, hameau de trois maisons, avec quelques palmiers et des cultures. Notre route passe dans une plaine de terrains d'alluvion, où le sol s'effleurit à la surface, et qui est cependant très-fertile quand elle est arrosée. Le terrain est de la même nature que celui de Bagdad et de Babylone. A deux heures, nous trouvons deux petits villages, *Birak* et *Biraki*. Quant au village de Chercoff dont parle Chardin, c'est un nom estropié et tout à fait inconnu; c'est probablement Birak. Le B majus-

cule aura été pris pour Ch, *l* pour *e*, *a* pour *co*, et *k* pour deux *ff* (1).

16 *février*. Nous suivons la plaine qui s'élève un peu après un caravansérail ruiné; deux farsangs plus loin, le village d'*Ali-Abad*; à gauche de la route, à demi-farsang, est un caravansérail. La plaine devient de plus en plus horrible, elle est toute couverte de sel; trois farsangs plus loin, le caravansérail isolé de *Tchem-Dissingui*. Sur la route, on trouve quantité de ruines, de citernes et de caravansérails. Nous traversâmes ensuite une basse montagne, et nous descendîmes encore dans une plaine où est le village de *Khormout*; notre menzil, à douze heures de Tengonou. Il y a dans cette plaine quantité de *Mimosa*, qui forment de grands arbres; ils ne sont pas en état, mais je crois que cette espèce est le *Mimosa farnesiana*. J'ai cueilli dans les sables le *Phelypea lutea* parasite sur les racines de soude.

17 *février*. Route Sud. Après avoir marché environ trois farsangs, dans la même plaine, nous passâmes une montagne, une vallée où coule une petite rivière qui n'a probablement de l'eau que dans ce moment qu'à cause des pluies, et trouvâmes, après avoir marché cinq farsangs, un

(1) Cette explication ressemble beaucoup à une plaisanterie. On pourrait en dire autant de beaucoup d'étymologies.

caravansérail avec un canal d'excellente eau, et un peu plus loin, des plantations de palmiers. Sur la gauche, au pied de la montagne, il y a là probablement un village. Ensuite, après six farsangs de marche, nous arrivâmes à *Dalaun*, petit village que Chardin appelle *Tenk-Dalaun* (Tenk serait-il une corruption de Kend, village?), qui a cinq ou six maisons et autant de cabanes, quelques cultures et de bonne eau. Dalaun doit son existence à une petite source qui sort du pied de la montagne. J'ai fait aujourd'hui une très-belle herborisation. Les habitants sont singulièrement surpris de voir un individu aussi extraordinairement vêtu, et venu d'un pays dont ils n'ont jamais entendu parler, cueillir de l'herbe pour la mettre entre des feuilles de papier; ce sera une époque mémorable dans les annales, sans doute fort monotones, de Dalaun. Du reste, comme l'a, je crois, déjà observé Morier, les habitants du Laristan sont fort pacifiques et peu enclins à mal faire.

18 *février*. La pluie étant imminente, je m'arrêtai à un caravansérail, à deux farsangs de Dalaun; bien m'en prit, car la pluie tomba un instant après avec une grande violence. Après cette averse, je fis une petite course autour du caravansérail et j'y cueillis de fort

bonnes plantes, un *Calophaca* (1), une *Mathiola*, espèces nouvelles, un *Cleome* qui me paraît différer du *Cleome glandulosa* (2), par ses feuilles à cinq nervures, et enfin le *Capparis afzelii*, ou plutôt une espèce nouvelle (3), quoique la phrase du Prodrome de De Candolle convienne à merveille; les feuilles adultes sont glabres et charnues, tandis que les plus jeunes sont minces et couvertes de petites écailles argentées comme celles de l'*Eleagnus*. Je recueillis deux espèces de Termès dont les mâles volaient en grand nombre après la pluie.

19 *février*. Même direction : nous suivons une plaine déserte couverte de beaux *Mimosa*; à trois heures, caravansérail de *Gour-Bazerguian*, et trois heures plus loin nous nous arrêtons au caravansérail de *Soultany*, sans habitants; je cueillis une jolie espèce de *Viola* (4) et une *Euphorbia*.

20 *février*. Même direction : après une heure de marche, *Rarestoun* avec un caravansérail et

---

(1) N° 4436.

(2) N° 419. *Cl. S. quinque nervis*, Auch.

(3) N° 4189, 4191 et 4192. Le vrai *Capparis afzelii*, est originaire de l'Afrique occidentale.

(4) La même que celle du mont Akadar, dans l'Imamat de Mascate; voir plus loin.

quelques maisons, mais sans habitants. Le pays est couvert de magnifiques *Mimosa* qui forment de grands arbres; trois farsangs plus loin, nous voyons les ruines d'un pont fort long dont il y a encore une trentaine d'arcades debout; il aura été abandonné parce que le torrent a changé de lit. A environ trois portées de fusil de là, nous nous trouvons en face du torrent qui était considérablement grossi par les pluies de la veille; le mimandhar voulût le passer, mais son cheval perdit pied et tous les deux disparurent un instant; ils eurent beaucoup de peine à s'en tirer. Quant à nous, nous fûmes obligés de chercher, en tournant sur la gauche, quelque village afin de trouver de la paille et de l'orge pour nos chevaux, en attendant que le torrent devint guéable; nous vîmes des plantations de palmiers et quelques cabanes, mais ne rencontrâmes personne. Nous continuons notre marche et apercevons enfin un Arabe, car tout le pays n'est plus habité que par eux; à notre vue il prit la fuite malgré nos cris. Nous fûmes plus heureux un instant après, nous surprîmes un berger endormi; sa frayeur fut grande quand nous le reveillâmes, mais lorsqu'il vit que nous ne voulions que savoir la route du village, il nous donna toutes les indications nécessaires; un peu plus loin, un autre berger nous ayant aperçus,

prit la fuite; nos gens ayant remarqué quelque chose sur la place qu'il venait de quitter, y coururent, c'était un agneau que le berger venait d'égorger. Nous arrivons à la nuit au village de *Kichal* où nous passâmes la nuit.

21 *février*. Nous n'étions plus éloignés de Bender-Abassy que de huit farsangs, nous passons le torrent facilement, les eaux ayant beaucoup baissé la nuit. Nous entrâmes ensuite dans une horrible montagne, image du chaos; j'y cueillis la *Fagonia persica*, une charmante légumineuse qui malheureusement n'a point encore de gousses, *Indigofera spinosa* (1), et l'*Isatis Garcini* (2). En m'écartant pour cueillir ces plantes, je perdis mes gens de vue, et fus bientôt totalement égaré au milieu des précipices et des rochers; j'eus beau appeler, les échos seuls répondaient à ma voix; enfin j'aperçus un Arabe, qui, à la vue d'une personne vêtue d'une si façon singulière, ne parut pas médiocrement étonné. Cependant il ne s'enfuit pas; je lui demandai la route de Bender-Abassy : il s'y rendait, en sorte que nous fîmes amicalement route ensemble; je retrouvai mes gens et nous arrivâmes enfin à cette ville,

(1) N° 4342, 4343.
(2) N° 4045, *Fortuynia Aucherii*, Boiss., 268.

où le Cheik me fit donner un logement et m'envoya tout ce qui m'était nécessaire.

22 *février*. **Bender-Abassy** est plus petit que Bouchyr; la ville proprement dite entourée de murs, renferme un bazar qui n'est pas très-bien fourni, et une centaine de maisons; il y a, tout auprès, un petit village à un quart-d'heure, sur le bord de la mer, où habitent les pêcheurs; la majeure partie de la population est Arabe, il y a cependant passablement de Persans; on y trouve aussi des noirs Africains et des Banians. Il y a autour de la ville quelques palmiers, et de pauvres jardins où l'on cultive le *Radis* dont on mange les feuilles en salade, le *Pourpier*, l'*Ognon*, le *Palma Christi*. Bender-Abassy appartient au Cheik Sied, Imam de Mascate, qui nomme le Cheik gouverneur, mais il paye un tribut au Chah de Perse. Il n'y avait à mon arrivée, que deux bâtiments arabes un peu forts, dans le port, et trois autres plus petits; un des deux grands bâtiments devait, disait-on, mettre à la voile pour Mascate, le jour de mon arrivée, mais c'était un mensonge ordinaire aux marins; ils parlent à présent de partir dans deux jours et je crains bien que ce ne soit pas plus vrai. Au reste, je suis bien décidé à profiter de la première occasion qui se présentera, afin d'être de retour sur les côtes de Perse pour le fort de la végé-

tation qui est le mois d'avril. Les montagnes du golfe Persique du côté de la Perse, sont encore vierges et vraiment très-intéressantes pour l'histoire naturelle. Il n'est question dans les livres de botanique, que de quelques plantes rapportées par Garcin et décrites dans la *Flora Indica* de Burman; j'en ai déjà cueilli quelques-unes, entre autres l'*Isatis Garcini* (1).

Il y a sur les bords de la mer plusieurs oiseaux intéressants que je fis tuer et dont je rapporterai les dépouilles. Quant aux coquilles, elles sont peu nombreuses, ainsi que les plantes marines, vu qu'il n'y a point de rochers qui baignent dans la mer. Mascate m'offrira sans doute plus d'avantage à cet égard.

La nourriture ordinaire des hommes et même des animaux est le poisson, qui y est très-abondant et à vil prix; Alawerdy acheta deux énormes poissons, qui pouvaient peser ensemble vingt livres, pour 6 karapouls (30 centimes). Les dattes sont excellentes.

Dans ce temps-ci, le climat de Bender-Abassy est très-bon et l'eau y est fort potable, mais dès que le mois de juin approche, les fièvres y font de grands ravages, et il ne serait pas prudent à un

(1) *Voy.* page 135, note 2.

étranger d'y séjourner. Presque tous les habitants fuient la ville pendant l'été et vont chercher un peu d'air pur dans les montagnes voisines. Les environs immédiats ne sont qu'un désert couvert de plantes marines; il y a cependant autour de la ville quelques plantations de palmiers.

23 et 24 *février*. Séjour. J'emploie ces journées à mettre en ordre mes collections, et surtout à préparer les oiseaux des environs. J'ai mis en peau trois Larus (1) de grande taille qui m'ont paru intéressants.

Le bâtiment qui devait faire voile pour Mascate le jour de mon arrivée est encore à l'ancre; il n'a pas encore sa charge : je ne sais quand je pourrai partir.

25 *février*. Je me décide enfin à aller faire une visite au Cheik gouverneur, qui me donna l'hospitalité la plus cordiale; je le trouvai assis à l'angle de son divan, et tous les gens de sa suite étaient accroupis sur les talons, de chaque côté de la salle. Il y avait là des figures de toutes les couleurs, depuis le blanc jusqu'au noir d'ébène; deux noirs de Zanzibar, n'ayant que la ceinture de pudeur étaient à la porte d'entrée, tenant une pique à la main. La plupart des gens du Cheik, à

(1) Nom générique des Goëlands, et des Mouettes ou Mauves.

l'exception des Persans, étaient nus. Le Cheik se leva à mon arrivée et en fit autant quand je pris congé de lui; il me fit beaucoup de questions sur la France et sur le Roi, et ne manqua pas de me parler de Napoléon avec de grands éloges. Où la renommée de ce grand homme n'a-t-elle pas pénétré? Il me parla aussi de la prise de Constantine dont la nouvelle est déjà parvenue chez eux. Il me demanda ensuite « quel pays je préférais » de la Turquie ou de la Perse? — Je lui répondis : « que la Perse avait peu d'habitants, que ses » villes et ses villages étaient ruinés, et que la » majeure partie n'était qu'un désert sans eau, » au lieu que la Turquie était en général un pays » très-fertile et cultivable en toutes ses parties » sans beaucoup d'efforts. — Eh bien! me dit-il, » puisque c'est un pays si beau, pourquoi les Fran- » çais ne le prennent-ils pas? — Parce que, lui ré- » pondis-je, les Français ne sont pas des voleurs. — » Eh! me dit-il en riant, pourquoi ont-ils donc » pris Alger? — Parce que les Algériens, répli- » quai-je, étaient des pirates qui ne respectaient » rien et faisaient les Chrétiens prisonniers es- » claves; parce qu'ils avaient insulté la France, » et qu'il était de la dignité de celle-ci d'en tirer » vengeance. — Mais pourquoi n'avez-vous pas » rendu le pays au Sultan Mahmoud, après avoir » puni le Dey, en exigeant du Sultan qu'il réprimât

» la piraterie? — Le sultan Mahmoud n'était pas le » maître d'Alger; son autorité y était nulle, et » si Mahmoud en fût devenu possesseur, la pira- » terie aurait recommencé, parce qu'il n'est pas » en état de la réprimer. Le pays se serait bientôt » soulevé contre les Turcs, et la France aurait » inutilement versé le sang de ses soldats. Au » reste, la France n'empêche nullement l'exer- » cice de la religion musulmane; elle respecte » les propriétés, les mœurs et usages des Arabes, » et ceux-ci sont les premiers à vanter en ce » moment les bienfaits d'un gouvernement ami » de la justice. »

Le Cheik fut très-content de mes explications, et ajouta « qu'on lui avait dit tout le contraire, » entre autre choses qu'il n'y était plus permis » aux Arabes de faire la prière, et que les mos- » quées avaient été démolies. » Je lui répondis « que ces nouvelles absurdes étaient répandues » par des ennemis de la France. » Il parut convaincu de ce que je lui dis.

Le Cheik possède plusieurs bâtiments : un d'eux attendait ses ordres pour appareiller. Sur l'observation que je fis que je désirais partir le plus promptement possible pour Mascate, il eut la bonté de donner des ordres pour que le bâtiment mît à la voile le surlendemain.

26, 27 et 28 *février*. Séjour.

1er *mars*. Je me transporterai avec mes effets à bord du bâtiment du Cheik après avoir payé 4 toumans pour mon passage. Le navire est de médiocre grandeur, et ce qui me contrarie le plus, c'est qu'il n'est pas ponté. Il est chargé de sacs remplis de feuilles de *Myrte* qu'on exporte à Mascate, des vallées des montagnes entre Chyraz et le golfe. Je ne manquai pas de m'informer quel usage on faisait de ces feuilles, et j'appris qu'on en faisait une eau pour servir de lotions. Il y avait ensuite des pots d'*Assa fœtida* (1) qui répandaient une odeur infecte et désagréable au plus haut degré. Nous mîmes à la voile environ à midi et nous arrivâmes le soir à la nuit à l'île de *Kichme*.

2 *mars*. Les gens du bâtiment étant tous de cette île et y ayant leurs femmes, il n'était pas présumable que nous partissions tout de suite; en effet il fallait y séjourner; j'en profitai pour faire une petite excursion dans l'île; j'y trouvai le *Solanum coagulans* de Forskael (2), la *Cassia obovata* (3), la *Sida mutica* (4), le *Capparis afzelii* (5). Les montagnes, du reste assez basses,

(1) *Ferula assa-fœtida.*
(2) N° 5029.
(3) N° 4367.
(4) N° 4277.
(5) *Voyez* page 533, note 3.

de l'île sont toutes de calcaire, et j'y recueillis un bon nombre de coquilles fossiles en bon état. L'île de Kichme a plusieurs villages et des plantations considérables de palmiers. Le village principal est assez bien bâti; il possède un bazar et il a un aspect beaucoup meilleur que Bender-Abassy. L'île appartient à l'Imam de Mascate, qui ne paye, pour cette possession, aucun tribut au Chah de Perse. Tous les habitants sans exception sont Arabes, mais ils ne parlent que le persan.

3 *mars*. Nous mîmes à la voile, quelques heures avant le jour; nous laissâmes l'île d'Ormouz à notre gauche, passâmes tout près de l'île de Larak, et d'assez bonne heure nous arrivâmes près de l'île Salaman, qui n'est séparée du cap Mascédon en Arabie, que par une passe très-étroite (Ras-Mascédon opposé au Ras-Moubarek (1)), est-ce par hasard que l'on trouve ici deux noms grecs Macedon et Salaman (Salamin), ou bien ces noms avaient-ils quelques rapports avec l'expédition d'Alexandre?.... Il y a deux ou trois écueils qui sont la prolongation de l'île; Salaman est petite et ne contient aucun habitant; de ce point on aperçoit la côte de Perse, car on est

(1) Le Ras-Moubarek est l'un des caps les plus avancés de de la côte de Perse.

dans la partie la plus étroite du golfe, que par un vent ordinaire, on peut traverser en trois heures.

4 *mars*. Nous longeons les côtes d'assez près et ensuite nous les perdons presque de vue; le vent est très-faible et la nuit nous avons un calme plat.

5 *mars*. La nuit, par extraordinaire, le vent fut assez frais, et je me félicitais d'avancer un peu, lorsque tout à coup le gouvernail échappe des mains du reiss (1), qui crie aux matelots endormis de baisser la voile; nous étions en effet assaillis par un violent coup de chemâl (vent d'Ouest). Cette maudite voile arabe ne se descend pas aussi vite qu'on le voudrait en pareille occasion, aussi le grain eût-il le temps de nous atteindre, et nous reçûmes une secousse que je crus bien être la dernière de ma vie. Le bâtiment fut presque renversé; nous fûmes inondés, l'eau nous gagnait de toutes parts. Cependant la voile fut enfin descendue, le bâtiment se releva et flottait toujours, mais il avait à peine un pouce au-dessus de l'eau, tant nous en avions embarqué; la plus petite introduction nouvelle devait nous submerger; nous n'eûmes d'autre res-

(1) Patron, capitaine.

source pour nous alléger, que de jeter à l'eau une douzaine de sacs de feuilles de myrte, et de vider le bâtiment avec des sceaux qui se trouvaient heureusement à bord. Tous les passagers et les matelots eux-mêmes, quoique plus accoutumés que les premiers, à de pareilles algarades, se croyaient perdus; en effet, la violence du chemâl allait toujours croissant; les sunnites se mirent à répéter en chœur le : Allah ill Allah ! les Chyraziens, à invoquer Aly, et les Banians, Visnou ou Brama, je ne sais lequel. Mon brave Alawerdy, qui voyageait pour la première fois sur mer, pleurait à chaudes larmes, en implorant la Sainte-Vierge et tous les Saints du martyrologue Arménien. Quant à moi, je dois l'avouer, je n'invoquais rien, j'avais bien autre chose à faire; quoiqu'en face de la mort que je n'ai jamais vue si imminente, je ne pus m'empêcher d'admirer le terrible et magnifique spectable que me présentait la mer. Par un effet particulier de la phosphorescence dans les régions tropicales, la mer paraissait en feu, et chaque nouveau coup de vent nous lançait au milieu de montagnes roulantes de flammes sans cesse renaissantes, qui menaçaient à chaque instant de nous dévorer. Nous en fûmes quittes cependant pour une bonne peur; le coup de vent ne dura pas plus de trois heures, et quoique la

mer continuât à être irritée toute la journée, le vent reprit sa direction ordinaire.

6 *mars*. Je me réveillai le matin près de la côte non loin de *Sohar*, au bruit du tambourin : nous étions en temps de baïram. Les Arabes, de même que les nègres, ont une passion démesurée pour la musique et pour la danse, dès qu'on approche de quelque village arabe, on est sûr d'entendre le bruit du tambourin, et le roulement de langue des femmes arabes qui témoignent leur joie. La côte est couverte de forêts non interrompues de palmiers. Sohar a un château en bon état et appartient à un parent de l'Imam de Mascate ; il est à peu près indépendant.

7 *mars*. Toujours fort peu de vent dans le jour et calme dans la nuit. Nous atteignons cependant *Borka*, non loin des îles de sable.

8 *mars*. La montagne se rapproche beaucoup de la mer, les palmiers y sont nombreux; nous passons à côté d'un écueil nommé Safal, tout près de Mascate, que nous ne tardons pas à apercevoir, ainsi que trois villages, qu'on peut regarder comme ses faubourgs.

Mascate. L'entrée du port est défendue par des forts assez mal construits ; mais, au fond, il y a sur la montagne la plus élevée, un château très-bien construit, bâti autrefois par les Portu-

gais; le port est grand, profond et à l'abri de tous les vents. Il y avait trois gros bâtiments de guerre de l'Imam, mouillés dans le port, le reste de la flotte est composé de plus de vingt bâtiments construits à Bombay, à l'européenne, et à Zanzibar, île d'Afrique orientale, qui appartient à l'Imam, elle s'était révoltée contre lui, et il s'y est rendu pour la soumettre. Les montagnes au pied desquelles est bâtie la ville, sont d'une aridité remarquable.

Mascate est petit, les rues sont étroites et fort sales; sa population est toute hétérogène; il y a une grande quantité de Banians, de nègres, et quelques marchands persans; cependant la majeure partie est Arabe, quoique le noir soit la couleur dominante.

Mascate, bâti comme dans un entonnoir, au pied et devant des montagnes arides et brûlantes, ne reçoit le vent de mer d'aucun côté; l'entrée du port n'étant point dirigée du côté de la ville, et par conséquent elle éprouve d'épouvantables chaleurs et l'air y devient très-mauvais. Toutefois il paraît qu'on m'a beaucoup exagéré le danger d'y séjourner : d'après les Anglais, une nuit seule passée à terre, devient une cause presque certaine de mort; j'y ai trouvé pourtant quelques étrangers : un juif de Libourne, l'agent anglais lui-même, natif de

Bagdad, des Persans, etc., qui y demeurent depuis longtemps et se portent à merveille. Au reste janvier, février, mars et avril, sont assez supportables.

Il y a beaucoup de femmes publiques à Mascate, comme dans tous les pays qui approchent des tropiques, où le climat pousse irrésistiblement à l'amour physique; il y a toute liberté pour le libertinage. Musulmans, Chrétiens, Indiens, à quelque nation qu'on appartienne, on est bien reçu de ces femmes, et les gens du pays ni l'autorité, n'en prennent aucun souci, à la différence des autres contrées musulmanes de la Turquie d'Asie par exemple, et même de la Perse, où il serait fort dangereux d'être surpris avec une femme musulmane.

J'avais des lettres pour l'agent anglais à Mascate, juif de Bagdad, qui me fit un excellent accueil (1). — Il n'y a pas plus de huit jours qu'un gros bâtiment de guerre français a quitté Mascate, l'*Artémise*, capitaine Laplace; ce bâtiment a fait voile pour Moka. Si les circonstances m'eussent mieux servi, j'aurais probablement profité de cette occasion, pour me rendre à

(1) Les procédés de cet homme changèrent bientôt, ainsi qu'on le verra plus loin.

Moka et visiter les montagnes de l'Arabie Heureuse; je regrette beaucoup de ne m'être pas rencontré avec des compatriotes. J'ai manqué aussi l'occasion de voir M. Fontanier, consul de France à Bassora, qui a passé il y a quelques jours par Mascate, pour Bombay, d'où il se rendra à Suez et de là en France.

9 *mars*. On nous dit aussi que le consul anglais de Bouchyr, qui était depuis quelque temps à Bombay, arrivait avec un bâtiment de guerre, et se trouvait près de Mascate; mais nous sûmes bientôt que c'était un bâtiment marchand anglais chargé de charbon de terre pour le bateau à vapeur.

10 et 11 *mars*. Je pris quelques renseignements sur les Wahabites. Cette secte est toujours très-nombreuse, et sa principale ville est Derrekey entre Mascate et la Mecque. Ils sont plus de trois mille dans cet endroit, mais depuis qu'Ibrahim-Pacha les a défaits, ils ne paraissent plus en état de reprendre les armes. C'est donc tout à fait à tort que quelques journaux européens ont annoncé un nouveau mouvement parmi eux.

Mascate exporte en Perse beaucoup d'ânes, qui sont très-gros et très-forts. Les fruits y sont estimés; ce sont, comme on le pense bien, tous fruits de l'Inde; le *Bananier* (*Musa pa-*

radisiaca), l'*Amba* (*Mangifera Indica*) (1), etc.

J'allai faire une petite promenade en dehors de la ville dans une vallée où il y a beaucoup de cabanes d'Arabes. Comme nous sommes en temps de baïram, toute la population est en réjouissances, et porte ses habits les plus beaux. Leur plus grand plaisir est de battre d'une espèce de tambour fort long, qu'ils se contentent de frapper avec la main, ou de sonner dans une longue corne. D'autres agitent une espèce de fruit long, dont les graines résonnent dans l'intérieur (2); d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, se contentent de frapper en mesure dans leurs mains, en s'accompagnant de la voix, tandis qu'ils exécutent les mouvements lubriques qui constituent en général la danse parmi les Arabes, les Persans et les Indiens. En général soit en travaillant, soit en se réjouissant, les Arabes s'accompagnent toujours de la voix. Un d'eux entonne un air et les autres répondent; c'est ce qu'ils font en chargeant et en déchargeant les marchandises sur le port.

Cette population noire, et il faut bien le dire

---

(1) N 4321.

(2) Sans doute une *Cucurbitacée*. Il est à regretter qu'Aucher Éloy ne s'en soit pas assuré.

aux traits généralement hideux, ne pouvait s'empêcher de témoigner son étonnement de voir un Franc, et éclatait souvent de rire à ma vue. Il ne serait pas prudent de se fâcher contre eux, et il vaut beaucoup mieux faire la sourde oreille. J'admirais surtout la milice du Cheik, composée d'hommes nus, à cheveux longs et flottants sans ordre sur leur tête. Ils ressemblent entièrement à des sauvages, et leur figure en a toute la férocité.

Je croyais qu'il me serait facile de visiter l'intérieur du pays soumis au Cheik ; tout s'annonçait bien. Mais les difficultés commencent, et Dieu sait quand elles finiront. L'absence du Cheik n'est pas favorable à mon projet ; son fils aîné étant employé dans un gouvernement éloigné, il avait nommé son second fils lieutenant de ses états : mais ce jeune homme s'étant mal conduit, le Cheik écrivit qu'on fît revenir à Mascate son fils aîné, et qu'on lui donnât la lieutenance. Néanmoins, comme il n'avait pas une grande confiance en lui, il institua comme régente une vieille tante âgée de près de cent ans, qu'il aime beaucoup, et qui passe pour avoir de la capacité et de la prudence. On pense bien que le second fils n'a supporté qu'avec répugnance cette disgrâce. L'un et l'autre ne sont pas aussi disposés à être agréables à l'agent anglais que le Cheik lui-même,

et d'ailleurs il paraît qu'il n'a pas du tout les moyens de se faire obéir.

On avait désigné pour m'accompagner un homme d'une des meilleures familles du pays, lequel sait un peu d'anglais et qui connaît les Européens pour les avoir fréquentés dans l'Inde, où il a séjourné. Mais cet homme est venu s'excuser sous prétexte qu'il a une femme qu'il ne peut se résoudre à quitter pour si longtemps; il n'est pourtant question que de trois semaines au plus, au reste cet homme, qui probablement a servi quelques Anglais et en a reçu des émoluments considérables, suivant l'usage de ces messieurs dans l'Inde, où ils touchent de forts appointements de leur gouvernement, ne peut guère me convenir, à moi, pauvre diable, qui voyage à mes frais. Il y a encore d'autres difficultés; on n'a à Mascate d'autres bêtes de somme que des ânes, le Cheik seul a des chevaux et des chameaux, mais ces animaux sont dans l'intérieur du pays, et encore ne peut-on guère s'en servir dans les montagnes. Quelle que soit la vigueur des ânes, ils ne peuvent pas porter de grandes charges, et il me faut beaucoup de papiers pour mes plantes. Dieu veuille m'avoir en pitié!

Dans la petite excursion que j'ai faite, je remarquai un petit nombre de plantes curieuses,

Capsicum frutescens (1), *Mangifera amba* (2), et quelques autres que je n'ai pu préciser aujourd'hui, et sur les montagnes les plus arides peut-être du monde entier, un *Crozophora* (3) (Croton, Linné), qui me paraît nouveau.

Je reçois une lettre en anglais d'un Arabe, agent commercial français à Mascate établi par M. Fontanier, agent consulaire français à Bassora. Il me priait de venir chez lui après-demain; je lui répondis comme je le pus en anglais, que je ne pouvais le faire en ce moment, étant sur mon départ, mais qu'à mon retour j'aurais cet honneur. L'agent anglais ne voit point avec plaisir cet agent français, qui, selon lui, volait indignement les marins français abordant à Mascate, et aurait vendu la viande à la frégate l'*Artémise* trois fois plus qu'elle ne lui coûtait.

12 *mars*. Enfin tout paraît terminé et prêt pour mon excursion dans l'intérieur, l'agent anglais a obtenu en ma faveur des lettres de recommandation pour les principaux Cheiks de l'intérieur qui sont obligés de me fournir des escortes et des vivres sans frais pour moi. Il m'a procuré pour guide un Arabe qui parle le persan, et connaît

(1) N° 5039.
(2) *Voy.* page 549.
(3) N° 5296.

l'intérieur du pays. Je pris donc un bateau pour me rendre à *Matrak*, accompagné d'un juif, ami de l'agent et de son secrétaire. Comme il n'y a point de montures à Mascate, il fallait bien se rendre à cet endroit pour s'en procurer.

En sortant du port, nous longeons la côte occidentale qui contient des villages dans tous ses enfoncements; *Kalbou*, village de belle apparence, où les Banians brûlent leurs morts. *Douhka* et quelques autres; enfin *Matrak*, éloigné à peine d'une heure de Mascate, et qui, pour le pays, est plutôt une ville qu'un bourg. Matrak est d'ailleurs aussi grande que Mascate, il y a un grand bazar, des murailles et des portes bien gardées. L'air de Matrak, bâtie enface de l'ouverture du port, qui est très-vaste, est bien meilleur que celui de Mascate. Il y a autour de la ville quelques jardins et de bonne eau que l'on retire des puits.

Nous ne trouvâmes point chez lui le chef de Matrak : il était à quelques heures plus loin auprès du second fils du Cheik. Comme nous avions pour lui un ordre de nous fournir des montures, nous lui envoyâmes notre Arabe; il nous rapporta pour réponse que le prince ne se croyait pas assez autorisé à me faire partir pour l'intérieur, et qu'il lui fallait des ordres plus précis. Évidemment l'orgueil du jeune Cheik

était blessé de ceux qu'on lui avait déjà donnés à mon égard. Nous fûmes bien obligés de retourner à Mascate.

Pendant l'absence de notre messager, nous avons fait une petite promenade dans la ville. Le juif qui m'accompagnait portait une ombrelle; au moment où il allait passer sous les portes, un garde se jeta sur lui et allait rompre son ombrelle sous prétexte qu'il est défendu de passer l'ombrelle ouverte devant un corps de garde. Mais quand il vit qu'il avait affaire à un homme de l'agent anglais, il s'excusa et demanda pardon, tout le corps de garde en fit autant et le laissa passer l'ombrelle ouverte.

L'agent fut bien surpris de notre retour; il se rendit aussitôt chez le gouverneur, et lui dit que puisque l'on mettait des entraves à mon voyage, j'étais décidé à rester ici jusqu'à la réponse qu'il recevrait de ses supérieurs et du Cheik seid lui-même, auquel il rendrait compte de tout ce qui se passe. A cette menace, le gouverneur et son conseil furent fort troublés; ils prièrent instamment l'agent de n'en rien faire, et lui promirent que tout serait prêt dès le lendemain, et que rien ne s'opposerait plus à mon départ. Je ne donne ces détails que pour prouver l'influence dont jouissent les Anglais en ce pays.

13 *mars*. Je fus obligé de rester toute la jour-

née à Mascate ; je l'employai à visiter la ville, qui n'a rien de remarquable que quelques grandes maisons, celle de l'Imam et de plusieurs autres grands du pays. En faisant cette promenade, je m'arrêtai auprès du port pour y être témoin de la vente des esclaves. Il y en avait une dizaine ; filles, garçons et femmes, assis dans une cour en attendant leur tour. La vente se fait à l'encan : le marchand promène sa marchandise dans la place, et les amateurs viennent l'examiner et la tâter. Le cadi est assis à quelque distance sur le seuil de sa porte, et quand la vente de chaque esclave est conclue, il donne à l'adjudicataire un acte en forme de propriété, moyennant une rétribution.

14 *mars*. Je quitte de nouveau Mascate pour pénétrer dans l'intérieur. Cette fois je suis accompagné par un soldat de l'Imam, dont l'uniforme est le plus simple qu'on puisse imaginer : il consiste en une simple ceinture de pudeur ; tout le reste est absolument nu. Les armes consistent en un fusil à mèche, un long sabre droit et un bouclier. Je pris à Matrak trois chameaux pour Naxal et je partis le même jour. Nous nous dirigeâmes à l'Ouest en passant dans une vallée ; une heure environ, *Gheurme*, petit village avec un fort ; une heure plus loin, *Otaia*, et au delà *Rhouï*. Puis nous nous retrouvons sur les bords

de la mer; nous marchons environ une heure encore, et nous nous arrêtons pour passer la nuit à *Gobra*, petit village composé de cabanes. Tout le pays n'est arrosé que par l'eau que l'on tire continuellemen t des puits.

15 *mars*. Nous suivons toujours la mer à quelque distance. Nous faisons environ cinq heures de route, et nous vînmes coucher entre les villages de *Khais* et de *Khalil*, composés de cabanes, et qui ont de nombreuses plantations de palmiers.

16 *mars*. Nous quittons le bord de la mer à trois heures environ. Nous arrivâmes sur le bord d'une rivière qui vient du village de Khob, et va se jeter à la mer tout près de *Elban*, au village de *Sibb*, petit port. Nous nous arrêtâmes près d'un village bâti sur les bords de cette rivière. Les habitants étaient tout en émoi, poussant des cris affreux, et faisant retentir tous leurs ustensiles de cuisine, pour repousser une nuée de sauterelles qui obscurcissaient l'air et menacaient de détruire leurs récoltes.

Nous repartîmes le soir, fîmes environ trois heures et vînmes au joli village de *Khob*, bien arrosé d'eau de source et entouré d'une belle végétation; le *Palmier*, le *Mangifera indica*, y forment une belle forêt.

17 *mars*. Nous fîmes quatre heures dans le désert et nous nous arrêtâmes à *Lahial*, au pied de la montagne.

18 *mars*. Nous suivons le pied de la montagne, et après avoir fait environ quatre heures nous arrivons au grand village de *Naxal*, au pied du Djebel-Chebeh.

Comme j'avais une lettre pour le Cheik, je me rendis à la porte de la forteresse qu'il habite, et qui est construite sur un contrefort de la montagne dominant la ville : on nous reçut comme dans une place de guerre ; on entr'ouvrit une petite porte basse ; plusieurs soldats nus, armés de piques, se présentèrent ; on lut la lettre, et ensuite on me conduisit dans une petite maison, fort commode pour la dessiccation de mes plantes. On fait, dans la forteresse, une garde sévère pendant la nuit, et les sentinelles se répondent incessamment. Il paraît que le village est souvent exposé aux attaques des Arabes indépendants, car la place est bien entretenue, et je remarquai même plusieurs pièces de canon.

J'apprends d'ailleurs de mauvaises nouvelles relatives précisément à la route du Djebel-Akadar, que je veux visiter ; les Arabes ont volé je ne sais combien de chameaux et tué deux hommes.

Nous fûmes obligés de rester ici quelques jours pour savoir s'il était possible de continuer notre

route. Du reste il n'est pas sans intérêt pour moi de visiter le mont Chebeh.

Il y a à Naxal de belles cultures, beaucoup de *Palmiers*, de *Bananiers*, de *Mangifera indica*; j'y découvris un bel arbre du genre *Niehburia* et un arbrisseau à fleurs d'un joli effet du genre *Vogelia* (1); malheureusement les feuilles sont couvertes d'une poussière farineuse qui ressemble à une dartre, et pour cela je l'ai nommé *Vogelia leprosa*; si les graines que j'envoie au jardin des Plantes, réussissent, ce sera une belle occasion pour nos fleuristes. Je trouvai aussi une belle plante que je crois être un *Diclyptera* (2) et qui probablement aussi est nouvelle, et la *Canne à sucre* dont on n'extrait pas de sucre; on se contente de la sucer.

19 *mars*. Accompagné de trois hommes, je fis une première excursion au mont *Chebeh*, j'en rapportai une vingtaine d'excellentes plantes, qui me sont inconnues, et que je crois nouvelles (3). Le frère du Cheik qui est fort empressé

---

(1) N° 5285, nommée par M. Decaisne *Vogelia amplexicaulis*.

(2) Genre de la famille des *Acanthacées*. La collection n'en contient aucune espèce.

(3) C'est peut-être là qu'a été trouvée la plante qui m'a été dédiée par M. Guillemin, sous le nom de *Jaubertia Aucherii*. *Voy*. Illustrationes plant. or. tab. 8.

à me servir pendant l'absence de celui-ci, m'apprend qu'il a pris des informations, et qu'il y a une route sûre qu'il m'engage à prendre. — Sur ma carte, les noms sont estropiés et les principaux endroits, *Naxal* même, y sont omis (1). Il y a dans la même plaine, plusieurs villages, qu'on aperçoit de Naxal; ce sont Mousulmat, Hafi, Hobra, Ouacet, qui ont tous de vastes plantations de palmiers et de belles cultures, on y fait en ce moment la moisson.

20 *mars*. J'ai fait ce matin une seconde excursion sur le mont Chebeh accompagné de deux hommes que m'a donné le Cheik, et dont je suis fort content. Le Cheik s'est montré très-empressé à m'être agréable; il m'a envoyé deux fois par jour à manger. Le déjeuner consistait en un pain très-banc et mince comme de la dentelle, et auquel on n'ose toucher de peur de le mettre en poudre. On le sert sur une petite corbeille qui n'a pas d'autre usage. Ce pain, ou plutôt cette espèce de gaufre, se fait avec de la fleur de farine et du blanc d'œuf; le reste du déjeuner consiste en une tasse de lait un peu aigre. Le soir; c'est un pilaw au beurre et quelques *Tobias* (*Phaseolus*

(1) Notre carte, extraite, en cette partie, de celle du capitaine Wellsted (*Journal of the Geographical Society*, t. 7), rectifie et complète les notions qu'on possède sur ce pays.

lablah), cuits dans l'eau avec les cosses coriaces, dont il faut qu'en mangeant je dégage le haricot; tel est l'ordinaire arabe, et il est suffisant dans ce pays brûlant, où la viande serait fort nuisible.

Je découvre dans cette excursion plusieurs plantes nouvelles. Tout m'est d'ailleurs inconnu; à peine si je reconnais de temps à autre une plante de l'Égypte ou de l'Arabie pétrée; j'y ai retrouvé cependant l'*Iphiona scabra* et *juniperifolia* du Sinaï et j'en trouvai une espèce nouvelle (1). Je gravis jusqu'à la cime de la première rangée de rochers, ce qui ne fut pas sans difficultés.

A mon retour, je trouvai un arabe qui m'attendait et qui, ayant jugé qu'après une course aussi pénible, j'avais besoin de boire, m'avait apporté de l'eau de leben (2) et des dattes, le tout par esprit de charité et d'hospitalité, et sans la moindre pensée de retirer quelque profit de cette bonne action; je n'eus pas même l'idée de lui offrir quelques pièces de monnaie parce que je l'aurais offensé. Quelle différence entre ce peuple et le Persan! Celui-ci n'a aucune des vertus patriarcales et hospitalières des Arabes : les grands n'exercent l'hospitalité que par os-

(1) N° 4725 et 4726, Iphiona horrida.

(2) Lait aigre, comme mast en persan, et yoghourt en turc.

tentation et presque toujours dans l'espérance de recevoir des présents excédant de beaucoup leur dépense. Malheur à un pauvre étranger qui se trouverait en Perse sans argent! il y mourrait de faim sans aucun doute. L'homme du peuple est curieux, insolent et lâche, et ne sait qu'insulter un étranger s'il juge qu'il peut le faire impunément; mais si celui-ci a une nombreuse suite, le Persan est respectueux ou plat au dernier point. Sans doute il ne manque pas d'apporter des fruits sur votre route, et cet empressement le fait passer pour hospitalier aux yeux de quelques personnes; mais si vous ne lui en payez pas dix fois la valeur, il vous témoigne le mépris le plus profond; l'Arabe, au contraire, se croirait offensé si l'on voulait payer ce qu'il offre.

21 *mars*. Je fis une troisième excursion dans une vallée du mont Chebeh, que je remontai assez loin. J'y découvris de fort jolies plantes; une petite *Linaire*, très-grêle et très-élégante, plusieurs jolis arbrisseaux, et surtout le *Moringa arabica*, qui habite les rochers les plus inaccessibles (1).

22, 23 *mars*. Séjour.

24 *mars*. Je me remets en route avec trois cha-

(1) N° 4374 — autre des rives du Jourdain et du couvent de St.-Saba, n° 1128.

meaux pour mon bagage et mes gens ; car, quant à moi, je marche toujours à pied, et depuis Mascate, je ne me suis pas servi de monture une seule fois. Les nouvelles que le Cheik nous donna étant très-rassurantes, et ce qu'on m'avait dit de deux hommes tués, et de quantité de chameaux volés, se trouvant complétement faux, je pris la route la plus courte et la plus intéressante. Nous suivons pendant trois heures au moins le pied du mont Chebeh, puis nous entrons dans une vallée, et deux heures après nous trouvons le petit village d'*Obra*, où nous passâmes la nuit sous un magnifique *Tamarindus indica* (1).

25 *mars*. Nous fîmes encore environ cinq heures dans la même vallée, mais qui s'est élargie : elle se rétrécit ensuite beaucoup en approchant du Djebel-Akadar. Nous nous arrêtâmes au village de *Hell*, au delà duquel les chameaux ne peuvent plus aller.

26 *mars*. Quoique mon bagage ne soit pas bien considérable, il a fallu cependant douze ânes pour le transporter ; la route est si mauvaise que chaque âne ne porte pas plus de vingt-cinq à trente livres. Suivant l'usage du pays, il faut un homme pour chaque bête de somme, de sorte

(1) N° 4375.

qu'indépendamment des quatre hommes qui m'accompagnent, ma suite s'est accrue de douze individus qui ont les dents fort longues et qu'il faut que je nourrisse. Nous ne fîmes ce jour-là qu'une heure, et vînmes camper dans la montagne, auprès du village de *Lihigar*, sur les bords d'un joli ruisseau. Lihigar a des cultures en céréales, et surtout de grands vergers composés de *Grenadiers*, qui donnent des fruits très-gros et excellents. Je fis une excursion dans la montagne et rapportai quelques jolies plantes, entre autres un *Boehravia* nouveau (1).

27 *mars*. Nous gravissons la montagne pendant deux heures par une route fort escarpée, et venons camper près du village d'*Oukend*. Les palmiers ont déjà disparu, et les fruits des régions tempérées s'y font voir. On cultive la vigne; elle forme de jolies treilles qui offrent un ombrage délicieux.

Je m'élevai aussi haut qu'il me fut possible, mais je ne pus parvenir au sommet de la montagne. Je rencontrais toujours des rochers à pic qui m'offraient des obstacles insurmontables. Je rapportai de cette excursion une jolie *Violette* (2), qui croît sur les rochers les plus secs, et surtout une

(1) N° 5250 — autres du même pays, nos 5249 et 5251.
(2) N° 4199, sans nom.

plante qui a le port du *Primula*, et qui formera probablement un genre nouveau (1). Je trouvai près le village d'Oukend, une charmante espèce nouvelle de *Lonicera* à belles fleurs, d'un beau jaune, et que j'ai nommée *aurea* (2).

28 *mars*. Nous continuâmes à gravir le mont Akadar, plutôt au moyen d'un escalier que d'une route. Nous remarquâmes fort haut le petit village de *Chéréghé*. Nous passâmes sur la cime de la montagne, qui peut avoir 800 à 900 toises, et nous descendîmes ensuite jusqu'au village de *Sik*, où les arbres des tropiques étaient remplacés par des arbres des climats tempérés. Je remarquai le *Noyer*, le *Figuier*, l'*Abricotier*, le *Cerisier*, la *Vigne* et le *Grenadier*. L'air fut vif pendant la nuit. Nous fîmes ce jour-là cinq heures.

29 *mars*. Journée des plus fatigantes, montant et descendant au milieu d'horribles rochers stériles. A trois heures de distance du gîte, nous trouvâmes l'Ouadi-ben-Abil, et après six autres heures au moins de route, nous arrivâmes au village de *Tornouf-djebel-Akadar*, au pied de la montagne. Je remarquai à la porte de la forteresse deux magnifiques *Cissus*, grand arbre que je crois nouveau, et que les Arabes appellent

(1) N° 5236, P. *Aucheri*. Illust. Plant. orient., tab. 49. —Voisine du *P. verticillata*, de Forskael.

(2) N° 4640.

Zaru (1). Chaque village est défendu par des murailles et des tours, car les Wahabites et les Arabes viennent souvent faire des excursions dans les pays cultivés. Les Bédouins ont, comme on sait, un mépris souverain pour les Arabes cultivateurs, et le nom de fellah est pour eux une grande injure.

Comme j'avais des lettres pour le Cheik, j'entrai dans la forteresse pour les lui présenter; ma présence causa un grand étonnement dans le pays, et au Cheik lui-même, jeune homme fort naïf, même pour un Arabe. Je le trouvai sous une espèce de hangar bâti au milieu du village, entouré de ses gens. Quoique je diffère peu d'un Arabe, car j'en ai la barbe, la chemise, et presque le teint, tant le soleil m'a brûlé, ma personne fut un objet de surprise universelle; après nous être serré la main, et avoir répété cinq ou six fois : taïb taïb (2), je m'assis auprès du Cheik qui commença à faire mon inventaire. On examina longtemps mes souliers européens, puis le Cheik ayant remarqué à mon cou le ruban qui tient ma montre, je la lui fis voir; il me demanda ce que c'était, il n'en avait aucune idée; ayant entendu le bruit du mouve-

(1) Le nom arabe est dans le manuscrit; il n'y a d'ailleurs pas de *Cissus* dans la collection.

(2) Bon! bon!

ment, il l'approcha de son oreille, et ne put s'empêcher de pousser un cri d'admiration; la montre passa de main en main ou pour mieux dire d'oreille en oreille; ce fut bien autre chose quand j'ouvris la montre, et que je lui fis voir le mouvement. Je ne m'attendais pas à une pareille simplicité à si peu de distance de Mascate, fréquentée par des Européens.

30 *mars*. Nous voyageons en plaine, et après avoir marché cinq heures, nous arrivons à *Nezoué*, grand village ou plutôt petite ville, qui a de vastes cultures. On y voit beaucoup de cannes à sucre dont on fait un mauvais sirop noir, le *Palmier*, le *Bananier*, le *Cotonnier*, l'*Amba*, le *Grenadier*, le *Citronnier* qui donne un fruit petit, mais plein de suc. Je me trouvai alors tout près de *Guebrin*, village des Wahabites, au delà de la montagne. Comme ces sectaires n'approuvent point le pèlerinage de la Mecque, ils ne laissent point passer les pèlerins sur leurs terres.

Je fus très-bien reçu par le Cheik, qui se montra attentif à m'être agréable en tout. La fatigue et la chaleur très-forte à Nezoué me donnèrent la fièvre pendant la nuit. Alawerdi se trouva aussi malade; quelques jours de repos réparèrent tout.

31 *mars*. La fièvre me reprend aujourd'hui, mais fort légère et sans prostration de forces.

1er *avril.* Je fais aujourd'hui, accompagné d'un homme du Cheik, une excursion dans les jardins autour de Nezoué. A mon retour, je retrouvai Alawerdi avec une forte fièvre; quant à moi, je me sentais très-bien : je mangeai de bon appétit, ce qui n'empêcha pas la fièvre de me reprendre avec force; il fallut alors avoir recours au quinine : j'en pris avec Alawerdi une bonne dose d'heure en heure.

2 *avril.* La fièvre paraît coupée, du moins elle n'est pas revenue aujourd'hui; j'en profite pour faire mes dispositions de départ pour Zikki.

3 *avril.* Séjour à cause de ma faiblesse. Le Cheik fut véritablement très-honnête à mon égard, il me faisait régulièrement trois visites par jour. Il m'apporta lui-même un pain de sucre, chose rare dans le pays, quoique le pays soit couvert de cannes à sucre.

4 *avril.* Je me mis en route après midi, et j'eus la force, malgré trois jours de diète très-sévère, de faire environ cinq heures, à pied, suivant mon usage très-fatigant, il est vrai, mais nécessaire pour un botaniste, s'il ne veut rien négliger. Une heure après Nezoué, nous trouvâmes le village de *Fargh.* Les habitants étaient occupés à battre leurs blés avec des stipes de palmier. Nous marchons quatre heures encore avant d'arriver à *Borkha-el-Moss*, village avec de vastes

forêts de *Palmiers*. Nous passâmes la nuit à la porte du château.

5 *avril*. Le Cheik de Borkha vint lui-même m'accompagner avec une nombreuse suite de tufenkdjis (1), sous prétexte que la route était peu sûre. Nous fîmes à peine trois heures, et nous arrivâmes au village de *Zikki*. Je me trouvai parfaitement bien portant, mais comme je campais au milieu du village, tous les Arabes du pays vinrent me faire visite, et cela ne se passait point sans beaucoup d'ennui pour moi. Le Cheik de Borkha campait à côté de moi; chaque Arabe qui arrivait venait lui baiser la main, et allait ensuite serrer la main aux quinze ou vingt hommes de sa suite, qui se levaient tous à cet effet, cérémonie qui se renouvela une centaine de fois au moins.

Je désire partir demain matin, mais le jeune Cheik de Zikki m'annonce que la route est infestée de voleurs. Ces voleurs ne sont autres que les Bédouins qu'on nomme ici Bedou; ils font quelquefois des expéditions dans les pays cultivés et n'épargnent rien, tant leur haine et leur mépris sont grands pour tout ce qui est cultivateur. C'est la crainte continuelle de ces bandits qui force les Arabes des villages à faire une garde

(1) Soldats armés de fusils, fusiliers.

sévère pendant la nuit. Le plus petit village est très-bien fortifié contre de pareils ennemis, qui n'ont point d'artillerie, ni même d'armes à feu. On sent que ces fortifications, quelque grandes qu'elles soient, ne résisteraient pas deux heures à l'artillerie, car elles ne sont construites qu'avec de la terre. Quant aux Wahabites, qui habitent eux-mêmes des villages, ils respectent la propriété, et quoique ennemis par religion des autres Arabes, ils ne font point d'excursion sur leurs terres, du moins dans l'intention de les piller.

Le Cheik ajouta qu'il allait envoyer un homme pour prendre des informations, afin de me donner une escorte en conséquence. Je crains bien de rester ici demain avec ces gens, que je ne peux nommer insolents, mais qui sont au moins fort importuns. Tout le pays, y compris la montagne, est brûlé et aride, mais la campagne est arrosée et magnifique.

6 *avril.* Comme je l'avais prévu, aucune nouvelle n'arriva, et me voilà forcé de perdre cette journée. Du reste, ma santé est parfaitement rétablie.

Les seuls animaux domestiques que j'aie remarqués dans le pays de Mascate, sont le chameau, l'âne, le chien, le chat, la poule et la chèvre. Il n'y a que quelques chevaux, qui appartiennent à l'Imam; il y a sur les hauteurs du

Djebel-Akadar quelques vaches, mais nulle part ailleurs. Je n'y ai jamais vu de mules, de moutons, de buffles, de dindons, d'oies, de canards, de pigeons domestiques, d'abeilles, etc.

Les seules de nos plantes potagères que j'aie vues cultivées, sont l'*Ognon*, le *Radis*, dont on mange non-seulement la racine, mais encore la feuille, les *petits Pois* : les autres plantes potagères particulières à ces contrées, sont le *Lablab*, le *Corchorus olitorius* (1).

7 avril. Le Cheik de Zikki tint enfin sa parole; il m'envoya un chameau et une légion d'ânes pour transporter mes gens et mon bagage à un village prochain, où je devais trouver facilement d'autres montures pour aller directement à Mascate, ou pour mieux dire pour Matrak, car il n'y a dans cette direction aucun chemin praticable pour les bêtes de somme. Après avoir traversé les vastes cultures de Zikki, nous trouvons le désert, et une heure après un village. Nous entrons de nouveau dans le désert, et trois heures ensuite au petit village de *Moutaich*, où nous devions prendre d'autres montures que le Cheik devait nous procurer pour gagner le village prochain. Heureusement nous trouvons des chameaux de retour, et nous nous mettons immé-

(1) N° 1285.

diatement en route. Comme il était question de l'apparition, sur la route, de Bédouins qui avaient sans doute entendu parler du passage d'un Français, et qui nécessairement le croyaient cousu d'or, le Cheik vint lui-même m'accompagner avec une nombreuse escorte de fusiliers. Ils nous laissèrent à quelque distance de l'Ouadi-ben-Rouahh, arrosée par les eaux de Zikki, lesquelles disparaissent sous les sables dans une distance de près de cinq heures. Les cultures de l'Ouadi-ben-Rouahh sont très-belles: on y sème généralement sous les palmiers le *Medicago sativa* (1) pour la nourriture des animaux, le coton dans la vallée et presque dans tous les villages; je remarquai des métiers pour le filer et le tisser, c'est la seule industrie du pays.

8 *avril.* Au bout du pays cultivé, la rivière disparaît encore dans les sables du désert, mais de temps à autre elle reparaît, et il nous fallut la passer plus de vingt fois. Après avoir fait ainsi une traite de cinq heures environ, nous arrivâmes à *Samahiel* et y fîmes station sur le bord de la rivière pendant quelques heures.

Comme j'étais très-fatigué, et de la marche à pied et du soleil, il eût été prudent à moi de

(1) La luzerne.

coucher dans ce village, mais le désir de retourner à Mascate me fit consentir à faire encore près de cinq heures, moitié dans le désert, moitié au milieu des cultures de cette magnifique vallée; nous nous arrêtâmes, environ trois heures après le soleil couché, dans un petit village de la vallée.

9 *avril.* Tout fatigué que j'étais, n'ayant plus de souliers aux pieds, et obligé de marcher sur des pierres aiguës qui me mirent les pieds en sang, je m'acheminai vers Matrak. Après deux heures environ de marche, nous laissâmes la rivière et la belle vallée qu'elle arrose sur notre gauche, et après avoir marché près de cinq heures dans un pays sans eaux, nous couchâmes à la belle étoile.

10 *avril.* Nous nous mettons en route de bonne heure, et après quatre heures de marche nous arrivons près d'un petit village composé de cabanes; nous y restâmes seulement quelques heures; trois heures après, nous arrivâmes à *Gobra.* Je fis la faute de ne pas m'y arrêter; je me fatiguai excessivement, et me vis forcé de m'arrêter à une heure de Matrak, au village d'Osaia.

11 *avril.* J'arrivai de très-bonne heure à *Matrak*, mais le chemâl était si violent qu'aucun bateau ne voulait se rendre à Mascate. J'eus l'imprudence de décider à force d'argent des bateliers à me conduire, et Dieu sait quel danger

nous courûmes ; l'eau entra tellement dans l'embarcation que j'étais comme dans un bain ; enfin nous arrivâmes, et aussitôt une fièvre violente s'empara de moi.

Je fus salué à mon arrivée par les huées de la canaille de toute couleur qui se tenait sur le port : indigné, je pris une pierre et je blessai assez grièvement un de ces hommes. Ils ne sont point, tant s'en faut, aussi lâches que les Persans, un d'eux vint à moi armé d'un gourdin, mais je me saisis d'une bonne pierre, et il eut peur du projectile ; j'étais d'ailleurs près de la maison de l'agent, et une fois entré tout fut fini.

C'est véritablement une position très-pénible que de voyager avec peu d'argent dans ce pays et d'être obligé de regarder à la dépense, et je regrette quelquefois d'avoir entrepris un pareil voyage avec si peu de moyens. Les deux hommes qui m'accompagnaient ne m'ont rendu aucun service sur la route ; ils ont plutôt entravé que favorisé mes recherches ; toutefois, leurs prétentions furent extrêmes, et chacun d'eux ne voulait pas moins de 15 colonates par mois (78 fr. 75 c.). L'agent britannique soutenait que je ne pouvais faire moins, et pour l'honneur anglais, qui, disait-il, se trouvait compromis, il insistait afin que je payasse. Ces misérables querelles d'intérêt étaient on ne peut plus fatigantes : je ne com-

prends pas comment l'honneur d'une nation consiste à donner de l'argent à pleines mains à des gens qui n'ont point fait leur devoir à votre égard; cette condescendance ressemble plutôt à de la peur qu'à de la générosité. Enfin je donnai à chacun d'eux 10 colonates, au risque de manquer d'argent sur ma route. Dieu veuille m'avoir en garde !

En résumé, je n'ai pas cueilli dans tout l'Imamat de Mascate plus de 250 plantes; encore beaucoup d'espèces, surtout les grands arbres, n'ont point de fruits. Les pluies ne sont point réglées sur cette limite des tropiques, comme elles le sont quelques degrés plus loin; elles sont d'ailleurs rarement abondantes; lorsqu'elles tombent avec force, c'est une fois ou deux dans l'année, à des époques irrégulières. Les gens du pays assurent que peu de temps après ces pluies le pays est couvert de fleurs; mais qui pourrait se résigner à passer une année dans un pays où il y a à dépenser beaucoup d'argent, à respirer un air excessivement mauvais, presque mortel pour les Européens, où règne enfin une chaleur excessive? Encore suis-je convaincu que dans ce pays, le plus aride du monde, il serait fort difficile de recueillir plus de 500 plantes. Comment fera donc un pauvre botaniste obligé de faire métier et marchandise de

botanique? on lui donnera avec grande peine 30 francs de la centurie, et on se croira suffisamment quitte envers lui. L'extrême cherté de toute chose à Mascate pour les Européens, où l'on ne parle que de real frantza, c'est-à-dire colonate d'Espagne (5 fr. 25), tient aux Anglais de l'Inde qui passent par Mascate; un de ces hommes a visité, comme moi, l'intérieur du pays (1), et par morgue de Nabab, il a répandu les colonates à pleines mains, sans compter des présents de grand prix. Que voulez-vous donc que fasse un pauvre botaniste après ces gens, lui qui n'a pas les revenus des employés de l'Inde, tant s'en faut?

Du reste, je dois rendre justice à la vérité: si la race mixte de la population de Mascate est fort méchante, il n'en est pas de même de l'intérieur, où j'ai trouvé généralement beaucoup d'hospitalité, d'honnêteté et parfois de cordialité. Le Cheik de Mascate n'a du reste qu'une autorité fort précaire sur les Cheiks de l'intérieur, qui ont pour lui une certaine déférence, mais ne lui donnent ni argent ni soldats, et si l'Imam voulait

(1) C'est sans doute le capitaine Wellsted envoyé par la compagnie des Indes pour explorer l'Imamat de Mascate. Journal de la Soc. géogr. de Londres, t. 7. — Aucher-Éloy a fait remarquer ailleurs la politique habile, qui fournit si largement aux dépenses des agents anglais.

être exigeant, ils seraient fort en état de le braver dans leurs forteresses. Je pense que la bonté des gens de l'intérieur tient au gouvernement fort doux et, pour ainsi dire, républicain des Cheiks; le peuple n'y est pas riche, mais on n'y voit aucun pauvre. Il faut si peu de chose à ces Arabes! Ils n'ont pour vêtement qu'une ceinture, ils ont en tout temps des dattes qui leur servent de pain et une grande variété de fruits dans la saison; sur la côte, ils ont le poisson en abondance.

12 *avril*. Le Juif agent anglais à Mascate, qui comptait que je distribuerais l'argent à sa guise, ce qui aurait beaucoup augmenté sa considération personnelle, dont il est très-jaloux, changea tout à fait de manières à mon égard, après les difficultés que je fis de satisfaire aux ridicules prétentions du misérable soldat qui n'avait été pour moi qu'un embarras; il ne montra alors plus qu'empressement à me faire quitter Mascate. Pendant que j'étais tourmenté par une fièvre violente et presque sans connaissance, il vint me dire qu'une bala allait partir de suite pour Kichme, qu'il fallait que j'en profitasse, sans quoi de plus d'un mois je ne trouverais d'occasion. C'était un mensonge; la bala n'était point prête à partir; il y en avait réellement cinq ou six qui devaient mettre bientôt à la voile, et qui auraient été fort contentes de recevoir trois

toumans. Comme, d'après les principes de ce personnage, on n'est recommandable que lorsqu'on paye trois ou quatre fois plus qu'on ne doit à des misérables qui se moquent de vous, il me dit qu'il avait fait prix à dix toumans. Nouvelle difficulté : je lui dis que je n'étais pas fou et que je ne payerais jamais pareille somme. Pour en finir, je consentis à quatre toumans et demi.

13 *avril.* Le chemâl continuant à souffler, je me pus m'embarquer, au grand regret du juif : j'eus toute la journée une fièvre extrême.

14 *avril.* Le temps ayant paru convenable pour mon départ, le juif et toute sa suite quittèrent la maison, et de très-bonne heure il m'envoya son secrétaire me dire qu'il fallait que je partisse de suite. Je n'avais pas alors la fièvre, mais j'avais passé une fort mauvaise nuit, et il m'était impossible de me tenir sur mes jambes. Toute cette conduite me parût odieuse et digne en tout d'un juif.

Je dois parler aussi d'un misérable rabbin qui se trouvait alors à Mascate et venant de l'Inde. M'ayant vu me servir d'un porte-crayon d'argent de quelque prix, il fit tant qu'il me le vola avec deux canifs que j'avais laissés sur la table; personne n'était entré que lui dans la chambre.

Toutefois je ne voulus point faire d'esclandre, et pour l'émouvoir un peu, je lui dis que je préviendrais l'agent qu'on m'avait volé chez lui; dès ce moment ce misérable fit tout ce qu'il put pour éloigner l'agent de moi, et ce fut là sans doute une des causes des indignes procédés de ce dernier à mon égard. Je profitai du temps que me donnait le séjour de la bala à Matrak pour écrire une petite lettre de reproches à l'agent. J'eus tort, j'aurais dû oublier tout cela.

On m'avait installé à bord d'une fort mauvaise bala qui mettra à la voile Dieu sait quand. Contre mon attente, tous les passagers s'étant rendus à bord, la bala mit à la voile le soir par un vent passable. Tous les passagers étaient des musulmans Chyâs (1) de l'Inde qui allaient en pèlerinage à Kerbela; il y avait quantité de femmes, d'enfants et de vieillards. Nous marchâmes assez bien toute la nuit, mais sur le matin le chemâl revînt; comme il n'était pas violent, nous marchâmes assez vite le lundi 16 et le mardi 17.

18 *avril.* Pendant la nuit, le chemâl se déchaîna avec une violence extraordinaire, et nous eûmes beaucoup à souffrir.

---

(1) Chyâ ou Chyâs est le pluriel de Schyyte (partisan d'Ali).

19 *avril*. Nous marchâmes assez péniblement; cependant nous avions dépassé le cap *Moubarek*, et déjà nous apercevions les montagnes de l'île d'Ormouz, lorsque nous fûmes assaillis de nouveau par le chemâl. Toute la nuit nous fûmes à la dérive, car les bâtiments arabes qui naviguent sur le golfe sont mal pontés, mal voilés, et hors d'état de résister à la vague; aussi marchent-ils toujours dans le sens de celle-ci, et ne se permettent-ils jamais la moindre impolitesse à cet égard. Le matin, nous trouvâmes que nous étions beaucoup plus bas que le cap Moubarek, sur les côtes du Mekran; le vent continuait toujours, et la mer était dans une agitation extrême. Le reiss gagna au plus vite un mouillage nommé *Bender-Saïd*, où s'étaient réfugiées plusieurs autres balas.

Lorsqu'il nous fut permis de mettre une embarcation à la mer, je me rendis à terre avec le reiss. Nous trouvâmes, à quelque distance, plusieurs magnifiques *Figuiers* du Bengale, dont les branches qui retombent s'implantent en terre, en formant de vastes et admirables arcades, qui offrent un abri impénétrable contre le soleil. A côté était un puits d'excellente eau. Je passai quelques heures dans le plus doux repos, après les craintes que j'avais éprouvées sur mer. Il y avait autour de moi quelques

plantes rares et nouvelles; le *Sodada decidua* (1) de Forskael, était couvert de jolies fleurs et de fruits mûrs, ressemblant à des cerises, et fort agréables à manger. Une espèce d'*Hedysarum*, arbrisseau charmant, couvrait le désert ainsi que beaucoup d'autres. Nous étions tout à fait sur les frontières du Béloutchistan, et nous ne savions pas s'il y avait réellement sûreté à nous écarter, quand nous vîmes arriver deux hommes qui nous adressèrent très-amicalement les compliments d'usage. Nous apprîmes que le pays obéissait à l'Imam de Mascate, et qu'on y jouissait de la plus grande sûreté : ils nous conduisirent à une réunion de cinq ou six cabanes habitées par des gens fort inoffensifs, qui se nourrissent de poisson ; ils vivent paisiblement, sinon splendidement, dans ce coin reculé du globe. Ces braves gens m'apprirent qu'il était possible d'aller dans le Béloutchistan, à Bumpour, à Kedjo, etc., mais avec beaucoup de précautions; que les habitants de ce pays-là, qui ne sont pas, dirent-ils, très-musulmans, arrachent les yeux (c'est leur expression) à un étranger, pour un karapoul. Toutefois, avec la faveur de leurs Khans, ce voyage ne serait peut-être pas aussi difficile qu'on le dit. La petite

(1) N° 1186.

herborisation que je venais de faire, et l'aspect des montagnes voisines et des vallées me donnaient un grand désir de me rendre de là à Bender-Abassy, mais on ne trouve pas de chameaux dans ce pauvre hameau. Je décidai, pour quelque petite monnaie, un des Béloutches à aller au village voisin, éloigné de cinq farsangs, prévenir le Cheik de l'arrivée dans ses parages d'un Franghi qui désirait se rendre par terre à Bender-Abassy, en le priant de lui envoyer des chameaux. Le Cheik répondit qu'il était tout prêt à se rendre à nos désirs, mais que le bruit courait que le Khan de Lar devait arriver incessamment à Minah avec 5 à 6,000 hommes, et qu'alors il ne manquerait pas de mettre tous ses chameaux en réquisition. C'est une tactique habituelle des gouverneurs des provinces de Perse; quand ils veulent faire des levées d'argent, ils font courir le bruit qu'ils doivent arriver avec des troupes, et cela suffit pour faire rentrer dans leurs caisses les sommes qu'ils désirent. Le Khan me priait d'ailleurs de venir passer quelques jours dans son village; il enverrait savoir, disait-il, si l'arrivée prochaine du Khan de Lar était vraie, et après cela il se conduirait suivant ce que les circonstances lui permettraient de faire. J'étais décidé à profiter de son invitation, mais pendant la nuit le vent changea, la bala mit à la

voile. Le reiss me promettait de me déposer à Minah ; le vent ayant continué à être favorable, mon homme poursuivit sa route et m'annonça le matin qu'il allait me déposer à *Kichme*, ce qui eut lieu en effet le 23 dès midi.

Cette même nuit, avant que le vent s'élevât, la mer me présenta un fort beau spectacle : les vagues étaient immenses, et à chaque mouvement toute la surface de la mer devenait phosphorescente à perte de vue : c'était éblouissant, et la lueur se reflétait sur la voile. Kichme, dépourvu de mouillage, ne présentant pas assez de chances de découvertes, je me décidai à partir le soir même pour le continent sur un simple bateau, ce qui n'était pas très-prudent ; mais j'étais si fatigué de la mer, que je voulais à tout prix en finir. Ma témérité fut heureuse ; j'arrivai vers le milieu de la nuit à Bender-Abassy, au moment même où le chemâl recommençait à souffler. Je m'étendis à terre sur des planches, et ne tardai pas à m'endormir du plus profond sommeil. Lorsque je me réveillai, j'étais tout trempé de l'humidité de la nuit, qui avait percé ma couverture, mon manteau, etc. (1).

24 *avril*. Le Cheik Seid de Bender-Abassy me

(1) Cette imprudence, ajoutée à tant de fatigues, devait être fatale à notre malheureux voyageur.

fit donner un logement : je me préparai à visiter le cap Moubarek et les monts voisins du Béloutchistan.

25 *avril.* Séjour à Bender-Abassy ; je l'emploie à mettre mes plantes en ordre. Mon Alawerdi, qui jusqu'ici s'était montré brave homme, commence à me donner des motifs de mécontentement. N'ayant pu me procurer une tente, j'en avais fait faire une, mais elle ne pouvait plus faire le service, tant elle avait été mal organisée; je dis à Alawerdi de s'en occuper, de la faire recoudre, etc. ; soit paresse, soit mauvaise volonté, il ne voulut pas y toucher, et commença à me donner mille mauvaises raisons, se plaignant beaucoup de m'avoir suivi à Mascate, et disant qu'il n'était pas mon esclave. Dieu sait toutefois si cet homme a eu lieu de se plaindre de moi, et si je l'ai maltraité. J'ai découvert en lui de fort mauvais défauts : il est sale, négligent, fort irascible et passablement insolent ; du reste honnête homme, à ce que je crois, qualité rare dans ce pays. Comment ferai-je sans une tente en route ? Ah ! maudit argent ! maudit voyage !

L'air de Bender-Abassy est peut-être encore plus mauvais que celui de Mascate. Pendant tout le temps que j'y suis resté, le soleil a été constamment voilé, jusque vers dix heures du matin, par d'épais brouillards qui la nuit se ré-

solvent en une humidité chaude très-malsaine. J'y suis perclus de douleurs, et tous mes rhumatismes, qui m'avaient quitté depuis quelques mois, sont revenus. Je ne doute pas qu'un plus long séjour ne me devienne fort préjudiciable. Il n'y a point de chameaux, le Cheik en a envoyé chercher dans un village prochain. Dieu sait quand ils viendront ! Il faut dans ce pays une patience à toute épreuve. Du reste, la paix est faite avec Alawerdi.

26 *avril*. J'ai fait ce matin une excursion autour de Bender-Abassy : le désert m'a fourni le *Neurada prostrata* (1) *Tribulus alatus* (2), l'*Ammania* que j'ai déjà recueilli à Mascate, *Geranium pulverulentium*, *Convolvulus*, espèce nouvelle (3), etc. Les montagnes les plus basses m'ont fourni un *Erodium* nouveau remarquable par ses calices garnis de deux ou trois soies ; une *Fagonia* nouvelle, tout à fait remarquable par ses stipules excessivement courtes et presque oblitérées et que j'ai nommée *mitissima* (4), l'*Isatis Gar-*

---

(1) N° 4495. Le fruit persiste à la racine, comme dans les *Medicago*.

(2) N° 4309.

(3) Il existe dans la collection un assez grand nombre de *Convolvulus*, avec l'indication vague de Perse méridionale.

(4) N° 4308.

cini (1) y sont en grande quantité, etc., etc. On m'annonce que les chameaux doivent arriver ce soir, et que je pourrai partir demain; je n'ose compter sur ce bonheur.

27 *avril.* Les chameaux sont en effet arrivés, et j'espère enfin quitter Bender-Abassy, où la chaleur est extrême, et l'air excessivement mauvais. Alawerdi est hors d'état de se mouvoir; il pousse des soupirs et des hélas! à faire croire qu'il est près de mourir. Quant à moi, je suis assez bien, et je mange même de fort bon appétit.

28 *avril.* J'aurais pu partir ce matin, mais il me faut faire une visite au Cheik qui doit me donner une lettre pour son frère, Cheik de Minah; il faisait une excursion autour de Bender-Abassy, de sorte qu'il faut que j'attende son retour. Après dîner, je fus tout à coup saisi d'un violent mal de tête accompagné d'une prostration de force singulière; je ne pouvais faire un pas; toutefois je me traînai chez le Cheik, et, bien convaincu que mon malaise ne provenait que de l'air, quand il m'eut écrit sa lettre, je fis charger et partis. Je fis ce soir-là deux farsangs à pied. Nous trouvâmes à une heure un tout petit village, composé de cabanes avec de

(1) *Voy.* page 535, note 2.

mauvaises cultures, et un farsang plus loin, un autre village également fort petit où nous trouvâmes de bonne eau de puits.

29 *avril.* Nous fîmes encore cinq heures, toujours dans le désert, et vînmes camper près de quelques cabanes où il y a un puits de bonne eau et où l'on cultive un peu de *Millet.* Je fis une excursion vers les collines voisines; j'en rapportai quelques bonnes plantes, entre autres une *Mimosa* qui me paraît nouvelle. Du reste, il n'y a point de palmiers. Ma santé paraît rétablie.

Nous éprouvâmes ce jour-là un violent chemâl qui, depuis dix heures du matin jusqu'au soir, me réduisit dans un état difficile à décrire; c'était un vrai cauchemar; l'eau me manquait; les routes étaient affreuses; ma provision d'eau-de-vie fut bientôt évaporée, et mes reptiles eux-mêmes, quoique dans des flacons bien lutés, furent mis à sec et les bouchons enlevés. Une poussière subtile pénétrait partout, poussée par un vent d'une chaleur qu'on a comparée avec raison à celle qui sort de la bouche d'un four bien chaud. La matinée apporta quelque fraîcheur, mais pas assez toutefois pour me permettre de dormir.

30 *avril.* Je m'étais imaginé que la route de Minah passait à travers les montagnes et que j'y

pouvais trouver un peu d'air, mais voyant que nous devions toujours continuer à voyager dans ce désert brûlant, au risque de faire quelques jours de plus, je me dirigeai vers le pied des montagnes voisines. Nous trouvâmes un petit village avec beaucoup de palmiers, *Taazbar*, puis *Gaoudi*, puis enfin *Ziarat*, où nous nous arrêtâmes. Le chemâl continua avec la même violence, et me fit encore horriblement souffrir.

Je reconnus qu'il y aurait de la témérité à vouloir continuer à voyager sur cette côte, et malgré l'intérêt que semblaient m'offrir les montagnes voisines du Béloutchistan, je dus y renoncer; mes forces s'en allaient de jour en jour, et je craignais véritablement d'être hors d'état d'aller plus loin. Je congédiai le chamelier qui devait me conduire à Minah, parce qu'il ne voulait pas aller d'un autre côté. Malgré la répugnance des Arabes pour le pays des Adjems, dont ils redoutent les avanies, ils consentirent, séduits par un bon prix, à nous conduire à Taroun.

1er *mai*. Nous marchons environ quatre heures vers l'ouest, et nous faisons halte près d'un petit village, composé de cabanes. Le soir, nous marchons encore quelques heures, et nous campons dans le désert.

2 *mai.* Nous arrivâmes près du village de *Guenau*, situé au pied de la montagne du même nom, célèbre dans tout le pays par de beaux jardins. Je résolus de la visiter, et me rapprochai pour cela le plus possible du pied de la montagne. Il y avait là de l'eau potable et quelques Arabes; leur village était encore à quelques portées de fusil, caché par les *Palmiers*. Je fis ce jour-là une excursion sur la montagne la plus basse, et j'en rapportai quelques bonnes plantes : une *Ombellifère* remarquable, qui pourrait bien être une nouvelle espèce très-distincte de l'*Anisosciadium*, de De Candolle (1); une autre, qui forme un grand arbrisseau, etc.

3 *mai.* Accompagné de deux guides, je me mis en route pour visiter la montagne; nous fîmes environ trois heures, mais la chaleur nous força de faire halte. Je fis toutefois dans une vallée voisine une petite excursion qui me procura un *Echinophora* (2) nouveau, et une jolie petite Légumineuse. Le soir je continuai ma route, et m'arrêtai dans une gorge profonde et sauvage. Je me disposais à me coucher à nu sur les galets qui couvrent le lit du torrent, mais mon guide,

(1) N° 4556, paraît être la même que l'*A.* de Mossoul, n° 3598, *Voy.* p. 204, note 1.

(2) N° 4551.

voyant mon intention, vint remuer mon lit de plume en écartant les plus grosses pierres; après cela, je fus vraiment fort confortablement couché. Je crois qu'une feuille de rose pliée en deux m'aurait empêché de dormir.

4 *mai.* La route est singulièrement mauvaise; il y a des endroits où il faut passer à travers des fentes de rocher, comme dans une cheminée. J'arrivai bientôt cependant dans des jardins composés d'orangers, de palmiers, de pruniers, d'abricotiers, d'oliviers; au reste, ce dernier arbre est sauvage de tous côtés, et ne paraît pas être l'objet de l'attention des habitants. L'eau est excellente et abondante. Nous nous élevons encore un peu, et trouvons des vergers plus vastes; j'y fis halte, et l'air pur de cette montagne me ranima. On m'y montra le tombeau d'un Anglais, qui était venu malade de Bender-Abassy pour respirer le bon air de cette montagne, mais il paraît qu'il était trop tard. Toutefois, je trouvai peu de plantes; j'en vis seulement reparaître quelques-unes du plateau de la Perse. Au reste, cette montagne ne peut avoir plus de 900 toises.

N'ayant rien à faire, je résolus de regagner au plus tôt ma tente, mais comme j'avais fait prix avec mes guides à tant par jour, il n'y a pas d'obstacles que n'apportassent ces gens à ce que

je revinsse ce jour-là à Guenau. Nous prîmes une autre route qui me parut un peu moins difficile, mais beaucoup plus longue. A chaque pas, ils avaient besoin de manger, de fumer le calioun (1), de se reposer, de faire le nemby (2), qu'ils font durer deux heures ; s'ils rencontraient un Arabe, après s'être baisé réciproquement la main, il fallait faire la causette qui ne finissait pas. A chaque abadeh (3), et nous en rencontrâmes plusieurs, ils voulaient s'arrêter pour passer la nuit. Ils firent si bien, en effet, que la nuit nous surprit au milieu de la montagne : il fallut bien s'arrêter, et je me couchai sur des rochers horribles dont les aspérités me meurtrirent tout le corps, quelque habitué que je sois à coucher sur les pierres.

5 *mai*. Nous reprîmes notre route, et quoique nous fussions près de mon campement, les guides, pour avoir le droit de réclamer un jour de plus, m'engagèrent dans des précipices affreux, et ce que je craignais le plus arriva ; mes chaussures furent mises en pièces, et je me vis forcé de marcher pieds nus sur des pierres aiguës. Pour comble de malheur, la route est couverte de *Mi-*

(1) *Voy*. page 461, note.

(2) Faire halte, kief en turc.

(3) Lieu où l'on trouve de l'eau et quelques habitants. *Voy*. page 595.

mosa, dont les épines couvrent la terre; à chaque instant, elles m'entrent dans les pieds, ce qui me les met bientôt tout en sang; ajoutez à cela un soleil brûlant qui m'enlève toutes mes forces; le manque d'eau, etc., et les guides enfin qui finissent par s'égarer eux-mêmes. Je ne pouvais pas mettre un pied l'un devant l'autre, et cependant il fallait toujours monter et descendre. J'en suis arrivé au point de désirer la mort, car jamais souffrances n'ont surpassé celles-là. Ah! messieurs les amateurs de botanique, vous saurez bien dire que chaque échantillon de plantes vous coûte 30 centimes, mais vous ne ferez aucun cas des maux qu'endure celui qui vous les a procurées!..

Tout finit enfin; nous arrivâmes au village de *Guenau* où coule une grande quantité d'eaux sulfureuses qui empestent l'air; ces eaux sont absolument argentées, et le soufre qu'elles déposent sur les bords, en très-grande quantité, est très-blanc. Il y a pourtant aussi des eaux ordinaires en abondance, mais aucune n'est véritablement potable; à quelque distance coulent deux rivières, mais elles sont salées. Enfin, je regagnai ma tente à moitié mort. Je congédiai mes guides en ne leur payant pas toutefois le troisième jour: ils s'en étaient dédommagés en volant mon couteau et un canif.

6 *mai* 1838. Route nord-ouest. Je partis pendant la nuit, et fis environ 4 heures pour coucher en plein air.

7 *mai*. Notre marche, encore de nuit, fut un peu plus longue, toujours dans un désert aride et pierreux. Nous nous arrêtâmes à *Sazeh*, village persan (1); nous voici dans le pays du mensonge. On nous débita à notre arrivée les nouvelles les plus alarmantes; au delà de Gora sur la route de Taroun, tout était en révolution, on volait, on tuait, on égorgeait, etc. Mes Arabes effrayés voulaient partir à l'instant; je cherchai à me procurer d'autres chameaux : on me répondit qu'il y en avait : bessiar ! (beaucoup). Je fis prix pour Taroun, m'engageant, en cas de danger, à prendre une escorte : mais quand il fallut partir, il n'y avait qu'un chameau sur cinq que je voulais. Je décidai mes Arabes à continuer jusqu'à Gora.

8 *mai*. Nous marchâmes toute la nuit dans un désert horrible et vînmes coucher à *Bichon*, village persan, avec des *Palmiers*. Je me trouvais assez bien en arrivant, je dormis et mangeai ensuite de bon appétit deux cuisses de poulet, et bus sans ménagement l'eau qu'on m'apporta;

(1) Notre voyageur entre dans le Laristan. La contrée qu'il vient de quitter appartient aussi à la Perse; mais elle est habitée par la race Arabe.

quoiqu'elle eût mauvais goût; j'y fis peu d'attention, il y a si longtemps que je n'ai bu un bon verre d'eau!... mais peu de temps après ma digestion fut horriblement troublée, et je fus purgé de la belle manière. Dans l'état de faiblesse où je me trouvais, un tel purgatif ne pouvait que m'être fort nuisible, et en effet, je perdis toutes mes forces.

9 *mai*. Nous continuâmes notre route dans la même direction et toujours de nuit, car dans le jour il n'y a pas possibilité de voyager. Le pays est désert, aride et sans eau; il nous fallut absolument gagner *Gora*, petit village avec de grandes plantations de *Palmiers* et où le *Pommier* commence à être cultivé; c'est peut-être l'arbre fruitier qui s'étend le plus au Nord et au Midi.

Il y a à Gora les ruines de deux khans qui annoncent que cet endroit avait autrefois un peu plus d'importance. A Gora, toute la crainte de cette grande insurrection dont on nous avait parlé se réduisit à un espace de trois heures où il y avait, dit-on, un peu de danger; mais les gens de Gora ne faisant aucune difficulté de nous conduire à Taroun, nous congédiâmes nos Arabes pour prendre des paysans de Gora. Quand il fut question de partir, il ne se trouva point de chameaux; on les avait envoyés à trois jours de là et on ne savait quand ils seraient de retour; me voilà ce qu'on

appelle en plant. Ma faiblesse redouble; je voulus manger un peu, mais bientôt des vomissements et des déjections fréquentes me mirent dans un état qui m'alarma; du reste, je ne reçois aucun soin de mon domestique qui est un peu malade, et encore plus paresseux.

10 *mai*. Je suis un peu mieux, je désirerais manger quelque chose, car je n'ai point de fièvre, et j'éprouve des besoins extrêmes; mais admirez notre position : dans ce pays on ne connaît que le krown (1), et il ne me reste plus que des demi-krowns. On ne veut pas les recevoir, quoiqu'ils aient cours à douze lieues plus loin, à Taroun : de l'or, on n'en veut pas davantage. Ainsi il faut mourir de faim avec de la monnaie du pays en poche. Cependant, à force de chercher, je trouvai un krown; je désirais avoir quelques pommes pour les faire cuire, mais on ne connaît pas de menue monnaie, et pour cinq ou six pommes il me faudrait donner un krown. Je serai donc réduit à manger de mauvaises dattes que les Arabes ont oubliées ou rebutées, qui me font bondir le cœur; quel régal pour un malade! Du reste, il n'y a aucune pitié à attendre des Persans.

---

(1) Krown, pièce d'argent valant la douzième partie d'un toman (1 fr. 25 centimes).

11 *mai*. Point de nouvelles des chameaux : je me trouve un peu mieux; mon estomac crie, mais je n'ai plus à donner à ce pauvre diable que des dattes détestables et de l'eau bourbeuse. Sortirai-je de ce mauvais pas? Dieu le sait! Ajoutez à tout cela qu'il ne me reste pas 15 toumans en poche, et que les habitants de Gora, voyant ma position, m'en demanderont peut-être la moitié pour me conduire à Taroun, à douze lieues de là : à Taroun, que devenir? mais, comme disent les Osmanlis : Allah kerim (1)! les Osmanlis sont grossiers, mais au moins ils ont de la pitié et croient en Dieu.

12 *mai*. Comme je l'avais pressenti, les habitants de Gora, voyant que nous étions à leur disposition, exigèrent de nous 1 touman pour chaque chameau jusqu'à Taroun, situé à douze heures plus loin; il fallut céder et compter 5 toumans à ces misérables. Nous partîmes quelques heures avant le soleil couché, et après avoir fait avec une lenteur désespérante deux farsangs, nous passâmes une partie de la nuit près d'un abadeh, lieu où l'on trouve de l'eau et quelques habitants; nous y échangeâmes des dattes contre du lait aigre.

13 *mai*. Nous voyageâmes le reste de la nuit

(1) Dieu est grand!

dans un désert affreux. Nous nous arrêtâmes, à cause de la grande chaleur, auprès d'un endroit où il y avait de l'eau; c'était encore de l'eau purgative! Le soir nous nous remîmes en route, et traversâmes une gorge où le sel d'Epsom couvrait la terre à un pouce ou deux d'épaisseur. Les eaux y étaient abondantes, mais excessivement amères; elles finissent par se réunir et forment une petite rivière. Au delà nous trouvâmes un canal d'excellente eau qui va arroser Taroun; nous nous y arrêtâmes pour y passer une partie de la nuit.

14 *mai*. Nous gagnâmes le matin un abadeh, à deux farsangs de notre menzil. On cultive dans cet abadeh quelque peu d'orge. Nous y passâmes la nuit, et le 15 au matin nous nous rendîmes à *Taroun*, qui n'en était éloigné que de trois heures. D'après les éloges des gens du pays et de Chardin, je croyais trouver un pays charmant, où l'on cultivait l'oranger et beaucoup d'arbres à fruits, mais je fus bien détrompé; un pays ruiné, des eaux détestables, et seulement des palmiers; le bazar n'est composé que de deux ou trois mauvaises boutiques. Les montagnes y sont basses et brûlées; je ne sais où les géographes ont trouvé la haute montagne marquée sur les cartes.

15 *mai*. Je ne pus trouver de chameaux à Ta-

roun; il fallut se contenter d'ânes pour gagner Forg, où l'on m'assure qu'il se trouve, par hasard, des mules de retour pour Chyraz, sans quoi il faudra de Forg aller à Darap (deux journées plus loin), pour trouver des mules et gagner enfin un peu vite Chyraz. Mes poches se vident; il n'y reste pas plus de sept toumans.

16 *mai.* Je pars de très-grand matin, et viens passer la forte chaleur près d'un village où il y a des *Palmiers*. Le soir nous partîmes de très-bonne heure, et arrivâmes le 17 au matin à Forg.

17 *mai.* **Forg.** Comme nous nous sommes passablement élevés, la nuit fut très-froide. Forg est un peu en meilleur état que Taroun. Je croyais y trouver quelque chose à manger, mais il fallut me contenter de dattes, quoiqu'elles me fissent mal. Les mules qu'on m'avait annoncées étaient parties depuis quelques jours : il fallut encore avoir recours aux ânes, que je payai extrêmement cher.

18 *mai.* Nous partîmes de grand matin, traversâmes la plaine et entrâmes ensuite dans une gorge. Je fis dans ce trajet une magnifique herborisation. Nous passâmes la grande chaleur près d'un ruisseau d'eau excellente, bonheur que je n'avais eu depuis bien longtemps.

19 *mai.* Nous continuâmes notre belle vallée, à l'issue de laquelle nous trouvâmes des ruines

de fortifications. Nous entrâmes ensuite dans une plaine magnifique, parfaitement arrosée, et couverte d'une superbe végétation. J'y recueillis quantité de plantes nouvelles. Nous vînmes coucher sous un beau *Cyprès*, près d'un abadeh.

20 *mai*. Nous partîmes de grand matin, et arrivâmes à *Darap* vers midi.

Darap est dans une belle situation; les eaux y sont abondantes; la plaine et les montagnes couvertes de végétation. Le *Palmier* y croît encore, mais n'y forme plus d'épaisses forêts; la chaleur n'étant plus trop ardente, il ne faut pas, comme dans les pays très-chauds, chercher à leur procurer de la fraîcheur par des irrigations. L'*Oranger*, l'*Abricotier*, le *Pommier* et autres fruits, y croissent en abondance. Mais si le pays est beau, en revanche, les habitants ont la réputation bien méritée d'être encore plus méchants et voleurs que dans les autres parties de la Perse. Comme on m'assurait qu'il n'était pas prudent de camper, je pris le parti d'aller dans un caravansérail du bourg. Il n'y a pas d'importunité dont je n'aie souffert; tout le bourg vint dans ma chambre, et comme elle n'était pas excessivement grande, la porte était tellement obstruée que je ne pouvais respirer, sans compter que ces misérables furetaient partout pour

chercher à voler; heureusement que je n'avais rien ouvert.

21 *mai*. Séjour. Je ne savais comment faire pour continuer ma route. Ce que j'avais prévu arriva; à force d'être sucé par ces maudits paysans, je me trouvai à Darap avec quelques krowns. Du reste, si l'argent vient à me manquer entièrement, telle est la charité persane, que je dois m'attendre à mourir de faim. Heureusement un muletier qui a longtemps servi les Anglais arriva, et me proposa de me conduire à Fasa, où je compte aller ce soir.

22 *mai*. Le 22 étant un jour de fête parmi les Schyytes, mon chalvadar ne tint point sa parole; il fallut encore passer l'un des plus tristes jours de ma vie, étendu sur mon taudis, où de temps à autre venaient m'assaillir quelques pierres.

23 *mai*. Enfin je sors de Darap, fort tard il est vrai, mais j'en sors. Tous les habitants étaient, je crois, réunis pour me saluer de leurs huées. Nous traversâmes une plaine abondamment arrosée de belles eaux, mais qui sont loin d'être entièrement utilisées. Nous fîmes environ six farsangs et vînmes coucher près d'un campement de Lores (1). Je remarquai sur la route une grande quantité de *Salvadora persica*.

(1) Ou Lours, peuple du Louristan.

24 *mai.* Après avoir fait environ trois farsangs, nous arrivâmes près d'un Kouba (1), où nous trouvâmes un détachement de Serbaz (2) qui se rendaient à Darap; nous passâmes à côté d'eux la grande chaleur. Le soir, après avoir marché à peu près comme le matin, nous vînmes camper dans une prairie, à quelque distance d'un campement de Lores, et non loin d'un village (3).

25 *mai.* Nous traversâmes une basse montagne, puis une plaine bien arrosée, où il y a des cultures assez nombreuses en céréales, et çà et là plusieurs petits villages. Nous en trouvâmes un, aux trois quarts ruiné, puis nous arrivâmes à Fasa, ville de moyenne grandeur. A Darap, on voyait encore quelques *Palmiers*; ici ils ont entièrement disparu. Pour ne pas m'exposer aux mêmes insultes qu'à Darap, je m'arrêtai en dehors de la ville; mais précaution inutile! j'y fus bientôt entouré par les stupides habitants de Fasa. D'abord ils vinrent en petit nombre, et nos relations n'avaient rien d'hostile; mais insensiblement, de même que les mouches, ils s'accru-

(1) Kouba ou Imam-zadé, lieu où les musulmans s'arrêtent pour faire leurs prières.

(2) Serbaz, soldats des troupes régulières.

(3) Le nom de ce village est resté en blanc dans le manuscrit.

rent à plus de cinq cents, et vinrent fourrager dans mon bagage, me faire de sottes questions, se placer devant moi, la figure béante. Il fallut bien tâcher de modérer un peu la turbulence de cette foule importune, mais c'est alors que commencèrent les dérisions et les violences; les pierres ne tardèrent pas à siffler; mon domestique m'avait fait cuire un peu de riz à l'eau, car j'étais malade : les malheureux y jetaient les plus sales ordures. Enfin ils trouvèrent le moyen de m'enlever un paquet contenant un habillement, le seul propre que j'eusse, et une montre; les violences durèrent une partie de la nuit, et je fus blessé deux fois à la jambe par leurs pierres. Je comptais que le lendemain je serais débarrassé de ces misérables en partant de bonne heure, mais le chalvadar, sous prétexte que ses mules avaient besoin d'être ferrées, me fit passer toute la journée en cet endroit. Je n'eus pas moins à y souffrir que la veille.

26 *mai.* Nous partîmes pendant la nuit et traversâmes la ville, dont les habitants étaient, fort heureusement pour moi, tous retirés. Nous marchâmes toute la nuit, et le matin nous nous trouvâmes au pied d'une montagne couverte de végétation. Je ne pus y résister, et malgré mon état de faiblesse, je laissai mes gens aller devant et je m'amusai à herboriser. Alawerdi fit cinq

heures à pied pour rejoindre le menzil; je n'eus pas la même peine, le chalvadar eut la complaisance de m'attendre avec un cheval à trois heures plus loin, de sorte que ma fatigue ne fut pas excessive. Nous arrivâmes vers midi à *Salvissoun*, petit village avec de magnifiques vergers. Nous campâmes sous de grands mûriers, et près d'un ruisseau de fort belle eau. Comme le village est à une certaine distance, je fus peu importuné.

27 *mai.* Nous voyageâmes environ toute la nuit dans une plaine à peu près déserte. Le matin, nous arrivâmes près du lac que les Persans nomment *Deriamemek* (mer salée), dont on tire le sel pour Chyraz. Nous campâmes au pied de la montagne sous de beaux *Pistacia terebinthus*, près d'un petit village. Il paraît que je m'y refroidis; je fus saisi de vomissements fréquents et de fièvre violente, ce qui m'empêcha de visiter les bords du lac, qui me paraissaient beaux, et la montagne qui était couverte de verdure.

28, 29 *mai.* Nous voyageâmes encore toute la nuit; le matin nous trouvâmes un rahadar avec lequel il fallut disputer une heure. Il prétendait avoir de moi 1 touman; la chose était difficile, car je ne le possédais pas. Enfin, après avoir bien crié, il fut convenu qu'un des gardiens viendrait

à Chyraz, et que là, si je devais payer, je m'exécuterais.

Arrivé à la porte de Chyraz, un individu préposé à je ne sais quoi se jeta sur Alawerdi et le secoua avec violence ; on lui demanda 2 krowns, je ne sais à quel titre. Alawerdi résista, mais le préposé s'empara du fusil qu'il portait en bandoulière. Je le laissai faire, bien persuadé que j'en obtiendrais raison. Je fus d'abord à la douane où je déposai mes effets qui furent culbutés, Dieu sait comme! et me rendis ensuite chez le nabab où je retrouvai mon logement.

30 *mai.* Visite du docteur Marotti (1) à qui je communiquai mes plaintes contre les habitants de Fasa, et contre le préposé qui avait pris mon fusil. Le prince est malade ; il ne peut lui parler d'affaires.

31 *mai.* Hadji-Abbas (2) vient me voir et me propose de m'accompagner jusqu'à la fin de mon voyage; mes finances sont loin de me permettre un tel surcroît de dépenses, mon indisposition augmente au point de devenir sérieuse; mon estomac ne peut rien supporter ; j'ai une diarrhée avec ténesme (3) qui ne me laisse aucun repos.

---

(1) *Voy.* page 488.
(2) *Voy.* page 492.
(3) Ce sont des épreintes douloureuses à l'anus.

1er *juin*. Alawerdi vend avec peine quelques marchandises qu'il a apportées de Mascate, et me procure ainsi une vingtaine de toumans pour aller jusqu'à Ispahan où il faudra encore s'ingénier !

2 *juin*. Mon fusil m'est restitué ; Firman Firman expédie des ordres à Fasa pour qu'on me rende les effets volés. Ma maladie fait des progrès.

3 *juin*. Une application de sangsues me fait un bien extraordinaire ; j'espère qu'un petit voyage au Piré-zend (1) contribuera à me rétablir : je me dispose à partir demain.

4 *juin*. Je me sens un peu mieux ; les douleurs ont un peu cessé, mais je n'ai rien à manger ; on m'apporte de chez le nabab constamment la même chose, tous les jours : trois morceaux de viande hachée et épicée que je n'ai jamais pu digérer en aucun temps, du youghourt (2) et des concombres : voilà un régal bien convenable à

---

(1) Montagne près de Chyras. *Voy*. page 500.

(2) *Voy*. page 560, note 2. Sorte de laitage qui fait la base de la nourriture des tribus nomades. On le prépare en mettant une petite portion de ferment dans un vase de lait tiède ; au bout de quelques heures, ce lait se coagule et acquiert une saveur légèrement acide. Le youghourt a des qualités éminemment nutritives et rafraîchissantes. On ne saurait trop en recommander l'usage aux voyageurs.

(*Note de M. Texier.*)

un malade! la faim me force à en manger, et mon estomac en souffre beaucoup.

5 *juin*. Je me décide à me mettre en route pour visiter le Piré-zend, malgré mon extrême faiblesse. C'était pour moi une corvée que de traverser la ville; il m'était impossible de souffrir les injures de ces bandits de Persans qui éternuaient, chantaient, riaient et faisaient entendre une foule de quolibets insolents à mon passage ; il fallut après cela éprouver des difficultés pour sortir. Enfin me voilà dehors ! Je trouvai la plaine mal cultivée et inculte en grande partie; après une traite fort longue, je descendis au caravansérail de *Khonazenioun* (1). La montagne est couverte partout d'une végétation luxuriante.

Je m'arrêtai un instant à *Dastergen*, je vis de grands arbres près de la belle source qui coule de la montagne, et gagnai ensuite le caravansérail de *Kotali Piré-zend* , après avoir traversé cette montagne. La végétation y est très-belle, mais je ne remarquai rien qui ne se trouvât sur les autres sommités. D'ailleurs il y a bien peu de temps que la neige a disparu ; il y en avait même fort peu lorsque j'y passai cinq mois auparavant.

---

(1) *Voy*. page 499.

Le froid ayant été assez grand pendant la nuit que je passai à Khonazenioun, au lieu de me rétablir, ma diarrhée augmenta, et il en résulta une faiblesse extrême. Je n'eus que la force de me traîner autour du caravansérail de Kotali Piré-zend et d'y faire une petite herborisation ; ce court séjour me fit du bien.

Pendant la nuit, couché sur du fumier dans l'écurie, je commençais à m'endormir, quand les cris aigus de deux vieilles femmes édentées vinrent me réveiller en me criant : Caca freré kardach ! caca poul bedé (donne-moi de l'argent) ! sans que je pusse comprendre comment je leur en devais. Le seul homme que j'avais avec moi ne put m'expliquer clairement ce qu'elles voulaient, ou pour mieux dire, c'était une dette qu'il avait contractée, et qu'il me jetait sur le corps. Le bruit continua une partie de la nuit, je finis par m'endormir, et je m'aperçus le lendemain que mon fripon de guide leur avait abandonné une partie de ma provision de riz pour s'acquitter.

6 *juin*. Je me remets en route pour Chyraz, descendant de cheval pour recueillir les plantes qui me paraissent intéressantes.

7 *juin*. Je fus de retour à Chyraz de mon excursion; j'entrai dans mon logement, hué suivant l'usage.

J'occupe chez le nabab un petit appartement à l'extrémité d'un jardin fort agréable où il y a de beaux platanes et un bassin d'eau courante. Tous les soirs, il s'assemble sous mes fenêtres une douzaine de Persans, qui, à leur costume, paraissent les plus distingués de la ville, et parmi lesquels siégent les deux fils du nabab : c'est, à proprement parler, une réunion de littérateurs. Un d'eux, qui est probablement le poëte à la mode de Chyraz, lit des vers pendant trois ou quatre heures. Cette manière de débiter ses vers, commune à tous les Persans, est emphatique et continuellement sur le même ton; à chaque vers, ils élèvent beaucoup la voix pour marquer le rhythme; à en juger par l'impassibilité des auditeurs, ils ne semblent pas prendre beaucoup de plaisir à ces lectures, ou pour mieux dire l'ennui paraît les dominer.

12 *juin*. Je quittai Chyraz pour me rendre à Ispahan. Comme les chalvadars ne peuvent jamais partir de bonne heure le premier jour, nous ne fîmes que trois farsangs et vînmes coucher dans une ruine sur le bord d'un ruisseau.

Il va sans dire que nous ne pûmes sortir de la ville sans de grandes difficultés et sans être rançonnés contre tout droit. Deux ou trois misérables se jetèrent sur nous, sachant bien que leur importunité nous ferait lâcher quelque chose.

13 *juin.* Nous partîmes de très-grand matin, et nous arrivâmes avec le soleil levant à un rahadar ou poste avancé de douaniers ; là, il fallut de nouveau crier et se mettre en colère, les douaniers exigeant un touman, quoiqu'ils sussent fort bien que les Francs ne devaient rien payer. J'eus recours à toute mon éloquence injuriante turque et persanne ; les : haram zadé ! keupek ogli ! ai redzem ! satim (1) ! et autres belles paroles leur furent prodiguées ; je les intimidai un peu, et j'obtins de ne payer que 2 sabkera (2). Nous continuâmes notre route, et arrivâmes de bonne heure au gros village de *Zergoun* (3), au pied d'une montagne aride et brûlante, qui échauffe singulièrement le pays. Je logeai dans le caravansérail ; mais, comme nous étions seuls, nous fermâmes les portes pour éviter les importuns.

14 *juin.* Cinq farsangs. Nous entrâmes dans une plaine plantureuse, mais où le *Glycyrrhyza* (4) couvrait tout. Nous passâmes près du

---

(1) Bâtard, fils de chien et de..., etc.

(2) *Voy.* page 513.

(3) *Voy.* page 485. Aucher ne reprend ensuite qu'à Yezdi-Khast, la route qu'il avait suivie en allant d'Ispahan à Chyraz.

(4) N° 3838, — Réglisse. *Infestissima in totâ Persiâ*, dit le catalogue.

village de *Dehbit* (1), puis nous allâmes camper près du village de *Fatabad*, où nous rencontrâmes un kalifé (caravane) qui se dirigeait, comme nous, sur Ispahan. Les chalvadars sont absolument comme leurs mules, quand ils se rencontrent, ils ne peuvent plus se quitter; il faut qu'ils marchent en troupe; le mien me déclara qu'il voulait marcher de concert avec la caravane, et par conséquent, voyager la nuit. J'avais fait, à Chyraz, mon marché pour ne marcher que le jour; je persistai dans mes conditions; il n'y eut pas de raisons que le chalvadar ne mît en avant; enfin, il imagina de dire qu'il y avait des voleurs : à ce mot mon brave Alawerdi dressa les oreilles, et me déclara qu'il avait peur, qu'il ne passerait pas la nuit dans cet endroit. J'eus à lutter alors à la fois contre lui et contre le chalvadar. Ce fut bien pis quand le kalifé se mit en mouvement, et que le chef voyant que nous restions en place, nous dit que nous étions des imprudents, que cinquante tufenkdjis ne seraient pas suffisants pour nous empêcher d'être dévalisés. Je me moquai de tout cela; je tins bon, et le lendemain matin nous nous mîmes en route.

15 *juin*. Nous fîmes sept farsangs, et nous

(1) Ne pas confondre avec *Deibid*. *Voy*. page 480 et page 608, note 3.

arrivâmes sans encombre au village de *Main*, qui a de beaux jardins.

16 *juin*. Nous entrâmes dans la montagne, et après trois farsangs, nous arrivâmes à *Imam-Zadé*, petit village avec le tombeau d'un Imam. Nous nous y arrêtâmes pour passer la chaleur qui y était très-grande. Le soir, je voulus faire encore trois farsangs, mais le chalvadar s'y opposa, et par conséquent aussi Alawerdi, qui n'est jamais de mon avis; je fus obligé de passer la nuit dans cet endroit.

17 *juin*. Nous traversâmes une montagne élevée et retombâmes dans la plaine où est le caravansérail isolé d'*Oudjoun*, à trois farsangs de notre dernier menzil. Nous fîmes encore trois farsangs, et vînmes coucher près d'un ruisseau dans une prairie.

18 *juin*. Sept farsangs. Couchée près d'un caravansérail isolé, où se trouvent quelques tentes. Les montagnes gardaient encore un peu de neige.

19 *juin*. Cinq farsangs. Couchée au petit village de *Deh-Kour*.

20 *juin*. Nous fîmes huit farsangs et vînmes rejoindre à Yezdi-khast, la route que j'avais faite en allant (1). J'espérais y recueillir l'*Ombellifère*

---

(1) *Voy*. page 476.

qui produit la gomme ammoniaque (1); mais je ne trouvai que d'anciennes tiges desséchées.

21 *juin. Maxous-Beghi.*

22 *juin. Koumechah*, où Lirgen et Shee battirent les troupes du Chah, qui s'était fait reconnaître à Chyraz en même temps que Méhémet-Chah.

23 *juin. Maiar.* Contre mon attente, je trouvai là la magnifique espèce d'*Ombellifère* en question.

24 *juin.* **Ispahan.** J'ai parlé plus en détail de toute cette route dans mon voyage d'aller à Chyraz (2).

Désirant obtenir des lettres de recommandation de l'Imam Djunna, ou chef de la religion, pour un chef de Lores; j'allai lui faire une visite, d'après le désir qu'il en témoigna lui-même. Il était venu passer quelques jours à *Djulfa*, ce qui me dispensa d'aller à Ispahan. Je fus accompagné par les deux frères missionnaires, le docteur Bertoni, et une suite nombreuse de domestiques, suivant l'usage du pays. Nous le trouvâmes assis sur un tapis à l'ombre d'une allée, dans un jardin; c'était un jeune homme d'une bonne physionomie. Il nous accueillit très-bien, nous fit asseoir sur son tapis et nous fit servir

(1) *Voy.* page 475, et plus bas, 23 juin.
(2) *Voy.* page 472 et suivantes.

du thé qu'il prit avec nous; ce qui me surprit certainement de la part du chef de la religion Schyyte, qui regarde comme impur de communiquer avec des Chrétiens. Il est vrai que cela se passait dans son intérieur; publiquement, il n'eût jamais osé le faire, malgré son autorité plus grande que celle du Chah. Au reste, le père Dom Gioviani Derdérian m'a assuré avoir eu plusieurs conversations avec lui sur des matières religieuses, et que l'Imam Djunna était fort loin d'être un bon Musulman. Quelques jours après, ce jeune homme d'une santé robuste, fut frappé d'apoplexie. On appela aussitôt le docteur Bertoni, qui recommanda immédiatement une abondante saignée, mais les médecins persans s'y opposèrent; ils voulurent d'ailleurs faire l'Istikar (1) auparavant. Voici en quoi consiste cette cérémonie : un homme se tient debout un chapelet à la main; il fait en arabe une prière dans laquelle il dit à Dieu : « Je suis un faible mortel ignorant, et ne sachant quelle route je dois prendre : éclaire-moi, mon Dieu, etc.; faut-il saigner ou non? » Alors il prend au hasard un grain du chapelet, et se met à compter par trois ou cinq ce qui reste; si à la fin il en reste un, deux ou quatre, la réponse est fa-

(1) *Voy.* page 491, note.

vorable; mais si le nombre est trois ou cinq, c'est tout le contraire. Malheureusement pour l'Imam Djunna, après avoir fait l'Istikar, la réponse fut qu'il ne fallait pas saigner, et il mourut deux heures après, victime de la superstition. Sa mort fut un deuil général pour toute la Perse; à Ispahan, les bazars furent fermés pendant quinze jours; les mosquées étaient continuellement pleines de gens qui allaient prier pour le repos de son âme.

5 *juillet.* Je restai chez les missionnaires noirs (1) catholiques de Djulfa jusqu'au 5 juillet, pour tâcher de rétablir ma santé et surtout mes forces singulièrement épuisées. Malgré les soins éclairés du docteur Bertoni, je ne fis pas de grands progrès dans la guérison de ma maladie, que le docteur nomme névralgie musculaire, et qu'il prétend provenir bien plutôt de mes souffrances morales que de toute autre cause; je crois que mon état de langueur et de faiblesse tient également aux privations que j'ai endurées. Enfin, espérant obtenir quelque amélioration en me mettant en route, je me décidai à visiter de nouveau les montagnes des Backtiaris, qu'on dit être plus tranquilles en ce moment que lors-

(1) Ainsi nommés sans doute d'après leur costume, pour les distinguer des autres congrégations.

que je les visitai la première fois (1). Je pris un second domestique; c'était un soldat arménien nommé Katschik qui m'avait déjà accompagné dans mon premier voyage, et dont j'ai été fort content. Il y a plusieurs soldats de cette nation au service de Perse; tous ceux d'Ispahan, tant Arméniens que Persans, ne reçoivent ni solde ni vivres; ils vivent comme ils peuvent de vol et de pillage. Aussi leur service n'est pas pénible. Celui-ci, fatigué de ne pas recevoir de solde, s'était rendu à Bagdad, pour y chercher du service auprès du Pacha; mais n'ayant pas trouvé mieux, il revint à Ispahan quelques mois après sans que son absence ait été punie, ni même aperçue.

Nous allions nous mettre en route le soir, lorsque cinq ou six autres soldats arméniens, ayant appris que Katschik devait partir avec moi, s'en vinrent le réclamer au nom du Begler-Bey (2) et déclarèrent qu'ils ne le laisseraient pas partir. Ces misérables, dont la moitié étaient ivres, ne voulaient que nous arracher quelque argent. Katschik avait pris la fuite et était allé nous attendre sur la route dans une ruine. Quand ils virent qu'il leur avait échappé, ils ne voulurent

(1) *Voy.* pages 259 et 329.
(2) Général.

plus nous laisser partir ; ils tirèrent leurs baïonnettes et nous menacèrent d'en faire usage si nous essayions de résister. Enfin l'argent arrangea tout ; ils nous serrèrent ensuite la main et nous souhaitèrent un bon voyage. Nous arrivâmes de bonne heure à *Nadjabab*, grand village. — Cinq farsangs.

6 *juillet*. Nous partîmes le soir, arrivâmes, après trois farsangs de marche, au beau et grand village bien arrosé de *Tiran*, et quatre farsangs après, nous atteignîmes notre menzil, *Mehemedi*, fort petit village, avec des ruines de belles mosquées.

7 *juillet*. Nous ne fîmes que cinq farsangs, et arrivâmes de bonne heure à *Kurdeler*, petit village arménien auprès du *Dalin-Kou*, où il y avait encore un peu de neige. J'y reçus la visite du prêtre, qui m'invita à dîner chez lui.

J'apprends ici de mauvaises nouvelles des Backtiaris qu'on dit en révolte, mais il y a si peu de confiance à avoir dans les bruits et en général dans ce qui se dit en Perse, que je n'en crois rien, et que je suis décidé à aller en avant ; ces bruits se dissiperont, je l'espère, comme des brouillards.

8 *juillet*. Malgré mon extrême faiblesse, je me traînai comme je pus sur la montagne, et parvins même jusqu'à la cime ; j'y fis une belle récolte d'*Ombellifères*.

9 *juillet*. Nous nous rendîmes à ..... (1), où réside le chef Lore, pour lequel j'avais des lettres; il me reçut bien, m'envoya un mouton, mais me dissuada d'aller plus loin, m'assurant que le pays des Backtiaris était en ce moment moins sûr que jamais, parce que, n'ayant plus de chef, ils s'abandonnent à leur instinct de brigandage. Il fallut bien renoncer à ce voyage et revenir à Ispahan. Année malheureuse pour moi (2)!

---

(1) Le nom est resté en blanc dans le manuscrit.

(2) Ici s'arrête le manuscrit : on peut voir dans la Notice, page XXVI, que, de retour à Djulfa, Aucher-Éloy mourut le 6 octobre 1838, entre les bras du père Derdérian, préfet apostolique, et du docteur Bertoni.

LETTRE A M. FISCHER (1),
DIRECTEUR DU JARDIN DES PLANTES
DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Erzeroum, 15 mai 1837.

MONSIEUR,

En passant à Erzeroum pour me rendre sur la Caspienne et dans le Khorassan, M. le consul de Russie m'a communiqué la lettre que vous lui avez écrite, et m'a prié de répondre aux diverses questions que vous lui adressez : j'accepte d'autant plus volontiers, que c'est une occasion de me rappeler à votre souvenir, et de commencer une correspondance que je désirais entamer depuis longtemps.

C'est pour la troisième fois que je visite Er-

(1) Dans le silence du manuscrit sur la désignation de la personne à laquelle la lettre était adressée, nous avions conclu de la précaution que prend Aucher-Éloy d'avertir son correspondant qu'il indique les dates dans le nouveau style, *Voy.* page 619, qu'il écrivait à un Russe, la seule des nations de l'Europe qui ne se soit pas encore conformée au calendrier grégorien. Mme Aucher-Éloy nous a fait connaître depuis que cette personne était M. Fischer, directeur du Jardin des Plantes de Saint-Pétersbourg.

zeroum; ce n'a pas toujours été, il est vrai, dans des circonstances également favorables à des recherches; toutefois je possède près de mille espèces recueillies dans un rayon d'une quinzaine de lieues, autour de cette ville. Les bords de l'Euphrate, depuis la source jusqu'au Taurus, m'ont fourni surtout une riche et curieuse moisson de plantes rares et nouvelles. Je vous les communiquerai avec bien du plaisir, mais ce ne pourra être qu'à la fin de 1838, c'est-à-dire, lorsque j'aurai terminé le voyage que je viens d'entreprendre; car après avoir visité les rives méridionales et orientales de la Caspienne et le Khorassan, je me propose de me rendre sur le golfe Persique et de visiter en même temps les montagnes du Kurdistan; je n'espère pas être de retour à Constantinople avant le mois d'octobre 1838.

Quoique je sois passablement riche en espèces de ce pays-ci, cependant il est certain que plusieurs plantes ont dû m'échapper; j'ai engagé quelqu'un à s'occuper de me faire des collections, on me l'a promis; mais, à vous dire la vérité, je n'y compte guère; d'ailleurs les plantes recueillies par des personnes étrangères à la science laissent presque toujours quelque chose à désirer. Ce sont particulièrement les hautes montagnes qu'il est important de visiter, et à moins

que d'être soutenu par un vif amour de la science, comment s'exposer aux fatigues inséparables de ce genre de recherches ?

La plaine dans laquelle est bâtie Erzeroum n'a guère plus de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (1); le climat y est très-rigoureux; il y tombe quelquefois de la neige dans le mois de juin, et aujourd'hui 11 mai (nouveau style) pendant que je vous écris, la neige tombe en abondance, mais ne reste pas sur la terre; la plaine est assez ordinairement dégagée de neige à la fin d'avril (nouveau style). Les montagnes autour de la ville n'atteignent pas les limites des neiges éternelles, mais elles en sont rarement dépouillées à la fin d'août. Le thermomètre de Réaumur descend très-souvent jusqu'à 28°. En juillet, août et septembre, les chaleurs sont ordinairement assez fortes, quoiqu'il pleuve assez souvent. Les grands vents qui règnent en juillet et la nature du sol qui se dessèche facilement, obligent le cultivateur à avoir recours à l'irrigation usitée en Perse. L'automne y est généralement beau, et se prolonge quelquefois jusqu'en novembre sans pluie ni neige; les céréales réussissent parfaite-

(1) Environ 1830 mètres. M. Texier a trouvé par des observations barométriques, une hauteur de 1962 mètres.

ment ; mais il n'en est pas de même des mûriers, de la vigne et des arbres fruitiers, si ce n'est le pommier. Quant aux forêts, il n'en existe aucune sur tout le plateau de l'Asie Mineure, de l'Arménie et de la Perse. Il n'y a même aucun arbre spontané dans toute cette vaste région, si ce n'est de loin en loin, les *Juniperus*, et encore près de la limite des montagnes boisées. Les montagnes qui supportent le plateau, sont situées sur les côtes des mers qui le ceignent ; elles se composent le plus souvent d'une simple rangée séparée par de larges et belles vallées. Comme elles sont généralement très-élevées, elles arrêtent les vapeurs des mers, et n'en laissent rien pénétrer dans l'intérieur du plateau, qui ne présente que d'affreuses montagnes d'argile, bouleversées par des volcans dont les bouches sont éteintes. On pourrait diviser l'Asie Mineure en pays boisé et en pays nu : le pays boisé appartient à la région maritime ; le pays nu appartient à la région Caucasienne. La Flore d'Erzeroum est très-remarquable et très-riche en espèces, et malgré les rigueurs de la saison, dans une exploration que j'ai faite hier, j'ai recueilli une vingtaine de bonnes plantes, dont trois ou quatre sont nouvelles.

Si vous le désirez, je puis non-seulement vous envoyer les plantes de ce pays-ci, mais encore

plus de 7,000 espèces d'Asie Mineure, de Lydie, de Syrie, de Mésopotamie, de Perse, d'Arabie, etc., etc., pays que j'ai visités avec quelque soin, depuis que j'ai quitté la Russie; mais comme je vous l'ai déjà dit, cet envoi ne peut avoir lieu que vers la fin de 1838, mes collections étant toutes à Constantinople (1). Vous conviendrait-il d'acquérir ces plantes au prix de 31 fr. la centurie, (chaque espèce est représentée par un ou deux échantillons), ou bien vous serait-plus agréable de faire des échanges? dans ce dernier cas, je ne voudrais que des espèces d'Orient.

Comme il est probable que je reviendrai à Erzeroum, avant d'aller sur le golfe Persique, vous pourriez me faire parvenir votre réponse par M. le consul de Russie. Si vous désirez de plus amples détails sur Erzeroum, je vous prie de ne pas me ménager, je tâcherai de résoudre toutes les questions que vous m'adresserez.

J'ai l'honneur, etc.

---

(1) Le brouillon de la lettre porte *Pétersbourg*, évidemment par distraction.

LETTRE A M. ADOLPHE BRONGNIART,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Téhéran, 25 septembre 1837.

Monsieur,

J'ai reçu à Erzeroum la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 11 avril dernier. J'ai tâché jusqu'ici de remplir les indications que vous m'y donnez, mais il y a des obstacles financiers qui me rendent certaines choses impossibles! J'ai traversé l'Asie Mineure et l'Arménie en mars et avril, et quoique ce fût encore l'hiver, j'y ai recueilli beaucoup d'espèces intéressantes de *Liliacées*, de *Narcissées*, d'*Iridées*, etc. Ce n'est qu'en Perse que j'ai pu recueillir à pleines mains des plantes et des insectes. Il m'a été de toute impossibilité de me rendre à l'endroit que vous m'indiquez pour les impressions de plantes (1), mais vous pourrez être sûr

(1) Le monde savant connaît les beaux travaux de M. Adolphe Brongniart sur la Flore antédiluvienne.

qu'à mon retour je ferai exactement votre commission. Je me suis rendu en toute hâte sur la Caspienne qui m'intéressait particulièrement; j'ai pris la route d'Ardebil, parce que je voulais, chemin faisant, visiter les hautes montagnes du Sevellan; malheureusement toute la région alpine était encore ensevelie sous les neiges. J'ai fait toutefois une délicieuse herborisation dans la région moyenne. Je suis descendu sur le littoral de la Caspienne par une route fort peu fréquentée et cependant assez praticable. Les forêts de cette côte offrent le plus magnifique spectacle; l'*Acacia julibrissin*, le *Gleditzia caspica*, des espèces particulières de *Chênes*, d'*Ormes*, de *Frênes*, de *Tilleuls*, d'*Erables* et tous les arbres fruitiers cultivés en Europe en forment la masse. Au reste, à l'exception du *Juniperus hispanica*, et d'un magnifique *Cyprès* qui ne croissent que dans les parties les plus élevées, et marquent le passage du pays nu au pays boisé, il n'y a sur toute cette côte aucune espèce d'arbre vert, ni *Pin*, ni *Sapin*, ni *Thuya*, ni *Cèdre*, etc. L'ensemble de la végétation n'a pas le moindre rapport avec la région méditerranéenne; dans les parties les plus basses, elle y est tout à fait européenne, et l'on pourrait se croire aux environs de Paris. Quant aux plantes marines, il n'en existe aucune dans la Caspienne; non-seulement

tous les Russes qui sont sur cette côte me l'ont assuré, mais sur une étendue considérable que j'ai parcourue, je n'ai pu parvenir à découvrir le plus petit fragment de plante marine, même après les plus fortes tempêtes. D'ailleurs les eaux de ce grand lac, par leur nature à peine salées et que j'ai bues sans dégoût, ne sont nullement propres à la production des Thalassiophytes. Je serais fort surpris qu'il existât dans les collections d'Europe aucune plante marine bien authentiquement venue de la Caspienne. On connaît, il est vrai, des déserts Caspiens, une grande quantité de *Salsola*, d'*Anabasis*, et autres plantes qui affectionnent les terrains salés; mais l'influence de la Caspienne est tout à fait nulle sur ces plantes qui habitent indistinctement tous les déserts salés de l'Asie centrale, et se retrouvent identiquement les mêmes à des hauteurs considérables sur le plateau de la Perse et du Khorassan.

Les pluies, les brouillards, une humidité chaude, des rivières à passer à gué vingt fois par jour, rendent des collections en histoire naturelle presque impossibles à faire, surtout sur les côtes du Ghilan et du Mazandéran que j'ai parcourues. J'y ai perdu la plus grande partie de mon bagage et presque toute ma belle herborisation du Sevellan et les oiseaux que j'ai

recueillis en arrivant sur la côte : chaque jour de ce malencontreux voyage a été marqué par un malheur. La fièvre n'a pas tardé à venir : elle m'a épargné, quant à moi, mais elle a horriblement maltraité mes compagnons de voyage; je crains sérieusement encore aujourd'hui pour un Français, mon aide pour l'ornithologie (1). Quoi qu'i en soit je suis resté dans le pays jusqu'à la fin d'août J'ai visité avec soin les montagnes les plus élevées, entre autres le mont Dulfek, si digne d'être cité pour ses plantes nouvelles. Je me suis rendu ensuite dans l'Elbourz, dont j'ai visité avec soin la plus haute montagne, l'Elamouth-dagh, célèbre par la résidence qu'y faisait le fameux Hassan, connu sous le nom du Vieux de la Montagne ; la région alpine m'a fourni quelques centaines de plantes très-curieuses. Enfin j'ai fini mon année botanique par le pic de Demawend, immense volcan éteint depuis plusieurs milliers d'années, quoi qu'en disent certains géographes. Les parties élevées, composées d'énormes blocs de pierre calcinés, de lave, de pierre ponce, sont d'une pauvreté insigne en botanique; j'ai eu la témérité de gravir jusqu'au cratère, et c'est à peine si j'ai rapporté dix plantes d'une excursion aussi pénible. En somme, j'ai recueilli pendant cette pre-

(1) *Voy.*, page 453, la mort de M. Dufaud.

mière partie de mon voyage un peu plus de 1,000 espèces de plantes, toutes par quarante ou cinquante exemplaires (les échantillons sont fort beaux et parfaitement desséchés) : peu d'insectes, 3,000 individus au plus, 300 oiseaux, 50 reptiles, 300 coquilles, tant terrestres que fluviatiles, 20 petits rongeurs, quelques poissons du lac de Van. Ces collections étant dispersées à Erzeroum, à Tabriz et à Recht, il m'est tout à fait impossible de songer à vous faire un envoi. Quant aux poissons, le peu d'argent dont je puis disposer, ne m'a pas permis de m'occuper de les recueillir, malgré les facilités qui me sont offertes, particulièrement pour ceux de la Caspienne. En effet, M. l'ambassadeur de Russie en Perse a eu la bonté de mettre à ma disposition les pêcheurs russes de la côte, non-seulement pour la pêche, mais encore comme escorte et comme chasseurs dans le pays des Turcomans, où se trouve une si grande quantité de rongeurs, que, dans une affaire qui a eu lieu l'an dernier entre le Chah de Perse et les Turcomans, une colline entière, qui était minée par ces animaux, s'est écroulée sous un régiment de cavalerie persane, qui a été en partie englouti, ce qui a forcé l'armée persanne à la retraite. Toutefois, les frais de cette pêche et de cette chasse ne laisseraient pas que d'être trop considérables pour ma bourse : il faut de l'argent

pour les pour-boire, pour l'achat de barriques et d'eau-de-vie, objets rares en ce pays-ci; il en faut enfin pour les transports des objets, jusqu'à Constantinople. J'ai demandé une allocation au gouvernement, il m'a envoyé en secours une somme de 1,000 francs! Mon zèle m'a porté à voyager en ce pays-ci avec des moyens si faibles qu'on répugnerait à y ajouter foi; aussi il n'y a pas de misères auxquelles je me sois soumis, et la faim n'est pas toujours la plus pénible; je ne m'en fais pas un mérite, car il y a probablement un grain de folie dans mon fait. Je crois donc faire assez de ma personne; si maintenant les maîtres de la science, ceux qui ont mission et pouvoir pour la faire avancer, comprennent bien leur devoir et leur intérêt, ils me donneront les moyens d'être plus utile. Voici donc la demande que je vous prie de soumettre à l'administration du Muséum : si elle veut que je lui fournisse la collection des poissons de la Caspienne, des rivières et lacs de la Perse et du golfe Persique, ainsi que celle des rongeurs qui abondent sur la côte orientale et dans le Khorassan, j'ai besoin qu'elle me fasse parvenir une somme de 2,000 fr. comme avances et à valoir sur les collections de quelque nature qu'elles soient, que j'enverrai au Muséum : j'aurai bien soin de noter exactement les couleurs et la localité, et d'envoyer, indépen-

damment de la peau de chaque rongeur, un individu bien entier, conservé dans l'alcool. On pourrait m'envoyer ces fonds par la même voie que je vous ai indiquée à Constantinople; le reste regarde mes correspondants dans cette dernière ville. Je resterai à Téhéran jusqu'au mois de décembre, j'y pourrai recevoir des nouvelles de la décision de l'administration.

Je vous envoie, par l'entremise de l'ambassade de France à Constantinople, environ 200 paquets de graines que j'ai recueillies dans le Ghilan et en Perse : elles ont été cueillies en bon état de maturité; et comme les communications sont devenues très-promptes, je ne doute pas qu'elles ne vous arrivent en temps fort convenable.

Le Chah, qui avant de partir pour la conquête d'Hérat, m'a témoigné quelque intérêt et veut bien faciliter mes recherches dans le Khorassan, m'a parlé d'un chou colossal que les Européens de Téhéran lui ont beaucoup vanté; il désirerait ardemment d'en avoir de la graine; je lui ai promis d'en faire venir; c'est le chou colossal annoncé dans le Journal des Débats, et qui se vend chez Obry, rue de Richelieu, n° 8 (1); il en fau-

(1) Puissance singulière de l'annonce qui se fait sentir jusqu'en Perse! On sait l'issue de cette mystification du chou colossal qui s'est trouvé n'être que le chou cavalier, ou chou à vaches, cultivé en Flandre et en Poitou.

drait un paquet de 20 fr. avec instruction. Je ne sais comment, Monsieur, vous faire parvenir ces 20 fr. : ne serait-ce pas une indiscrétion de vous prier d'avancer cette somme que vous retiendriez sur mon prochain envoi ? Vous me rendriez un bien grand service, car je ne voudrais pas manquer de parole au Roi. Vous auriez la bonté de faire parvenir le paquet à M. André Crespin, sous le couvert de M. l'ambassadeur de France.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de mon envoi de plantes ; probablement ma femme en aura reçu de satisfaisantes qu'elle n'a pas encore pu me faire parvenir. Je suis à Téhéran, absolument sans argent, et dans l'impossibilité de continuer mon voyage, si l'argent de ces plantes ne me parvient pas promptement. Je compte toujours partir en décembre prochain pour le golfe Persique, et revenir par Kandahar, Caboul, etc.

Mille pardons, Monsieur, pour la liberté que je prends d'en user aussi librement avec vous.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE A M. NAUDIN, A BLOIS (1).

Téhéran, 27 septembre 1837.

Je ne répondrai point à votre dernière lettre qui ne m'est pas parvenue ici; je sais cependant que vous vous êtes donné beaucoup de peine pour moi, et que vous m'avez obtenu 1,000 fr. du gouvernement.

Ma première campagne est terminée; je suis arrivé depuis une huitaine de jours à Téhéran, où j'ai reçu la plus obligeante hospitalité chez l'ambassadeur de Russie. Je me propose de rester ici jusqu'au mois de décembre, pour y attendre de l'argent de Constantinople; je partirai ensuite pour le golfe Persique, Lahore, Caboul, Kandahar, etc.; peut-être reviendrai-je à Constantinople par la Mésopotamie.

Cette année-ci a été fertile en résultats scientifiques, quoique j'en aie passé une partie dans les neiges de l'Asie Mineure. A Erzeroum, il me

(1) Extraite des Mémoires de la Société des sciences et des lettres de la ville de Blois, t. III, p. 168, 1840.

vint à l'idée de pénétrer en Perse par une autre voie que celle que j'avais suivie précédemment. Le consul de Russie me proposa de partir dans la société d'un négociant russe qui se rendait à Mouch; j'acceptai d'autant plus volontiers que je pouvais gagner facilement de là le lac de Van et la Perse par une contrée des plus curieuses, et des moins connues. Nous partîmes à la fin de mai par une neige qui tombait à gros flocons, car Erzeroum, bâti à plus de cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer, ne commence guère à jouir du printemps qu'en juillet. Plus nous nous éloignions de la plaine d'Erzeroum, plus le climat se réchauffait, et, chemin faisant, je recueillis d'excellentes plantes. Nous étions déjà sur le territoire de Mouch; le négociant russe, étant mieux monté que nous, allait en avant. Nous le croyions un matin fort éloigné de nous, lorsqu'au détour d'un rocher, nous fûmes épouvantés par le plus horrible spectacle : notre pauvre compagnon de voyage était indignement égorgé et coupé en plusieurs morceaux (1); nous fûmes à notre tour bientôt entourés par cinq ou six Kurdes encore tout dégouttants de sang; à leur air féroce, à leurs gestes menaçants, nous vîmes bien qu'ils nous préparaient le même sort;

(1) Ces détails sont omis dans la Relation. *Voy.* page 398.

pour ne pas mourir en lâches, nous nous mîmes en mesure de vendre chèrement notre vie. Notre contenance amena des explications, et, lorsqu'ils apprirent que nous n'étions ni Russes, ni négociants, ni associés à leur victime, mais bien médecins, ce que prouvaient suffisamment nos livres et nos plantes sèches, le chef nous assura qu'il ne nous serait fait aucun mal, mais que nous ne pouvions poursuivre notre route, ni retourner à Erzeroum, et qu'il nous ferait accompagner jusqu'en Perse. En effet, il nous donna deux guides qui, par d'horribles routes, nous conduisirent à Khoi. Nous apprîmes plus tard que cet assassinat était une vengeance particulière d'un bey kurde contre le négociant russe qui avait obtenu du pacha d'Erzeroum des firmans qui l'autorisaient à acheter des noix de galle, dont le bey s'arrogeait le monopole. J'avais hâte de me rendre sur la mer Caspienne. Je traversai rapidement l'Aderbidjan, non sans visiter les montagnes de Seid-Adji, déjà célèbres en botanique; je restai quelques jours seulement à Tabriz et me rendis à Ardebil où je visitai le Sevellan, magnifique montagne dont les cimes étaient encore ensevelies sous la neige. D'Ardebil je ne tardai pas à descendre sur le littoral de la Caspienne où m'attendait le plus ravissant spectacle. Cette côte est couverte d'immenses forêts

vierges dont les arbres gigantesques étonnent par la beauté de leur feuillage et de leurs fleurs. Ce sont : l'admirable *Accacia julebrisin*, le *Gleditzia caspica*; des espèces toutes particulières de *Frênes*, de *Chênes*, d'*Erables*, de *Tilleuls*, etc., etc.; plus près de la côte, tous nos arbres fruitiers, cultivés en Europe, y forment l'essence des forêts; ce sont : le *Noyer*, le *Pêcher*, l'*Amandier*, le *Figuier*, le *Grenadier*, le *Néflier*, le *Prunier*, le *Pommier*, le *Poirier*, etc., etc., qui, dans l'état sauvage, y fournissent d'excellents fruits.

Quel admirable pays, mais aussi quel abominable climat! la chaleur et l'humidité y sont tellement combinées, qu'on n'y saurait rien conserver et que tout y tombe en putréfaction. Les pluies, ou quand elles cessent, les épais brouillards qui règnent continuellement, vingt rivières à passer à gué dans un jour, ne permettent pas à un voyageur d'y faire ni d'y conserver des collections en aucun genre, et j'ai eu la douleur de perdre non-seulement une partie de mon bagage mais presque toutes mes plantes, perte qu'au reste j'ai réparée plus tard.

La Caspienne ne mérite pas le nom de mer, non-seulement parce qu'elle est sans communication avec les autres mers, mais bien aussi parce que ses eaux sont à peine salées; j'ai pu en boire sans dégoût.

Malgré toutes mes recherches sur la côte du Ghilan et du Mazanderan, il m'a été impossible d'y découvrir la moindre trace de Thalassiophyte, même après les plus fortes tempêtes. La fièvre n'a pas tardé à s'emparer de nous; quant à moi, elle m'a épargné; un Français et un jeune Grec, qui m'accompagnent en ont été gravement maltraités, et je crains même encore pour les jours du Français qui m'était un aide très-utile pour l'ornithologie. J'ai demeuré toutefois près de deux mois dans ces provinces, en ayant soin seulement d'éviter de séjourner longtemps dans les lieux bas. J'ai eu beaucoup à souffrir du fanatisme des habitants, bien plus grand dans cette contrée que sur le plateau de la Perse. A Recht, j'ai été insulté à chaque pas, et on m'y refusait jusqu'à de l'eau, sous prétexte que je souillerais les sources du pays; mais en revanche, ce peuple est bien le plus lâche et le plus vil du monde. Je ne veux vous en donner qu'un exemple, entre mille qui me sont particuliers : je revenais de Recht, avec un seul domestique et un cheval de charge, à Menjill où j'ai demeuré quelque temps avec le consul de Russie; il fallait absolument que je passasse devant un corps de garde de douaniers; l'un de ceux-ci ayant osé arrêter mon cheval de charge malgré la résistance de mon domestique, je lui fis observer tranquillement qu'il

devait savoir que, comme Européen, je n'avais rien à démêler avec lui; comme il ne lâchait pas la bride, je lui appliquai sur les ongles un coup vigoureux du manche de mon fouet. Suivant l'usage des Persans, il chercha à m'intimider en me regardant effrontément, mais comme il vit que ses grimaces allaient lui attirer un nouveau coup de fouet à travers la figure : « Attends, me dit-il, je vais chercher mon fusil. — Ton fusil, dis-je à mon tour! je vais te faire voir des armes qui n'ont jamais manqué leur homme; » et en disant ces mots, je le mis en joue avec un pistolet qui était sur mon cheval. Effrayé à cette vue, le misérable douanier s'enfuit à toutes jambes et se cacha dans la forêt. J'avais armé ce pistolet; soit que la détente en fût trop facile, soit que, préoccupé, je l'aie lâchée machinalement, le coup partit un instant après. A cette détonation, les cinq ou six douaniers qui étaient restés dans le corps de garde et avaient été étrangers à ce qui s'était passé, effrayés à leur tour, et croyant que je leur en voulais aussi, se sauvèrent en toute hâte, qui par la porte, qui par la fenêtre, non sans crier : Ia Ali! Ia Ali! cri ordinaire de détresse des Persans, et me laissèrent ainsi maître du champ de bataille. Il n'en coûte pas beaucoup d'être brave en ce pays-ci.

Le consul de Russie me fit faire la connais-

sance de quelques Khans du pays qui me procurèrent le plaisir de la chasse au tigre ; car les forêts de la Caspienne sont remplies d'innombrables bêtes fauves et d'animaux féroces. Le tigre paraît être identiquement le même que celui de l'Inde, c'est-à-dire, le tigre royal. Dans l'hiver, il descend dans la plaine et y cause souvent de grands malheurs. L'année dernière, deux de ces animaux, de la plus grande taille, s'étaient postés près d'une grande route près d'un village, et massacraient tout ce qui se présentait, hommes et animaux ; il fallut beaucoup de monde et d'adresse pour en venir à bout. Nous eûmes, nous, beaucoup moins de peine. On transporta le cadavre d'un bœuf dans un endroit où les tigres sont abondants, nous grimpâmes ensuite dans des arbres et nous attendîmes. Il se présenta bientôt après un tigre énorme dont je n'étais pas éloigné d'une demi-portée de fusil ; je tirai le premier non sans trembler, je vous assure, quoiqu'il n'y eût aucun danger, mais la vue seule de mon adversaire était effrayante ; je lui déchargeai mes deux coups, mes compagnons en firent autant ; les ferraches (1) qui étaient postés à distance, accoururent et le per-

(1) Exécuteurs des hautes œuvres. On désigne encore sous ce nom les gens qui s'occupent de la préparation des tapis.

cèrent à leur tour de mille coups de yatagan ; de sorte que le noble animal, attaqué aussi lâchement, n'eut pas même le temps d'entrevoir ses ennemis. J'espérais pouvoir envoyer la peau au Musée, car on doute que le véritable tigre royal habite hors de l'Inde, mais elle était trop criblée.

Je voudrais vous parler du mont Dulfek-kou, dont les deux tiers sont couverts d'épaisses forêts, et par conséquent de brouillards presque continuels, et dont le tiers supérieur est nu et toujours échauffé par les rayons du soleil. De cette cime élevée, de quelque côté que les yeux se dirigent ? on ne voit qu'un immense océan formé par les brouillards de la Caspienne ; seulement les cimes des plus hautes montagnes percent les brouillards, et forment çà et là, comme des îles ou des archipels. L'illusion est si complète qu'on cherche malgré soi à découvrir quelque bâtiment sur cette singulière mer, ou du moins quelques petites embarcations qui se rendent d'une île à une autre. Le mont Élamouth, le plus élevé de la chaîne de l'Elbourz, mériterait bien aussi que je vous en parlasse; c'est une montagne intéressante, et par sa riche et singulière végétation alpine, et par ses souvenirs historiques ; c'était la retraite du fameux Hassan, chef des assassins, du Vieux de la Montagne enfin ; j'y ai vu encore les restes des forts

qu'il avait établis sur plusieurs points. Mais vingt lettres comme celle-ci n'épuiseraient pas mon sujet, surtout si, comme j'en avais l'intention, je voulais vous faire faire connaissance avec les Persans, peuple si aimable, si spirituel, si gai, si tolérant, et tout à la fois, si vil, si lâche, si sot, si perfide, si voleur, si faux, si fanatique.

J'ai fini mon année par le pic de Demawend. Il y a deux ans que je m'y étais rendu dans la même intention; mais le Khan m'ayant pris pour un espion du Chah, ne m'avait pas permis de visiter la montagne; je partis peu de jours après de Téhéran, sans m'occuper des reproches que sa conduite à mon égard lui aura attirés. Cette année-ci, j'eus soin de me faire recommander par l'ambassadeur de Russie. Je fus reçu assez froidement, car je fus reconnu; et soit que le Khan eût sur le cœur les désagréments qu'il avait éprouvés, il y a deux ans, à cause de moi; soit qu'il crût encore que je voulais faire la topographie du Larjan, son gouvernement, il me fit conduire à un petit village tout à fait au pied de la montagne, et là me suscita mille difficultés et me fit enlever une partie de mon bagage. Si j'en dois croire les apparences, il aurait osé bien davantage : deux hommes, que je trouvai postés, pendant la nuit, sur ma route, cachés derrière un rocher, et que mon cheval,

un peu ombrageux, me fit découvrir, prouvent assez que le Khan avait de mauvaises intentions. Quoi qu'il en soit, ces deux misérables, une fois découverts, prirent la fuite et je n'en entendis plus parler.

J'ai eu la témérité, malgré toutes les difficultés qui m'étaient opposées, de gravir le pic jusqu'au cratère. Vous ne pouvez vous figurer quel horrible chaos présente cette montagne; ce ne sont que pierres entièrement calcinées, que laves, que cendres, que pierres ponces, au milieu desquelles il faut avancer en rampant plutôt qu'en marchant. Parvenu au pied du sommet principal, j'entrai dans une caverne dont la température est tellement élevée, qu'on n'y peut rester plus de dix minutes sans aller respirer l'air extérieur. Je voulus ensuite continuer ma route jusqu'au sommet, mais mes guides, quoique bien payés, refusèrent de me suivre, en m'objectant que personne n'y était encore allé, et qu'ils étaient sûrs que j'y périrais si je m'obstinais à y aller. Je ne fis aucun cas de leurs remontrances, et voyant qu'ils ne voulaient pas me suivre, je continuai seul. Après quelques heures d'une marche excessivement pénible, j'arrivai enfin au point si désiré. Le froid y était, à dire vrai, d'une intensité extraordinaire. J'eus à peine le temps d'admirer le vaste panorama qui s'offrait à ma

vue d'une hauteur de plus de 2,000 toises, qu'un coup de vent horrible, accompagné d'un nuage glacial, menaça de m'asphyxier; je n'eus que le temps de descendre de quelques toises et de m'abriter derrière un rocher. Du reste, sous le rapport de la botanique, la partie alpine, brûlée par les feux souterrains, et composée d'ailleurs de blocs de rochers calcinés sans terre végétale, est d'une insigne pauvreté. Je n'en ai pas rapporté plus de six plantes; mais ces six plantes sont nouvelles, et c'est assez pour me dédommager d'une excursion aussi pénible que dangereuse.

Me voilà bien tranquille maintenant à Téhéran, attendant de l'argent pour continuer ma route. En aurai-je assez? je n'en sais rien. J'ai envoyé des plantes en France, se sera-t-on hâté de m'en envoyer le prix? Je finirai par deux mots que les Orientaux ont continuellement à la bouche: Allah kerim! (Dieu est grand)! J'aurai sans doute des choses bien plus intéressantes à vous raconter à mon retour de l'Asie centrale. J'avais d'abord l'intention de vous écrire bien plus souvent et d'entretenir avec vous une correspondance suivie, comme je le faisais avec mon infortuné ami Coquebert de Monbret, mais le temps et les occasions me manquent pour cela.

LETTRE A Mme. AUCHER-ÉLOY.

Chah-Abedelasim (1), 20 décembre 1837.

C'est pour un voyageur de profession une triste nécessité que de s'arrêter trop longtemps dans un pays; il s'expose à y perdre les habitudes nomades qui lui ont tant coûté à prendre, il s'y fait des amis qu'il doit quitter quand ils commencent à lui être chers; il part enfin, le cœur presque aussi triste que lorsque pour la première fois il se sépara de sa famille et de ses amis éplorés. Voilà les réflexions que je faisais ce soir dans un sale caravansérail, où je suis en compagnie d'une vingtaine de mulets, assez mauvais coucheurs, n'ayant pour souper qu'un morceau de pain et de mauvais fromage, moi qui hier, et surtout avant hier, fête de la Saint-Nicolas, que je célébrai dignement au palais de Russie, me trouvais dans des salons dorés, assis avec de joyeux convives à une table servie avec

(1) A une journée au sud de Téhéran. *Voy.* page 458.

luxe, et où le madère et le champagne coulaient à pleins bords. Quoique les trois mois que j'ai passés à Téhéran aient été marqués par la douloureuse perte de mon compagnon de voyage, telle est la force de l'habitude, que je ne quittai qu'avec une sorte de regret un séjour aussi funeste : c'est que j'y ai trouvé des compensations que je serais injuste de passer sous silence. Je dois témoigner publiquement ma reconnaissance à M. le comte Simonitch, pour l'hospitalité qu'il m'a donnée, et à M. Mac-Neill, ambassadeur d'Angleterre, quim'a rendu plus d'un genre de service. J'ai passé des moments très-agréables dans la société de M. de Blarenberk, aide-de-camp du comte Simonitch, homme fort aimable et de beaucoup de littérature. Les employés de l'ambassade anglaise et messieurs les officiers anglais au service du Chah, m'ont aussi fait un accueil que je ne dois pas taire : je citerai entre autres M. Shee, M Faran, le docteur Bell et le capitaine Rawlinson; ce dernier m'avait déjà donné l'hospitalité, en 1835, à Kermanchah. M. Rawlinson, jeune homme très-instruit, s'occupe avec beaucoup de suite et d'ardeur à déchiffrer les inscriptions cunéiformes. Il a reconnu la valeur de la plupart des lettres et reconstruit l'alphabet, à l'exception de deux ou trois signes : il doit publier bientôt

cette importante découverte, qui lui assigne un rang élevé parmi les érudits. J'ai eu aussi le plaisir de faire la connaissance d'une Française, Mme. de La Marinière, lectrice du harem du Chah ; elle a fait parmi les princes du sang plusieurs élèves qui s'expriment très-bien en français, et reçoit une pension du Chah, en récompense de ses honorables services. Mme de La Marinière a fait, de 1836 à 1837, un voyage dans le midi de la Perse, pour y dessiner les monuments de Persépolis, de Firouzabad, etc. ; elle a rapporté de ce dernier endroit le dessin d'une belle sculpture, qui avait échappé jusqu'ici aux recherches des antiquaires. On doit être surpris de voir une faible femme, braver les fatigues et les dangers d'un voyage qui ferait reculer bien des hommes. A l'exception des ruines de Persépolis, qui ont été bien étudiées et bien gravées, les antiquités de la Perse méritent d'être explorées. On ne connait presque rien de Firouzabad, Chouster, Suze, Hérat, etc.

Le jour de mon départ, j'appris des nouvelles qui m'intéressaient beaucoup : la prise de Constantine par nos braves, et celle d'Hérat (1) par les troupes du Chah. J'ai déjà parlé de la zizanie qui existe entre les Russes et les Anglais,

(1) La nouvelle était fausse.

au sujet de l'expédition d'Hérat : les Russes triomphent et ne peuvent cacher leur joie, tandis que les Anglais ont beaucoup de peine à faire contre fortune bon cœur. La prise d'Hérat me réjouit en mon particulier, parce qu'elle me permettra de visiter sans crainte le Khorassan l'année prochaine ; la nouvelle de cet avantage est parvenue à Téhéran dans la nuit du 19 au 20, mais comme c'était l'anniversaire de l'assassinat d'Ali, les ministres hésitaient à la faire connaître au public, ce jour étant de mauvais augure. On sait avec quel soin les Persans évitent ces coïncidences, et combien ils tiennent encore aux sottises de l'astrologie judiciaire. Au reste, ce préjugé des bons et des mauvais jours a existé dans tous les temps et chez tous les peuples. Chez les Russes, le lundi est néfaste, et mes bons amis de Téhéran me prièrent instamment de ne pas partir ce jour-là ; quand je me mis en route le mercredi par la pluie, il n'y eut pas un d'eux qui ne me plaignît, non de ce que j'allais être mouillé, mais parce qu'un pareil temps est de mauvais augure.

LETTRE A Mme. AUCHER-ÉLOY.

Bouchyr, 25 janvier, 1838.

Je t'écris de bien loin, et pourtant je me propose encore de mettre quelques centaines de lieues de plus entre nous deux. Je me rends, par terre, de Bouchyr à Bender-Abassy, d'où je m'embarquerai pour Mascate : c'est une traversée de deux ou trois jours. Je suis bien tenté d'aller jusqu'à l'Indus, dont je serai tout près, j'aurais voulu y arriver en traversant le Béloutchistan, mais il paraît qu'il n'est pas prudent d'entreprendre un pareil voyage, les Béloutches étant des nomades adonnés au brigandage, et ne reconnaissant aucune autorité. J'y renoncerai donc et me contenterai de visiter en détail les montagnes du golfe Persique, depuis Bender-Abassy jusqu'à Chyraz : c'est encore un beau lot, le pays est très-sûr et nullement connu pour l'objet qui me préoccupe. Je n'aurai donc de chances défavorables qu'à Mascate où, non-seulement j'aurai à éprouver les chaleurs du

tropique, mais encore un air très-mauvais; et qu'on dit généralement dangereux dans les mois de mai et de juin. Or, ce qui doit te rassurer, c'est que j'en partirai avant la fin de mars, et qu'en second lieu, je ne m'arrêterai pas à Mascate même; je me rendrai de suite dans les montagnes qui sont infiniment plus saines. Au reste, j'ai fait une bonne provision de sulfate de quinine, et j'en ai augmenté mon ordinaire d'une dose tous les matins; on m'assure que c'est un sûr préservatif. Je serai sans doute de retour à Ispahan, à la fin de juin, avant la saison des fièvres. J'y resterai, et je ne saurais mieux faire, car cette ville est peut-être la plus saine de toute la Perse; j'y ai laissé Nicolas, qui était comme hydropique et hors d'état de me suivre: je ne sais comment il est maintenant. Quant à moi, je ne saurais mieux me porter, à l'exception toutefois de mes rhumatismes ordinaires : j'espère que les chaleurs du tropique en diminueront l'intensité. On m'a conseillé un remède qu'on m'a dit infaillible, c'est de m'enterrer jusqu'à la ceinture dans le sable brûlant : rien ne m'est plus facile dans ce pays où tout brûle. D'Ispahan jusqu'aux côtes du golfe Persique, j'ai beaucoup souffert du froid; et ici, quoiqu'en janvier, je commence à souffrir du chaud. Je supporte très-bien ces brusques passages, je me crois vrai-

ment acclimaté à l'Asie, mais aussi quelles privations ! J'ai faim et je n'ose manger ; il faut si peu de chose pour déranger mon estomac autrefois si bon ! Je crains, non d'être sérieusement attaqué par la maladie, mais de n'avoir plus les forces de m'occuper de mon affaire, et il est si facile de perdre courage par des chaleurs qui enlèvent toute énergie ! Sois du reste bien tranquille, ma chère Sophie, je me soigne bien ; je n'engraisse pas, et tant mieux : moins je mangerai, mieux je m'en trouverai (1).

Quel dommage qu'on ne m'ait pas un peu encouragé ! j'aurais eu avec moi un chasseur, et de combien d'oiseaux j'aurais enrichi la science !

Je tremble toujours pour le sort de la lettre de change que j'ai tirée sur toi ; il serait très-fâcheux pour moi que tu n'eusses pas pu l'acquitter. J'espère quelques secours du Muséum et du gouvernement, pour en finir l'année prochaine avec la Perse, qu'il me tarde de quitter à jamais ; il faut du courage pour rester avec ces

(1) Le manuscrit porte en outre ce passage effacé, de la main d'Aucher-Éloy, pour ménager les justes inquiétudes de sa famille, et qui peint si bien l'ardeur du naturaliste :

« Il faut aussi ne pas trop s'épuiser de travail, et c'est la » seule chose qui me soit difficile ; je voudrais tout faire, » tout recueillir, tout étudier : c'est une folie, mais elle n'est » pas dangereuse, puisque je consens à l'avouer. »

bandits de Persans. Si l'on ne veut rien faire pour moi, je retournerai tout de suite à Constantinople, mais il faudrait pour cela que tu m'envoyasses au moins 6,000 piastres (1), car j'aurai beaucoup de caisses à transporter. Tu n'as qu'à faire passer cet argent à M. Brandt, consul anglais à Erzeroum, en le priant de donner avis à l'ambassade d'Angleterre à Téhéran qu'il a reçu cette somme pour mon compte. Le plus tôt que tu pourras m'envoyer cet argent sera le mieux, car si je dois quitter la Perse, rien d'ailleurs ne m'empêchera de partir dans le courant d'août.

Ne sois point surprise, ma bonne amie, si tu ne reçois point aussi souvent, à l'avenir, de nouvelles de moi : je ne pourrai guère t'écrire qu'à la fin de juillet, et qui sait encore si la lettre pourra arriver à temps à Téhéran pour le courrier. Enfin, ne t'étonne de rien, j'ai du courage, de la santé, de la prudence et surtout un désir immodéré de vous revoir toutes les deux, de vous faire oublier les chagrins que je vous cause, mais en vérité, dans votre intérêt, croyez-le bien. La vie que je mène me paraît dure quelquefois. Il y a bientôt un an que je n'ai couché dans un

(1) Environ 1500 francs : par suite de l'altération successives des monnaies, la piastre turque ne valait plus plus guère que 25 centimes.

lit et, dévoré comme je suis de rhumatismes, comment ne maudirais-je pas quelquefois mon sort? Tant de souffrances auront-elles leur récompense? je n'en sais rien, j'aurai du moins le droit de crier à l'ingratitude; belle consolation, n'est-ce pas? Mais je bavarde, et je n'en ai pas le temps, Adieu Sophie, adieu Clarisse, vous auriez bien tort de ne pas m'aimer, car je vous aime bien.

LETTRE A M. NICOLAS,

DROGMAN (1).

Bouchyr, 25 janvier 1838.

Mon cher Nicolas,

Je suis enfin arrivé à Bouchyr bien portant, quoique ayant un peu souffert du froid : maintenant c'est tout le contraire, c'est du chaud qu'il faut que je me plaigne. Je suis content d'Alawerdi; c'est un brave homme, mais un fort mauvais chasseur. Il m'a déjà brûlé une boîte de poudre et usé tout mon plomb, pour me tuer

(1) Aucher-Eloy l'avait laissé convalescent à Djulfa.

une alouette. Si vous ne faites pas mieux que moi, l'ornithologie aura grand tort.

Votre santé est-elle rétablie? c'est malheureusement une question à laquelle vous ne pouvez pas me répondre; où me rejoindrait votre lettre? Suivez les conseils du docteur Bertoni, mais surtout soyez sobre, ne mangez pas de viande.

Je n'ai pas l'intention de repasser par Bouchyr en revenant de Mascate, aussi ne m'y envoyez rien.

Si vous parvenez à bien dépouiller des oiseaux, gardez-vous de vous en occuper lorsqu'ils seront en mue, vous perdriez votre temps et votre poudre. Il faudra que vous attendiez la saison des amours, où les oiseaux ont toutes leurs plumes.

Si votre santé vous le permet, et que vous ayiez assez d'argent, ou que le docteur Bertoni veuille bien vous donner quelques ducats, que je lui remettrai à mon retour, partez au commencement de mai, et venez m'attendre à Chyraz: j'y serai avant la fin de mai.

En arrivant vous préviendrez le nabab (1) ou le docteur Marotti de votre arrivée, afin que je sache où vous trouver. En tous cas, chemin

(1) *Voy.* page 487.

faisant, informez-vous de moi, car il ne faudrait pas nous croiser sans le savoir. Il y a beaucoup à faire pour les oiseaux dans les montagnes voisines, et nous nous en occuperions tous les deux: mais, je vous répète, il faut que vous soyez bien sûr de votre santé. Vous tâcheriez de trouver une caravane : vous n'auriez besoin que d'un cheval qui vous porterait facilement, plus une boîte pour les insectes et un peu de papier pour les plantes que vous trouveriez en route. Du reste, si vous croyiez pouvoir beaucoup travailler en route, vous pourriez prendre deux chevaux. Mais je crois qu'il vous serait difficile de ramasser de grand trésors, les caravanes ne marchant que la nuit; faites pour le mieux.

Je suis sur mon départ, et n'ai guère le temps d'écrire. Donnez de mes nouvelles aux bons pères et à M. Bertoni; dites-leur qu'il me tarde de me retrouver parmi eux. Les braves gens sont si rares en Perse, qu'on ne saurait assez apprécier ceux que le hasard y a jetés.

LETTRE A M. AUCHER,

NÉGOCIANT A BLOIS (1).

Ispahan, 1er juillet 1838.

MON CHER FRÈRE,

Je mets à profit le repos dont je jouis ici depuis quelques jours pour remplir la promesse que je t'avais faite de t'écrire. Depuis mon départ de Téhéran en septembre dernier, j'ai souffert des maux incroyables, et de la part du climat et de la part des hommes. Je n'ai point l'intention de t'en faire le récit détaillé, une narration très-succinte te donnera une idée suffisante des misères du pauvre voyageur dans les pays infâmes que j'ai visités.

Quoique j'aie eu à souffrir beaucoup du froid sur le plateau élevé de la Perse depuis Téhéran jusqu'à Chyraz, et ensuite de la chaleur depuis là jusqu'aux côtes du golfe Persique,

(1) Cette lettre contient le résumé des misères éprouvées par notre voyageur dans son voyage de Chyraz à Mascate.

je suis parvenu à Bouchyr et à Bender-Abassy, non sans quelques accidents, mais, en somme, bien portant. A Bender-Abassy, je me suis embarqué sur un mauvais bâtiment arabe pour Mascate. Un violent coup de vent d'ouest, nommé ici chemâl, nous a mis à dix doigts de notre perte, et ce n'est qu'après quinze jours d'une navigation singulièrement pénible, que j'ai pu aborder sur la côte d'Arabie. Là il me fallut lutter contre toutes sortes de difficultés, contre les Bédouins, le soleil des tropiques, et les maladies du climat. Je n'en ai évité aucune. Deux fois j'ai été atteint du Houmma-y-Gâchi : c'est une fièvre intermittente où le froid du début de l'accès, est remplacé par un évanouissement de quatre à cinq heures dont rien ne peut faire sortir le malade. Le sulfate de quinine a fait merveille sur moi et mon domestique attaqué du même mal en même temps.

Au delà du mont Akadar, que je tenais beaucoup à visiter malgré le danger, je me suis trouvé dans un pays exposé aux incursions des Bédouins. Comme mon bagage, composé uniquement de mes collections, n'avait rien qui pût les engager à me dépouiller et qu'ils me prirent pour un médecin et un Ingihiliz (1), je

(1) Anglais.

reçus de leur Cheik un accueil auquel j'étais loin de m'attendre ; ils respectèrent mes effets et mes montures, et en leur compagnie je pus visiter avec attention leur désert, qui m'offrit une abondante moisson de choses rares et inconnues.

De là, je gagnai Guebrin, premier village des Wahabites, secte de musulmans, qui, me prenant d'abord pour un espion d'Ibrahim-Pacha, ne savaient trop quel parti ils devaient prendre à mon égard; mais je parvins à les rassurer et j'obtins sur leur religion des renseignements nouveaux. De retour à Mascate, le soleil brûlant de ce climat et la fatigue résultant de courses toujours à pied, me donnèrent une seconde attaque de fièvre. Quoique bien recommandé par l'ambassade anglaise à l'agent anglais de Mascate, juif natif de Bagdad, ce misérable qui comptait augmenter à mes dépens son crédit auprès des ministres de l'Imam, me parla de présents que je devais leur faire, d'émoluments considérables que je ne pouvais me dispenser de donner à un soldat tout nu qui m'avait accompagné, et à un interprète que j'avais pris pour me traduire l'arabe en persan : car quoique je sache l'arabe, celui de Mascate est tellement corrompu que j'avais peine à y comprendre quelque chose. Le tout, suivant le disciple de Moïse, ne devait

pas s'élever à moins de 300 colonates, plus de 1,500 fr. Or, c'était épuiser presque entièrement ma bourse; je refusai net, je donnai à mes deux hommes ce que je crus convenable et ne voulus entendre raison sur aucun autre point. Le juif, pour se venger, me fit enlever pendant mon évanouissement et transporter sur un bâtiment arabe, arrivé depuis quelques jours de Bombay et qui continuait sa route pour Bassora; heureusement que mon domestique était fidèle et qu'il veilla à ce que rien ne me fût enlevé. Quand je repris connaissance, quel fut mon étonnement de me retrouver en mer, au milieu d'une foule de musulmans indiens qui se rendaient en pélerinage au tombeau d'Ali! Mon domestique m'instruisit alors de tout ce qui s'était passé. Je fus encore moins heureux dans cette traversée qu'en allant. La saison était moins favorable; et comme tous les bâtiments arabes qui naviguent sur le golfe Persique sont mal pontés et mal gréés, ils ne se permettent jamais d'aller contre le vent. Aussi le chemâl étant devenu violent, nous fûmes obligés de nous laisser aller à la dérive pendant trois jours, au bout desquels nous fûmes heureux de pouvoir relâcher sur les côtes du Béloutchistan. Je descendis à terre avec précaution, car les Béloutches passent pour un peuple fort barbare; nous fûmes cependant si

bien reçus, qu'émerveillé de la végétation tout à fait indienne de cette contrée, je résolus de gagner Bender-Abassy par terre. Je me procurai à cet effet des chameaux, et le lendemain matin je devais débarquer avec mes effets; mais, la nuit, le vent ayant subitement changé, le capitaine mit à la voile pendant que je dormais. Et après deux jours de navigation, il me débarqua dans la célèbre île d'Ormuz où les Portugais avaient autrefois accumulé les richesses de l'Inde, et où l'on aurait de la peine à trouver dans ce moment un morceau de pain. Voulant en finir avec la mer, j'eus la témérité de me confier à un misérable bateau qui me conduisit cependant heureusement à Bender-Abassy.

Jusqu'ici ce ne sont que des roses : c'est à partir de Bender-Abassy que commencent tous mes maux. J'avais été tellement frappé de la végétation du Béloutchistan que je résolus d'y retourner; je ne restai que quelques jours exposé à l'air empesté et dévorant de Bender-Abassy, et muni de lettres du Cheik, je me mis en route. Dès le second jour, le chemâl que je ne croyais redoutable en cette saison que sur mer, vint nous assaillir d'une horrible manière. Je ne pourrais te peindre qu'imparfaitement les effets de ce fléau. Tous mes flacons, quoique bien lutés, qui contenaient mes reptiles et mes poissons, furent

mis à sec en un instant, ainsi que ma provision d'eau-de-vie et mes outres d'eau. Les bouffées de vent ressemblaient à la chaleur qui sort d'un four bien chaud; une poussière d'une finesse extrême obscurcissait l'air, et pénétrait partout dans les caisses : elle s'insinuait même dans ma montre, quoiqu'elle fût à double boîte. Enfin, depuis neuf heures du matin jusqu'au soir, nous étions, mon domestique et moi, étendus comme des morts, respirant à peine, et n'ayant presque aucune connaissance.

Comme j'ai le défaut ou peut-être la qualité, comme voyageur, de persister dans mes résolutions, j'eus le courage de braver le fléau pendant cinq jours, voyageant pendant la nuit. Mais, à la fin, n'ayant plus de force, voyant d'ailleurs mon domestique mourant, je me jetai dans les montagnes espérant y trouver un air respirable, et décidé à gagner, comme je pourrais, la Perse. La chaleur ne fut pas moins grande, et pour comble de malheur je ne trouvai que de l'eau extrêmement amère et purgative. Exténué de soif, il fallait boire, et chaque verre d'eau était un purgatif violent. La chaleur et cette eau m'empêchèrent de manger : si je voulais mettre quelque chose dans mon estomac, il survenait tout à coup des vomissements.

Jusqu'ici, cependant, je n'avais eu à souffrir

que du climat; les rares habitants de cette contrée lointaine sont Arabes, braves gens qui ont conservé les mœurs patriarcales de leurs ancêtres. Mais une fois arrivé sur le territoire persan, ce fut là que j'éprouvai les plus grandes souffrances morales, souffrances telles que je ne sais comment j'ai pu y échapper. Les Arabes ne voulurent pas me conduire au delà du premier village persan, parce qu'ils avaient peur qu'on ne leur prît leurs chameaux. Les Persans de ce village me voyant à leur discrétion, exigèrent de nous 1 touman, (12 fr.) par chaque âne, pour une journée de cinq heures (il n'y avait plus de chameaux); il me fallait huit ânes. Une telle dépense, continuée pendant près de quinze jours, ne pouvait manquer d'épuiser ma bourse, et j'arrivai à la petite ville de Darap presque à sec et hors d'état de payer des montures pour me conduire à Chyraz, éloigné encore de près de cent lieues. Obligé d'entrer en ville et de me loger dans un caravansérail pour y trouver les moyens de sortir d'une position si critique, je me vis bientôt entouré de tous les habitants de la ville qui n'avaient jamais vu de Franc. Soit méchanceté naturelle à cette abominable race de Persans, soit fanatisme religieux, ils étaient en fureur contre moi, m'accablaient de pierres jusque dans la chambre du caravansérail. Je ne voyais qu'une

mort certaine dans ce pays : la fièvre me prit, et je crus véritablement que ma dernière heure était arrivée. J'écrivis une lettre à ma pauvre femme et une autre à toi, pour te la recommander, et je les remis à mon domestique pour qu'il les fît parvenir si je mourais.

Cependant ma fièvre se calma pendant la nuit; le matin Alawerdi, mon domestique, me dit qu'il venait d'arrêter à Darap un muletier qui avait servi longtemps un Anglais de mes amis; que ce muletier connaissait mon embarras et qu'il se chargeait de me conduire à Chyraz, où je le payerais. Cette nouvelle me remit un peu; j'acceptai les propositions du muletier, qui exigea ce qu'il voulut, et je me mis en route; toute la population m'accompagna de ses huées et de ses imprécations. Toutefois, quoiqu'un peu mieux portant et n'ayant pas grand espoir dans ma guérison, je résolus de vendre cher ce qui me restait de vie; je chargeai mes deux pistolets et mon fusil à balle, décidé à tirer sur ceux qui attenteraient à mes jours; cet appareil leur en imposa un peu, et je sortis enfin des murs de cette ville maudite. Je marchai pendant deux jours pour atteindre Fasa, autre petite ville; là, quoique campé hors de la ville et assez loin, je fus insulté, volé, et blessé grièvement. On m'enleva le reste de mon argent, le seul habillement un

peu propre qui me restait et une montre de prix qui avait appartenu à mon malheureux compagnon de voyage mort à Téhéran. J'avais une fièvre ardente, le désespoir me fit tomber dans le délire, et je craignis un instant de perdre la raison. Ah! dans ces cruels moments, combien de fois le souvenir de ma patrie n'est-il pas venu me soutenir! combien n'a-t-il pas ranimé mon courage!

De Fasa à Chyraz je ne rencontrai que de misérables villages et je n'eus plus rien à craindre : j'arrivai mourant chez un nabab indien, pensionnaire des Anglais; je me procurai là quelque argent, et me sentant un peu mieux je partis pour Ispahan. Il fallut m'attacher sur mon cheval tant était grande ma faiblesse; ma maigreur était extrême et je me croyais dans le marasme. Les soins empressés des bons pères missionnaires, l'habileté d'un médecin européen, que le hasard a jeté à Ispahan, ont dissipé tous les fâcheux symptômes : je digère bien et je n'éprouve plus qu'une grande faiblesse, suite de tant de maux. Je ne t'en ai raconté qu'une petite partie : mais tu pourras juger le reste par ce que je t'ai rapporté. Ah! combien je soupire après le repos, combien me serait doux le plus modeste asile en France!...

LETTRE A M. LE COLONEL SHEE,

A TÉHÉRAN.

Ispahan, 29 juin 1838.

MONSIEUR,

A mon arrivée à Ispahan, je trouve une lettre de change à mon profit tirée de Constantinople, sur M. Edward Burgess, de 148. 30 sterling, payable à Téhéran, à vingt et un jours de vue. Ma santé, gravement altérée par le climat de Mascate et des côtes du golfe Persique, où j'ai séjourné trop longtemps, ne me permet pas de continuer mon voyage, et je me vois forcé, pour me rétablir, de rester à Ispahan. Je prends donc la liberté de vous envoyer cette lettre de change en vous priant d'avoir la bonté de la faire accepter par M. Edward Burgess, et d'en encaisser ensuite le montant. Si vous trouviez quelque occasion sûre de m'envoyer ces fonds sans frais, à Ispahan, je vous en serais très-reconnaissant; dans le cas contraire, je me rendrai à Téhéran à la fin d'août, où je les toucherai moi-même. Votre obligeance m'est trop

bien connue, pour que je doute un instant que vous hésitiez à me rendre ce service.

Le nabab m'a remis, à Chyraz, une lettre pour vous; je la joins à ce pli, ainsi que quelques autres lettres particulières que je vous prie d'envoyer à Constantinople par le prochain courrier.

LETTRE A Mme AUCHER ÉLOY.

Ispahan, 29 juin 1838.

Ma chère femme,

Je t'avais écrit de Chyraz une lettre qui t'aurait beaucoup alarmée; je t'y donnais de fort mauvaises nouvelles sur ma santé alors très-gravement altérée; heureusement j'ai retrouvé ma lettre à Ispahan, aucune occasion ne s'étant présentée pour la faire partir. Ma santé est à peu près rétablie, aux forces près qui reviennent fort difficilement : j'ai tant souffert et du climat et des hommes dans les pays infâmes que j'ai visités ! J'ai eu la consolation, en

arrivant ici chez les bons pères catholiques, de trouver trois lettres de toi, et une lettre de change par duplicata de 148. 30 sterling. C'était bien à propos, car il ne me restait pas un para. Toutefois, comme cette lettre de change n'est payable qu'à Téhéran, à vingt et un jours de vue, il m'est impossible d'en toucher immédiatement le montant : l'état de ma santé ne me permet pas de continuer ma route et d'aller me faire payer moi-même. Je ne trouve à escompter qu'à des prix exagérés; encore ne veut-on me compter l'argent qu'après encaissement, et je n'ai pas grande confiance dans les personnes qui veulent se charger de cette négociation. Je prends le parti d'envoyer la lettre de change à Téhéran, au colonel Shee qui remplace l'ambassadeur actuellement absent; il fera l'encaissement et trouvera une occasion de m'envoyer les fonds. Je n'espère pas avoir cet argent en main avant la fin de septembre; or, c'est bien tard pour reprendre la route de Constantinople.

Je prendrai donc le parti de rester l'hiver à Ispahan; et au printemps je me dirigerai sur Constantinople, en passant par Bagdad, et de très-bonne heure je me trouverai à Constantinople. Tu peux être fort tranquille, je suis très-bien à Djulfa; les pères ont beaucoup d'amitié pour moi, et de plus il y a ici un très-bon médecin

européen qui mérite toute confiance. La route que je prendrai pour mon retour est fort bonne, et je n'ai absolument rien à craindre. Un des pères, qui va se fixer à Constantinople, fera la route avec moi. Je suis peiné de ce contretemps ; j'espérais passer l'hiver auprès de vous ; c'est une grande contrariété pour moi. Une fois de retour à Constantinople, je puis t'assurer que je n'entreprendrai plus de longs voyages ; je suis à bout de mon courage.

Nicolas est tout à fait rétabli, et je suis maintenant fort content de ses services et de son activité. Je lui ai fait part des intentions du Logothète ; il m'a déclaré franchement qu'il ne voulait pas de la place qu'on lui proposait.

L'ambassadeur d'Angleterre, auquel j'avais donné une lettre de change sur toi, est parti pour Hérat, et ne m'a point fait savoir si cette lettre de change avait été payée ou non. Qu'as-tu fait? Es-tu parvenue à la payer? Écris-moi tout de suite, toujours à Téhéran.

LETTRE A Mme L. DE LA MARINIÈRE,

A TÉHÉRAN.

Ispahan, 29 juin 1839.

MADAME,

Vous me trouverez sans doute fort impoli de n'avoir point tenu la parole que je vous avais donnée de vous écrire; je vous assure qu'il n'y a point de ma faute. Une fois enfoncé dans le midi de la Perse et dans l'Arabie, aucune occasion ne s'est présentée pour donner de mes nouvelles à mes amis.

Je n'entreprendrai point de vous faire le récit de mes malheurs dans l'infâme pays que j'ai visité. Je vous dirai en deux mots que j'ai été insulté, blessé, dépouillé et que je regarde comme un miracle de n'avoir pas été tué. Ma santé est fort altérée, et je ne regarde pas comme prudent de continuer ma route. Je resterai quelques mois à Ispahan et je me rendrai ensuite à Téhéran, pour y toucher des fonds qui y sont arrivés depuis longtemps. Je retourne vers Sophie et le printemps prochain je me rendrai à Constantinople

par Bagdad, etc. J'ai fait vos commissions à Chyraz et à Ispahan, et je n'ai à vous remettre que des compliments.

Auriez-vous, Madame, la bonté de m'écrire un petit mot pour me faire savoir si je puis descendre chez Pietro en arrivant à Téhéran? J'ai appris qu'il s'était marié à une autre femme que celle que lui destinait M. Shee : faites-lui mes amitiés.

J'attends avec impatience le plaisir de vous voir et de faire bientôt un de ces petits dîners français qui nous étaient si agréables.

LETTRE A M. ADOLPHE BRONGNIART,

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.

Ispahan, 15 août 1838.

MONSIEUR,

Dans ma dernière lettre je vous faisais part de mon itinéraire pour 1838, je l'ai suivi autant que je l'ai pu; j'ai visité en temps convenable tout l'imamat de Mascate jusqu'au cap Raz-el-Gat. Le Djebel-Akadar m'a surtout fourni beaucoup de

plantes nouvelles; une magnifique *Lonicera* (1), que j'ai nommée *aurea* à cause de ses magnifiques fleurs jaunes, deux nouvelles espèces de *Boerhavia* (2), etc., etc.; au reste, comme vous ne l'ignorez pas, cette partie de l'Arabie est encore plus aride que les autres, et le désert du Sinaï est un jardin en comparaison. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu recueillir au delà de 250 espèces, et encore dans le nombre il y a beaucoup de grands arbres dont je n'ai pu avoir les fruits; il faudrait passer une année entière dans ce pays. Mais qui voudra jamais s'y résigner? Qui voudra ou bien qui pourra braver les chaleurs et la malignité du climat si redouté des Anglais, qu'il n'y en a pas un qui consentît à passer une seule nuit à terre? Je ne parle point de la difficulté de parcourir l'intérieur du pays, et de la dépense extrême que cette difficulté entraîne. J'ai eu le malheur d'être précédé dans cette excursion par un flâneur anglais qui, bourré d'argent par la Compagnie des Indes, se plaisait à jeter sur sa route les colonates à pleines mains et à distribuer des montres en or aux plus sales Cheiks arabes : que voulez-vous que fît un pauvre diable de botaniste après cet

(1) N° 4640.
(2) N° 5250. Autres rég. Mascate, N°s 5249 et 5251.

orgueilleux nabab? Bien qu'en un seul mois de séjour dans ce malheureux pays j'aie dépensé près de 1,000 francs à ne manger que des dattes, j'ai laissé sans doute une fort mince idée de ma personne.

Atteint deux fois par le Houmma-y-Gâchi, fièvre dont les paroxysmes sont précédés de quatre ou six heures d'évanouissement dont rien ne peut faire sortir le malade, et heureusement guéri chaque fois par le sulfate de quinine, j'ai dû me tenir pour averti de quitter le pays au plus vite sous peine d'y mourir de fièvre ou de faim. Le chemâl (vent d'ouest) m'attendait; après douze jours d'une navigation pénible sur une mauvaise embarcation arabe, j'apercevais enfin les montagnes de l'île d'Ormouz, lorsque la violence du vent nous força de nous laisser aller à la dérive, et nous jeta sur les côtes du Béloutchistan : j'y débarquai à tout hasard, et frappé de la végétation de ce pays, je résolus de gagner Bender-Abassy par terre. Je ne pus malheureusement exécuter ce projet; le vent ayant changé pendant la nuit, le capitaine reprit sa route. Comme je tenais toujours à visiter le Béloutchistan, je me procurai les montures nécessaires et me dirigeai vers cette contrée intéressante. Mais les chaleurs horribles que j'éprouvais, le vent du désert qui soufflait tous les jours depuis neuf heures

du matin jusqu'au coucher du soleil, le manque d'eau et de vivres, aux dattes près que je ne pouvais plus digérer, m'obligèrent à renoncer à mon projet et à me jeter dans les montagnes pour regagner la Perse comme je pourrais. J'éprouvai dans ce trajet tous les malheurs imaginables : la chaleur y était plus insupportable encore que sur les côtes, l'eau saturée de sulfate de magnésie, excessivement amère et purgative ; les moyens de transport ne tardèrent pas à me manquer dans ces contrées désertes et reculées, et je dus me trouver fort heureux de trouver des ânes à 12 fr. par jour. Mes caisses furent brisées sur les rochers, deux barriques de poissons défoncées, mes flacons de reptiles cassés, etc., etc. Enfin, pour terminer en deux mots mon Iliade, après avoir été insulté, blessé, dévalisé, je suis arrivé miraculeusement à Ispahan dans un état voisin du marasme, dévoré par la fièvre et ne pouvant plus me tenir sur mes jambes.

Au résumé, je regarde comme un grand bonheur d'avoir pu sauver du naufrage toutes mes plantes, au nombre de 600 espèces, recueillies en grand nombre d'exemplaires (40 à 50), et presque toutes nouvelles pour mes collections ; une centaine d'oiseaux, quelques milliers d'insectes en bon état, cinquante reptiles, un grand nombre

de coquilles fluviatiles et quelques fossiles des montagnes du golfe. Je ne compte pas dans le nombre de mes plantes, une collection de plus de 1000 espèces, toutes recueillies pour moi aux environs d'Ispahan, par le préfet de la mission catholique: car il y a rarement plus de deux individus, et je ne pourrai point en disposer pour mes centuries.

Voilà tout ce que j'ai pu faire cette année-ci; tout faible que doit vous paraître ce résultat, il m'a fallu du courage pour y arriver. C'est dans ce malheureux voyage que j'ai ressenti vivement le vide que me fait éprouver la mort de mon malheureux compagnon. J'avais aussi en partant de Téhéran un jeune Grec plein de dévouement pour moi et de bonne volonté pour me seconder dans mes travaux : j'ai été obligé de le laisser à Ispahan, car, n'ayant pu se rétablir des fièvres du Ghilan, il était devenu presque hydropique. Ainsi j'ai parcouru seul, avec un seul domestique arménien, les côtes du golfe Persique, et le pays de Mascate. Nous étions partis quatre de Constantinople, pleins de zèle et de santé, moi seul ai résisté.

J'avais le projet de visiter, l'année prochaine, Hérat, Caboul, Kandahar et le Pentjaub, mais tout ce pays est en conflagration. Le Chah de Perse assiége Hérat et n'est point heureux;

tous les officiers européens ont été mis hors de combat dans une sortie récente que l'ennemi a faite. Il ne serait même pas prudent que je me rendisse dans le Mazendéran pour y faire collection des poissons de la Caspienne, les Turcomans étant tous sur pied pour s'emparer des convois et faire esclaves tous les soldats du Chah qui voyagent par petits détachements. Nous parlerons donc plus tard de ce voyage qui me tient beaucoup au cœur.

Voici ce que j'ai résolu pour l'année prochaine: je me rendrai à Bassora par Chouster et l'antique Suze; j'explorerai avec soin le désert, toujours si riche en belles plantes; je me rendrai à Bagdad où je ne négligerai pas le mont Hamerin, et le désert de l'Assyrie où j'ai déjà fait, il y trois ans, une si belle herborisation, quoique la saison fût trop avancée. Je gagnerai ensuite Mossoul, où je tâcherai de pénétrer sur le mont Sinjar, si intéressant par sa riche végétation et ses habitants, adorateurs du mauvais principe; enfin je finirai par les montagnes de la Médie, qui n'ont encore jamais été visitées, Van, Ouroumiah, Mouch, etc., etc.; je compte être de retour à Constantinople vers le 15 septembre, et j'y resterai tout le temps nécessaire pour faire mes envois.

Ma femme m'écrit qu'à votre sollicitation, le

Muséum m'accorde une avance de 2,000 francs; elle m'envoie le double de la lettre de Paris, laquelle contenait, me dit-elle, quelques observations. Cette lettre a eu le sort de tant d'autres, elle ne m'est point parvenue; je désirerais bien cependant me conformer aux désirs de l'Administration.

J'ai recueilli, tant à Mascate que dans le Farsistan, une centaine de bonnes graines: je vais vous les envoyer, comme celles de l'année dernière, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Constantinople: vous avez dû recevoir le premier envoi en temps convenable.

LETTRE A M. NAUDIN, A BLOIS (1).

Ispahan, 15 août 1838.

Mon cher monsieur Naudin,

La dernière lettre que je vous écrivis, à mon passage à Ispahan (2), finissait justement comme

(1) Extrait des Mémoires de la Société des Sciences et des Lettres de la ville de Blois, t. III, p. 180, 1840.

(2) La lettre dont il est ici question ne s'est point retrouvée.

une tragédie, par un coup de poignard. Je me flattais que la suite de mes aventures serait un peu plus divertissante; mais tout a été pour moi de mal en pis. J'ai été obligé de laisser à Ispahan mon fidèle Achate, le Grec Nicolas, qui n'avait pu se rétablir encore des fièvres du Ghilan, et qui, devenu presque hydropique, était hors d'état de m'accompagner. Ainsi, en moins d'un an, de quatre individus partis de Constantinople pleins de santé et de zèle, moi seul, et le plus faible de tous, ai pu continuer à voyager. Je ne vous donnerai point par jour mon itinéraire, ce serait à n'en plus finir; je vous dirai seulement que nos cartes sont d'une honteuse imperfection, depuis Ispahan jusqu'à Chyraz. Quant aux ruines, dites de Persépolis, que j'ai visitées en passant, je ne chercherai point à vous les décrire, c'est un travail au-dessus de mes forces, et qui n'est point de mon ressort. Il y a peu de monuments célèbres de l'Orient que je n'aie visités : j'ai vu Palmyre, Baalbeck, Athènes, toutes les merveilles de l'Égypte; et toutefois, je dois avouer que j'ai été frappé de la plus vive admiration à la vue du Takht-Djemched (trône du Soleil), qui surpasse tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Outre ces ruines auxquelles on donne fort improprement le nom de Persépolis, et qui ont été bien

décrites, il y en a beaucoup d'autres fort importantes à Chapour, Firouzabad, Chouster, Fasa, etc., etc., qui sont en grande partie inconnues : c'est une riche mine que nos antiquaires ont le grand tort de négliger.

J'arrive d'un seul trait à Chyraz, ville qui jouit en Europe d'une grande célébrité, et sur laquelle vous ne serez peut-être pas fâché d'avoir quelques renseignements. Comme toutes les villes de la Perse, elle est bâtie en plaine; les montagnes qui l'entourent sont sèches et stériles, il n'y a guère que les chèvres et les botanistes qui puissent y trouver leur vie. Ne cherchez donc point aux environs de Chyraz des sites pittoresques, des coteaux couverts de vignes, de frais bosquets où gémit le bulbul (1), de vertes prairies émaillées de fleurs, des ruisseaux qui murmurent sous l'ombrage et parmi le gazon : tout cela est européen, et ne se trouve point en Perse. Vous n'y verrez que d'immenses vergers où les arbres sont plantés sans art, et végètent presque abandonnés à eux-mêmes : sous un climat brûlant, ce sont, à vrai dire, des endroits délicieux, de vrais paradis, suivant l'antique expression des Perses. Il y a là de l'om-

(1) Le rossignol.

brage et un peu de fraîcheur, la chose au monde la plus désirable, quand la chaleur enflamme le sang; car il s'en faut bien qu'il règne dans cette vallée un printemps perpétuel : les étés sont d'une chaleur infernale. Les poëtes de l'Orient, bien plus encore que leurs confrères d'Occident, ont, comme vous le voyez, beaucoup abusé du droit de tout oser. Cependant on trouve à Chyraz des fleurs et des fruits en tout temps, des parfums, du vin délicieux, de jolies filles de joie et de beaux garçons; que faut-il de plus à un musulman, et surtout à un Persan, le plus sensuel de tous les musulmans?

L'eau est détestable à Chyraz, elle contient de l'acide qui lui donne une arrière-goût fort désagréable. Celle qui traverse la ville, et que boit la plus grande partie de la population, est la plus mauvaise, et de plus, élle est purgative. Il y en a une autre un peu meilleure et que l'on nomme Kasir. Hafiz en fait l'éloge le plus pompeux, et lui donne même une origine divine. Il rapporte que dans les montagnes du Farsistan se trouve un endroit ignoré des hommes et enveloppé d'une nuit éternelle, que de cet endroit coule une source qui donne l'immortalité. L'ange Gabriel en ayant fait la découverte voulut qu'elle allât abreuver les Chyraziens; cette eau a conservé le nom de Kasir, qui est celui de

la source mystérieuse; il faut avouer qu'elle a bien perdu en route.

Chyraz est la ville persane par excellence, c'est là qu'on étudie les vices et les qualités des Persans, je ne dirai pas leurs vertus, car j'ose affirmer hardiment qu'il n'en existe pas une seule parmi eux. Ne demandez point à la Perse des hommes dévoués à leur patrie, à leur famille, à leurs amis. Aucun sentiment honorable ne fait battre leur cœur : gloire, honneur, réputation, courage, sont pour eux des mots vides de sens. Il n'y a que l'intérêt le plus matériel, l'*auri sacra fames*, qui soit capable de leur donner quelque énergie. La classe élevée se distingue par une grande politesse de manières, mais si outrée, si évidemment fausse, qu'un Européen en est souvent révolté. Leur dégoûtante passion pour les garçons est si générale, qu'ils aiment à étaler ce vice comme on fait chez nous de ses chevaux et ses équipages. Les Khans sortent rarement sans être accompagnés de leurs mignons, et ceux mêmes qui ont le moins de goût pour ce genre de débauche, se croient obligés de faire comme les autres pour ne point se couvrir de ridicule. Chyraz et Ispahan sont les deux chefs-lieux des Lotys, c'est là qu'ils sont en plus grand nombre et qu'ils exercent toute leur influence. Comme les voya-

geurs n'en ont presque point parlé, et qu'on ignore généralement en Europe ce que c'est qu'un Loty, je vous en dirai quelques mots. Les Lotys forment une vaste association secrète qui a ses ramifications dans toute la Perse. Ils constituent une opposition fortement organisée, et quelquefois très-redoutable au pouvoir. Ce sont comme qui dirait des carbonari, des jacobins, ou plus exactement, c'est à peu près l'ancien tribunal secret en Allemagne. Les plus grands personnages y sont secrètement affiliés; cette société est d'autant plus redoutée qu'elle frappe souvent dans l'ombre, et que le pouvoir n'ose jamais remonter à la source d'un crime qu'il ne peut punir.

Chyraz, comme vous le savez, est la patrie des deux plus grands poëtes persans, Hafiz et Saadi, qui y ont leur tombeau. Le premier est un poëte érotico-bachique, autant en honneur auprès des dévots qu'auprès des libertins. Les dévots donnent un sens mystique à ses obscénités, de même qu'on le fait chez nous pour les gravelures de la Bible. Les œuvres d'Hafiz ont l'honneur de servir à faire l'Istikar (1); on ouvre ce livre au hasard et l'on trouve un oracle infaillible dans le dernier vers de la page.

(1) *Voy.* page 491, note.

Chyraz est d'une médiocre étendue, et ne doit pas avoir 30,000 habitants; c'est, au reste, presque une niaiserie que de faire de la statistique en Orient, où au moindre mécontentement donné par le gouverneur de la province, la population se transporte ailleurs. Les principales maisons sont bâties avec goût; elles ont de vastes cours avec de grands bassins d'eau courante, des allées de platanes ou de cyprès, ou des plates-bandes garnies de rosiers et de fleurs.

Quelques jours avant mon départ de Chyraz, je reçus la visite d'un Persan qui avait été en France et parlait très-intelligiblement le français; il me conduisit chez lui : « Comme vous êtes, me dit-il, une barbe blanche, je veux vous présenter à ma femme ». Je ne savais que penser d'une faveur aussi grande de la part d'un musulman, et ma surprise ne fit que redoubler, lorsque j'entendis cette jeune femme m'adresser ainsi la parole : « Bonjour, Monsieur; ah ! que je suis aise de vous voir! » Tout s'expliqua bien vite; cette femme est française, et très-française, car elle se dit nièce du général B***. Hadji-Abbas (c'est le nom du mari), en passant à Orléans, fit connaissance avec sa famille, et comme les Persans ont un aplomb et un talent particuliers pour le mensonge, il fit entendre au père qu'il avait d'im-

menses richesses en Perse, et qu'il élèverait sa fille au comble des honneurs s'il voulait la lui donner pour femme. Peut-être éleva-t-il aussi son beau-père au rang de mamamouchi. Quoi qu'il en soit, il l'obtint, et depuis plus de vingt ans cette femme végète à Chyraz; elle s'est fait musulmane et paraît même attachée à cette religion. Son mari, quoique à peine à son aise, lui a fait donner l'éducation du pays; elle parle et écrit l'arabe et le persan. Je lui ai demandé si elle était heureuse; elle m'a répondu qu'elle n'avait point à se plaindre de son mari qui n'avait point d'autre femme et la traitait bien, mais qu'elle ne pouvait point s'habituer au caractère de ses nouveaux compatriotes, et qu'elle regrettait bien sincèrement la France, quoiqu'elle la connût à peine, l'ayant quittée à l'âge de quinze ans.

En voilà beaucoup trop sur ce sujet, il faut laisser là Chyraz et continuer notre voyage. Je vous dirai cependant que j'y ai fait provision d'une certaine quantité de flacons de son vin délicieux; je veux que nous les vidions ensemble, à Blois, dans la société de nos amis, pour y célébrer mon retour : *dii concedant!*

De Chyraz, je descendis de vallées en vallées sur les côtes du golfe. Je me rendis à Bender-Bouchyr, où le consul d'Angleterre, pour qui

j'avais des lettres de recommandation, m'en donna d'autres pour Mascate. Comme les voyages par mer ne m'apprennent rien, je me décidai à me rendre à Bender-Abassy par terre; j'eus beaucoup à souffrir sur cette côte aride, de la mauvaise qualité des eaux: mais j'en trouvai de meilleures une fois que je fus parvenu dans les montagnes. On ne boit dans tout ce pays que les eaux pluviales recueillies dans des citernes, car il y a fort peu de sources; or, comme il ne pleut que du 15 février au 15 mars, il en résulte que les eaux deviennent, à la fin, croupissantes et fort malsaines. J'eus au reste la bonne fortune de me trouver dans la saison des pluies. Jusqu'à Bender-Abassy, mon voyage fut fort paisible, malgré l'étonnement extrême que ma personne faisait éprouver aux habitants de ces contrées presque jamais visitées par des Européens. Le pays est habité par des Arabes, nation hospitalière, et qui conserve presque les vertus de ses pères. Le Khan de Lar exerça à mon égard la plus franche hospitalité; il me fit accompagner par un de ses esclaves jusqu'à Bender-Abassy, et ordonna que sur ma route je fusse logé et hébergé le mieux qu'il se pourrait faire. A Bender-Abassy, je reçus le même accueil du Cheik arabe. Ce port appartient à l'Imam de Mascate, ainsi que toute la côte, à l'excep-

tion de Bouchyr; mais l'Imam paye un léger tribut au Chah. Quant aux îles, telles qu'Ormouz Kichme, Salaman, etc., etc., qui appartenaient autrefois aux Persans, elles obéissent à présent à l'Imam qui ne paye point de tribut à raison de cette possession. Comment, en effet, la Perse aurait-elle pu conserver ces îles, elle qui ne possède pas un seul bateau sur toute la côte?

Il me tardait de me rendre à Mascate avant les grandes chaleurs; je m'embarquai donc sur le premier bâtiment arabe qui se rencontra. Je m'y trouvai en assez nombreuse compagnie; il y avait des Persans, des Arabes et des Banians. Sa cargaison consistait en feuilles de *Myrte*, qu'on recueille dans les vallées des montagnes de moyenne élévation, et dont on fait un grand usage en Arabie pour les bains. Il y avait aussi belle provision d'*Assa-fœtida* (1), dont le souvenir me fait sauter le cœur, quoique ce soit un régal très-recherché par les Indiens. Nous relâchâmes en passant à Ormouz, autrefois dépôt de toutes les richesses de l'Inde, et maintenant habitée par quelques pauvres familles arabes. Jusqu'au cap Mascédon, notre navigation fut heureuse, quoique fort lente. Une nuit, je contemplais le

(1) Substance gommo-résineuse extraite de la racine de la *Ferula assa-fœtida*, plante originaire de la Perse.

magnifique spectacle que présentent les mers tropicales; il y avait calme, mais avec d'immenses vagues; à chaque mouvement, la surface de la mer semblait s'embraser à perte de vue: cette curieuse phosphorescence est due, comme vous savez, à la présence de certains animalcules dans les eaux de la mer. Tout à coup le redoutable chemâl (vent d'ouest) se déchaîna avec sa violence ordinaire, et avant que notre maudite voile arabe pût être descendue, le grain nous atteignit, le bâtiment fut jeté vers la côte, et l'eau y pénétra de toutes parts, car les bâtiments arabes ne sont qu'à moitié pontés. Je crus que c'était fait de nous, et je me disposai à faire le saut périlleux. Cependant la voile fut descendue. On se hâta de jeter à la mer les ballots de feuilles de myrte, tout le monde courut aux seaux, et avec beaucoup d'efforts on parvint enfin à s'alléger un peu. Mais la tempête continuait toujours, le vent menaçait à chaque instant de renverser notre frêle embarcation. Il fallait entendre les lamentations des passagers: les Sunnites répétaient incessamment en chœur: Allah ill Allah! les Schyytes: la Ali! les Banians invoquaient je ne sais qui, et mon pauvre domestique arménien, les larmes aux yeux, implorait tous les saints de son calendrier. Quant à moi, j'étais spectateur, et quoique j'eusse pris mon parti, je ne

pouvais m'empêcher de reporter ma pensée sur ma pauvre femme, sur ma fille et sur ma patrie : *et dulces moriens reminiscitur... Blesas* (1).

Nous en fûmes quittes, toutefois, pour cinq ou six heures d'agonie; au lever du soleil, le vent se calma, et après huit jours de navigation, nous jetâmes l'ancre dans le port de Mascate. Il n'y a que les avantages d'un bon port qui ont pu déterminer à construire une ville dans une aussi mauvaise position. Mascate est bâtie dans un entonnoir fort étroit; les montagnes, ou plutôt les rochers qui l'entourent de tous côtés sont fort élevés, taillés à pic, et d'une aridité particulière à ce pays; lorsque le chemâl souffle, il pénètre dans la ville par l'étroite ouverture du port, et l'on se trouve alors fort heureux de respirer cet air, tout embrasé qu'il est. Le climat de Mascate est, avec raison, si mal famé chez les Anglais, qu'il n'y en a pas un qui, pour toutes choses au monde, consentît à y passer une seule nuit à terre. Je me hâtai de gagner l'intérieur, qui est beaucoup moins insalubre. L'agent anglais, juif de Bagdad, me procura des lettres des ministres de l'Imam, car ce dernier est à Zanzibar,

(1) Sternitur infelix. . . . . cœlumque
Aspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos.
Virg., Æneid., X, v. 781.

île d'Afrique qui lui appartient, et qui s'était révoltée contre lui. Je me fis accompagner dans cette excursion par un soldat dont l'uniforme ne doit pas ruiner son maître. Tous les soldats de l'Imam sont absolument nus : ils se distinguent seulement par leurs longs cheveux. Leurs armes consistent en un sabre, un petit bouclier et un fusil à mèche.

Je ne veux point pour le moment vous donner la fatigue de m'accompagner dans ces déserts inconnus à l'Europe ; ma visite dans l'intérieur de l'Imamat fera la matière d'une autre lettre. Je restai plus d'un mois dans cette course que je poussai jusqu'au cap Raz-el-Gat et jusqu'au village de Guebrin, appartenant aux Wahabites, secte de musulmans qui a fait beaucoup de bruit, mais qui se trouve maintenant beaucoup trop faible pour entreprendre aucune nouvelle expédition, quoi qu'en aient dit dernièrement les journaux d'Europe ; j'ai pris sur cette secte quelques renseignements nouveaux. Désirant ne rien laisser échapper dans un pays qui n'avait jamais été visité, je pris le parti d'aller toujours à pied ; mais la fatigue qui en résulta sous ce soleil des tropiques et la mauvaise nourriture me donnèrent le Houmma-y-Gâchi. C'est une fièvre dont les paroxysmes sont précédés de cinq ou six heures d'évanouissement dont rien ne peut faire

sortir le malade; au bout de deux ou trois accès la mort est inévitable. Le sulfate de quinine, dont j'avais heureusement une bonne provision, fit des merveilles; à mon retour à Mascate cette fièvre me reprit de nouveau, et j'eus le bonheur d'en guérir par le même moyen.

Comme j'avais hâte de regagner les côtes de la Perse, je m'embarquai sur une bala qui venait de l'Inde, et portait à Bassora un grand nombre de pèlerins Schyytes indiens qui se rendaient au tombeau d'Ali, près de Bagdad; le capitaine devait en passant me laisser à Kichme ou à Ormouz. Le chemâl ne cessa de souffler pendant les premiers huit jours de notre navigation, mais comme il n'était pas très-violent nous ne laissâmes pas que de faire quelque chemin. Nous commencions même à découvrir le sommet des montagnes de l'île d'Ormouz, lorsque le vent devint si violent qu'il fallut nous laisser aller à la dérive. Tous les bâtiments arabes qui naviguent sur le golfe Persique sont mal pontés, mal voilés et hors d'état de marcher contre le vent; ils sont obligés de suivre toujours la vague; c'est ainsi que nous fûmes jetés sur les côtes du Béloutchistan, où nous mouillâmes dans une rade nommée Bender-Saïd. Nous allâmes à terre avec quelques précautions, car les Béloutches ont une très-mauvaise réputation. Nous en vîmes bientôt

deux venir à nous; ils nous tendirent la main à la manière arabe et nous conduisirent amicalement à leurs tentes au nombre de cinq ou six. Ces gens-là me parurent fort inoffensifs; ils vivent dans ce coin obscur et reculé du globe sinon fort somptueusement, du moins fort tranquilles et fort heureux. Comme à Mascate, et sur toutes les côtes du golfe, leur nourriture consiste en poisson : les chevaux mêmes acquièrent par-là une force et un embonpoint que la meilleure herbe et l'orge ne leur donnent jamais.

Je recueillis dans ce désert, des plantes fort curieuses et pour la plupart nouvelles. Le *Figuier* des Banians, dont vous vous rappelez sans doute avoir lu une description dans la Chaumière Indienne, de Bernardin de Saint-Pierre (1), y forme d'immenses arceaux; le *Sodada decidua* y est continuellement couvert de fleurs et de fruits

(1) *Ficus benghalensis*, L.-*F. vasta*, de Forskael, *Fl. ægypt. arab.*, p. 179.

« La cabane était inébranlable; outre qu'elle était dans le » plus étroit du vallon, elle était bâtie sous un arbre de war » ou figuier des Banians, dont les branches, qui poussent des » extrémités de racines à leurs extrémités, forment autant d'ar- » cades qui appuient le tronc principal. Le feuillage de cet » arbre était si épais qu'il n'y passait pas une goutte de pluie; » et quoique l'ouragan fît entendre ses terribles rugissements » entremêlés des éclats de la foudre, la fumée du foyer, qui » sortait par le milieu du toit, et la lumière de la lampe n'é- » taient pas même agitées. » BERN. DE ST-PIERRE.

d'un goût délicieux. Cette végétation me parut si intéressante, que je me déterminai à gagner Bender-Abassy par terre. C'était un peu hasardeux, mais trop de prudence ne convient pas en voyage. J'envoyai un Béloutche dans un village voisin, afin qu'il m'amenât des chameaux, et je retournai au navire pour me disposer à partir le lendemain matin. Mais pendant la nuit, le vent étant devenu favorable, le capitaine mit à la voile malgré mes instances. Nous ne tardâmes pas à arriver à Kichme, où je pris une légère embarcation qui, en quelques heures, me débarqua heureusement à Bender-Abassy. Une chaleur et une humidité extrêmes rendent Bender-Abassy peut-être plus insalubre que Mascate; je me pressai de le quitter, et comme je n'avais point renoncé à retourner dans le Béloutchistan, le Cheik, dont l'obligeance pour moi était inépuisable, me donna des lettres pour les autres Cheiks sur ma route, des hommes et des montures.

Je me dirigeai donc sur Minah et le cap Moubarek, décidé à pousser plus loin, si les circonstances m'étaient favorables. Je côtoyai la mer à peu de distance, à travers un désert où se trouvent, ça et là, quelques puits d'eau saumâtre et de misérables hameaux arabes. Le second jour de notre voyage, nous éprouvâmes un vio-

lent chemâl qui dura depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil. Il m'est impossible de vous donner une idée de ce que j'ai souffert. J'étais étendu sous ma tente, sans mouvement, presque sans connaissance, et tourmenté par un horrible cauchemar. Une poussière d'une extrême ténuité pénétrait par tout, dans mes caisses, mes boîtes à insectes, mes livres et jusque dans ma montre à double boîte. Le vent en un instant dessécha mes outres pleines d'eau, évapora toute ma provision d'eau-de-vie, et mit à sec mes reptiles qui étaient cependant enfermés dans des flacons d'esprit de vin hermétiquement bouchés. Chaque bouffée d'air était brûlante et semblable à celle qui sort d'un four bien chauffé. J'espérais que cet état de choses ne durerait pas et je continuai ma route pendant la nuit; mais nous éprouvâmes régulièrement tous les jours le même temps. Mes forces m'abandonnaient, je ne pouvais manger un peu que pendant la nuit; mon domestique était encore plus malade que moi, et n'était presque plus en état de se tenir sur son chameau. Je reconnus qu'il y avait de la témérité à aller plus loin, et je me jetai dans les montagnes pour regagner la Perse comme je pourrais.

Ici vont commencer mes véritables infortunes. J'espérais trouver dans les montagnes un air

plus frais et de meilleure eau; je me trompais, la chaleur concentrée dans les vallées était plus étouffante que sur la côte, et toutes les eaux, saturées de sulfate de magnésie, y étaient d'une amertume insupportable; un seul verre suffisait pour me purger pendant deux jours. Mes forces allaient toujours en décroissant, une fièvre lente s'empara de moi; je ne trouvais absolument rien à manger dans le pays, sauf des dattes que mon estomac ne pouvait garder. Dans ce misérable état, j'eus encore le courage, ou, pour mieux dire, la témérité d'explorer une haute montagne nommée Guenau. J'employai quatre jours à cette excursion qui faillit me coûter la vie, et ne fut pas très-fructueuse; je n'aurais pas été le seul Européen qui y eût reposé; on me fit voir sur la cime, le tombeau d'un Anglais qui, poursuivi par le climat affreux de Bender-Abassy, était venu chercher vainement sur ces hauteurs quelque adoucissement à ses maux. Mes guides, au retour, me firent prendre un chemin qu'ils disaient plus court; mais soit qu'ils ne le connussent pas bien, soit qu'ils voulussent rester quelques jours de plus à mon service, ils m'engagèrent hors de tout sentier, dans des rochers et des précipices. Mes chaussures furent bientôt mises en pièces, et je fus obligé de marcher nu-pieds sur des roches tranchantes et sur

un terrain couvert d'épines de *Mimosa* qui me mirent bientôt tout en sang; ajoutez à cela un soleil dévorant et le manque d'eau. Il fallut passer la nuit au milieu de ces rochers. Le lendemain j'essayai de me mettre en route; tout mon corps était brisé, mes pieds enflés; ma langue, desséchée, adhérait à mon palais.

Il n'y avait que deux partis à prendre, ou mourir sur place ou partir. Après avoir essayé quelques pas, je m'arrêtai au premier parti, je me laissai tomber à terre et attendis la mort. Cependant un de mes Arabes, touché de ma position désespérée, parvint à découvrir un peu d'eau pluviale qui s'était conservée dans les cavités. Je bus, et mangeai un petit morceau de pain, ce qui me donna la force de me lever et de faire une nouvelle tentative. Que vous dirai-je, enfin? l'amour de la vie (et il fallut qu'il fût bien fort) me fit encore faire six interminables lieues, toujours montant et descendant.

Après quelques jours de repos, je continuai ma route dans un pays inconnu, toujours au milieu d'un désert brûlant, et j'arrivai enfin à Sazeh, premier village persan. Mes chameliers, braves gens, Arabes sunnites, ne voulurent pas aller plus loin dans le pays des Persans, qu'ils craignent et qu'ils méprisent avec tant de raison. Les villageois de Sazeh, me voyant à leur dispo-

sition, commencèrent à vouloir m'effrayer en me disant que la route était impraticable, qu'à deux heures de leur village il y avait plus de quinze cents hommes en pleine révolte contre le gouverneur de la province, que ces gens-là ne connaissaient personne, et pillaient indistinctement tout ce qui osait se présenter sur cette route. Comme je ne paraissais pas ajouter grande foi à leur rapport (il ne fallait, en effet, que le plus simple bon sens pour en voir toute la fausseté; comment quinze cents hommes auraient-ils pu vivre dans des montagnes, sans eau, sans village et sans le moindre moyen d'existence!), ils levèrent le masque et exigèrent de moi 1 touman pour chaque chameau (12 fr.) par journée de quatre à cinq lieues. J'en passai par là, et après six jours de marche sans rencontrer une seule figure humaine, si ce n'est dans un misérable village, j'arrivai à Taroun, lieu que Chardin cite comme un endroit délicieux.

A Taroun, il n'y avait plus de chameaux, il fallut prendre des ânes et payer le même prix, 12 fr. par journée, quoiqu'un âne ne porte pas autant qu'un chameau, et qu'il en fallût prendre le double. Ma bourse, qui avait été singulièrement torturée par les Arabes de Mascate, ne pouvait résister longtemps à de pareilles saignées, et j'arrivai à Darap presque à sec, ayant encore plus de

soixante-quinze lieues à faire pour gagner Chyraz. Ce qui me désespérait le plus, c'est que mes collections souffraient beaucoup sur les ânes, qui allaient à chaque instant se heurter sur les rochers. Deux barriques furent défoncées, et les poissons qu'elles contenaient tout à fait perdus. Désirant trouver promptement d'autres bêtes de somme, j'entrai, contre mon usage, dans la ville, et allai loger dans un caravansérail. Mon réduit fut bientôt rempli de tous les curieux du pays; ils venaient voir comment était fait un Franghi; c'était un animal nouveau pour la plupart d'entre eux. Or, vous saurez qu'il n'y a pas au monde de race plus stupide, plus importune et plus insolemment questionneuse que les Persans. Je ne pouvais plus respirer dans mon trou, j'étais sur le point de me trouver mal; je me vis obligé de prier tous ces imbéciles de vider la place, et de me laisser tranquille.

Ce fut le signal de la guerre. Je fus hué par la foule, des pierres me furent lancées, et je fus blessé si grièvement à la jambe que la plaie n'est pas encore entièrement cicatrisée; je fus obligé de me barricader dans ma chambre, et de n'en pas sortir pendant deux jours, sous peine d'être massacré par cette race impie et scélérate. On ne trouvait pas même d'ânes à Darap, et je ne savais ce que j'allais devenir, lorsqu'un muletier

qui venait par hasard d'arriver, et qui avait été longtemps au service d'un Anglais de mes amis, le brave colonel Shee, vint m'offrir de me conduire à Chyraz. Vous devez croire avec quel empressement j'acceptai cette proposition. Le lendemain, au moment de mon départ, toute la population était sur pied dans la cour du caravansérail, et dans les rues que je devais parcourir. Dès que je parus, les huées recommencèrent; craignant quelque violence, j'avais chargé mon fusil et mes pistolets à balle, et j'étais décidé à faire feu au milieu de la foule si elle essayait sur moi quelque violence. Mes dispositions imposèrent et j'arrivai heureusement hors de la porte de la ville, toujours accompagné par la foule. Là, il me prit fantaisie d'adresser quelques mots à cette canaille : « Vous êtes des misé-
» rables, leur dis-je; vous n'avez de respect, ni
» pour la vieillesse, ni pour le malheur; un étran-
» ger mourant est venu chercher quelques mo-
» ments de repos dans vos murs, vous l'avez in-
» sulté et blessé, Dieu est juste, il vous punira! »
Ces dernières paroles, quoique prononcées par un organe étranger à la langue persane, firent cependant beaucoup d'effet sur ces misérables qui ne soufflèrent plus mot, et parurent repentants. J'avais à peine achevé ma harangue, qu'on entendit dans l'air un bruit singulier, et qui

ressemblait à celui que fait la grêle, quand elle tombe avec violence; chacun se tourna vers l'ouest, d'où venait le bruit; c'était une immense colonne de la sauterelle émigrante, qui menaçait de ravager toute la contrée. Je fus étonné moi-même de la coïncidence de ma menace avec l'arrivée de cet animal destructeur; quoique ce soit un événement très-commun dans le pays, tous les esprits en furent frappés. Les uns me prirent pour un magicien, et voulaient qu'on me lapidât; les autres avaient meilleure opinion de moi, et j'entendis même prononcer le mot de peigamber (prophète). Malgré cet honneur insigne, que je n'aurais jamais obtenu dans mon pays, je jugeai prudent de m'éloigner au plus vite; les mules avaient bon pas, et nous gagnâmes promptement sur la foule, qui ne tarda pas, d'ailleurs, à s'éclaircir par la nécessité d'aller s'opposer à l'invasion du fléau. Ils attachent, pour cela, des mouchoirs ou des serviettes à de longs bâtons qu'ils agitent dans l'air avec de grands cris accompagnés de coups de fusil. En pareil cas, tout est sur pied pour défendre son champ, femmes, enfants, vieillards. Deux jours après, j'arrivai à Fasa après avoir parcouru de riches montagnes, où, malgré ma faiblesse, je fis une admirable récolte de plantes et d'insectes. Je me gardai bien d'entrer dans la ville.

Je campai à une bonne distance, mais malgré cette précaution, je ne tardai pas à être relancé par les habitants; je fus plus malheureux encore à Darap : ils vinrent, pendant la nuit, couper les cordes de ma tente, et jetèrent ensuite sur moi une pierre énorme, qui m'aurait infailliblement tué, si elle n'avait pas été amortie par la toile. Je reçus toutefois une contusion violente. Enfin, le jour suivant, pendant que mon domestique était allé faire quelques provisions au bazar, et que je tremblais de la fièvre, qui ne me quittait presque plus depuis huit jours, cinq misérables parvinrent à m'enlever tout l'argent qui me restait, mon seul habillement propre et une montre de quelque prix. Ainsi, me voilà sans argent, et presque couvert de haillons au beau milieu de la Perse. Quelle situation! Je n'aurais pas éprouvé un traitement aussi cruel si j'avais eu avec moi une nombreuse suite; car il n'en faut pas davantage pour inspirer de la crainte, et même du respect, aux Persans qui, on ne saurait trop le répéter, sont les plus vils et les plus lâches des hommes.

De Fasa à Chyraz on ne trouve que de pauvres villages : je fis ce trajet paisiblement, quoique dans un état de santé des plus déplorables. Je restai plusieurs jours à Chyraz, où j'empruntai quelque argent à douze pour cent par mois,

taux très-raisonnable dans ce pays-ci, et continuai ensuite mon voyage pour Ispahan. Je ne croyais jamais arriver jusque-là : j'étais tombé dans le marasme, il m'était impossible de me tenir sur les jambes. L'amitié du père Giovani Derdérian, préfet de la mission catholique, homme recommandable par son talent et son caractère, et les soins éclairés du docteur Bertoni, me rappelèrent à la vie. De jour en jour mes forces reviennent, et je me dispose à retourner l'année prochaine à Constantinople, en visitant Bassora, Bagdad, Mossoul, et les hautes montagnes encore vierges de la Médie, où a été assassiné le malheureux et savant Schultz, mais dans un temps tout différent de celui-ci.

Voilà, mon bon ami, une relation bien succincte de ma vie, pendant six mois : ma femme m'écrit que vous avez fait insérer dans les journaux quelques-unes de mes lettres, vous en êtes certainement bien le maître ; mais je dois vous faire observer qu'elles sont écrites à la hâte, et qu'elles doivent être pleines de répétitions, d'expressions lâches et de phrases plus que négligées ; un bon coup de polissoir serait donc nécessaire si vous voulez mettre mon griffonnage sous les yeux du public.

Croyez-vous que le Ministère consente à m'accorder quelques secours ? je sais que vous vous

en occupez avec toute la chaleur de l'amitié. Grâces vous soient mille fois rendues !

J'ai renoncé, malgré moi, à visiter cette année-ci Hérat, Caboul et Kandahar ; tout ce pays est en combustion. Le Chah de Perse assiége Hérat avec peu de succès ; il vient dernièrement de perdre, dans une sortie, presque tous ses officiers européens. L'Olympe s'est partagé : les Russes excitent le Chah à s'emparer de cette place ; les Anglais s'y opposent de toutes leurs forces ; l'ambassadeur fait mine de vouloir quitter la Perse si le Chah persiste ; le plus embarrassé, c'est le pauvre Chah qui voudrait plaire à tout le monde.

GÉNÉRALITÉS SUR LA PERSE (1).

Les derniers géographes évaluent la population de la Perse à 9,000,000 d'habitants; mais ce chiffre est fort exagéré, et on ne peut guère le porter qu'à 5,000,000. D'ailleurs, depuis quelques années, ce pays a fait de grandes pertes par suite de l'émigration de la plupart des Arméniens sur le territoire russe.

L'armée régulière ne s'élève pas à plus de 30,000 hommes, on pourrait facilement la porter à 100,000; « mais, disent les Anglais, à quoi bon cette dépense? Dans l'état actuel des choses, la Perse n'a à redouter que les Russes; de ce côté les efforts des Persans seront toujours rares; et quelle que soit leur armée, ils seront toujours battus. » Aussi n'est-ce que par leur soumission à la volonté de la Russie qu'ils espèrent se maintenir; et l'influence des Russes est-elle arrivée au plus haut degré; 300,000 hommes que les

(1) Cette notice est le résultat des observations recueillies par Aucher-Éloy dans son voyage de 1835, et dans celui de 1837-1838.

Russes tiennent sur les frontières, appuient singulièrement cette influence. L'Angleterre essaye en vain de la balancer, mais que peut-elle faire avec son ambassadeur, quelle que soit la pompe qui l'entoure? On a accusé les Anglais de négliger beaucoup l'instruction militaire des Persans et d'avoir éloigné les instructeurs français et autres, parce qu'ils obtenaient beaucoup de succès : cette accusation est juste. Faut-il tout à fait désespérer de créer une armée redoutable même aux Russes, avec une population naturellement guerrière comme celle de la Perse? Non; et si l'Europe faisait quelque forte diversion, les Russes, obligés de dégarnir leur frontière du côté de la Perse, pourraient bien offrir aux Persans un côté vulnérable. Mais il faut bien comprendre les motifs des Anglais. Depuis la fameuse expédition de Nadir-Chah dans l'Inde, les Persans conservent toujours l'espérance de faire un jour la conquête de l'Inde. Or, ce projet est aussi celui de la Russie, et les Anglais en ont les preuves les plus manifestes. Les Russes voudraient donc voir s'augmenter l'armée persane; qui, deviendrait leur auxiliaire dans une entreprise, elle avec le concours de la Perse, n'a rien de trop difficile. Les Anglais, au contraire, cherchent à maintenir cette armée persane aussi faible que possible; car ils n'i-

gnorent pas que les gouvernements persan et russe ont plus d'une fois concerté un plan d'invasion de l'Inde en commun. On sait que la puissance des Anglais dans l'Inde est toute d'opinion, et qu'ils ne seraient point en état de résister à une invasion étrangère que faciliteraient d'ailleurs tous les mécontents du pays. Ils ont senti la difficulté de leur position, et bien convaincus que l'Inde leur échapperait bientôt, ils ont pris le sage parti de mettre le pays en état de se gouverner lui-même; la dernière charte qu'ils ont donnée est conçue dans cette idée libérale : elle appelle les Indiens éclairés aux fonctions publiques, et emploie tous les moyens possibles pour répandre les lumières parmi eux. En attendant, pour que cette riche proie ne tombe pas en d'autres mains, les Anglais sont aux expédients. Ils désirent ardemment une guerre avec les Russes et voudraient surtout détruire leur influence en Perse. M. Mac-Neill, envoyé dernièrement par le gouvernement anglais pour voir ce qu'il y aurait à faire de ce côté, n'a pas imaginé d'autre moyen que de s'emparer de Bassora et de Bagdad, afin d'y entretenir une armée propre à intimider les Russes et à soutenir le courage des Persans. L'entretien d'une armée anglaise ne serait pas à charge au gouvernement, parce que le pachalik de Bagdad

fournirait entre les mains des Anglais bien au delà de ce qui serait nécessaire à l'entretien de cette armée. Je ne fais que reproduire ici mes conversations avec les employés anglais en Perse.

Ce qui semble prouver qu'il est de la politique de la Russie, non d'affaiblir la Perse, mais au contraire de la relever, s'il était possible, c'est qu'elle a excité le Chah à la conquête d'Hérat, et qu'elle a même proposé à Feth-Ali-Chah de faire la conquête de Khiva pour la remettre ensuite à la Perse. Le général Bruski, Polonais rebelle, est très-bien vu de l'ambassadeur de Russie qui l'a fait avancer. Quelques milliers de Russes déserteurs n'affaiblissent guère la Russie et secondent au contraire beaucoup ses projets. Elle voudrait que la Perse devînt pour elle une alliée puissante dans le projet, qu'elle ne regarde pas comme impraticable, d'aller en cas de besoin attaquer la puissance anglaise dans l'Inde. C'est une idée de Napoléon qui peut fort bien être mise à profit.

Il serait très-avantageux pour la Perse de réduire les Turcomans sous son obéissance, et de les forcer à renoncer à leur vie errante et nomade afin d'assurer la paix et la prospérité du Khorassan (1). Mehemet Chah en eut l'idée en 1826,

(1) *Voy.* la relation du voyage à Boukhara et dans le

mais cette expédition, mal conçue, mal exécutée, n'eut aucun résultat sérieux et ne servit qu'à compromettre la réputation de l'armée disciplinée que le père du Chah avait mis vingt ans pour former. Les armées régulières sont peu propres à combattre contre les Turcomans qui évitent les engagements généraux et ne font la guerre qu'en partisans (1). L'échec éprouvé par le Chah a rendu les Turcomans plus insolents que jamais; il faudrait d'ailleurs, pour obtenir une puissance forte et durable en ce pays, s'emparer de Khiva, mais il est douteux que la Perse soit en état de faire cette conquête, qui ne lui importerait pas moins qu'au gouvernement de Saint-Pétersbourg, à cause des pêcheurs russes. A l'époque de la mission de Korsew Mirza à Pétersbourg (1829), l'empereur de Russie (2) dit à ce

---

Khorassan, d'Alexandre Burnes, mort assassiné en 1841, lors de l'insurrection de Caboul contre les Anglais, et page 331 ci-dessus, une Notice sur les Yamouths et Goklans, grandes tribus turcomanes voisines d'Astérabad.

(1) On trouve ici dans le manuscrit une note assez informe où il est question de collines servant de retraite à des quadrupèdes de l'ordre des Rongeurs (*voir* lettre à M. Brongniart, page 626). Les collines, minées par ces animaux, se seraient éboulées sous les pas d'un régiment persan, dont cet accident bizarre aurait occasionné la destruction partielle. L'animal dont il est ici question est sans doute le Rat-taupe aveugle ou Zemni, *Mus typhlus*, de Pal. Cuv., Reg. an., 1829, t. 1, p. 210.

(2) Nicolas.

jeune prince qu'il devrait engager son gouvernement dans cette entreprise; celui-ci, objectant les difficultés : « Eh bien ! dit l'empereur, je la ferai pour vous et vous remettrai le pays ». Cette proposition plut infiniment au vieux Chah ; sur ces entrefaites, Abbas Mirza désirant prouver à son père l'excellence de l'armée régulière que Feth-Ali-Chah se plaignait sans cesse d'entretenir à des frais énormes, lui proposa d'entreprendre lui-même la conquête de Khiva. L'expédition d'Hérat et la mort de Feth-Ali-Chah arrêtèrent ce projet.

Il est sans doute dans l'intérêt de la Russie de s'emparer de Khiva, et cette conquête lui est bien facile (1). L'empereur actuel a résisté jusqu'ici aux exhortations qui lui ont été faites par ses ambassadeurs dans cette partie de l'Orient ; sans doute il n'a rien à redouter de la politique du continent européen qui voit avec assez d'indifférence l'agrandissement de la Russie dans le centre de l'Asie ; mais il n'en est probablement pas de même du côté des Anglais, qui ne peuvent guère voir avec plaisir les Russes et les Persans s'essayer ainsi sur la route de l'Inde ; j'en trouve

(1) Le contraire semble prouvé par l'issue désastreuse de l'expédition tentée sur ce pays par le gouvernement russe dans ces dernières années.

la preuve dans la conduite des officiers anglais au service de Perse, qui ont déclaré avoir ordre de leur gouvernement de ne point seconder l'expédition actuelle d'Hérat.

Il faut bien reconnaître, au reste, que si jamais la Russie avait le projet de faire une invasion dans l'Inde (et qui sait ce que ne médite pas un gouvernement qui semble suivre la politique romaine et s'être proposé la soumission du monde entier ?), la conquête de Khiva lui deviendrait indispensable : on n'en peut douter quand on pense que le fleuve Amoo (1) est navigable jusqu'aux frontières du Thibet, et que par ce moyen la Russie transporterait sans peine dans l'Inde son matériel de guerre. Comme, d'ailleurs, les Turcomans sont toujours prêts au pillage, la Russie pourrait sans cesse armer un million de ces hommes courageux et s'en servir avec grand avantage dans une guerre d'invasion de l'Inde.

---

(1) Ou Jihon ; l'Oxus des anciens.

NOTICE SUR MOHAMED CHAH.

Le souverain actuel de la Perse, Mohamed-Chah, fils d'Abbaz-Mirza, est un jeune prince de vingt-cinq à trente ans. On fondait sur ce prince de grandes espérances avant qu'il montât sur le trône, et on espérait de lui la régénération de la Perse; mais malgré ses grandes qualités, il ne paraît pas devoir réaliser ces prévisions. Il a abandonné entièrement le timon des affaires au Caïmacan (1), homme avide de richesses et de pouvoir et qui a tout le talent nécessaire pour acquérir l'un et l'autre. Au reste, ce jeune prince possède des vertus bien rares dans son pays : il est ennemi du mensonge, sobre en tout, ne buvant jamais de vin et se contentant d'une seule femme. Son genre de vie est simple; il est économe pour lui et généreux pour ceux qui l'ont servi; il a donné des preuves de bravoure dans la guerre contre les Russes; malheureusement ces bonnes qualités sont obscurcies par une trop

(1) Titre qui correspond à celui de grand vizir en Turquie.

grande faiblesse de caractère : excellent homme privé, il court risque de n'être qu'un prince vulgaire.

TROUBLES D'ISPAHAN.

Le chef de la religion en Perse (Sultan Ouléma) réside à Ispahan ; il est le primat de tous les mollahs (1) ; c'est lui qui les nomme, et il peut à volonté les destituer. Cette dignité est restée dans la même famille depuis plusieurs siècles, ce qui attire sur ses membres une grande vénération de la part du peuple.

Indépendamment de ce Sultan Ouléma, il y a encore un grand Imam ou grand Théologien, grand docteur, et directeur de la conscience de la Perse. Celui qui remplit cette charge en ce moment possède des richesses immenses, et par son extérieur sale, sa frugalité apparente, son hypocrisie, a obtenu un grand ascendant sur le peuple qui le regarde comme un saint. Il a fait bâtir près de son palais, situé dans un quartier séparé d'Ispahan, une magnifique mosquée qui

(1) Chefs de la religion, particuliers à chaque ville.

a coûté, dit-on, plus de 100,000 toumans. Tous les vendredis il y va faire sa prière : dès qu'on l'aperçoit des cris de salem ! se font entendre de toutes parts ; chacun s'empresse de le soutenir et de le porter à la mosquée sans qu'il pose le pied à terre. Sa réputation de sainteté et de science profonde s'est beaucoup accrue par la publication d'un livre qui traite de la manière de se purifier. Il faut savoir que les Persans, qui sont bien les hommes les plus hypocrites du monde, attachent aux ablutions une importance bien plus grande que les sunnites ; ils exagèrent de beaucoup les prescriptions déjà si ridicules des docteurs sunnites. Le livre singulièrement absurde du grand Théologien contient les préceptes à suivre à cet égard ; il indique de quelle façon il faut s'accroupir pour satisfaire aux besoins naturels, grands et petits, comment il fau se laver, avec quelle eau. Entre autres billevesées, il dit que si la nuit, en rêvant, il vous sur vient des idées au sujet d'une femme, non-seule ment il faut se laver, mais encore il faut en donner avis à la femme afin qu'elle se purifie aussi. Le livre est plein de choses de ce genre.

Quelque temps avant la mort de Feth-Ali-Chah, le Sultan Ouléma vint à mourir, laissant un fils âgé seulement de quinze ans. Ce jeune homme ne pouvait point encore succéder à son père,

non-seulement à cause de son âge, mais encore parce qu'il n'avait point terminé ses études. Le grand Imam voulut profiter de cette occasion pour usurper cette dignité; il était secondé dans son entreprise par Amin-el-Dovlet gouverneur, premier ministre de Feth-Ali-Chah. Le vendredi, il est d'usage que tous les grands se rendent à la mosquée royale pour y faire la prière, et que le Sultan Ouléma se place à leur tête. Comme le jeune fils du sultan Ouléma décédé ne pouvait y aller, le grand Imam, accompagné de ses nombreux partisans, s'y rendit dans l'intention de faire les fonctions de grand Ouléma, et d'en occuper désormais la dignité; il s'éleva alors un tumulte incroyable dans Ispahan. Les femmes, qui sont toujours les premières à former des rassemblements et des mouvements populaires, crièrent à l'usurpation. Elles se rendirent chez le jeune sultan Ouléma, l'entraînèrent dans la mosquée royale, forcèrent le grand Imam à se placer derrière lui, et firent remplir au jeune homme les fonctions de son rang héréditaire.

Amin-el-Dovlet, protecteur de l'Imam, ne cessait pourtant pas de parler en sa faveur au vieux Roi et l'excitait à conférer à ce pieux personnage la dignité de sultan Ouléma; mais Feth-Ali-Chah, pressé par les sollicitations des amis du fils du dernier titulaire, décida enfin qu'il eût aupara-

vant à étudier et qu'il aurait la confirmation du Roi quand il serait digne de ses hautes fonctions.

A la mort de Feth-Ali-Chah, cinq personnages, sans compter Mohamed-Chah, prirent en même temps le titre de Roi à Téhéran, dans le Mazendéran, à Kermanchah, à Chyraz et à Ispahan, mais ils furent malheureux dans leur entreprise, et eurent les yeux crevés. Le prétendant de Téhéran, oncle du Roi actuel, fut défait par les troupes commandées par deux Anglais, Lirgen et Shee; ceux du Mazendéran et de Kermanchah furent abandonnés par leurs troupes qui se réunirent à Mohamed-Chah, et se soumirent quand ils apprirent que celui-ci s'avançait sur Téhéran, escorté par les ambassadeurs d'Angleterre et de Russie. Jamais la crainte que les puissances de l'Europe inspirent aux Persans ne fut plus visible. Mohamed-Chah n'avait en sa faveur que sa bonne cause pour le favoriser, ce qui n'était rien dans ce pays, mais la protection de l'Angleterre et de la Russie décida immédiatement la question.

Il ne restait plus que celui d'Ispahan, aventurier nommé Ramazan-Chah, qui n'était dangereux que par les désordres qu'il pouvait causer, car jamais il n'aurait pu en appeler à la guerre. Il s'était présenté au peuple avec une peau de mouton, affectant des airs de sainteté, et il

eut bientôt réuni à lui une foule de misérables qui criaient au peuple qu'il ne fallait point reconnaître pour Roi un membre de la tribu des Cadjars, incapables du trône, qui ne devait appartenir qu'à des Seïds. Amin-el-Dovlet, qui avait joui de la confiance de Feth-Ali-Chah, et était en secret l'ennemi du nouveau Chah Mohamed, ne se conduisit pas franchement à son égard; tout au contraire, il parut encourager les prétentions du prétendant de Chyraz, et il se retira chez l'Imam comme dans un asile inviolable.

Aussitôt que Feth-Ali-Chach eut fermé les yeux, le peuple d'Ispahan, qui n'attendait que ce moment pour se livrer à tous les excès, se souleva; Ramazan-Chah et ses partisans se portèrent aussitôt sur le palais royal pour s'emparer des armes. Après avoir fait deux attaques infructueuses, il se retira comme l'avait fait déjà Amin-el-Dovlet, chez l'Imam, qui protégea ouvertement les deux rebelles. Le gouverneur (1) ayant reçu du

(1) Comme j'étais à Ispahan, le Chah-Zadé, ancien gouverneur d'Ispahan qui avait été remplacé comme suspect par Kosrew-Khan, eunuque blanc géorgien du feu roi, essaya de s'évader de la ville. Il s'habilla en femme ainsi que quelques-uns de ses plus fidèles amis, et sortit la nuit à la faveur de ce déguisement. Les gardes, surpris de voir une femme sortir à cette heure, allèrent faire leur rapport au

renfort de Téhéran, voulut forcer la maison de l'Imam pour s'emparer d'eux; mais l'Imam déploya les trois drapeaux sacrés. Le peuple ameuté accourut; on massacra les soldats et jusqu'au colonel; en même temps le fils de l'Imam parcourait les rues, soutenant que le trône appartenait aux Seïds, et criant anathème contre les Cadjars. Il paraît que l'Imam a aussi de fortes prétentions au trône. Le peuple est d'autant plus porté en faveur de l'Imam, qu'il regarde le gouverneur comme un infidèle qui a voulu souiller la demeure sacrée de ce personnage. Les choses en sont là au 20 juillet; on attend le parti que prendra le Chah.

Note sur l'origine de Djulfa.

Chah-Abbas, surnommé avec raison le grand, est peut-être le seul souverain de la Perse qui

---

commandant, qui ne tarda pas à reconnaître que ces femmes avaient de très-belles barbes au menton. On les arrêta, et lorsqu'on eut reconnu le Chah-Zadé, on le constitua prisonnier et on bâtonna sa suite. Quelque temps après, l'ordre arriva de Téhéran de conduire de suite le prince dans cette ville, où probablement il doit s'attendre à perdre les yeux.

ait conçu et exécuté de grandes idées pour la prospérité de son pays. Ayant reconnu que les Arméniens avaient une aptitude particulière pour le commerce, il leur bâtit, près d'Ispahan, une magnifique ville qu'il appela *Djulfa*, du nom de la ville d'Arménie, dépeuplée pour former celle-ci. Il avança des fonds à ces Arméniens, et les excita au commerce des Indes. Ils réussirent si bien que Chah-Abbas, pour s'attacher de plus en plus une nation aussi intelligente, voulut transporter près d'Ispahan le couvent d'Etchmiazin (1); et, comme il n'ignorait pas que ce peuple avait un respect particulier pour les pierres mêmes d'Etchmiazin, il voulut qu'elles fussent toutes transportées à Ispahan, pour servir à la nouvelle construction. Ayant consulté un des principaux Arméniens, celui-ci lui dit que toutes les pierres étaient également bonnes pour la construction du nouvel Etchmiazin, et que le peuple n'y mettait aucune différence. Chah-Abbas, sans admettre ces raisons qui n'étaient pas franches, ayant toutefois considéré les frais énormes du transport de tant de matériaux, se borna à faire enlever les

(1) Ville de la Haute-Arménie, résidence du grand patriarche des Arméniens schismatiques; il est aujourd'hui sujet de la Russie.

pierres principales, et qui étaient le plus en vénération.

La mort de Chah-Abbas, arrivée peu de temps après, ne lui permit pas de donner suite à ce projet. Les pierres ont été retrouvées dernièrement dans un couvent de Djulfa. Elles sont sculptées d'une manière extrêmement grossière, et répondent fort peu aux louanges exagérées qu'en ont faites les écrivains arméniens de l'époque où elles furent enlevées. Il n'est pas permis toutefois de douter de leur identité : les inscriptions en font foi.

MŒURS DES PERSANS.

Les Persans sont bien le peuple le plus fourbe, le plus vicieux qui ait jamais existé ; ils n'hésitent à commettre aucun genre de crime : toutefois leurs vices infâmes sont voilés par une hypocrisie et une politesse de manières qui peut donner le change à un observateur superficiel. Jamais ils n'insultent les étrangers, et aucun chrétien, soit du pays, soit Européen, n'est molesté par eux pour fait de religion. Je n'ai jamais entendu prononcer comme en Turquie, le mot

giaour, quoiqu'il soit persan. On jouit même en Perse d'une très-grande liberté religieuse; on peut contredire sans danger les Persans sur leur croyance, et accuser ouvertement le prophète de fausseté. Les chrétiens ont autant d'églises qu'il leur plaît, le privilége d'avoir des cloches et de célébrer comme ils l'entendent les cérémonies de leur culte. Si un chétien se fait musulman et qu'il se repente ensuite, il lui est loisible de retourner à son ancienne croyance. La plupart des Persans sont non-seulement indifférents pour la religion, mais beaucoup même, les grands principalement, n'ont aucune foi dans Mahomet et se font honneur d'être athées; ils aiment cependant beaucoup la controverse en matière religieuse. Extérieurement, ils s'acquittent avec une exactitude scrupuleuse et inconnue aux Turcs, des pratiques les plus minutieuses de l'Islamisme, particulièrement en ce qui concerne la souillure et les ablutions (1). En public, la plupart évitent le contact des chrétiens qui sont impurs; généralement, ils ne mangent point avec eux ni rien de ce qu'ils ont touché, mais s'ils sont sûrs de ne pas être vus, ils mangent et boivent avec eux sans scrupule (2). Tous, grands

(1) *Voy.* page 707.
(2) *Voy.* 428.

et petits, boivent du vin et de l'eau-de-vie sans aucune modération, à l'exception de la famille royale qui s'en abstient rigoureusement et montre beaucoup de zèle pour la religion. Le nombre des choses impures pour un Persan est considérable : un chien qui les toucherait, qui boirait à une fontaine, les obligerait à de grandes purifications; aussi ne souffrent-ils guère ces animaux et les tuent-ils toutes les fois qu'ils les rencontrent; les villes de Perse ne sont donc point infestées de chiens comme celles de Turquie. Depuis que le grand Imam d'Ispahan a fait son livre sur le grave sujet des purifications, toutes les fourrures sont impures, à l'exception de celle du mouton; une barbe non teinte est impure. Quoiqu'ils fassent cas de la science des médecins européens, cependant ils n'acceptent point généralement leurs remèdes, parce qu'ils sont apprêtés par des gens impurs. On pense bien qu'à cet égard il y a de nombreuses exceptions; je ne prétends parler que des masses.

Le libertinage et l'immoralité sont très-grands en Perse; il y a dans les harems un commerce infâme entre les frères et les sœurs, les fils et les mères. La pédérastie est aussi commune qu'en Turquie.

Leur passion pour les garçons est tellement générale qu'ils ne s'en cachent point, et que les

Khans se font ordinairement accompagner en public par leurs mignons ; c'est un vice qu'on aime à étaler, et avoir plusieurs mignons est aussi honorable que d'avoir chez nous des chevaux et des équipages. Les causes de ce goût contre nature, et qui se trouve chez tous les peuples de l'antiquité, chez les graves Romains même, sont de plusieurs natures. D'abord les Persans ne tardent pas à se blaser à l'égard des femmes par l'usage où ils sont de se marier avant l'âge où ils devraient goûter les plaisirs de l'amour. Dès l'âge de dix à douze ans, la plupart ont des femmes à leur disposition. Ensuite, la nudité ordinaire de leurs femmes dans l'intérieur du harem, et leur manque absolu de pudeur dans leurs actions et dans leurs paroles, loin d'exciter les désirs de leurs maris, ne peuvent manquer d'exciter leur dégoût ; ce qui les met dans la nécessité de recourir chaque jour à de nouvelles obscénités pour tâcher de les captiver ; mauvais moyen s'il en fut jamais. Fatigués de ces provocations, ennuyés d'un sexe si facile, les hommes ont recours à cette honteuse substitution ; *ruit per vetitum nefas* (1). Si par hasard quelque grand seigneur persan ne partageait point ce goût contre na-

(1) Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
HORACE, ode 3, liv. I.

ture, il a soin pour ne pas se perdre dans l'opinion publique et ne point passer pour un homme ridicule, d'entretenir des garçons et d'affecter en public de leur lancer des œillades : ce sont des fanfarons de vices !

Les femmes sont, en Perse, beaucoup plus sévèrement voilées qu'en Turquie, et il est rare qu'on puisse voir leur figure; le tissu de leur voile est seulement plus lâche à l'endroit des yeux; elles sont revêtues, dans les rues, d'un manteau blanc qui les fait ressembler à des religieuses. En revanche, elles jouissent d'une liberté beaucoup plus grande qu'en Turquie; les femmes du Chah elles-mêmes parcourent les rues de Téhéran, vont dans les magasins, parlent librement avec les hommes et prennent toute espèce de libertés, pourvu qu'elles cachent soigneusement leur figure. Ces femmes sont d'une hardiesse inconcevable, elles sont toujours à la tête des émeutes; elles tiennent aux hommes des propos qui font horreur et qui feraient rougir chez nous les courtisanes les plus éhontées. Les femmes publiques sont, au reste, très-communes en Perse, à Chyraz, à Ispahan, à Téhéran, etc. J'ai déjà dit que beaucoup de femmes de l'ancien Chah se sont abandonnées à la prostitution, et que l'on cite même une fille du Chah qui se livre au premier venu

pour 15 ou 20 toumans. Cependant si les mollahs avaient connaissance qu'une femme publique eût eu quelque commerce avec un chrétien, ils feraient, dit-on, mettre à mort cette malheureuse, ou plutôt ils lui feraient payer une forte amende : car en Perse, que ne peut-on pas faire avec de l'argent?

Indépendamment du mariage ordinaire et du mariage au caban (1), il y en a une espèce fort singulière en Perse, qui annonce la plus profonde immoralité. Si un Persan veut avoir une femme pour une heure ou deux, pour un jour ou une nuit, un mois, un voyage, etc., il conduit la femme chez l'Imam et déclare ses intentions. L'Imam examine la femme, suivant sa jeunesse, sa beauté ou ses autres perfections; il décide du prix, qui est depuis un demi-kran jusqu'à un touman, suivant le temps, etc. Le temps écoulé, il renvoie ensuite la femme. Celle-ci, avant de procéder à une autre liaison, est obligée d'attendre trente ou quarante jours; si elle est enceinte, elle fait sa déclaration, et l'enfant est remis au père à l'époque de la naissance. Ces enfants ne sont point légitimes; on les appelle haram

(1) Altération de *Kabine*, mariage à terme déterminé par lequel on assure une dot à la femme.

zadé (1), grande injure pour un Persan. Les femmes légitimes, afin d'éloigner leurs maris de pareilles liaisons, emploient tous les moyens possibles pour leur plaire ou flatter leur corruption et leur crapule; elles se prêtent à tous leurs goûts et la religion les y autorise. Les femmes, dit le grand Imam dans son célèbre traité, ne doivent avoir d'autre but que d'exciter leurs maris à l'acte conjugal. On peut dire qu'il n'y a pas au monde de femmes plus impudemment libertines.

A part leur impureté, les sujets chrétiens de la Perse jouissent des droits des musulmans; ils sont comme eux admis au service militaire. On n'oblige d'ailleurs personne au service militaire, et il se présente toujours assez de volontaires pour remplir les cadres.

Quant au gouvernement, c'est le despotisme le plus éhonté: tous les genres d'avanies pèsent sur la population, et si une chose étonne, c'est de voir les campagnes encore cultivées avec autant de soin qu'elles le sont.

On fait jusqu'ici peu d'usage de café en Perse: c'est le thé qui le remplace et il s'en fait une grande consommation; les Persans prétendent, et peut-être avec raison, que cette boisson

(1) Enfants de harem.

est nécessaire dans leur climat, où l'air passe instantanément du chaud au froid. Dans toute la Perse, je n'ai pas vu un seul endroit public comme les cafés en Turquie. Dans les grandes villes, à Ispahan, Téhéran, etc., il n'y a que les marchands de kébab (1), dans l'arrière-boutique desquels on peut aller pour manger. On ne fait après ce repas aucun usage du tchibouk turc, ou longue pipe ; c'est le calioum qui en tient lieu, et avec lequel on fume un tumbeki (2) si fort qu'on n'aspire ordinairement que deux ou trois gorgées (3). Il n'y a point en Perse de sophas comme en Turquie, on se contente d'un tapis étendu sur la terre.

Les animaux domestiques sont d'une grande beauté. Les chevaux, les mulets sont très-estimés ; ils font des traites d'une longueur extraordinaire et portent d'énormes fardeaux. Le

---

(1) Marchands de rôti.

(2) *Voy.* page 461, note.

(3) Gmelin dit à tort que les Persans font un usage si immodéré du tabac à fumer, qu'ils s'en enivrent ; tout au contraire, ils ne font qu'en aspirer de temps à autre quelques gorgées, encore les gens du peuple ne fument-ils que rarement. C'est le contraire chez les Turcs, où depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous emploient avec excès le tabac ; leurs pipes à longs tuyaux sont presque inconnues des Persans.

(*Note d'Aucher-Eloy.*)

mouton y est magnifique et la chair en est délicieuse; l'agneau pèse jusqu'à trente livres. L'âne y est très-fort, très-gros, et rend de grands services; il y a peu de pays où il y en ait autant.

Les villes et les villages en Perse sont construits avec des briques cuites au soleil; c'est un mélange d'argile et de paille hachée. Dans le climat sec du centre et du nord de la Perse, où il ne pleut presque jamais, les cabanes faites avec ces matériaux peuvent durer des siècles. Il n'y a généralement point de minarets aux mosquées; à Ispahan seulement, on en compte quelques-uns, encore ne servent-ils point à appeler le peuple à la prière.

Je reprochais vivement à quelques Persans de Téhéran leurs vices, leur méchanceté, etc. Il est vrai, me répondirent-ils, que nous ne valons guère, mais les Russes valent encore moins que nous. Ils en ont menti : le peuple russe, en général, est bien loin de mériter un tel reproche, je dis le peuple en lui-même, cette population passive, pauvre, laborieuse, humaine, dont j'ai admiré plusieurs fois le bon cœur et la sensibilité. Chez le peuple persan des villes et des villages, vous ne rencontrerez pas la moindre trace de ces vertus. C'est le mensonge, l'insolence, la lâcheté, etc. Mais en revanche, tout ce

qui tient en Russie la plus petite portion d'autorité du gouvernement est vil, insolent, sans pitié, brutal, avide. Le gouvernement russe souille tout, dénature tout : qu'un esclave, qu'un mougik enfin, soit revêtu de la plus mince autorité sur ses semblables, il oubliera bientôt sa condition d'hier, et deviendra dur, injuste et insolent, tant le pouvoir pervertit l'homme! Au reste, on a observé le même fait dans bien d'autres pays. Que, dans les colonies, un esclave obtienne un commandement sur ses camarades, il sera bientôt plus cruel envers eux que le maître lui-même. Malgré les améliorations que l'empereur Nicolas a essayé d'introduire dans l'administration, le mal est presque sans remède. Malheur à un pauvre étranger auquel il manque quelque petite formalité à ses papiers, ou qui s'est rendu coupable du plus mince délit, et qui tombe en Russie sous les griffes des autorités! elles exercent à son égard toutes les violences que le despotisme, le soupçon, l'avidité, la bassesse lui suggèrent; elles traitent par imitation ceux qui ont affaire à elles, comme ses chefs la traitent, avec orgueil et brutalité. Le plus haut employé jusqu'au plus bas se vengent sur leurs inférieurs des violences dont ils ont été l'objet. L'insuffisance des émoluments en Russie rend ces vices inhérents à la nation.

Politesse des manières, hypocrisie, lâcheté, débauche, insubordination, activité, intelligence, esprit, adresse : tous les vices et toutes les qualités des Persans (je ne dirai pas leurs vertus, car ils n'en ont pas), se montrent au grand jour. Ne cherchez point en Perse des hommes dévoués à leur patrie, à leur famille, à leurs amis : aucun sentiment généreux ne fait battre leur cœur. Gloire, honneur, réputation, courage, sont pour eux des mots vides de sens. On les a dit bons soldats, et jusqu'à un certain point cela est vrai ; presque tous les soldats sont pris parmi les tribus nomades, beaucoup moins efféminées que les habitants des villes. Ces soldats, habitués dès leur jeunesse à une vie dure, supportent fort bien les fatigues ; mais quand il faut les conduire à l'ennemi, on reconnaît facilement qu'ils n'ont pas plus de véritable courage que les autres Persans. On n'en trouve un peu chez eux que lorsqu'il s'agit de leurs intérêts ; l'*auri sacra fames* est seule capable de leur faire exposer leur vie, et j'en ai vu, pour défendre les fruits de leurs vergers envahis par des soldats, repousser hardiment la brutalité de ces pillards bien armés (1). Dans une expédition qui eut lieu, il y a environ deux ans, contre les Kurdes, le général

(1) *Voy.* page 288.

livra un village aux soldats. Les Kurdes avaient abandonné leurs maisons et conduit leur bétail au fond d'une vallée. Quelques-uns se postèrent dans les rochers, et lorsque les Persans approchèrent en grand nombre pour s'emparer des troupeaux, les Kurdes firent feu et blessèrent à la première décharge le commandant de la troupe persane, qui tomba aussitôt. Les soldats épouvantés prirent la fuite malgré les cris du commandant, qui leur criait qu'il n'était point mort et les suppliait de ne point l'abandonner ainsi : ce fut en vain, aucun n'eut le courage d'aller à son secours, les Kurdes descendirent et achevèrent le commandant à coups de kandjare (1).

CIMETIÈRES PERSANS.

Les cimetières en Perse ne ressemblent en aucune façon à ceux de la Turquie ; une simple petite pierre qui ne s'élève pas à six pouces de terre indique les tombes. Celles des gens riches sont formées par un encaissement en maçon-

(1) Petit poignard que les Orientaux portent à la ceinture.

nerie, quelquefois recouverte d'une pierre complétement insignifiante, le tout ne s'élevant pas au-dessus du sol. D'un autre côté, dans un pays où toute la végétation est artificielle, et est due à l'irrigation, on pense bien que les cimetières n'ont aucun arbre, ni aucune espèce de végétation ; car il faudrait pour cela arroser les cimetières, ce qui ne serait pas sans graves inconvénients.

CLIMAT D'ISPAHAN.

Il ne pleut presque jamais à Ispahan, une ou deux fois seulement dans le mois de décembre, seul mois d'hiver. Pendant ce mois, on éprouve quelquefois des froids assez vifs, qui proviennent du vent d'ouest, refroidi par les montagnes du Laristan ; le ciel est toujours d'une sérénité extraordinaire. Quelquefois aussi, en décembre, le vent du nord apporte un peu de neige, mais elle ne reste que quelques heures sur la terre. Cependant, il y a quelques années, il en tomba une si grande quantité, et elle resta si longtemps sur la terre, que beaucoup d'arbres fruitiers furent desséchés. Dans l'été, le vent d'ouest est très-agréable et rafraîchit l'atmosphère. Dans le mois d'août, le vent du midi cause des chaleurs assez fortes, et

des coups de vent d'une grande importunité, mais qui ne durent que deux ou trois minutes. Le vent d'est souffle fort rarement. On peut dire que le climat d'Ispahan est très-agréable ; c'est un printemps presque continuel. Cependant, ni le palmier, ni l'olivier, ni l'oranger n'y croissent ; on ne voit même pas de ces derniers dans les palais. Pour les arbres fruitiers d'Europe et la *Vigne*, ils y végètent avec une force extrême, et donnent des fruits délicieux.

Les vignes fournissent un gros raisin sans pepin, le seul qui existe en Perse, et le vin qu'on en retire est célèbre. On cultive à Ispahan le Coton (*Gossypium herbaceum*), le *Tabac*, (tumbeki) (1), dont on fait un commerce considérable avec Bagdad, et six variétés de *Melons*, etc.

Quelques instructions hygiéniques aux voyageurs en Perse.

Le conseil le plus important est de se garantir à la fois du froid et du soleil. Comme l'usage en Perse est de voyager la nuit, et qu'elle y est gla-

(1) Espèce de tabac d'un brun clair, haché assez gros, qui se fume exclusivement dans le narguilé ou le calioum. On le retire du *Nicotiana rustica*.

ciale, il faut avoir soin de se bien couvrir, soit en hiver, soit en été, surtout lorsqu'on descend de cheval. Quant au soleil, un parasol est très-utile, ou mieux, pour éviter la fatigue d'en porter un, et souvent par la difficulté de le tenir sur des mules qui s'en épouvantent, il faut se couvrir la tête d'un mouchoir, pour ne point s'exposer à l'action directe du soleil.

Les eaux en Perse, excepté dans les parties montagneuses, sont extrêmement mauvaises. Comme elles coulent sur des terrains salés ou imprégnés de soufre, elles sont lourdes et purgatives. Il faut se garder de les boire seules; il faut y mélanger un peu de vinaigre ou d'eau-de-vie. L'usage du thé est excellent. Le vin est ordinairement contraire dans les pays chauds, mais en Perse, il en est tout autrement : comme l'eau débilite l'estomac, l'usage du vin lui donne de la force; en général, je m'en suis toujours bien trouvé. Les fruits, en Perse, sont très-variés et délicieux, mais il ne faut pas se laisser entraîner au plaisir d'en manger; l'excès serait très-dangereux et occasionnerait indubitablement la fièvre. Cependant, en manger modérément, et lorsqu'on ne se sent point entièrement affaibli, ne saurait causer d'inconvénient. Il faut aussi éviter toute grande fatigue, toute espèce d'excès, et se tenir l'esprit en gaieté.

Nouveaux détails sur le voyage de 1831.

LETTRE A M. G. COQUEBERT DE MONTBRET,

A PARIS.

Constantinople, 2 novembre 1831.

MONSIEUR ET BON AMI,

J'espérais, comme vous me l'aviez promis, recevoir à Bayrout de vos nouvelles, il n'en a rien été, et je présume que votre lettre se sera égarée comme toutes celles qui m'ont été écrites pendant mon voyage. Je me flatte que votre retour en France aura été heureux, et qu'aucun sujet de tristesse ne se sera mêlé au bonheur que vous avez eu de vous retrouver au milieu des embrassements de votre famille. Quant à moi, mon voyage a été fort intéressant, mais non sans danger ; je ne parle pas des avanies, on est heu-

reux en Syrie d'en être quitte pour de l'argent. Je n'oublie point que je me suis engagé à vous faire la relation de mon voyage; ce sera pour moi un plaisir en même temps qu'un devoir, mais c'est un travail que je ne veux pas faire à la légère, et si je retournais en France, je vous proposerais d'y mettre la main. Je n'ai pas encore revu toutes mes plantes, mais je crois qu'il s'y trouvera bien une vingtaine d'espèces nouvelles, sans compter les plantes rares et peu connues: tout cela vaudrait peut-être la peine de faire un livre. Quoi qu'il en soit, vous pouvez compter que j'entrerai avec vous dans tous les détails : ils n'auront, je le sais, d'autre intérêt pour vous que celui que vous me portez; je vous conterai les petites aventures qui ont failli être les vôtres, au reste, voici le sommaire de mon voyage.

A peine fûtes-vous parti que je fis mes préparatifs de départ; j'étais prêt à monter à dromadaire lorsque l'on vint me signifier qu'un ordre du Pacha défendait à tout Arabe de sortir de l'Égypte. Je fus plusieurs jours à chercher un domestique, et après beaucoup de désagréments, je trouvai un Français qui exigea 10 talaris par mois; il fallut en passer par là. Du Caire à Suez, je fis une belle moisson de plantes; mais plus j'approchais de la mer Rouge, plus le désert était sec et stérile. L'Isthme m'offrit quelques bonnes

espèces qui ont failli me coûter la vie; je m'étais hasardé seul et sans eau dans le désert, et si mes Bédouins, inquiets de ne pas me voir revenir, n'étaient venus à mon secours, je périssais infailliblement. De Suez à El-Tor, en suivant la mer, il n'y a pas dix plantes à cueillir, mais en revanche le Sinaï m'a offert, sinon beaucoup d'espèces, du moins un certain nombre de plantes nouvelles ou très rares. La vallée la plus intéressante est celle d'Abraham; j'y avais fait une récolte magnifique; malheureusement, le lendemain je fus assailli, sous ma tente, par un orage épouvantable, accompagné de tremblement de terre. Le torrent devint tellement impétueux qu'il enleva toutes mes caisses et tous mes papiers; ces derniers furent perdus sans remède; quant aux caisses, je les retrouvai à quelque distance. Je fis sécher mes effets, me trouvant encore heureux d'avoir échappé à cette tempête qui détruisit toutes les tentes des Arabes et noya leurs troupeaux. Deux jours après, je retournai dans la vallée d'Abraham, mais il n'y avait plus rien de cette belle végétation que j'avais admirée avant l'orage; le torrent n'avait laissé que des pierres et du limon. Je regretterai toute ma vie les plantes de cette vallée, la plus riche de ces montagnes, et où j'avais trouvé beaucoup de choses qu'on ne voit point ailleurs. Il y avait un gros

pied de *Convolvulus armatus*, en pleine fleur, le seul individu que j'aie rencontré dans mon voyage. J'espérais que sa force et sa situation sur la montagne, à plus de vingt pieds au-dessus de la vallée, l'auraient préservé, je n'en trouvai pas de traces, et je ne possède de cette plante rare que quelques mauvais échantillons que j'ai sauvés par hasard de l'inondation.

Je restai une vingtaine de jours au Sinaï, dont cinq ou six au couvent. Sur le rapport de mes Bédouins qui m'assuraient qu'il n'y avait aucun danger à se rendre en ligne directe à Gaza, je me mis en route dans cette direction; mais le troisième jour, arrêté par quelques Arabes qui m'obligèrent à leur acheter un mouton cent piastres, je me déterminai à reprendre la route de Gaza par Suez. Tout se passa bien jusqu'au mont Helles. Là, une vingtaine de Bédouins me couchèrent en joue et prirent sur moi 3,000 piastres en or. Le même jour, un Bédouin seul voulut aussi essayer de faire son coup, mais, comme il me vit disposé à résister, il me laissa, non sans avoir longtemps exercé ma patience. En arrivant dans un pays habité, je me croyais échappé au danger : ce fut bien pis. La Syrie est infestée de voleurs, et dans ce beau et fertile pays, je fus obligé de fuir en délaissant une quantité de plantes rares. Au pied des montagnes de Judée, je fus assailli

par une nuée de paysans qui se disposaient à me dépouiller de tout, même de ma chemise, lorsqu'une caravane, escortée de soldats turcs vint me délivrer. Je restai près d'un mois à Jérusalem, où, quoique malade, je fis chaque jour de bonnes herborisations. Je ne voulus point aller de Jérusalem à Damas par la route la plus fréquentée, celle de Jaffa : je préférais la route par la Samarie, bien moins fréquentée par les Européens, et qui me promettait une meilleure moisson de plantes. Mais aussi, que de dangers, que d'avanies! A deux jours de Naplous, je reçus une volée de coups de bâton dont je me ressens encore : ces coups n'étaient pas destinés pour moi, mais il n'en fallut pas moins les endosser. Ils étaient administrés par un marabout, autrement dit un saint musulman; j'aurais voulu qu'il fût cent fois au diable et même en paradis. Chaque jour de ce malencontreux voyage fut marqué par une aventure désagréable. Damas y mit le comble; dans cette ville, l'une des clefs de la ville sainte, on est obligé de mettre pied en entrant, de ne point porter d'habillement vert, ni de turban où il y ait du blanc. Je pris un costume long, mais, malgré mon déguisement, je fus insulté, maudit à chaque pas, et mon domestique fut battu. Pour comble de malheur, la peste y faisait des ravages. Je n'y fis pas moins un séjour

de près de quinze jours, pendant lesquels, escorté du plus mauvais sujet turc de Damas que je payais fort cher pour me défendre contre ses semblables, j'explorai les environs avec quelque soin. Enfin, je pris la route du Liban, et j'arrivai trois jours après à Baalbeck, où je reçus la dernière avanie de mon voyage. Tout ne fut plus que roses. Dans le Liban, les Français y sont reçus avec plaisir, et tout le temps que j'y restai, près d'un mois, je n'eus qu'à me louer de l'honnêteté et de l'accueil hospitalier des habitants. J'explorai les trois montagnes à neige, le Gebel-el-Cheik, et me rendis ensuite à Bayrout. De Bayrout j'allai en Chypre que je visitai, mais déjà la saison était trop avancée, et je ne trouvai quelques plantes que sur les cimes.

De Chypre, je m'embarquai à la fin d'août pour Constantinople : ce voyage se fait ordinairement en douze ou quinze jours; nous en mîmes cinquante-deux, toujours battus par des vents contraires et des tempêtes. Le bâtiment, qui avait plus de cinquante ans, faisait eau, et chaque jour nous étions obligés de faire jouer les pompes. Enfin, arrivés en vue de Constantinople, nous fûmes jetés sur la côte à Saint-Stéphano. On vint heureusement à notre secours, et je parvins à sauver la majeure partie de mes effets. Telle a été l'issue de mon voyage.

J'espérais, en arrivant ici, entrer chez M. Vogoridi, mais j'y trouvai un Français qu'on avait envoyé de Russie, et j'appris en outre que je ne pourrais obtenir de passeport pour ce pays. Il faut donc que je reste ici malgré moi, et à mes frais; malheureusement, il ne me reste qu'environ 1000 piastres. Je me suis donc vu dans la nécessité de faire usage de la lettre que vous m'avez remise sur Smyrne. M. Sawerdens en fera le remboursement à Paris, sur M. Hérard, et me remettra l'argent après. En touchant cette somme, permettez-moi, mon bon ami, de m'en reconnaître débiteur envers vous : vous avez fait beaucoup pour moi, et je ne voudrais pas abuser de votre générosité. Je ne sais quand je pourrai vous remettre cette somme; j'espère cependant que ce sera bientôt, surtout si je me rends en France au printemps. J'ai écrit à Pétersbourg à l'Académie, pour tâcher d'en obtenir mon retour et en même temps quelques fonds pour pouvoir explorer au printemps Angora, Trébisonde et la Crimée. Dans ce pays, on n'a point à craindre les avanies; je suis sûr que 1,000 francs seraient suffisants. Si donc j'obtiens cette somme de l'Académie, j'aurai le plaisir de vous offrir encore une partie de mes plantes.

J'allais vous envoyer la collection qui vous est destinée : mais on m'assure que les plantes sont

tellement endommagées au lazaret de Marseille par les fumigations, qu'on ne doit point s'exposer à envoyer sans que quelqu'un soit présent à l'opération. Vous devez savoir ce qu'il en est; peut-être avez-vous fait vous-même d'ici quelque envoi. Autorisez-moi donc à vous les expédier, ou bien à attendre que je les accompagne et vous les porte moi-même. Si j'allais à Pétersbourg, je pourrais vous les envoyer de cette ville avec les plantes que j'aurais recueillies dans le voyage; elles n'auraient plus de lazaret à craindre en arrivant en France.

Les nouvelles suivantes n'en sont probablement plus pour vous : Péra n'est plus qu'un tas de cendres; tous les habitants sont ruinés; il n'est resté que l'hôtel de l'ambassade d'Autriche. Le choléra-morbus a fait d'horribles ravages à Alexandrie et au Caire; les Européens qui n'ont pas fui ont tous péri. Capo d'Istria a été tué d'un coup de fusil par un Grec, en sortant de l'église. Le pacha de Bagdad, révolté contre la Porte, a été réduit et fait prisonnier (1) : on va lui couper la tête pour lui apprendre à vivre; on l'attend ici. La Porte est décidée à détrôner le

(1) Daout-Pacha: *Voy.* page 325 et suivantes, une note sur ce personnage.

pacha d'Égypte; c'est une nouvelle que je peux garantir.

Adieu, mon cher Monsieur de Montbret; conservez-moi toujours votre amitié, et croyez que je serai toujours fidèle à l'attachement que vous m'avez inspiré.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

P.-S. Il devient de plus en plus probable que je retournerai en France l'an prochain, après avoir fait une excursion en Asie Mineure. Il est question de m'y utiliser pour le service de la Porte, d'une manière avantageuse pour moi. Je ne puis vous en dire davantage, car on ne m'explique pas la chose plus clairement à moi-même.

Nouveaux détails sur le voyage de 1834.

EXTRAITS DE LETTRES

A M. COQUEBERT DE MONTBRET,

ADRESSÉES A SEMLIN ET A VIENNE.

Constantinople, 18 septembre 1834.

MON BON AMI,

Je vous envoie le restant de la relation de notre voyage; il m'a été impossible de vous l'adresser par le dernier courrier; je n'étais pas en état de travailler à cause d'un violent rhume qui m'a donné la fièvre pendant plusieurs jours; tout est fini maintenant. Je me suis mis sérieusement à la besogne, j'ai déjà fait le partage du quart environ de nos plantes, je les range par familles et même par genres, car je ne puis me dispenser de les examiner de nouveau avec quelque attention; j'ai redressé beaucoup de fausses déterminations,

réuni bien des numéros, etc. La plante que nous avions nommée la Belle Inconnue est la *Michauxia campanuloides* (1), de la famille des *Campanulacées*. Vous vous rappelez peut-être une légumineuse que nous prenions pour un *Cytise*, et que nous avons cueillie non loin de l'Euphrate, c'est certainement une nouvelle espèce de *Calophaca* (2). La seule qui fût connue jusqu'ici est le *Calophaca wolgarica* ; le nom d'*euphratica* convient de droit à la nôtre. Vous en trouverez d'excellentes graines dans vos échantillons : n'oubliez pas de les remettre au Jardin des Plantes sous le nom que nous lui avons imposé ; il est de toute justice qu'il lui soit conservé.

A peine reposé, je songe déjà à repartir. Il m'est tombé par hasard sous la main quelques détails sur la Médie, contrée à peine connue et située au delà du Tigre, au milieu de montagnes fort élevées. Je pense qu'il y aurait beaucoup à faire de ce côté-là ; je reviendrai par le lac de Van, et je terminerai ma course par la haute Arménie et l'Ararat, mais il me faudrait, comme vous savez, un peu d'aide, et je compte toujours que vous voudrez bien intercéder là-bas pour

(1) N° 1826, *Voy.* page 204.

(2) N° 2408. *Chesneya rytidosperma*, Illust. plant. orient. tab. 47.

moi. Pensez-vous qu'il soit convenable que j'envoie une collection au Muséum? sauf avis contraire, il me semble que ce serait un peu déflorer mes collections à venir, tant pour la valeur que pour la quantité. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que vous m'avez promis une collection des plantes de Suisse. N'ayez pas peur de la rendre aussi considérable que possible; une plante commune, bien déterminée, est quelquefois très-utile pour la comparaison, et vous savez combien je suis pauvre en plantes de France.

Cette lettre vous trouvera probablement sur le point de votre départ de Vienne: ainsi vous ne tarderez pas à revoir votre famille et à vous y reposer quelque temps. Je compte bien recevoir de vos nouvelles dès votre arrivée en France. Vous m'aviez même promis de m'en donner auparavant, mais je n'y compte guère, vous êtes tout entier aux choses nouvelles dont vous êtes entouré.

Adieu, continuez toujours à m'aimer, c'est mon plus grand bonheur d'en être convaincu; quant à nous, il est inutile, je crois, que nous vous fassions de nouvelles protestations d'attachement et de reconnaissance,

Adieu.

. . . . . .

16 *juin* 1834. Après six heures de marche (1), nous nous trouvâmes dans un grand et beau village, à quelques heures de Malatia. Ce village est bâti dans le fond d'une vallée qui imite un entonnoir ceint de toutes parts de magnifiques eaux qui en font plusieurs fois le tour. Ces eaux y entretiennent une verdure, une fraîcheur délicieuses, et nourrissent une grande quantité d'arbres de toutes espèces, particulièrement d'arbres fruitiers. Ce spectacle nous ravit d'admiration, d'autant plus que depuis longtemps nous n'avions sous les yeux qu'une campagne nue et attristée par le manque de grands végétaux. Nous passâmes la nuit dans un verger, sous de magnifiques ombrages et auprès de ruisseaux qui nous fournirent une eau fraîche et limpide. Il faut avoir voyagé sous un ciel brûlant et dans un pays découvert pour apprécier de beaux ombrages et de belles eaux; c'est alors qu'on peut comprendre le bonheur tant vanté par les Orientaux de faire kief pendant des journées entières, laissant dans un *far-niente* complet son corps et son esprit, et ne se permettant tout au plus que de fumer le tchibouk

(1) *Voy.* le Journal de 1834, page 90.

et de humer de temps à autre une gorgée de moka.

17 *juin*. Nous nous rendîmes au nouveau *Malatia*, qui n'est habité que dans la belle saison. Cette ville est dans une aussi belle position que le village de la veille. Nous allâmes coucher dans un khan où les curieux du pays ne manquèrent pas de venir nous faire leur visite. Parmi ceux que nous attirâmes, se trouva un Arménien qui avait la *palt* (la ferme) du karatch, impôt particulier aux rayas. On sait qu'en Turquie le gouvernement donne les pachaliks à ceux qui s'engagent à lui payer la plus forte somme; le pacha, de son côté, afferme les impôts au plus offrant. Comme nous avions eu le tort, depuis le commencement de notre voyage, de croire qu'il était prudent de revêtir le costume turc et de laisser croître notre barbe, l'avide publicain, qui ne pouvait trop reconnaître des Francs sous cet habillement, s'imagina que nous pourrions bien être des rayas: à tout hasard, il résolut au moins d'essayer de nous faire payer. En effet, peu de temps après son départ, nous vîmes arriver un officier, qu'à son costume et à sa contenance pleine d'assurance, nous prîmes au moins pour le commandant de la force armée de Malatia. Ce n'était, comme nous l'apprîmes trop tard, qu'un misérable Russe au

service de la Porte; il prenait le titre de binbachi, mais n'était qu'un bech-adam, c'est-à-dire un homme sans emploi ni importance. Il nous aborda cavalièrement en nous saluant à la russe, et, pour entrer en matière, nous accabla d'injures les plus grossières, qu'il accompagna de menaces non moins énergiques. Nous, pauvres étrangers inoffensifs, ne pouvions rien comprendre à ce langage; il nous vint à la tête mainte histoire de voyageurs victimes de la brutalité des autorités dans ces contrées éloignées de toute protection. Fatigués de cette scène, nous nous décidâmes à y mettre fin en allant, nos firmans à la main, demander justice au Pacha. Notre persécuteur nous suivit, et devant le pacha lui-même, ne craignit point de répéter ses injures et de nous offrir de signer tout ce qu'il avait dit. Le pacha balbutia quelques mots et nous laissa partir sans nous donner la moindre satisfaction. Ce Russe cependant n'avait aucune autorité; il était depuis quelques jours seulement à Malatia, et se disposait à continuer sa route pour Constantinople; personne en un mot ne le connaissait; mais il était Russe et parlait avec insistance, c'en était assez pour faire trembler le pays. On renonça cependant à exiger le karatch de nos personnes; mais il fallut le payer pour notre domestique, Arménien il est vrai, mais qui,

d'après nos firmans, devait être considéré comme Franc. A ce prix, nous nous débarrassâmes du prétendu bin-bachi.

. . . . . .

. . . . . .

19 *juin*. (1) Après deux heures de marche, nous arrivâmes sur l'*Euphrate* qui, dans cet endroit, ressemble assez à la Loire à Blois ou à Tours, pendant l'hiver. Ses rives sont désertes et brûlées par le soleil. A la sommité d'une colline assez élevée, sur la rive gauche, nous remarquâmes une tour qui domine tout le pays; nous ne la perdîmes pas de vue pendant plusieurs jours. Le lit de l'Euphrate, qui est très-large dans cet endroit, doit occuper un vaste espace en hiver. La partie à sec est couverte d'une végétation vigoureuse; nous y recueillîmes quelques bonnes plantes et quelques insectes rares. Nous continuâmes notre route en remontant le fleuve et nous nous mîmes à l'abri de la chaleur, qui est excessive sur les rives de l'Euphrate, sous des mûriers, près d'un village nommé *Mourad* : nous y trouvâmes quelques familles turques que Reschid Pacha, commandant de l'expédition contre les Kurdes, y avait envoyées de Tokat;

(1) *Voy.* le Journal de 1834, page 91.

ces malheureux n'avaient absolument rien et leur unique nourriture consistait en mûres.

Puisque j'ai eu occasion de parler de l'expédition contre les Kurdes, il faut dire ici que ce n'était qu'une ruse pour cacher les intentions hostiles de la Porte contre Méhémet-Ali. Les Turcs avaient excité, sous main, une révolte en Syrie; elle éclata en effet, mais fut assez promptement calmée par l'intervention du consul anglais. La Porte ayant acquis la preuve que les habitants de la Syrie étaient fatigués du joug de Méhémet, se décida à poursuivre ses projets, elle mit en avant qu'Orfa devait lui être rendu. La guerre allait donc éclater, mais les Turcs ne pouvaient guère se permettre cette expédition sans le consentement de leurs alliés les Russes qui, déjà même très-inquiets des bruits qui couraient et des préparatifs qu'ils voyaient faire, commencèrent les premiers à demander des explications. On leur répondit qu'il était du devoir de la Porte de porter secours à ses sujets qui demandaient protection contre un gouvernement vexatoire. La Russie fut effrayée, car elle sentit qu'une pareille guerre devenait le signal d'une conflagration générale; non-seulement elle refusa le secours que la Porte lui demanda, en vertu du traité d'alliance, mais encore elle déclara positivement qu'elle désapprouvait cette

guerre et qu'elle n'aurait pas lieu. Ce qui fut dit fut fait, et tout paraît rentré dans l'ordre.

. . . . . .

22 *juin.* (1) Nous repassâmes l'Euphrate pour aller visiter la montagne dite d'*Entchirtti-dagh.* Après quelques heures de marche nous nous trouvâmes au milieu de montagnes couvertes de beaux villages et dont les vallées sont parfaitement cultivées. Le mûrier blanc y occupe toujours la première place. La majeure partie de ces villages sont arméniens; il y en a cependant quelques-uns de turcs, il est facile de s'en apercevoir au délabrement des maisons et aux ordures qui encombrent les rues. On a reproché aux Arméniens (j'en excepte les catholiques), de la grossièreté, de s'être tout à fait identifiés avec les Turcs, à l'exemple desquels leurs femmes se couvrent la figure, comme les femmes turques, et vivent voilées; en un mot, de montrer de l'éloignement pour la civilisation européenne. Ces reproches, qu'ils méritent en général, ne sauraient être faits aux Arméniens de ce pays-ci; les Arméniens d'Arabkir (on les appelle ainsi du principal village de ces montagnes), sont connus non-seulement par leur probité, mais encore par leur activité et leur désir de s'instruire. Ils sont ré-

(1) *Voy.* le Journal de 1834, page 92.

pandus dans tout l'Empire Ottoman et parviennent tous à y faire de bonnes affaires. Quelques-uns même ont une certaine littérature, et nous fûmes très-surpris d'entendre parler, sur ces montagnes éloignées, de quelques livres français et anglais qui ont été traduits en arménien.

Le même jour, nous couchâmes sous des mûriers, dans un beau village.

23 *juin*. Nous montâmes au village d'*Entchirtti*, lieu natal de notre domestique; nous fûmes reçus par sa mère dans une grande maison dont la propreté nous fit autant de plaisir qu'elle nous surprit, accoutumés que nous étions aux horribles taudis des autres villages. De tous côtés nous apercevions de jolies habitations, et, partout, l'image du bonheur et de l'aisance.

. . . . . .

29 *juin*. (1) Nous partîmes pour *Tsaru-Tchitchek-dagh*, ou la montagne à fleurs jaunes (2). On lui donne ce nom à cause de l'énorme quantité de fleurs jaunes qui la couvrent : ce sont particulièrement l'*Hypericum scabrum* (3) et une es-

---

(1) *Voy.* le Journal de 1834, page 94.

(2) Cette montagne est appelée Tsinitchiek dans le Journal.

(3) Recueilli précédemment par Aucher-Éloy dans le Taurus, N° 894 (catalogue), à Aïntab, n° 897 (catalogue), et plus tard dans l'Aderbidjan, n° 4293.

pèce de *Genet* (1) que nous croyons nouvelle, qui forment la masse de cette végétation, du reste très-intéressante.

. . . . . .

22 *juillet*(2). Nous arrivâmes à **Erzeroum**, ville mal bâtie et horriblement sale; elle a beaucoup souffert pendant la dernière guerre, quoiqu'elle se soit rendue sans résistance : la forteresse est en état passable. Les habitants se plaignent amèrement des Russes qui, disent-ils, ont pillé la ville au mépris de la capitulation, détruit beaucoup de maisons, emmené la plupart des Arméniens séduits par de belles promesses. S'il faut en croire ceux qui sont restés à Erzeroum, leurs compatriotes sont très-malheureux chez les Russes, et ont employé tous les moyens pour revenir à Erzeroum, mais cela ne leur est pas permis. Erzeroum cependant se relève assez rapidement à cause du commerce de l'Europe avec la Perse, commerce qui, depuis quelques années, a commencé a prendre cette voie. Nous y trouvâmes un très-grand mouvement; tous les khans étaient pleins, et nous fûmes obligés de nous loger dans un café. Les Anglais y entretiennent un agent ainsi que les Persans.

---

(1) Species nova, nos 1091 et 2187.

(2) *Voy.* le Journal de 1834, page 97.

L'hiver est très-froid à Erzeroum : il n'est pas rare d'y voir le thermomètre descendre à quinze et même vingt degrés au-dessous de zéro ; les étés n'y sont jamais chauds.

La proximité où nous étions de l'Ararat nous donna le désir de visiter cette montagne célèbre, mais nous en fûmes empêchés par la guerre qui venait d'éclater entre les troupes du Pacha et les Kurdes des environs de Bayazid, qui tout récemment avaient pillé une caravane persane. Le Chah exigea de la Porte non-seulement le remboursement des pertes que ses sujets avaient faites, mais encore la punition des coupables. Le Pacha d'Erzeroum était déjà parti et devait se joindre à un corps de Persans pour cette expédition; nous ne crûmes pas prudent d'aller nous fourrer parmi les combattants. On nous assura que le pillage des caravanes était un fait très-rare, et que les Kurdes ne l'avaient fait que par représailles contre les Persans qui leur avaient enlevé des troupeaux (1).

Après être restés quelques jours à Erzeroum nous allâmes visiter une montagne voisine; nous n'y fûmes pas très-heureux en plantes, mais nous aperçûmes très-bien de la sommité les cimes imposantes du mont Ararat.

---

(1) Le Journal de 1834 s'arrête au 24 juillet, *Voy.* p. 97.

27 *juillet*. Nous reprîmes la route de **Baibout** en repassant par la même vallée et nous y arrivâmes le 1er août.

2 *août*. Nous prîmes la route de Trébisonde et vînmes coucher près d'un village nommé *Balaha*.

Notre route s'élève beaucoup, et nous apercevons près de nous les vapeurs de la mer Noire qui se trouvent arrêtées par les hautes sommités. Nous couchons dans une belle gorge où nous faisons une belle herborisation interrompue cependant par une assez forte pluie.

3 *août*. Les brouillards s'épaissirent tellement que nous ne pouvions voir à quatre pas de nous, et qu'à chaque instant il fallait s'appeler pour ne point perdre la route. Les sommités étaient encore encombrées de grandes masses de neige ; nous regrettâmes beaucoup que le mauvais temps ne nous permît pas de remarquer l'endroit d'où l'on aperçoit la mer et où les Dix Mille construisirent un autel à Neptune (1). Nous redescen-

---

(1) *Voy*. page 391. Cette fois il s'agit bien du Tekkek de la route d'Erzeroum à Trébisonde.

Nous lisons dans Xénophon :

« On arriva le cinquième jour à la montagne sacrée, » nommée Thechès. Les premiers qui eurent gravi jusqu'au » sommet aperçurent la mer et jetèrent de grands cris. Xé- » nophon, qui les entendit, ainsi que l'arrière-garde, crut que » de nouveaux ennemis attaquaient l'avant-garde. . . . . .

dîmes ensuite par des sites très-pittoresques jusqu'à *Elaia*, espèce de hameau qui paraît placé là pour donner asile aux voyageurs. Nous fûmes frappés de la beauté du paysage et surtout de la magnifique verdure de tout le pays ; cette dernière circonstance n'aura du reste rien d'extraordinaire quand on saura qu'il y pleuvait tous les jours depuis près d'un mois.

Le lendemain nous continuâmes à descendre, nous voyageâmes toute la journée dans une vallée délicieuse et très-pittoresque d'où nous avions de tous côtés des points de vue dignes

---

. . . . . .

» Les cris augmentaient à mesure qu'on approchait ; de » nouveaux soldats se joignaient en courant à ceux qui » criaient : leur nombre augmentant, le bruit redoublait, et » Xénophon crut qu'il y avait là quelque chose d'extraordi- » naire. Il monte à cheval, prend avec lui Lycius et la cava- » lerie grecque, et longe le flanc de la colonne pour donner » du secours : mais bientôt il entend les soldats crier : la mer ! » la mer ! et se félicitant mutuellement. »

» Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout court au » sommet de la montagne. Quand les Grecs y furent tous » arrivés, ils s'embrassèrent les uns les autres, les larmes aux » yeux ; ils sautèrent au cou de leurs généraux et de leurs » lochages. Aussitôt, sans qu'on ait jamais pu savoir par » l'ordre de qui, les soldats apportent des pierres et en élè- » vent un grand tertre ». . . .

Traduction de Gail, in-4° Paris, an IX, t. IV, page 198.

de la Suisse. Le soir, nous arrivâmes à **Trébisonde**, où nous reçûmes, de la manière la plus obligeante, l'hospitalité chez le consul de France (1).

Trébisonde peut avoir vingt-cinq à trente mille habitants : Turcs, Arméniens et Grecs. Cette ville se trouve du reste dans un moment assez favorable pour sa prospérité, grâce à la maladresse des Russes. Quand ceux-ci firent la conquête de Tiflis, ils déclarèrent cette ville libre, ce qui n'apporta aucune entrave au commerce européen avec la Perse, dont Tiflis était l'intermédiaire ; depuis quelques années les Russes se sont ravisés et ont jugé à propos d'établir des droits sur les marchandises en transit. Les Persans ont dû alors chercher une autre voie pour leurs relations avec l'Europe, et Trébisonde a remplacé Tiflis avec un avantage trop grand pour que cette dernière ville puisse jamais espérer de regagner son ancienne importance à cet égard ; aussi sa prospérité va-t-elle toujours en décroissant. Cette circonstance a attiré l'attention des nations commerçantes de l'Europe ; l'Angleterre, la France, la Sardaigne et même la Russie (mais celle-ci plutôt dans des vues politiques), entretiennent des consuls à Trébisonde.

(1) M. Outrey.

Le consul de France a envoyé au ministère français plusieurs mémoires pour lui faire sentir l'importance de cette place et l'engager à y provoquer l'établissement de maisons de commerce. En effet, nos produits, et particulièrement nos draps et nos toiles peintes, obtiennent de faciles débouchés en Perse où l'on sait estimer et juger les bonnes marchandises.

Les montagnes auprès de Trébisonde sont, comme on sait, celles du Lazistan ; les habitants de ces montagnes participent de la férocité des populations du Caucase et des côtes de la mer Noire; telles que les Abazes, les Mingréliens, etc. Accoutumés au brigandage, ils deviennent menaçants, et peu de temps avant notre arrivée, la ville était en guerre avec eux. Le Pacha n'obtient ordinairement la paix qu'en capitulant avec eux, et en leur donnant satisfaction ; mais cette fois il fut plus heureux, et parvint à faire couper la tête à quelques chefs de rebelles.

Nous apprîmes à Trébisonde la création d'une espèce de milice turque. La Porte, pour épargner les frais et avoir à sa disposition une armée toujours prête, a ordonné que tous les habitants de l'Empire Ottoman, en état de porter les armes, fussent exercés à la discipline européenne, sauf à les laisser dans leurs foyers jusqu'au moment du besoin. L'idée peut sans doute être

excellente ; mais comme il n'y a, presque partout, pas assez d'armes et point d'instructeurs, le firman ne reçoit nulle part la moindre exécution.

Les environs de Trébisonde sont fort agréables; l'air y est, dit-on, très-pur, malgré les brouillards qui s'élèvent de la mer Noire, et sont arrêtés par les sommités du Lazistan. Du reste, si Trébisonde jouit de cet avantage, on ne peut en dire autant du reste de la côte ouest, peut-être parce que les montagnes se rapprochant davantage de la mer ne permettent pas aux vapeurs de s'éloigner suffisamment. Les habitants ont des figures pâles et maigres, et paraissent presque tous atteints de la fièvre.

Trébisonde, ancienne colonie grecque, n'offre plus de restes d'antiquités ; nous allâmes seulement visiter une église nommée Sainte-Sophie, mauvaise imitation de celle de Constantinople. Le monument de Justinien était regardé comme la merveille du monde à cette époque de décadence, et partout on en trouve des imitations plus ou moins mauvaises.

Après quelques jours de repos, nous prîmes un Tartare et des chevaux de poste, et en douze jours nous franchîmes les trois cents lieues environ qui nous séparaient de Constantinople. Les rives de la mer Noire sont vraiment admirables :

la végétation y est d'une vigueur qui rappelle un peu celle des forêts vierges du Brésil. La *Vigne*, qui y est sauvage, serpente au milieu de forêts immenses qu'on exploite en quelques endroits, pour servir aux constructions de Constantinople. On voit de tous côtés, les *Pommiers*, les *Poiriers*, les *Pruniers*, les *Noisetiers*, les *Cerisiers* qui y croissent spontanément, et qui, pour la plupart, ont été, de ce pays, transportés en Europe. Les montagnes sont couvertes de *Rhododendron ponticum*, d'*Azalea pontica*, auquel est dû le miel qui enivra l'armée des dix mille, de *Staphylea pinnata*, etc. Toute la campagne est d'une admirable fraîcheur; quelquefois les montagnes s'entr'ouvrent pour laisser voir des vallées délicieuses et des monts en pyramide qui font un très-bel effet. Rien n'approche de la grâce et du pittoresque des villes, qui sont, pour la plupart, situées à l'extrémité des caps, telles que *Tiréboli*, *Kérésoun* (la patrie du Cerisier), *Samsoun*, etc.

Je ne me suis pas même relu après avoir écrit cette relation, vous voudrez bien excuser mes répétitions et mon style lâche; ce ne sont que des notes que je vous envoie.

La peste redouble plutôt qu'elle ne cesse; tous ces pauvres Turcs y passeront, je crois. Comme ils vont se reposer!

LETTRE DE M. COQUEBERT DE MONTBRET,

A M. OUTREY FILS (1), A TRÉBISONDE.

Vienne, 27 octobre 1834.

MONSIEUR,

Je crains bien que l'on ne se plaigne de moi à Trébisonde; et en effet, après avoir été reçu d'une manière aussi aimable, il aurait été bien mal à moi de n'avoir pas écrit plus tôt si la chose m'avait été possible. Imaginez-vous que depuis que j'ai quitté Trébisonde, je n'ai pas encore eu un moment à moi, ayant toujours été en voyage ou malade. Mon trajet de Constantinople à Semlin a été des plus fâcheux, mais je ne vous entretiendrai pas de ces malheurs qui ne sont plus rien puisqu'ils sont passés. Je préfère vous donner quelques détails sur notre route de Trébisonde à Constantinople, car je me rappelle que vous m'avez prié de vous donner ces détails. Je commencerai par vous dire que j'ai eu plusieurs fois

(1) Fils du consul de France.

à me plaindre de mon Tartare, non pas que ce soit un méchant homme, mais un paresseux, ne comprenant rien aux allures vives d'un Français. Je crois au reste qu'il en aurait été de même avec tout autre Tartare, car ce serait toujours un Turc, et un Turc obligé de servir un giaour.

14 *août*. Partis, comme vous le savez, entre sept et huit heures de Trébisonde, nous arrivâmes d'assez bonne heure à *Platana*, quoique nous ne marchions pas bien vite. J'étais assez en peine de savoir comment M. Aucher-Éloy se tirerait d'affaire, sortant à peine de maladie. Heureusement que le grand air et le mouvement du cheval lui firent du bien et nous pûmes partir de suite de Platana pour *Buyuk-Liman*; nous allâmes même coucher à *Elévi*, ce qui n'était pas mal pour la première journée. Élévi n'est composé que de deux ou trois maisons, et nous couchâmes à la poste. Nous eûmes toute la journée un temps couvert et des plus agréables. Déjà nous étions enchantés de la beauté du paysage, mais ce n'était rien encore en comparaison des délicieux aspects qui devaient s'offrir à nos yeux les jours suivants, jusqu'à Samsoun. Tiréboli surtout est une position délicieuse qui me rappela ce que j'avais vu de plus beau sur la célèbre corniche, de Nice à Gênes. En somme, j'ai eu beaucoup à me louer de n'avoir pas fait le voyage par

mer, et lady .... m'a rendu un véritable service en m'empêchant de m'embarquer. Toutefois, il faut ajouter que si les bords de la mer Noire sont si agréables pour la vue, le chemin est bien fatigant: il faut continuellement monter et descendre, et quelquefois des montées très-rapides, d'autant plus dangereuses que le précipice est caché par des broussailles. Vous avez ensuite quantité de ponts, quantité de gués assez profonds à passer. En passant un de ces ponts, heureusement peu élevé, le cheval de bagage s'est laissé choir. En un mot, il faut être continuellement sur ses gardes et ne pas trop s'amuser à regarder la beauté du paysage : souvent aussi vous vous trouvez sur les bords de la mer, mais alors encore nouvelle difficulté. Les sables ou, encore pis, les cailloux retardent votre marche. Enfin le Tartare disait, et je crois qu'il avait raison, qu'il aimait mieux aller de Samsoun à Constantinople, que de Trébisonde à Samsoun. De Samsoun à Trébisonde le voyage est plus facile en ce que le vent étant presque toujours favorable, on peut éviter les mauvais passages en prenant la voie de mer.

15 *août*. Départ d'Élévi, mauvais chevaux, et encore ne nous en donne-t-on que quatre : il n'y en avait pas davantage. Le surudji fut obligé d'aller à pied. A mesure que nous approchions de

Tiréboli, nous découvrions les aspects les plus variés et dignes de la Suisse. Nous étions dans le ravissement. A *Tiréboli*, nous nous embarquons, nous traversons le golfe et nous nous rendons à *Kérésoun* où nous arrivons assez tard dans la nuit.

16 *août*. Grande difficulté pour partir de Kérésoun. Les chevaux ne sont pas prêts et avant qu'ils soient ferrés, etc., deux grandes heures d'attente sont passées. Les postes de Trébisonde à Samsoun sont mal servies, et il ne peut guère en être autrement puisqu'il ne passe que des courriers, de loin en loin. Si quelque personne riche voulait faire ce trajet avec une suite tant soit peu nombreuse, il lui faudrait envoyer un Tartare jusqu'à Samsoun. De cette ville, au contraire, jusqu'à Constantinople, je n'ai eu qu'à me louer, en général, de l'activité avec laquelle se font les relais, surtout une fois parvenu à Marsivan, sur la grande route de Perse. Nous arrivons vers le soir à *Ordou*, village ou ville qui se présente bien en amphithéâtre sur le bord de la mer. Nous nous embarquons le soir même avec le clair de lune et nous sommes toute la nuit en mer, allant contre le vent, dans l'intention de débarquer à Ounieh en évitant Falsah; mais notre bateau n'était pas assez fin voilier, et après avoir perdu bien du temps, nous fûmes obligés de

cingler vers *Falsah* où nous arrivâmes vers midi.

17 *août*. Le reste de la journée nous suffit pour nous rendre à *Ounieh*, d'où nous partîmes dans la nuit avec la lune.

Vers minuit, nous nous arrêtâmes à moitié route d'Ounieh à Tcharchambeh, pour nous reposer. Nous abandonnons la mer, à une lieue environ d'Ounieh, et nous nous trouvons au milieu d'une vaste plaine bien fertile; nous traversons parfois des bois charmants : ce pays serait délicieux en d'autres mains.

18 *août*. Enfin nous arrivons vers dix heures du matin, à *Tcharchambeh*. Continuation de la même plaine jusqu'à *Samsoun*. Près de cette ville, nous voyons des gens occupés à faire une route carrossable pour se rendre à Sivas. De Samsoun à Constantinople, vous savez que la route s'éloigne absolument des bords de la mer, et elle offre beaucoup moins d'intérêt, si toutefois vous en exceptez les bords du *Kizil-Irmak* que nous avons suivis pendant une dizaine de lieues après Osmandjik. Nous quittâmes donc Samsoun le 18 au soir, et le lendemain matin nous étions à *Kava*.

19 *août*. Le même jour nous arrivons à *Marsivan* d'où, après nous être reposés, nous partons dans la nuit du 20 pour Osmandjik. Départ vers midi, et arrivée dans la nuit à *Hadji-Kamuê*.

21 *août*. Départ dans la nuit et arrivée à *Tosia*, vers dix heures du matin. Tosia est situé dans une jolie position bien boisée. Nous passâmes le soir à *Kodja-Hissar* sans nous y arrêter.

22 *août*. Dans la nuit, nous sommes à *Karadjoré*, puis *Karadjorêne*, et nous partons d'*Hamanlu* dans l'après-midi.

23 *août*. Nous ne faisons que relayer à *Guerédé*, pour nous rendre à *Boli*, où nous nous arrêtons un peu plus longtemps, pour reprendre haleine. Nous arrivons le soir à *Khandek*, et nous repartons dans la nuit pour Butjé; nous avons à traverser des bois et d'assez mauvais chemins, heureusement que la lune nous éclaire.

24 *août*. Nous relayons dans la nuit à *Butjé* et nous arrivons le matin sur le joli lac de *Sabandja*, puis au village du même nom. Nous nous arrêtâmes quelque temps et le soir nous arrivâmes à *Izmid*.

25 *août*. Dans la nuit, à *Guebize*; et vers trois heures de l'après-midi à *Scutari*.

Je crains que cet itinéraire n'ait pas grand intérêt pour vous, cependant, je me suis décidé à vous l'envoyer, pensant que vous auriez quelque jour la même route à parcourir. Je vous prie de présenter mes respects et remerciments à Monsieur votre père, pour l'aimable hospitalité qu'il a bien voulu nous accorder.

NOMS DES RELAIS.	OBSERVATIONS.
De Trébisonde à	
1 Platana	
2 Buyuk-Liman	
3 Élévi	
4 Tiréboli	
5 Kérésoun	is de Tiréboli à Kérésoun a été fait par mer.
6 Ordou	
7 Falsah	is d'Ordou à Falsah a été fait par mer.
8 Ounieh	
9 Tcharchambeh	e à moitié route, entre Ounieh et Tcharchambeh pendant 4 h.
0 Samsoun	soun on abandonne les bords de la mer.
1 Kava	
2 Marsivan	Marsivan et Osmandjik, arrêté pendant 3 heures pour prendre
3 Osmandjik	ain d'eau chaude naturelle.
4 Kadji-Kamzé	
5 Tosia	
6 Kodja-Hissar	
7 Karadjoré	
8 Karadjorène	
9 Hamanlu	
0 Guerédé	
Boli	
Khandek	
Butjé	
Sabandja	
Izmid	
Guebizé	
Scutari	

(1)

(2)s que met une caravane pour se rendre d'un lieu xactitude dans l'appréciation de ces distances, lorsqraissent exclus. J'ai estimé autrefois que ces 250 rs et 6 heures ou 270 heures ; ce qui fait que, temp

Dte de M. G. Coquebert de Montbret.)

Nouveaux détails relatifs au voyage de Grèce (1836) (1).

LETTRE A M. COQUEBERT DE MONTBRET,

A FISMES (MARNE).

Thérapia, 8 août 1836.

MON CHER AMI,

Je n'ai pas répondu plus tôt à vos deux dernières lettres, parce que le besoin de quelque distraction m'a décidé à exécuter en partie le voyage que j'avais projeté. Je me suis rendu en Grèce, où, sans trop de fatigues, j'ai pu recueillir un assez grand nombre de bonnes espèces. Votre dernière lettre nous a donné des inquiétudes sur votre santé; ne tardez pas à nous tranquilliser le plus tôt que vous le pour-

---

(1) *Voy.* p. 365, la lettre à M. Naudin.

rez. Quant à moi, ma santé serait tout à fait rétablie, n'étaient encore quelque faiblesse dans un de mes yeux et des douleurs rhumatismales qui, par les changements de temps, si fréquents cette année à Constantinople, me font souffrir horriblement. Comme la saison n'est pas encore très-avancée, je vais me rendre à Brousse, pour y prendre les eaux; j'irai auparavant passer quelques jours dans la partie alpine de l'Olympe; je planterai ma tente dans le voisinage de la neige, et j'explorerai toutes les cimes avec l'attention la plus minutieuse.

J'ai reçu les 500 francs que vous m'avez envoyés. Votre générosité, mon cher Montbret, ajouterait encore à mon attachement pour vous si cela était possible; vous m'avez comblé de tant de preuves d'amitié que je ne sais plus comment vous en témoigner ma reconnaissance. Est-il besoin de vous répéter que mon dévouement est sans bornes, puisque vous en êtes convaincu?

Je vais m'établir à Nichori, pour m'occuper à faire des centuries de mes plantes. J'en adresserai une collection au Muséum, une à M. de Candolle et une à M. Delessert; quant à vous, je n'aurai à vous faire parvenir que les plantes de Perse, de Grèce et de l'Olympe, 1836. Chaque collection de mes plantes formera au moins

quarante centuries, car je puis disposer de plus de 4000 espèces. Ayez la bonté de vous informer si quelques botanistes de Paris consentiraient à prendre de mes collections; je les préparerais en même temps. Je ne voudrais pas les vendre moins cher qu'au Muséum, c'est-à-dire à raison de 60 francs la centurie, avec une moyenne de trois échantillons de chaque espèce. Il m'en coûte de me défaire de mes plantes de cette manière-là; mon intention, comme vous le savez, était de les vendre avec la *Flore d'Orient* que je médite; elles en auraient été comme les *Icones*; mais la nécessité m'oblige d'agir autrement.

Le feu ayant consumé tous mes livres de botanique, à l'exception des trois premiers volumes de Sprengel, il m'est impossible de déterminer mes plantes; j'ai donc recours à votre obligeance pour m'envoyer les ouvrages et objets suivants que vous joindriez à vos plantes de Suisse, et que vous me feriez parvenir par la voie de Marseille. Un peu de diligence m'obligerait beaucoup, car je voudrais pouvoir expédier mes centuries avant l'hiver. Quant au montant de ces objets, vous vous en rembourserez sur les centuries que j'expédierai au Muséum.

A. P. De Candolle, *Prodromus.*
Id. Théorie élémentaire de Botanique.
Alph. De Candolle, *Monographie des Campanulacées.*

Prodromus floræ Græcæ,
Dumont d'Urville, *Enumeratio plantarum Archipelagi*, *etc.*
G. Bentham. *Monographie des Labiées.*
Le *Corollaire* de Tournefort, si on peut l'avoir séparément.
2 bonnes loupes.
2 pinces.
12 douzaines de planchettes de liége.
Un bon assortiment d'épingles entomologiques.

Comment vous donner des détails circonstanciés sur mon voyage de Perse (1)? Ce serait un volume à écrire, et, de bonne foi, je n'en n'ai pas le temps. Cependant j'ai l'intention de m'occuper cet hiver de la rédaction de mes voyages, et, comme vous êtes de moitié dans quelques-uns, il est de toute nécessité que je vous communique ce travail. Je vais seulement vous donner quelques détails botaniques sur la course que je viens de terminer.

Je me suis rendu à Smyrne, sur le bateau à vapeur *le Crescent*, à la fin d'avril; je ne pouvais y faire de bonnes herborisations; aussi n'ai-je guère recueilli, en espèces passables, que le *Lamium calycinum* (2), *Silene chia* (3), *Malcolmia chia* (4), et sur les murs de la citadelle un *Sonchus* qui pourrait bien être nouveau. J'ai visité ensuite la belle île de Chio, où j'ai recueilli le *Ra-*

(1) De 1835.
(2) N° 1686.
(3) N° 478, Chio.
(4) N° 121.

nunculus chius (1), *Polygala glumacea* (2), *venulosa* (3), *Æthionema poligaloïdes* (4), *Geranium chium* (5), etc. De Chio, j'ai été à Syra, où j'ai fait quelques bonnes herborisations. Athènes m'a occupé quelques jours, et le mont Hymette, qui n'est point une simple colline, m'a produit de bonnes espèces, entre autres, le *Delphinium tenuissimum* (6), qu'on n'a point encore retrouvé ailleurs. Le mont Parnès, qu'il ne faut pas confondre avec le mont Parnasse, quoique peu riche, m'a procuré quelques bonnes plantes, *Pterocephalus Parnassi* (7), *Gypsophila ochroleuca* (8), *Astragalus aristatus* (9), etc. Après avoir parcouru les plaines de la Béotie, je me suis rendu en Eubée, où le mont Delphi, si riche en belles espèces, m'a fourni, outre plusieurs plantes nouvelles, le *Cacalia verbasciflora* (10), *Lysimachia anagallioïdes* (11),

---

(1) N° 42, *R. Monspeliacus*, L.
(2) N° 911.
(3) N° 909. Olympe de Thessalie.
(4) N° 343.
(5) N° 2095. *Erodium cicutarium*, Var.
(6) N° 68.
(7) N° 755.
(8) N° 563.
(9) N° 1263.
(10) N° 3405.
(11) N° 2599.

Gypsophila thymifolia, la magnifique *Salvia calycina* (1), *Conyza limonifolia* (2), etc. De Koumi, l'un des ports de l'Eubée, j'ai gagné Volo, l'antique Pegasæ; j'ai visité le Pélion et l'Ossa, montagnes assez pauvres, d'où je n'ai guère rapporté que l'*Allium guttatum* (3), *Cytisus austriacus* (4), *Lathyrus grandiflorus* (5).

Ce n'est pas sans de grandes difficultés que j'ai pu escalader l'Olympe de Thessalie. Depuis une quinzaine de jours, il n'y avait plus de Klephtes, mais, à la place, des Dervans, espèce de gendarmes bien plus redoutables aux botanistes que les Klephtes; il m'a fallu beaucoup de persévérance et même quelque courage pour en venir à mes fins. Cette excursion m'a demandé huit jours, pendant lesquels j'ai vécu misérablement et dépensant néanmoins près de 1,000 piastres. L'Olympe de Thessalie n'est cependant pas très-riche, surtout dans la région alpine; cette montagne est si escarpée que la terre végétale ne peut s'y fixer, et qu'il n'y croît ni arbres ni arbrisseaux. Enfin, pour mes 1,000 piastres, j'ai eu 36 plantes, dont quelques-unes, telles que le

(1) N° 1525.
(2) N° 3405. *Senecio thapsoïdes* De Cand. Prod. t. VII, p. 301.
(3) N° 2204. In Thess. frequens.
(4) N° 1109.
(5) N° 1187.

Ranunculus thora (1), des *Saxifrages* et des *Draba*, sont communes aux hautes montagnes du centre de l'Europe. Il y a cependant dans le nombre quelques plantes nouvelles, un *Dianthus* à pétales très-entiers, et que pour cela j'ai nommé *Dianthus integerrimus* (2), deux charmantes *Arenaires* (3), un *Thymus* (4), sans compter le *Thymus suaveolens* (5), très-commun dans la région moyenne. En somme, comme marchand d'herbes, si j'ai fait une assez mauvaise spéculation, comme botaniste, je ne regrette ni mon argent ni ma peine.

J'ai continué mon voyage en suivant les rives du Pénée, dans la délicieuse vallée de Tempé et sur le revers de l'Olympe, qui regarde le golfe de Salonique. J'ai recueilli de bonnes plantes, particulièrement une *Campanule* (6) nouvelle, qu'à cause de ses rameaux qui se recourbent naturellement en cercle, j'ai nommée *incurva*. Je regrette beaucoup de n'avoir pu visiter à mon aise le revers maritime de l'Olympe, car il pa-

---

(1) *R. Hybridus*, Biria, n° 44.

(2) N° 502. *D. integerrimus*, Auch.

(3) 1° *A. rotundifolia*, n° 574; 2° autre sans nom, n° 599.

(4) *Thymus nepeta*, n° 1655.

(5) *Thymus suaveolens*, Auch. (*Th. angustifolius*, Pen.), n° 1651.

(6) N° 1864.

raît beaucoup plus riche que l'autre, mais : *non omnia possumus omnes!* De là, je me suis rendu à Salonique, où la fièvre et la peste qui y régnaient m'empêchèrent de séjourner aussi longtemps que je l'aurais désiré. Je visitai cependant le mont Kortiach, où je fus étonné de trouver de fort bonnes choses, quoique cette montagne mérite à peine ce nom; le *Dianthus juniperinus* (1), et *Capitatus*, var. *atrorubens* de Marschal et Bieberstain, y sont communs. Je trouvai dans un petit village, au pied de la montagne, deux manœuvres en botanique, de la société d'Esslingen, ils y demeuraient depuis le mois de février. Ils ont réuni toutes les plantes de leurs environs, au nombre de 1,100 espèces. J'ai parcouru cette collection qui ne m'a présenté que très-peu de plantes que j'eusse à désirer. Je leur ai offert de faire quelques échanges, mais ils ne font aucun cas de quelques échantillons de bonnes plantes, et comme ils ne visent qu'à des masses, ils m'ont refusé net pour ne point déranger leurs centuries.

Je me permettrai quelques réflexions sur la recommandation que vous m'adressiez de m'attacher à faire la flore d'un lieu donné. Je n'examine point si la spéculation peut être bonne, je

(1) N° 508, *D. pinifolius.*

n'en doute point, mais je doute que dans beaucoup de cas cette méthode soit aussi utile à la science que vous le pensez. Nul doute que dans une contrée peu connue, elle ne doive être recommandée; mais dans des pays comme ceux qui appartiennent à une région botanique bien connue, et où il ne reste réellement plus qu'à glaner, c'est, je pense, perdre son temps que de dessécher une foule de plantes vulgaires, et servir bien peu la science. Les envoyés de la société d'Esslingen, par exemple, ont recueilli 1,100 plantes, dont plus des trois quarts sont communes dans toutes les régions méditerranéennes; et cela en près de huit mois, tandis que moi, en trois mois, j'ai récolté 800 espèces intéressantes, et dont beaucoup sont rares ou nouvelles.

J'ai fini mon excursion par le mont Athos, montagne de médiocre élévation, puisqu'elle n'a que 4,000 pieds anglais, mais dont la richesse m'a charmé. J'y ai recueilli : *Hieracium bracteolatum* (1), *Dianthus gracilis* (2), *strictus* (3), *Centaurea cuneifolia* (4), *Digitalis leucophœa* (5), *viri*

(1) N° 3276.
(2) N° 498.
(3) N° 497.
(4) *Var. b. angustifolia*, D. C.—n° 3174.
(5) N° 1891.

diflora (1), *Gnaphalium virgineum* (2), *Cinenaria anomala* (3), grande et belle plante, *Cytisus leucantha* (4), *Crepis saxatilis* (5); j'y ai trouvé en abondance un *Adenocarpus* (6) que vous avez cueilli le premier sur le mont Ida, et que j'ai nommé *orientalis*, car il est nouveau. J'ai observé aussi sur les rochers maritimes, une magnifique *Centaurea* que j'ai nommée *candidissima* (7). Enfin, je puis vous offrir les meilleures plantes de la flore grecque.

Donnez-moi, je vous prie, quelques conseils sur la manière de préparer mes centuries. Dois-je isoler chaque espèce dans une feuille double? Dois-je employer du grand raisin? Ne serait-il pas suffisant de n'employer qu'une demi-feuille? Dites-moi quel est l'usage.

J'apprends, avec bien du plaisir, que vous projetez un nouveau voyage en Orient. Vous ne devez pas douter de mon empressement à vous

---

(1) N° 1892.

(2) N° 3214.

(3) N° 3404. *Senecio Othonnæ*, M. B.

(4) N° 1110.

(5) N° 3277. *C. columnæ*.

(6) 1° N° 1113; *A. intermedius*, 2° n° 3837, l'étiquette porte : *Adenocarpus parvifolius*.

(7) N° 3179. *C. pannosa*, On trouve, en outre, dans la collection la *C. Athoa*, De C., n° 3176.

accompagner; mais ne serait-il pas possible de le combiner avec celui que je projette pour le Gouvernement? Je ne sais où en est ma demande en ce moment; mes dernières lettres me présentent cette affaire en bon train. M. De Candolle a écrit deux fois à M. Pelet de la Lozère (1) qui a répondu que, me connaissant particulièrement, il favoriserait mes projets de tout son pouvoir. Un de mes amis de Blois et M. Castagne, de son côté, ont aussi fait agir pour moi leurs connaissances; de sorte, que tout me paraît en bon train. Ma pétition au Ministère a dû être présentée aux professeurs du Muséum, pour l'apostiller; ces MM. l'ont-ils fait comme me le promet M. Brongniart dans sa lettre? Enfin, je vous prie de me dire ce que vous savez de tout cela, vous m'obligerez infiniment.

Ma femme et ma fille sont toujours chez M. Crépin (2). Elles ont quitté le Logothète (3), parce que la plupart des demoiselles sont mariées, et que la dame n'a guère de goût pour la langue française. Quant à moi, j'y suis toujours comme chez moi; mais je ne veux plus être exposé à

(1) M. Pelet de la Lozère avait été longtemps député du département de Loir-et-Cher, et était alors ministre de l'Instruction publique.

(2) A Brousse, *Voy.* page 139.

(3) M. Vogoridi, *Voy.* page 15.

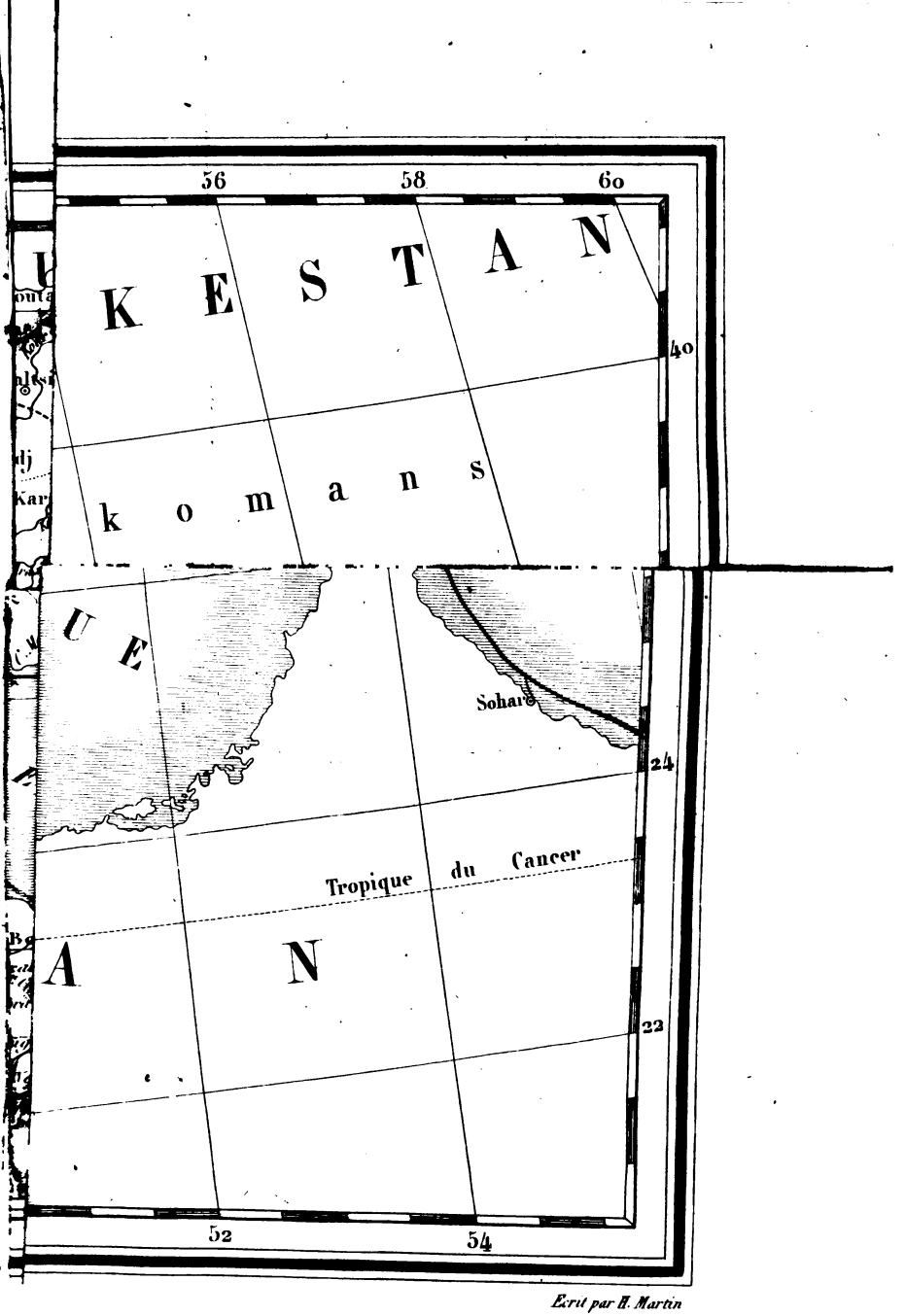
me voir incendier; je resterai à Nichori, où il y a un bon magasin en pierres pour mes collections. J'attends avec impatience les livres que je vous demande, et sans lesquels je ne puis rien faire; si vous ne pouviez me les envoyer, écrivez-moi tout de suite.

Tout à vous.

P. S. L'hiver dernier, j'ai envoyé un bon sac de graines au Muséum (environ 160 espèces), je n'en ai point de nouvelles; n'aurait-il pas été reçu? Veuillez vous en informer, afin que je puisse le réclamer.

Mes centuries porteront le titre d'*Herbier d'Orient*. Les plantes seront disposées par familles, genres, espèces. Les acquéreurs recevront des suppléments quand il y aura lieu. Je tiendrais à ce que mes déterminations ne fussent pas trop erronées, ce qui arrivera bien quelque fois; car je manque de tout moyen de comparaison; je vous recommande donc mes livres.

FIN.



Ecrit par H. Martin

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

Notice sur la vie et les travaux d'Aucher-Éloy. i

1829-1830.

Lettre à M. Naudin, à Blois. 1

1830-1831.

Journal. 9

Lettre à M. Gustave Coquebert de Montbret, à Paris. 728

1832.

Journal. 55

1834.

Lettre à M. Naudin, à Blois. 59

Journal. 63

Nouveaux détails extraits de lettres adressées :

1° A M. Coquebert de Montbret, à Semlin et à Vienne. . . 737

Pages.

2° par M. Coquebert de Montbret à M. Outrey, à Trébisonde. 755
Itinéraire de Trébisonde à Constantinople. 760
Journal d'une campagne, au service de Méhémet-Pacha, par un jeune musulman. 99

1835.

Journal. 133
Lettre à M. Naudin, à Blois. 305
Généralités sur la Turquie d'Asie. 317
Note sur Daout-Pacha. 325
Note sur les Backtiaris. 329
Notice sur les Yamouths et les Gocklans. 331

1836.

Lettre à M. Coquebert de Montbret, à Fismes. 761
Lettre à M, Naudin, à Blois. 365

1837-1838.

Lettre à M. Naudin, à Blois. 373
Journal. 375
Lettres : à M. Fischer, directeur du Jardin des Plantes de Saint-Pétersbourg. 617
à M. Adolphe Brongniart, professeur administrateur au Muséum d'histoire naturelle, à Paris. 622
à M. Naudin, à Blois. 630
à Mme Aucher-Éloy, à Constantinople. 641
à Mme Aucher-Éloy, id. 645
à M. Nicolas, drogman. 649
à M. Aucher, négociant à Blois. 652

Pages.
à M. le colonel Shee, à Téhéran. 661
à Mme Aucher-Éloy. 662
à Mme De La Marinière, à Téhéran. 665
à M. Adolphe Brongniart. 666
à M. Naudin, à Blois. 672
Généralités sur la Perse. 698

PARTIE COMPLÉMENTAIRE.

Voyez ci-dessus { 1830-1831. 728
1834. . . . . 737, 755, 760
1836. 761

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

ERRATA.

		au lieu de	lisez :
Page	5 lig. 21 et 26. . .	M. Cournaud.	M. de Cournand.
	15 note 3.	*Lawsonia cisermis*. . . .	*Lawsonia inermis*.
	18 lig. 4.	*Delichos Nilotica*. . . .	*Dolichos niloţica*.
	28 note 1.	*Trichodesma africanus*.	*Trichodesma africanum*.
	42 lig.	*Capparis Jussiæa*. . . .	*Capparis*, *Jussiæa*.
	50.	11, 17 et 18 juillet. . . .	11, 17 et 18 août.
	79 lig. 15.	Kourcoula.	Kousloula.
	89 lig. 5.	*Besnié*	*Besmé*.
	95 dern. lig.	*Erznighiam*.	*Erzinghian*.
	144 lig. 23.	Dordoga.	Dodorga.
	170 lig. 23, ...	l'*apalte*.	la palte.
	206 lig. 3 de la note. .	y reconna issent encore la France.	y reconnaissent la France,
	226 lig. 4 de la note. .	*Trichorus pygnocarpa*.	*Trichorus pycnocarpa*.
	231 note.	préononc.	prononce.
	231 lig. 4.	*Æthi*.	*Æthionema*.
	259 fin de la note. . .	1837-38.	1835.
	269 note 4.	1837-38.	1835.
	286 lig. 17.	Djuffa.	Djulfa.
	316 lig. 1.	*Gysophila*.	*Gypsophila*.
	360 lig. 24.	Sunnicts.	Sunnites.
	392 lig. 2.	*Oulo Cheher*.	*Oulou Cheher*.
	411 lig. 10, effacez *ebulus*.		
	411 lig. 11.	*Sambucus*.	*Sambucus ebulus*.
	427 lig. 15.	*Paliurus aculatus*. . . .	*Paliurus aculeatus*.
	461 lig. 1 de la note. .	Tumkeki.	Tumbeki.
	488 à la fin de la citation latine.		HORACE, Art. Poét. v. 9.
	499 lig. 3 de la note 2.	Lycus, aux environs. . . .	Lycus, et aux environs
	510 lig. 23.	Mac-Neil.	Mac-Neill.
	564 lig. 2 de la note 1.	Forskacl.	Forskael.
	702 lig. 8 de la note 1.	*Mustyphlus*, de Pal. . .	*Mus. typhlus*, de Pallas.
	711 à la fin de la note.	. . . . .	(Note d'Aucher-Éloy.)
	760 lig. 20.	*Guebize*.	*Guebizé*.
	765 lig. 2.	*Æthionema poligaloïdes*.	*Æthionema polygaloïdes*.